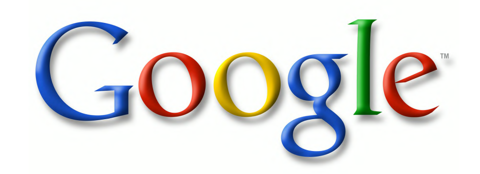




ŒUVRES
DE MASSILLON.
TOME XII.

IMPRIMERIE DE L. GAUTHIER.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MASSILLON,

ÉVÊQUE DE CLERMONT.

PARAPHRASE MORALE DE PLUSIEURS PSAUMES,

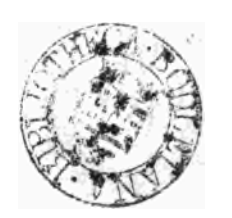
EN FORME DE PRIÈRE.



A BESANÇON,

CHEZ GAUTHIER FRÈRES ET C.e, LIBRAIRES.

M. DCCC. XXII.



AVERTISSEMENT.

Dans la préface qui est à la tête du volume du Petit-Carême, nous avons déjà dit un mot de ces Paraphrases sur les Psaumes, par lesquelles nous terminons l'édition des œuvres de Massillon. Il y a tout lieu de croire qu'il avoit poussé son travail beaucoup plus loin, et que nous aurions la plus grande partie du psautier paraphrasé de la même manière, si tout ce qu'il en a fait, étoit parvenu jusqu'à nous.

Au reste, le titre seul de l'ouvrage annonce que ce n'est point ici un commentaire sur les psaumes; ce n'est ni le sens historique, ni le sens prophétique, que l'auteur prétend expliquer; ce n'est pas même une paraphrase proprement dite: car la simple paraphrase n'ajoute rien au texte, lorsqu'il est clair; elle ne fait que développer les sens ou les expressions obscures par de légères additions. Mais ce n'est point à cela que se borne l'auteur; son but est de fournir aux chrétiens des modèles des différentes sortes de prières qu'ils doivent adresser à Dieu, suivant les occasions et les situations différentes où ils se trouvent. La lettre du psaume est en quelque sorte comme le texte de son discours, dans lequel ensuite il fait entrer tout ce qui peut convenir à son sujet. Or,

comme la prière est spécialement l'ouvrage et l'action du cœur, et que personne n'a peut-être jamais mieux connu que Massillon, la nature du cœur humain, et les ressorts les plus propres à le mettre en mouvement, l'on peut assurer qu'il a parfaitement exécuté son dessein, et que l'on a dans ces paraphrases des modèles excellents de toutes sortes de prières. Ceux qui se donneront la peine de les lire, en seront bientôt convaincus. Si c'est un pénitent qui parle dans la paraphrase, il n'est personne qui n'avoue que tels sont les sentiments qu'il voudroit, et qu'il devroit avoir dans le cœur, pour bien marquer à Dieu la douleur et le regret de ses fautes. Si c'est une prière d'action de graces, personne qui ne dise : c'est ainsi que la reconnoissance doit s'exprimer. En un mot, le cœur y parle toujours le langage propre et naturel aux différentes situations où il se trouve ; et c'est en quoi ces paraphrases peuvent être d'une très-grande utilité ; parce qu'elles ne contiennent pas seulement des prières très-touchantes, mais des instructions très-solides, où les fidèles apprendront à connoître les dispositions dans lesquelles ils doivent se présenter devant Dieu, s'ils veulent en être exaucés.

Pour le style, il est, ce me semble, assez superflu d'en parler. On sait maintenant que Massillon écrivoit toujours d'une manière intéressante,

noble, et digne de la majesté de la religion. Cependant l'on s'apercevra que dans cet ouvrage il a voulu assortir son style aux différents sujets qui y sont traités. Par exemple, dans les psaumes VIIIe et XVIIIe, il veut célébrer la grandeur et la beauté des ouvrages du Tout-Puissant, tant dans l'ordre de la nature, que dans l'ordre de la grace; c'est une élévation et une noblesse de style, une magnificence d'expressions que rien n'égale, c'est le grand Bossuet que l'on croit entendre parler. Il prend un autre ton, lorsque c'est un pénitent qui gémit sur les égarements de sa vie passée; il lui prête des expressions fortes et énergiques, telles qu'elles conviennent à un homme que le sentiment de sa misère pénètre et confond. Au contraire, rien de si doux et de si coulant que son discours, lorsque se rappelant tous les bienfaits que la bonté divine n'a cessé de répandre sur tout le cours de sa vie, il s'excite à lui en témoigner sa reconnoissance, parce que le langage de la reconnoissance doit être tendre et affectueux.

Mais ne prévenons point le jugement du public; nous osons nous flatter qu'après avoir lu cet ouvrage, il croira devoir partager avec nous les justes regrets que nous cause la perte de la plus grande partie.

PARAPHRASE MORALE

DE PLUSIEURS PSAUMES

EN FORME DE PRIÈRE.

PSAUME PREMIER.

Le bonheur d'une ame qui, après avoir été engagée dans les passions du monde, s'en désabuse et revient à Dieu.

℣. 1. Beatus vir qui non abiit in consilio impiorum, et in via peccatorum non stetit, et in cathedra pestilentiæ non sedit.

℣. 1. Heureux l'homme qui ne s'est point laissé aller au conseil des impies, qui ne s'est point arrêté dans la voie des pécheurs, et ne s'est point assis dans la chaire de contagion et de peste.

O MON DIEU! dans quel aveuglement vivois-je autrefois? mon ame ne voyoit plus, ne jugeoit plus que par ses passions; je prenois le change sur tout, et mes ténèbres seules formoient tous mes jugements et toutes mes lumières. Quoique je ne fusse point heureux dans le crime, j'y cherchois sans cesse le bonheur qui me fuyoit sans cesse; je croyois le voir dans ceux dont rien ne traversoit les plaisirs, et je leur enviois un bien dont ils ne jouissoient pas eux-mêmes. Mais depuis que votre

lumière a dissipé le nuage épais que les passions avoient formé autour de mon cœur, ô mon Dieu! si mon aveuglement n'avoit pas laissé dans mon ame des souillures que mes larmes n'effaceront jamais, je ne pourrois comprendre comment elle a pu y être si long-temps livrée.

℣. 2 *Sed in lege Domini voluntas ejus, et in lege ejus meditabitur die ac nocte.*

℣. 2. Mais qui au contraire met toute son affection dans la loi du Seigneur, et qui médite jour et nuit cette loi sainte.

Non, Seigneur, je ne connois d'heureux, ici-bas même, que ceux qui vous servent, Je cherchois une affreuse tranquillité dans les discours des impies, qui vouloient me rassurer contre les remords du crime, en traitant de crédulité puérile toutes les terreurs d'un avenir, et s'efforçant de me persuader des maximes d'irréligion, dont ils ne pouvoient parvenir à se persuader eux-mêmes. J'aurois voulu pouvoir me fixer dans cette voie qui n'offre aux déréglements, ni un Dieu vengeur, ni des supplices destinés à ceux qui violent votre loi sainte, ni une ame immortelle qui survit à son corps et à ses crimes, pour les expier par un malheur éternel. Ces maximes empoisonnées infectoient mon ame; mais par un bienfait inestimable de votre miséricorde, elles n'y corrompoient pas jusqu'à la racine de la foi: je les aimois, et j'étois fâché que votre vérité les combattît encore

au fond de mon cœur. Mais, ô mon Dieu ! que je me trouve heureuse d'être sortie de cette voie d'impiété et de blasphême, où je cherchois une ressource contre mes déréglements! je sens tous les jours que pour être heureux sur la terre, du moins pour n'y être pas si malheureux, il faut aimer, il faut observer votre loi sainte. Tout ce qui nous éloigne de vous, nous met en mésintelligence avec nous-mêmes; et plus nous cherchons notre repos en vous offensant, plus nous multiplions au-dedans de nous nos inquiétudes et nos troubles, et par conséquent nos malheurs; car quelle joie, quelle satisfaction peut goûter notre ame, lorsqu'elle est privée de cette paix intérieure, qui est le fruit de l'innocence et de la piété?

℣. 3. *Et erit tanquàm lignum quod plantatum est secùs decursus aquarum, quod fructum suum dabit in tempore suo, et folium ejus non defluet.*

℣. 3. Et il sera comme un arbre qui est planté proche le courant des eaux, lequel donnera son fruit dans son temps, et sa feuille ne tombera point.

L'impie sèche et dépérit au milieu de ses plaisirs; mais les larmes de l'ame juste, ces larmes que fait couler le souvenir amer de ses égarements passés, ressemblent à ces eaux qui augmentent la fraîcheur, la verdure, la beauté de l'arbre qu'elles arrosent. La paix et la joie en sont les premiers fruits. L'air brûlant et contagieux du monde au milieu duquel elle vit, ne flétrit pas même la

beauté d'une seule de ses feuilles : au contraire, les scandales des pécheurs, leurs plaisirs, leurs joies insensées, qui autrefois l'avoient séduite, l'affermissent, ô mon Dieu! dans la fidélité qu'elle vous a promise : touchée de leur aveuglement, elle en sent plus vivement la grandeur du bienfait qui l'a éclairée.

℣. 4. *Et omnia quæcumque faciet, prosperabuntur.*

℣. 4. Et toutes les choses qu'il fera, auront un heureux succès.

Tout ce qui avoit servi à la perdre, tourne à son instruction et à sa consolation. Rien ne lui avoit réussi dans ses désordres. Les événements n'avoient jamais répondu à ses mesures et à ses désirs ; tout sembloit au-dehors se soulever contre ses passions. Mais depuis que votre grace, ô mon Dieu! les a calmées, comme ses désirs sont plus réglés, elle n'en forme jamais d'inutiles : sa prospérité est dans sa soumission à vos ordres ; et comme elle est toujours soumise, tous les événements la laissent toujours tranquille.

℣. 5. *Non sic impii, non sic ; sed tanquàm pulvis quem projicit ventus à facie terræ.*

℣. 5. Il n'en est pas ainsi des impies, il n'en est pas ainsi : mais ils sont comme la poussière que le vent disperse de dessus la face de la terre.

Mais il s'en faut bien, ô mon Dieu! que les impies ne jouissent d'un semblable bonheur. Les passions d'où naissent tous leurs plaisirs criminels,

enfantent aussi toutes leurs agitations et toutes leurs peines : rien ne les fixe : la multiplicité de leurs désirs, comme un affreux tourbillon, les agite sans cesse. La poussière, qui est le jouet des vents, n'est que l'image de leur ame toujours emportée au gré de la bizarrerie et de la violence de leurs passions. Ils ne veulent pas chercher le repos en vous seul : et où pourroient-ils le trouver hors de vous, ô mon Dieu ! Eh ! toutes les créatures dans lesquelles ils croient le trouver, les repoussent vers vous-même par leur vuide et par leur insuffisance.

℣. 6. *Ideò non resurgent impii in judicio, neque peccatores in concilio justorum.*

℣. 6. Aussi les méchants ne pourront subsister au jugement, ni les pécheurs dans l'assemblée des justes.

Aussi, grand Dieu ! vous n'aurez pas besoin de juger les impies, en ce jour où les justices mêmes seront jugées. Le trouble, les tristes agitations de leur conscience les avoient déjà jugés sur la terre ; vous ne ferez que les livrer au ver dévorant, que leur cœur, après avoir été sans cesse déchiré sur la terre, portera encore devant vous ; c'est-à-dire, aux fureurs et à la tristesse du crime, que nul plaisir n'avoit jamais pu arracher du fond de leur ame.

℣. 7. *Quoniam novit Dominus viam justorum, et iter impiorum peribit,*

℣. 7. Car le Seigneur connoît la voie des justes, mais la voie des méchants périra.

Et voilà, ô mon Dieu ! à quoi aboutissent tous

ces projets d'ambition, de plaisirs, de fortune, qui ont rempli les jours de l'impie. Tout est anéanti : il n'en subsiste plus rien. Il auroit voulu que tout l'univers fût occupé de lui; et sa vanité sera punie par un oubli universel. Mais vous, ô mon Dieu! vous ne l'oubliez pas, et ce souvenir armera éternellement votre justice contre un insensé, qui, n'ayant été mis sur la terre que pour vous aimer, vous servir, et se rendre digne de ces biens ineffables que vous réservez à ceux qui vous aiment, n'a employé la vie qu'il avoit reçue de vous, qu'à vous outrager et à se perdre.

Que le sort du Juste est bien différent! Vous tenez, ô mon Dieu! un compte exact et fidèle de ses moindres démarches, afin de l'en récompenser: aucune de ses actions ne vous échappe. Vos yeux sont sans cesse ouverts sur lui; et vous lui faites ressentir les effets d'une protection continuelle, tantôt en écartant les piéges et les tentations, tantôt en le fortifiant dans les combats qu'il livre aux ennemis de son salut, tantôt en le relevant, lorsque sa foiblesse lui a fait faire quelque chute. Enfin, vous lui donnerez cette couronne de justice qui le mettra en possession du royaume éternel, Heureux donc, mille fois heureux, celui à qui vous êtes ici-bas toutes choses, puisqu'il porte en lui-même la source d'un bonheur qui ne finira jamais!

PSAUME III.

Sentiment d'une ame pénétrée de l'énormité de ses crimes passés, et en même temps pleine de confiance en la miséricorde du Seigneur.

℣. 1. *Domine, quid multiplicati sunt qui tribulant me? multi insurgunt adversùm me.*

℣. 1. Seigneur, que le nombre de ceux qui me persécutent est grand! que d'ennemis se sont élevés contre moi!

QUAND je repasse devant vous, Seigneur, la multitude et l'énormité des crimes de ma vie passée, le trouble, le découragement, le désespoir, semblent s'emparer tour à tour de mon ame. Je ne rappelle pas un seul jour, un seul instant même de ma vie criminelle, où je ne découvre de nouveaux excès qui s'élèvent contre moi: leur nombre grossit tous les jours à mes yeux, à mesure que j'entre plus avant dans les abîmes de ma conscience. Et que sais-je, grand Dieu! si ceux que le temps a effacés de mon souvenir, dans un cours d'iniquités si long et si peu interrompu, ne les égalent, ou ne les surpassent pas peut-être encore?

℣. 2. *Multi dicunt animæ meæ: Non est salus ipsi in Deo ejus.*

℣. 2. Plusieurs disent de moi: Il ne trouvera point de salut en Dieu.

Je les avalois autrefois, mes iniquités, comme de l'eau. J'entassois crime sur crime, sans aucun

retour sur moi-même. Je comptois toujours que mille devant vous ne sont pas plus qu'un seul ; et que le plus ou le moins n'offroit rien de différent à vos miséricordes infinies. Le déréglement où j'avois vécu jusqu'alors, me calmoit sur celui où je vivois encore. En me promettant toujours un changement à venir, je continuois plus tranquillement, ô mon Dieu! à vous offenser ; et ne me sentant pas encore disposé à finir mes désordres, j'en attendois la fin, en y en ajoutant tous les jours de nouveaux avec une sécurité déplorable. Mais aujourd'hui, grand Dieu! que votre lumière a éclairé mes ténèbres; aujourd'hui où tous mes crimes sortis de ce nuage épais qui les enveloppoit, et les cachoit à mes yeux, paroissent à découvert, et m'accablent devant vous par leur énormité et par leur multitude ; toute espérance de salut semble s'éloigner de moi. Pourrez-vous, ô mon divin Sauveur ! regarder avec un œil de pitié et de clémence, une vie dont je ne puis moi-même soutenir l'affreux spectacle ? Dieu saint ! voudrez-vous jamais vous communiquer à une ame qui voudroit pouvoir s'éloigner d'elle-même, et qui ne peut porter devant vous que sa corruption et son opprobre? Quand je ne fixe mes regards que sur moi-même, tout m'annonce la sévérité de vos jugements. Quelle vie, grand Dieu! trouverai-je écrite dans le livre de vos justices

éternelles? Le soleil ne se levoit jamais sur ma tête, que pour éclairer de nouvelles infractions de votre loi sainte; et la nuit ne succédoit, que pour voir prolonger mes œuvres de ténèbres. Je ne vivois, je ne respirois, je ne pensois que pour le crime; et jusqu'aux désirs inutiles de pénitence que je mêlois à mes passions, tout semble m'interdire pour toujours l'accès au trône de vos miséricordes, par l'abus criminel que je faisois alors des sentiments mêmes de salut que vous réveilliez de temps en temps au fond de mon cœur.

℣. 3. *Tu autem, Domine, susceptor meus es, gloria mea, et exaltans caput meum.*

℣. 3. Mais vous, Seigneur, vous êtes mon bouclier, vous êtes ma gloire, c'est vous qui élevez ma tête.

Voilà les images noires et affreuses que l'ennemi de mon salut présente sans cesse à mon ame, pour la précipiter dans le découragement et dans la défiance. Autrefois il me rassuroit dans mes désordres, en me représentant votre clémence toujours prête à recevoir le pécheur qui revient; aujourd'hui que je veux sincèrement revenir à vous, ô mon Dieu! il vous peint en secret à mon cœur agité, comme un Dieu inexorable: il ne me découvre l'horreur de mes crimes que pour me cacher les trésors infinis de vos miséricordes, et pour me retenir sous son esclavage honteux. Il s'efforce de me persuader que vous ne voulez plus

de moi, que mes excès ont fermé pour toujours vos entrailles aux cris de ma douleur, et aux larmes de votre créature.

Mais, Seigneur, si j'ai autrefois outragé votre bonté, en comptant trop sur elle, pour persévérer plus tranquillement dans le crime, je ne lui ferai pas le nouvel outrage d'en désespérer dans mon repentir. Je me sens, il est vrai, la plus foible et la plus fragile de toutes les ames; mais n'êtes-vous pas la force des foibles? Qu'ai-je à craindre de moi-même, quand vous serez avec moi, *susceptor meus*, vous qui êtes mon bouclier et ma force? Rien n'approche de l'opprobre et de l'avilissement où la honte de mes passions m'a fait tomber; ce n'est rien que l'ignominie dont elles m'ont couvert devant les hommes : celle que je portois devant vous, grand Dieu! étoit encore bien plus hideuse et plus humiliante. Mais, ô Dieu de majesté! un rayon de votre gloire changera en or cette ame de boue; vous me rétablirez en honneur, dès que vous aurez ennobli mon ame des dons de la justice, et que vous m'aurez reçu au nombre de vos enfants, et des cohéritiers d'un royaume éternel. Je rentrerai dans tous les augustes droits du chrétien : ma vie sainte et nouvelle me rendra, même devant les hommes, l'honneur et les égards que mes désordres m'avoient ravis; et vous serez ma gloire, comme le déré-

glement avoit été ma confusion et mon opprobre? *Gloria mea et exaltans caput meum.*

℣. 4. *Voce meâ ad Dominum clamavi, et exaudivit me de monte sancto suo.*

℣. 4. J'ai élevé ma voix, et j'ai crié au Seigneur, et il m'a exaucé de sa montagne sainte.

Oui, Seigneur, mes prières et mes larmes ne monteront pas en vain aux pieds de votre trône. Vous n'êtes plus sur cette montagne terrible, environnée d'éclairs et de foudres, et dont nul mortel ne pouvoit approcher. Nous vous adorons sur la montagne sainte, où vous vous offrez pour nous à votre Père, comme notre justice, notre sanctification, et notre rédemption; et vous avez sans cesse les mains étendues pour recevoir les pécheurs qui reviennent à vous. Ce n'est donc pas de vos miséricordes infinies, dont je dois me défier; c'est de la sincérité et de la persévérance de mon repentir; c'est que la grandeur de ma pénitence ne réponde pas à l'énormité et à la multitude de mes crimes.

℣. 5. *Ego dormivi et soporatus sum, et exsurrexi, quia Dominus suscepit me.*

℣. 5. Je me suis couché, je me suis endormi, et je me suis éveillé, parce que le Seigneur m'a soutenu.

Que ne dois-je pas, grand Dieu! me promettre de votre bonté, puisque malgré le sommeil de la mort où j'étois enseveli depuis si long-temps, malgré l'assoupissement funeste où mes dérégle-

glements retenoient toutes les puissances de mon ame, votre voix puissante et miséricordieuse m'a réveillé. Elle a pénétré jusqu'au fond de l'abîme, où non-seulement j'étois sans vie, mais où la puanteur et l'infection n'offroient à vos yeux saints que l'objet le plus digne de votre abandon. Et cependant, ô Père des miséricordes, et Dieu de toute consolation! après m'avoir souvent sollicité de revenir à vous, vous avez enfin ranimé ce cadavre puant; vous avez soufflé un esprit de vie sur cette boue hideuse; vous avez rétabli en moi la beauté de votre image dont j'avois effacé jusqu'aux moindres traits, et arraché mon ame de la puissance de la mort et du démon, pour me mettre sous la protection de votre miséricorde.

℣. 6. *Non timebo millia populi circumdantis me.*

℣. 6. Je ne craindrai point quand des millions d'hommes m'assiégeroient de toutes parts pour me perdre.

Non, Seigneur, pénétré de cette confiance, je ne me découragerai point à la vue de mes crimes innombrables. Je les rappellerai dans l'amertume de mon cœur; et ce souvenir réveillera plus ma reconnoissance, mon amour, ma componction, que ma crainte et mon désespoir. Je mépriserai les dérisions, les censures déplorables que ma nouvelle vie va m'attirer de la part de tous ceux qui m'environnent, et qui ont été autrefois, ou les

témoins, ou les complices de mes désordres. Leurs joies insensées, dont j'ai tant de fois éprouvé le vuide, leurs voluptés, leur bonheur apparent, qui avoient toujours été pour moi un fonds intarissable de chagrins et de remords cruels, loin de me dégoûter de la tristesse de mes larmes et de mon repentir, me les rendront plus douces et plus aimables. Le malheur de leur état me fera sentir de plus en plus le prix du bienfait inestimable qui m'en a retiré. Cette préférence accordée à celui qui en étoit le plus indigne, confondra ma tiédeur, et ranimera ma fidélité; et bien éloigné d'envier leur sort, je ne cesserai de vous demander, ô mon Dieu! qu'ils puissent enfin connoître quel est le bonheur de ceux qui vous servent.

℣. 7. *Exsurge, Domine, salvum me fac, Deus meus: quoniam tu percussisti omnes adversantes mihi sine causâ; dentes peccatorum contrivisti.*

℣. 7. Levez-vous, Seigneur, sauvez-moi, mon Dieu. C'est vous qui avez frappé tous ceux qui se déclarent contre moi sans raison; vous avez brisé les dents des pécheurs.

Levez-vous donc, grand Dieu! achevez en moi l'ouvrage de mon salut, en ne permettant pas que ceux que j'ai entraînés moi-même dans le désordre, par mes sollicitations, ou par mes exemples, périssent. Je ne me croirai point rentré en grace auprès de vous, tandis que je verrai subsister en eux les fruits amers, et les suites terribles de mes crimes. Puisque vous avez pu briser la dureté de

mon cœur, tout est possible à la force de votre grace. Vous abattrez, quand il vous plaira, ces pécheurs qui paroissent si fiers et si intrépides dans le crime, et qui me seront toujours chers, quoique ma nouvelle vie les ait soulevés contre moi, et qu'ils s'efforcent en vain d'ébranler mes résolutions, et de me rentraîner dans leurs voies égarées, par leurs discours mordants ou séducteurs.

℣. 8. *Domini est salus, et super populum tuum benedictio tua.*

℣. 8. Le salut vient du Seigneur; et c'est vous, ô mon Dieu, qui bénissez votre peuple.

Vous seul, Dieu tout-puissant, pouvez sauver ceux en qui toute ressource de salut paroît éteinte. Vous vous plaisez même à opérer ces prodiges dans les pécheurs les plus désespérés, afin que l'homme ne s'attribue rien à lui-même, et que toute la gloire en soit rendue à votre grace. Tous les bienfaits que vous répandez sur votre peuple, ne prennent leur source que dans les trésors immenses de votre libéralité; et les dons seuls de votre miséricorde infinie, forment toute la récompense de nos foibles mérites.

PSAUME IV.

Sentiments d'une ame chrétienne qui vient d'éprouver une disgrace.

℣. 1. *Cùm invocarem, exaudivit me Deus justitiæ meæ; in tribulatione dilatasti mihi.*

℣. 1. Le Dieu de ma justice m'a exaucé dans le temps que je l'invoquois: lorsque j'étois dans l'angoisse, vous m'avez dilaté le cœur.

En vain, ô mon Dieu! je vous protesterois tous les jours que je regardois le monde et toute sa gloire, comme un monceau de boue, et que vous seul suffisiez à une ame qui a le bonheur de vous posséder: je ne connoissois pas mon cœur, et je me séduisois moi-même. Je tenois encore par mille liens secrets et insensibles à ce monde trompeur que je semblois mépriser; j'aimois encore ses biens, ses honneurs, et tout cet amas de fumée qui s'est dissipé en un instant. Mais l'accablement profond où la perte de ces objets frivoles vient de me jeter, me découvre enfin ces dispositions criminelles que je me cachois à moi-même, et que vous voyez depuis si long-temps au fond de mon cœur. Il me falloit un grand coup pour me réveiller de cet assoupissement funeste. Vous l'avez frappé, grand Dieu, ce coup de miséricorde; et fortifié, éclairé par votre grace, j'ai

plus senti de honte de mon erreur et de mon infidélité, que de douleur de mon infortune. Vous vouliez être, ô mon Dieu! mon tout, mon unique ressource; aussi dès que je me suis tourné vers vous dans l'amertume de mon cœur, et que je vous ai invoqué, vous n'avez pas consulté votre justice qui demandoit, qu'ayant cherché de vains appuis hors de vous, vous m'abandonnassiez à moi-même. Vous êtes venu promptement à mon secours, Dieu de bonté; et un rayon de joie et de lumière a lui aussitôt au milieu de la sombre tristesse de mon cœur, et en a dilaté et adouci le serrement et l'amertume.

℣. 2. *Miserere meî, et exaudi orationem meam.*	℣. 2. Ayez pitié de moi, et exaucez ma prière.

Ne vous lassez pas, grand Dieu! de vous communiquer à votre créature, et de soutenir ma foiblesse. Pour moi, je ne me lasserai point d'implorer votre secours. Continuez, grand Dieu, de me regarder avec ces yeux de miséricorde qui ne mesurent pas vos bienfaits sur l'indignité, mais sur les besoins de ceux qui vous prient. Ayez pitié de ma misère: et faites-moi sentir encore plus vivement, que la perte de tout ce que le monde donne, n'est rien; qu'on a tout, lorsqu'on est à vous, et qu'on ne sauroit rien perdre, tandis qu'on vous possède encore.

℣. 3. *Filii hominum, usquequò gravi corde ? ut quid diligitis vanitatem, et quæritis mendacium ?*

℣. 3. Jusqu'à quand, ô enfants des hommes, aurez-vous le cœur appesanti ? pourquoi aimez-vous la vanité, et cherchez-vous le mensonge ?

O enfants des hommes ! qui courez avec tant d'empressement après une fortune qui vous échappe toujours, et qui vous laisse encore mille choses à désirer quand vous l'avez trouvée ; jusqu'à quand votre cœur se laissera-t-il séduire par une illusion, dont votre expérience devroit vous avoir détrompés ? jusqu'à quand aimerez-vous vos inquiétudes et vos chaînes ? Le bonheur que vous cherchez, n'est plus qu'un poids qui vous accable, dès que vous y êtes parvenus. Vous sentez multiplier vos soucis, à mesure que le monde vous multiplie ses faveurs ; de nouveaux désirs naissent de ceux que vous venez de voir accomplis. Le monde vous croit heureux : mais la jalousie, mais la prospérité d'autrui, mais ce qui manque encore à votre ambition, mais le vuide même de tout ce que vous possédez, et qui ne sauroit jamais satisfaire l'immensité d'un cœur que Dieu seul peut remplir ; mais le dégoût même, qui suit toujours la possession de ce qu'on avoit le plus désiré ; mais le cri de la conscience, qui vous reproche sans cesse et les voies injustes par où vous êtes parvenus à ce que vous désiriez, et l'usage criminel que vous

en faites ; mais la pensée même que tout s'enfuit, que la vie la plus longue n'est qu'un instant rapide, et que demain on va vous redemander votre ame ; mais tout cela ensemble est un ver secret qui vous dévore sans cesse, et qui empoisonne toute cette vaine félicité qui trompe les spectateurs, tandis qu'elle peut vous rendre heureux, et vous séduire vous-mêmes. Pourquoi sacrifiez-vous donc votre ame, votre salut éternel, votre Dieu, à des objets dont vous ne pouvez vous empêcher de sentir vous-mêmes le faux, la vanité et le néant? Aimez celui seul qui peut donner tout ce que l'on désire, et dont l'amour tout seul fait le véritable bonheur de ceux qui l'aiment.

℣. 4. *Et scitote quoniam mirificavit Dominus sanctum suum : Dominus exaudiet me, cùm clamavero ad eum.*

℣. 4. Sachez que c'est le Seigneur qui a rempli son Saint d'une gloire admirable : le Seigneur m'exaucera, quand j'aurai crié vers lui.

Que ne puis-je m'appeler ici moi-même en témoignage ? Depuis que revenu des erreurs et de l'indignité des passions, je me suis efforcé de conformer ma vie à la sainteté du christianisme, dont je suis encore si éloigné, le Seigneur n'a pas laissé d'opérer dans mon ame des merveilles inconnues aux amateurs du monde. J'ai senti au-dedans de moi la paix, la joie, le calme que le monde et tous ses plaisirs n'avoient jamais pu me donner.

Le monde lui-même a vu le prodige de mon changement, et il s'en est moqué; et il a cherché dans la foiblesse et dans la légèreté de mon esprit, les raisons d'un événement qui ne prenoit sa source que dans les lumières descendues d'en-haut, et dans la force et dans la douceur de la grace. Le Dieu de miséricorde ne m'a pas fait même attendre long-temps cette faveur signalée. A peine me suis-je tourné vers lui; à peine touché de mes égarements, ai-je fait entendre aux pieds de son trône, mes cris, mes prières et mes larmes, qu'il s'est rendu à moi: il a consolé mon affliction, ou plutôt il m'a fait trouver des douceurs ineffables dans l'amertume de mon repentir et de ma douleur.

℣. 5. *Irascimini, et nolite peccare : quæ dicitis in cordibus vestris, in cubilibus vestris compungimini.*

℣. 5. **Mettez-vous en colère, mais gardez-vous de pécher; soyez touchés de componction dans le repos de vos lits.**

Enfants des hommes, esclaves du monde et des passions, imitez mon exemple. Entrez en indignation contre vous-mêmes, de vous être laissé si long-temps abuser par des illusions qui ne peuvent séduire que des enfants et des insensés; regardez avec horreur l'opprobre et l'indignité des liens, dont vous faisiez autrefois une gloire déplorable, mais dont vous ne sentez plus depuis long-temps que la pesanteur et l'infamie. Tour-

nez contre ceux qui vous ont séduits par leurs persuasions, ou par leurs scandales, l'aversion que vous témoigniez pour les gens de bien, lorsqu'ils vous donnoient de saints exemples, ou des avis charitables. Changez cet amour excessif d'un corps que vous avez fait servir jusqu'ici à l'ignominie, en une haine salutaire. Vous ne pécherez plus, dès que vous haïrez la source et l'instrument de tous vos crimes. Mais souvenez-vous que ce n'est ni le dégoût, ni la lassitude, qui forment ces dispositions saintes. On peut être lassé des plaisirs sans les détester ; on peut en sentir le vuide, sans en sentir l'énormité et l'infamie. Interrogez votre cœur ; il peut être rassasié du crime, sans être changé et touché de la vertu. Mais si la miséricorde de Dieu a opéré en vous ce changement sincère ; mais si vous sentez, et l'outrage que vos passions ont fait à Dieu, et l'avilissement où elles vous ont fait tomber vous-mêmes, ah ! alors vous ne garderez plus de mesures dans votre douleur : les jours ne suffiront pas même à l'amertume et à l'abondance de vos larmes ; elles suspendront votre sommeil durant le silence de la nuit. Ce temps paisible, dont vous aviez fait autrefois un temps de dissolution et de tumulte, et dont le repos et les ténèbres avoient fourni tant de facilités à vos crimes, ne serviront plus qu'à laisser plus de cours et plus de loisir à votre douleur.

℣. 6. *Sacrificate sacrificium justitiæ, et sperate in Domino.*

℣. 6. Offrez à Dieu un sacrifice de justice, et espérez au Seigneur.

Mais souvenez-vous que Dieu n'aime pas les sacrifices imparfaits : rendez-lui tout votre cœur que vous aviez prostitué avec tant d'abandonnement aux créatures ; ne ménagez point vos démarches en le servant, comme vous ne les avez point ménagées, en servant le monde : portez sur le bûcher la victime toute entière. Le démon vous a possédé si long-temps sans partage ; et vous ne vous donneriez qu'à demi au Seigneur, à qui vous appartenez, et qui réclame sa créature ? Vous ne le servirez avec plaisir, que lorsque vous le servirez sans réserve. Mais aussi, dès que vous l'aurez rendu maître de tout votre cœur, la joie, l'espérance, la confiance naîtront au fond de votre ame. Le souvenir de vos crimes ne s'offrira à vous qu'avec le souvenir des miséricordes éternelles qui vous en ont inspiré le repentir et l'horreur : et plus l'abîme où vous étiez enseveli depuis tant d'années vous paroîtra affreux, et sans espérance de retour, si vous eussiez été abandonné à vous-même, plus vous serez touché de la clémence d'un Dieu dont la main toute-puissante a bien voulu vous en retirer. Vous lirez dans l'histoire de vos égarements, l'histoire de ses miséricordes infinies sur votre ame ; et plus vous vous trouverez pécheur, plus

le Seigneur vous paroîtra bon, miséricordieux et aimable.

℣. 7. *Multi dicunt: Quis ostendit nobis bona!*

℣. 7. Plusieurs disent : Qui nous fera voir les biens que l'on nous promet?

Mais, ô mon Dieu! les hommes enivrés de leurs passions n'écoutent qu'avec mépris ces avis utiles. Ils nous demandent avec insulte : Où est donc cette joie, ce contentement, ce bonheur que nous promettons ici-bas même à ceux qui veulent revenir à vous? Ils voudroient qu'on leur fît voir des yeux du corps des biens invisibles que l'œil de l'homme n'a point vus, et que la chair et le sang ne sauroient comprendre. Ils ne voient rien que de triste et de rebutant dans votre service, parce qu'ils n'y voient rien qui flatte les sens ou l'orgueil; la seule félicité qu'ils connoissent et qu'ils cherchent, cette félicité qui les fuit toujours, qu'ils désirent sans cesse, quoiqu'ils n'y puissent jamais atteindre, et dont le désir chimérique est la source de tous leurs chagrins les plus réels, et de leurs troubles les plus accablants. Ils sentent à tout moment, malgré eux, que le monde ne fait point d'heureux; et ils ne veulent pas essayer si vous n'êtes pas assez puissant pour en faire. Ils aiment un maître qui les rend malheureux; l'illusion de ses promesses, dont ils ont si souvent éprouvé la vanité et le mensonge, leur adoucit la pesanteur actuelle de son

joug: et ils craignent celui avec lequel on ne doit plus rien craindre, dans le service duquel on ne connoît plus ni peine, ni deuil, ni douleur, et dont le joug fait toute la consolation et la félicité de ceux qui le servent.

℣. 8. *Signatum est super nos lumen vultûs tui, Domine; dedisti lætitiam in corde meo.*

℣. 8. La lumière de votre visage est gravée sur nous, Seigneur : vous avez fait naître la joie dans mon cœur.

Oui, grand Dieu, vous avez gravé au fond de nos cœurs cette lumière éternelle; cette voix secrète qui nous crie sans cesse, que vous êtes le seul bonheur de l'homme, qui nous rappelle à vous malgré nous-mêmes; cette voix qui se fait entendre au milieu du tumulte de nos passions, qui nous suit jusque dans l'abîme du désordre, et qui ne nous permet pas d'ignorer qu'étant faits à votre image, nous ne sommes faits que pour vous. Aussi tout ce qui souille et déshonore cette auguste ressemblance, et nous sépare de vous, fait en même temps tous nos malheurs et tous nos crimes. Et c'est, ô mon Dieu, cette lumière née avec nous, et que votre main seule a pu placer dans nos cœurs, qui devenant un ver secret et dévorant pour les pécheurs, est une source continuelle de joie et de consolation pour ceux qui ont le bonheur de vous servir. Ils sentent qu'en revenant à vous, ils reviennent à la première institu-

tion de la nature humaine ; que leur vie devient conforme aux lumières les plus inséparables du fond de leur cœur ; et qu'ils sont dans la situation où la créature raisonnable doit être. En vain l'homme corrompu cherche à se persuader que nous sommes faits pour le plaisir, et que des penchants nés avec nous ne sauroient être des crimes. C'est le langage de ses passions ; c'est le désir brutal de son cœur : mais ce n'en est pas le sentiment le plus profond, et la persuasion la plus intime. Il trouve au-dedans de lui une contradiction éternelle à ce dogme impie. Il s'en fait honneur ; mais il ne peut s'en faire une ressource. Sa langue le publie ; mais son cœur le désavoue.

℣. 9. *A fructu frumenti, vini et olei sui, multiplicati sunt.*

℣. 9. Ils se sont accrus et enrichis par l'abondance de leurs fruits, de leur froment, de leur vin et de leur huile.

Ainsi, ô mon Dieu ! le bonheur dont les pécheurs semblent jouir, ne me dégoûtera jamais de l'observance de votre loi sainte. Ce n'est qu'une vaine montre, qui cache les remords les plus cruels, et les inquiétudes les plus tristes. Multipliez entre leurs mains les biens de la terre ; comblez-les de ces faveurs périssables qui ne sont pas dignes de vos serviteurs. Ce sont des dons réservés aux enfants du siècle, et que vous faites presque toujours dans votre colère. Vous punissez le crime

et l'ambition de leurs désirs en les exauçant. Le royaume de vos saints n'est pas de ce monde ; une récompense plus durable les attend.

℣. 10 et 11. *In pace in idipsum dormiam et requiescam : Quoniam tu, Domine, singulariter in spe constituisti me.*

℣. 10 et 11. Pour moi, je dormirai en paix, et je jouirai d'un parfait repos ; parce que vous m'avez, Seigneur, affermi d'une manière toute singulière dans l'espérance.

Pénétré de ces vérités saintes ; quand toutes les disgraces du monde fondroient de nouveau sur moi ; quand l'envie ou l'injustice des hommes me dépouilleroient de tout ce que je possède encore ici-bas, pourvu que vous soyez encore avec moi, et que mon cœur vous possède encore, ô source unique de tous les biens, la paix de mon ame n'en sera point troublée. Conservez en moi cette ferme espérance que vos miséricordes y ont fait naître ; et je serai tranquille au milieu de toutes ces révolutions passagères. Je verrai arriver la mort avec joie ; cette mort qui n'est qu'un doux sommeil pour les Justes ; et mes cendres attendront en paix dans la nuit du tombeau le jour de la lumière et de la révélation, cette vie nouvelle et immortelle que vous promettez à ceux qui vous ont aimé sur la terre.

PSAUME VI.

Sentiments d'un pécheur touché depuis peu de ses égarements, qui en gémit devant Dieu, et qui implore sa miséricorde pour en obtenir le pardon, et sortir de cet état déplorable.

℣. 1. *Domine, ne in furore tuo arguas me, neque in ira tua corripias me.*

℣. 1. Seigneur, ne me reprenez pas dans votre fureur, et ne me punissez pas dans votre colère.

GRAND Dieu ! tous vos foudres pourroient-ils suffire pour punir un malheureux tout couvert de crimes et de souillures ? Quand vous armeriez contre moi toute la fureur de votre bras, toute la sévérité de vos châtiments ne laisseroit-elle pas encore impunis des désordres dont le souvenir me confond et m'accable ? ainsi, grand Dieu, ne consultez pas ce que votre colère et votre justice demandent de vous à mon égard ; et puisque vous ne sauriez me punir autant que je le mérite, laissez tomber de vos mains le glaive prêt à frapper. Regardez-moi avec des yeux de pitié et de clémence. Ne fermez point vos entrailles paternelles à mes prières et à mes douleurs. Les rigueurs de votre justice sur moi, seroient trop peu proportionnées à mes iniquités, pour être dignes de votre gloire. Ce n'est qu'en me pardonnant, que

toute votre grandeur et votre puissance peuvent éclater ; et vos miséricordes sur moi manifesteront, bien plus que vos châtiments, tout ce qu'il y a d'adorable et d'incompréhensible dans votre majesté infinie.

℣. 2. *Miserere meî, Domine, quoniam infirmus sum, sana me, Domine.*

℣. 2. Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que je suis foible ; Seigneur, guérissez-moi.

Je ne viens, grand Dieu, chercher le motif de vos miséricordes à mon égard, que dans vos miséricordes elles-mêmes. Je pourrois vous alléguer le malheur d'avoir porté en naissant un cœur foible et sensible, auquel il n'a fallu que des exemples et des occasions pour succomber. Cette foiblesse et cette sensibilité elle-même ont toujours fait tout mon crime, comment pourroient-elles devenir mon excuse? Vous ne m'aviez donné un cœur tendre et sensible que pour vous, pour être plus aisément touché de vos bienfaits, pour offrir moins de résistance aux douces inspirations de votre grace, pour goûter plus vivement le saint plaisir de vous aimer ; et cependant, grand Dieu, j'ai tourné ces avantages que je tenois de vous seul, contre vous-même ; ces facilités de salut que vous aviez mises en moi, ont accéléré ma perte ; j'ai abusé de vos dons, et prostitué aux créatures, tout ce qui devoit me rappeler à celui dont elles sont l'ouvrage.

℣. 3. *Quoniam conturbata sunt ossa mea, et anima mea turbata est valde!*

℣. 3. Mes os sont tout étonnés, et mon ame est toute troublée.

A ce souvenir, grand Dieu, je me sens pénétré de terreur; le trouble, le découragement s'emparent de mon ame. Tout ce que je puis donc vous alléguer en ma faveur, c'est que tout en moi réclame vos vengeances. L'horreur de ma vie passée me jette dans des saisissements d'effroi, qui brisent mes os, et me laissent sans force et sans courage : mon esprit s'abat et se confond : à force d'être frappé de toute la profondeur de ma misère, je demeure immobile, et ne fais aucune démarche pour chercher le remède. Mais vous, grand Dieu, qui voyez toute ma foiblesse, et tout le danger de mon état, jusqu'à quand me laisserez-vous entre les mains de ma foiblesse et de mes craintes? *Sed tu Domine usquequo?* jusqu'à quand me laisserez-vous dans cet état?

℣. 4. *Convertere, Domine, et eripe animam meam: salvum me fac propter misericordiam tuam.*

℣. 4. Tournez-vous vers moi, Seigneur, et délivrez mon ame : sauvez-moi en considération de votre miséricorde.

Tournez-vous vers moi, Dieu de bonté! que l'infection de mes plaies n'en détourne pas plus long-temps la sainteté de vos regards. Voyez plutôt dans mon cœur ces désirs qui le pressent de retourner à vous. C'est votre miséricorde, grand Dieu! qui les crée dans mon ame; c'est un rayon

qui précède, et qui m'annonce la présence de votre lumière et de votre majesté au-dedans de moi : ne me la faites pas attendre plus long-temps, de peur que les ténèbres qui sortent encore du fond de mes passions, ne reprennent le dessus : délivrez mon ame de ces tristes agitations qui la font encore flotter entre la mort et la vie : fixez un cœur qui semble balancer encore, mais qui tient plus à ses frayeurs et à ses défiances, qu'à ses égarements : achevez en moi l'ouvrage de mon salut que vous y avez déjà commencé : rendez-vous maître d'un cœur que je n'ose vous présenter, tout couvert qu'il est encore de souillures, mais que vous rendrez digne de vous, dès que vous l'aurez purifié.

Ce sont-là, ô mon divin Sauveur, les prodiges que vous aimez d'opérer. Les grands maux sont réservés à vos grandes miséricordes. Il vous faut des Lazares ensevelis, pourris, exhalant l'infection et la puanteur, pour manifester, en leur redonnant la vie, toute l'immensité de votre douceur, et toute la puissance de votre grace.

℣. 5. *Quoniam non est in morte qui memor sit tuî ; in inferno autem quis confitebitur tibi.*

℣. 5. Il n'y a personne qui se souvienne de vous dans la mort, et qui est celui qui vous louera dans l'enfer ?

Au fond, grand Dieu, quoique votre gloire n'attende rien de la vile créature, et que vous la

trouviez toute en vous-même, vous voulez cependant que l'homme vous glorifie. Ce n'est pas que sa fidélité et sa soumission augmentent votre bonheur, c'est parce qu'elles le rendent digne de participer au vôtre. Or, mon Dieu, comment pourrai-je vous rendre l'hommage et la gloire qui vous est due, tandis que je croupirai dans cet état de mort et de péché où je me trouve encore? L'enfer n'a que le blasphême et le désespoir en partage : et comment pourrai-je confesser votre saint nom, et chanter les louanges de votre grace, dans un état qui me lie à ces malheureux que vous avez pour toujours précipités dans les flammes?

℣. 6. *Laboravi in gemitu meo : lavabo per singulas noctes lectum meum : lacrymis meis stratum meum rigabo.*

℣. 6. Je me suis épuisé à force de soupirer : je laverai toutes les nuits mon lit de mes pleurs : j'arroserai de mes larmes le lieu où je suis couché.

En attendant, grand Dieu, l'heureux moment de ma délivrance, et dans la confiance que vous créerez en moi un cœur nouveau, je ne cesserai de gémir : j'arroserai la nuit mon lit de mes larmes : je ne donnerai point de relâche à mes cris et à ma douleur. Vous aimez, ô Père des miséricordes, qu'on vous importune; je ne craindrai donc point de lasser votre patience. Mes larmes, mes prières, mon silence, mes frayeurs, ma confiance, seront autant de voix qui monteront sans cesse vers vous.

℣. 7. *Turbatus est à furore oculus meus : inveteravi inter omnes inimicos meos.*

℣. 7. La fureur a rempli mon œil de trouble ; je suis devenu vieux au milieu de tous mes ennemis.

Dans les moments où toute l'horreur de mes crimes s'offrira à moi, et où la pensée de votre fureur et de votre justice me jettera dans le trouble et dans le découragement, dans ces moments terribles où mon œil ne pourra soutenir la sévérité de vos jugements ; dans ces moments où les ennemis de mon salut, témoins secrets et auteurs en même temps de mon abattement et de mes défiances, croiront que je vais me dégoûter d'un changement où ils ne me laissent point voir de ressource ; ce sera alors, grand Dieu, que j'espérerai contre l'espérance, et que plus vous me paroîtrez un juge terrible, plus je confesserai que votre justice demande ma mort et ma perte éternelle, et que je n'ai plus rien à attendre que de vos miséricordes infinies et de votre grace.

℣. 8 et 9. *Discedite à me, omnes qui operamini iniquitatem ; quoniam exaudivit Dominus vocem fletûs mei : exaudivit Dominus deprecationem meam, Dominus orationem meam suscepit.*

℣. 8 et 9. Éloignez-vous de moi, vous tous qui commettez l'iniquité, parce que le Seigneur a exaucé la voix de mes larmes : le Seigneur a exaucé l'humble supplication que je lui ai faite, le Seigneur a agréé ma prière.

Je sens déjà, grand Dieu, que ces dispositions me rendent d'avance la confiance et la paix : je

trouve en moi plus de courage et plus de force ; je commence à comprendre qu'on doit tout espérer, quand on veut sincèrement se repentir, et qu'on n'outrage pas moins votre gloire, quand on présume de votre bonté, en persévérant dans le crime, que lorsqu'on en désespère, ou même qu'on s'en défie, en répandant des larmes de pénitence. C'est vous, grand Dieu ! qui venez de verser dans mon ame ces douces images au milieu des troubles et des terreurs dont elle étoit agitée, et qui suspendoient l'éclat des premières démarches qu'exige mon changement. Vous vous êtes laissé toucher de mes peines : les esprits qui sont devant votre trône, et qui se réjouissent de la conversion d'un pécheur, vous ont présenté mes prières, et vous les avez exaucées : votre sein paternel s'est ouvert à la persévérance de mes cris. C'en est fait, grand Dieu ! je vais commencer dès ce moment à dire au monde un adieu éternel, à rompre tous les liens que mes passions y avoient formés, à me séparer de tous les objets, de toutes les sociétés qui me creusoient tous les jours de nouveaux précipices. Je renonce à vos liaisons insensées et honteuses, vous, dont la licence et la débauche forment le seul nœud qui vous lie : je ne veux avoir désormais pour amis, que les amis de Dieu : je ne veux plus tenir aux créatures par d'autres liens que par ceux de la cha-

rité, qui demeurent éternellement : je ne veux aimer que ce que je dois aimer toujours.

℣. 10. *Erubescant et conturbentur vehementer omnes inimici mei, convertantur et erubescant valdè velociter.*

℣. 10. Que tous mes ennemis rougissent et soient remplis de troubles; qu'ils se retirent très-promptement, et qu'ils soient couverts de confusion.

Tout ce qui me reste à vous demander, ô mon Dieu, c'est que les complices de mes passions, dont mon changement va faire autant de censeurs et d'ennemis de ma nouvelle vie, en deviennent enfin les imitateurs : c'est qu'ils soient touchés du prodige que votre miséricorde a opéré en moi ; c'est que mon exemple les couvre de honte et de confusion, et les rappelle à eux-mêmes, ou plutôt à vous, ô mon Dieu, à qui ils se doivent par tant de titres, et de qui l'homme ne peut s'éloigner sans se précipiter dans un abîme de misère : c'est que m'ayant toujours vu le plus déterminé d'entre eux, le plus vif, le plus dévoué au crime, ils ne désespèrent pas d'obtenir la miséricorde que j'étois moins en droit d'espérer qu'eux, et qu'ils ne se figurent pas la vie de vos serviteurs, comme une vie foible, insoutenable, puisque le pécheur le plus abîmé dans la volupté, le plus esclave de tous les attraits des sens, tel que j'ai été, y trouve dès maintenant tant de joie et tant de nouveaux charmes.

PSAUME VII.

Prière d'une ame innocente qui souffre l'oppression et la calomnie.

℣. 1. *Domine Deus meus, in te speravi ; salvum me fac ex omnibus persequentibus me, et libera me.*

℣. 1. Seigneur mon Dieu, c'est en vous que j'ai espéré : sauvez-moi de tous ceux qui me persécutent, et délivrez-moi.

GRAND Dieu, livré à la calomnie et à la mauvaise foi de mes persécuteurs, couvert d'opprobré devant les hommes toujours faciles à se laisser persuader tout ce qui déshonore vos serviteurs; à qui puis-je avoir recours qu'à vous seul, à qui rien n'est caché ; qui seul, nous voyez tels que nous sommes? Vous seul, grand Dieu, pouvez manifester la malice et l'artifice de ceux qui m'accusent, confondre leur imposture, et me mettre à couvert des traits empoisonnés qu'ils ne cessent de lancer contre moi. Il est même de votre gloire de ne pas souffrir que votre saint nom soit blasphémé, et que le monde fasse retomber sur la piété les outrages dont on couvre ceux qui en font une profession publique.

℣. 2. *Nequandò rapiat ut leo animam meam, dum non est qui redimat, neque qui salvum faciat.*

℣. 2. De peur qu'enfin il ne ravisse mon ame comme un lion, lorsqu'il n'y a personne qui me tire d'entre ses mains, et qui me sauve.

S'il ne s'agissoit que de ma cause seule, vous m'avez appris, ô mon Dieu, à marcher courageusement dans la voie du salut par l'ignominie, comme par la gloire. Je me consolerois d'être rendu digne de participer aux opprobres de votre Fils et de vos Saints. Mais c'est vous-même, grand Dieu, c'est la religion qu'on attaque et qu'on insulte. Ne permettez donc pas qu'on me déchire, comme un lion affamé déchire sa proie : et ne laissez pas croire à ceux qui vous haïssent, et qui me calomnient, que le Juste n'a pas plus de part ici-bas à votre bienveillance et à votre protection, que l'impie.

℣. 3. *Domine Deus meus, si feci istud; si est iniquitas in manibus meis.*

℣. 3. Seigneur mon Dieu, si j'ai fait ce que l'on m'impute, si mes mains se trouvent coupables d'iniquité.

Il seroit inutile, ô mon Dieu, de venir me justifier ici en votre présence. Je porte devant vous assez d'autres iniquités que je ne puis désavouer, et que je ne cesserai d'expier par mes larmes. Mais pour celles dont l'injustice de mes persécuteurs m'accuse, vous savez, grand Dieu, que j'en suis innocent, et que mes mains n'ont jamais été souillées des crimes qu'ils m'imputent. Ce n'est pas, grand Dieu, que la dépravation profonde de mon cœur ne m'en rende capable ; mais votre grace m'en a préservé, et je ne fais que publier vos dons, en protestant hautement de mon innocence.

℣. 4. *Si reddidi retribuentibus mihi mala, decidam meritò ab inimicis meis inanis.*

℣. 4. Si j'ai rendu le mal à ceux qui m'en avoient fait, je consens de succomber sous mes ennemis, frustré de mes espérances.

Si je rendois à mes calomniateurs injure pour injure; si j'allois fouiller dans l'histoire la plus secrète de leur vie, pour en publier la honte et l'infamie; si je cherchois à décréditer leur imposture, en apprenant au public que leurs mœurs doivent faire perdre toute créance à leurs discours; si pour me justifier devant les hommes, je les accablois d'invectives, et me rendois coupable de haine et de vengeance devant vous; alors, grand Dieu, je mériterois que votre justice me laissât entre les mains de leur fureur et de leurs impostures. Je n'aurois pas à me plaindre, si le mensonge et la calomnie prévaloient contre moi. Je n'aurois plus droit de m'adresser à vous, si je me trouvois abattu, sans appui, sans ressource, au milieu de mille ennemis, tous les mains levées pour achever de m'écraser.

℣. 5. *Persequatur inimicus animam meam, et comprehendat, et conculcet in terra vitam meam, et gloriam meam in pulverem deducat.*

℣. 5. Que l'ennemi poursuive mon ame, et s'en rende maître; qu'il me foule aux pieds sur la terre, en m'ôtant la vie, et qu'il réduise toute ma gloire en poussière.

L'humiliation que je souffrirois alors, seroit la juste peine de l'emportement de mon orgueil

et de ma colère. Aussi je consens, ô mon Dieu, si vous voyez jamais ces dispositions criminelles dans mon cœur envers les calomniateurs de mon innocence, je consens qu'ils redoublent contre moi leur haine et leur fureur; qu'ils ajoutent encore des calomnies plus noires et plus déshonorantes à celles dont ils m'accablent; qu'ils me foulent aux pieds comme de la boue, et me rendent le rebut et l'opprobre de votre peuple; et s'il me reste encore quelque qualité glorieuse et honorable devant les hommes, à laquelle ils n'aient pas osé toucher, je consens, ô mon Dieu, qu'ils me ravissent encore cette gloire, qu'ils la réduisent à rien, que le souffle de leurs langues envenimées la dissipe comme de la poussière, et que je n'aie plus pour partage que le mépris et l'opprobre universel dont ils s'efforcent de me couvrir.

℣. 6. *Exsurge, Domine, in ira tua; et exaltare in finibus inimicorum meorum.*

℣. 6. Levez-vous, Seigneur, dans votre colère; et faites éclater votre grandeur au milieu de mes ennemis.

Mais puisque, grand Dieu, malgré le déchaînement de mes persécuteurs, mon cœur a toujours conservé pour eux cette charité que nous devons à ceux même qui nous outragent; puisque les prières que je vous adresse tous les jours pour leur conversion, sont la seule vengeance que je me permets: levez-vous donc, grand Dieu, ac-

courez à ma défense. Exercez sur eux des châtiments visibles et salutaires, qui les rappellent à la vérité et à la justice, et qui soient plutôt les effets de votre miséricorde, que les signes de votre colère. Manifestez votre grandeur et votre puissance à ceux qui se persuadent que la force ou l'artifice gouvernent les choses d'ici-bas, et que rien de ce qui se passe sur la terre n'intéresse votre Providence et votre Sagesse éternelle : faites sentir à ces ennemis de votre gloire, que vous êtes le Dieu du siècle présent, comme le Dieu de l'éternité : et que si vous souffrez quelquefois que l'impie prévale quelque temps sur le juste, pour éprouver sa foi, et perfectionner sa vertu ; tôt ou tard, les choses reprennent leur place, et après vous être servi quelque temps de l'impie pour châtier et purifier vos serviteurs, quand vos desseins éternels sont accomplis, vous le rejetez et le brisez comme un vase d'ignominie et de colère, et lui faites sentir à la fin, ici-bas même dans l'humiliation et dans l'opprobre, la peine due à ses violences et à son orgueil.

℣. 7. *Et exsurge, Domine Deus meus, in præcepto quod mandasti, et synagoga populorum circumdabit te.*

℣. 7. Levez-vous, Seigneur mon Dieu, suivant le précepte que vous avez établi, et l'assemblée des peuples vous environnera.

Ne nous commandez-vous pas, grand Dieu, de prendre en main la défense de l'innocent? ne

nous faites-vous pas une loi de ne point souffrir que la force et l'injustice oppriment la foiblesse? Je réclame, grand Dieu, cette loi sainte en ma faveur : et je vous demande pour mon innocence, les mêmes secours dont vous nous ordonnez de protéger et de défendre celle de nos frères. Oui, grand Dieu, que tous les peuples voient que vos serviteurs ont un protecteur dans le ciel, toujours prêt à se déclarer pour eux. Faites-leur connoître sensiblement que toute la malice des hommes ne peut rien contre ceux que vous mettez à couvert sous l'ombre de vos ailes; et que vous savez, quand il faut, faire éclater votre puissance par les signes les plus visibles de votre protection sur eux. Les peuples, frappés de ces merveilles, viendront en foule environner vos autels; le nombre de vos adorateurs se multipliera; la foi des Justes, si foible et si languissante parmi les peuples, se réveillera et se fortifiera; ils ne craindront plus la piété, comme un parti méprisé et abandonné, et la confiance dans vos promesses les rendra dignes d'en voir un jour l'accomplissement.

℣. 8. *Et propter hanc in altum regredere; Dominus judicat populos.*

℣. 8. Remontez en haut à cause d'elle; le Seigneur jugera les peuples.

N'attendez pas toujours, grand Dieu, le jour de vos vengeances pour exercer vos jugements sur la terre, et rétablir l'ordre que la violence et l'in-

justice ne cessent de troubler. Il est des maux qui demandent un prompt remède. Montrez-vous du haut de votre gloire le vengeur de l'innocence, le protecteur des foibles et des petits. Nous savons que vous jugerez un jour les peuples, et que vous rendrez à chacun selon ses œuvres ; mais, grand Dieu, vous nous avertissez aussi que votre jugement commence dès ici-bas même.

℣. 9. *Judica me, Domine, secundùm justitiam meam, et secundùm innocentiam meam super me.*

℣. 9. Jugez-moi, Seigneur, selon la justice et selon l'innocence qui est en moi.

Jugez donc ma cause, grand Dieu! Je ne demande pas que vous me jugiez sur ce que je suis devant vous : hélas! comment pourrois-je soutenir, chargé d'iniquités et de souillures, je ne dis pas la rigueur de vos jugements, mais un seul regard de votre justice? Mais jugez-moi sur l'innocence et l'intégrité que je conserve du moins devant les hommes.

℣. 10. *Consumetur nequitia peccatorum, et diriges justum, scrutans corda et renes, Deus.*

℣. 10. Faites que les méchants soient consumés par leur malice, et affermissez le juste, vous, ô juste Dieu! qui sondez les cœurs et les reins.

Oui, grand Dieu! je puis ici les défier. Qu'ils épuisent toutes les recherches dont leur malice et leur animosité peuvent s'aviser : qu'ils se consument en vains efforts pour découvrir dans ma

conduite les prévarications dont ils tâchent de me noircir. Plus ils chercheront, plus ils se couvriront eux-mêmes de l'opprobre qu'ils me préparent; plus ils verront que votre protection m'a préservé du moins de ces chutes grossières, qui déshonorent aux yeux des hommes, et que mes mœurs publiques ne se sont jamais écartées de la droiture et de l'équité que le monde lui-même exige. Il ne leur appartient pas d'aller plus avant. Ce n'est pas à eux à examiner si mes dispositions secrètes répondent à ces apparences de vertu, et si mon cœur n'est pas corrompu, tandis que ma vie paroît irréprochable. Vous seul, grand Dieu, seul scrutateur des cœurs et des reins, pouvez voir ce qui s'y passe. A vous seul est réservé le jugement des désirs et des pensées les plus secrètes des hommes; c'est là-dessus que je demande d'être jugé selon votre grande miséricorde. Mais pour les œuvres qui ont eu les hommes pour témoins, elles sont à couvert de leur censure, quoiqu'elles ne le soient pas de leurs calomnies.

℣. 11. *Justum adjutorium meum à Domino, qui salvos fecit rectos corde.*

℣. 11. Mon bouclier est Dieu même, qui sauve ceux qui ont le cœur droit.

Peut-être que l'orgueil et l'amour d'une vaine réputation ont eu plus de part à cette régularité extérieure, que le désir de vous plaire, et l'amour de votre loi sainte; cependant, grand Dieu!

malgré ces foiblesses secrètes que vous voyez dans mon cœur, j'espère que la droiture et la sincérité avec laquelle je les confesse en votre présence, vous rendront plus sensible aux tribulations et aux peines qu'on me suscite. Il est juste que vous veniez au secours de ceux qui ne peuvent l'attendre que de vous seul. Je sais, grand Dieu, que vous ne vous hâtez pas de punir ceux qui oppriment vos serviteurs, pour les attendre plus long-temps à pénitence. Les châtiments qu'exerce votre justice, sont éclatants et terribles; mais la patience et la longanimité les précèdent toujours.

℣. 12. *Deus Judex justus, fortis et patiens; numquid irascitur per singulos dies?*

℣. 12. Dieu est un Juge également juste, fort et patient : se met-il en colère tous les jours ?

Vous êtes un Juge juste, un Dieu puissant; mais vous êtes encore plus patient que sévère. Votre colère n'est pas une colère de tous les jours: vous attendez long-temps avant de frapper. Vous vous hâtez, ce semble, grand Dieu, de répandre sur nous vos bienfaits divins; mais dans vos châtiments vous usez toujours de remise et d'une lenteur adorable. Ce n'est qu'à l'extrémité qu'ils éclatent. Il faut, pour ainsi dire, que la main des hommes les arrache de votre sein paternel. Aussi les effets de votre indignation sur eux sont toujours bien plus rares que ceux de votre clémence; et ce n'est que lorsque toutes les ressources de

votre bonté sont épuisées, et que l'homme endurci dans l'injustice et dans le crime en a toujours abusé, que vous vous déterminez enfin à le punir.

℣. 13. *Nisi conversi fueritis, gladium suum vibrabit.*

℣. 13. Si vous ne vous convertissez, Dieu aiguisera son épée.

Ainsi, ô vous qui ne cessez de flétrir mon innocence, souvenez-vous que ceux qui percent leurs frères du glaive de leurs langues, périront par le glaive. La bonté du Seigneur a souffert assez long-temps la malignité de vos impostures. Plus il diffère de punir, plus ses châtiments sont terribles. Rendez-moi ce que vos discours empoisonnés m'ont ôté devant les hommes. Faites rentrer dans votre cœur à mon égard, la vérité et la charité que la haine et le mensonge semblent en avoir bannies pour toujours. Si vous différez à vous convertir, vous n'y serez plus à temps. Les trésors de la patience et de la miséricorde divine sur vous, sont épuisés. Le Dieu vengeur de l'innocence a le bras levé. Le glaive de sa fureur brille déjà sur vos têtes.

℣. 14. *Arcum suum tetendit et paravit illum : et in eo paravit vasa mortis; sagittas suas ardentibus effecit.*

℣. 14. Son arc est tendu, il l'a préparé; il y tient tout prêts des instruments de mort; il s'en fait des flèches brûlantes.

Son arc est tendu, et les flèches ardentes, em-

brasées du feu de sa colère, sont toutes prêtes à fondre sur vous : c'est-là tôt ou tard le destin de ceux que l'ardeur et la violence de la haine rendent injustes et cruels envers les autres hommes. Ils s'amassent des charbons de feu sur leur tête. Le Seigneur prend à leur égard les sentiments de dureté, de haine et de mort qu'ils nourrissent envers leurs frères.

℣. 15. *Ecce parturiit injustitiam ; concepit dolorem, et peperit iniquitatem.*

℣. 15. Le méchant a travaillé avec peine à faire éclore l'injustice : il a conçu la douleur, et a enfanté le mensonge.

On n'en vient pas tout d'un coup, grand Dieu, à ces excès de haine, de mauvaise foi et de calomnie, que vous ne laissez jamais impunis. L'humanité, l'honneur, un reste de droiture, le cœur enfin, pas encore familiarisé avec le crime, se refuseroit à ces noirceurs, et en seroit effrayé. Ce n'est que par degrés, que l'on parvient à s'y livrer avec une fermeté et une impudence qui ne fait plus rougir de rien. On commence par nourrir dans son cœur des sentiments injustes de jalousie contre son frère. Ses talents, sa réputation, sa prospérité sont autant de vers qui nous rongent et nous dévorent en secret. Plus sa gloire ou sa fortune croissent, plus notre aversion se fortifie et s'allume. Elle devient au-dedans de nous, comme un poison qui nous déchire, une

racine d'amertume qui nous flétrit le cœur. Ce sont-là comme les douleurs et le prélude du plus affreux enfantement. Quand l'ame est une fois imbibée de ce venin, qu'elle ne peut plus le renfermer dans son sein, il ne lui en coûte plus rien d'enfanter des monstres : elle se soulage même en produisant au-dehors les fruits les plus honteux de l'iniquité et de la haine ; c'est-à-dire, l'imposture, l'artifice, la violence, l'inhumanité, la calomnie.

℣. 16. *Lacum aperuit et effodit eum, et incidit in foveam quam fecit.*

℣. 16. Il a creusé la terre pour y faire une ouverture, et il est tombé dans la fosse qu'il a faite.

Mais, ô mon Dieu! du haut de votre justice, vous voyez les piéges secrets que le calomniateur tend à l'innocence, et vous les tournez contre lui-même. Il se donne bien de la peine pour creuser un précipice à son frère ; et c'est un abîme qu'il se prépare à lui seul. C'est un nouvel Aman : vous réservez à sa haine et à son orgueil la croix et les ignominies que ses intrigues et ses artifices destinoient à Mardochée.

℣. 17. *Convertetur dolor ejus in caput ejus, et in verticem ipsius iniquitas ejus descendet.*

℣. 17. La douleur qu'il a voulu me causer retombera sur lui-même, et son injustice descendra sur sa tête.

Il a enfin la douleur et la honte de voir toute la malignité de ses efforts inutile. L'innocence et

la vertu triomphent enfin de l'imposture. Il ne reste plus au calomniateur que l'opprobre de son iniquité manifestée, qui le couvre. On ne le voit plus, la tête levée, se prévaloir de son crédit pour accabler l'innocent : sa seule ressource est de se dérober aux yeux du public, et d'aller cacher sa confusion dans l'obscurité d'une retraite. C'est ainsi, grand Dieu! que votre justice ne perd jamais ses droits. Vous dissimulez long-temps; vous laissez briller, triompher l'homme calomniateur, et accabler et flétrir l'innocent. Il semble que vous vous êtes retiré dans le sein inaccessible de votre gloire, et que vous ne daignez plus regarder ce qui se passe sur la terre. Mais votre patience divine a ses bornes. Plus long-temps l'impie en a abusé, plus une juste et sévère indignation lui succède, et les châtiments de votre justice ne sont jamais plus terribles, qu'après que votre bonté les a tenus long-temps suspendus.

℣. 18. *Confitebor Domino secundùm justitiam ejus, et psallam nomini Domini altissimi.*

℣. 18. Je rendrai gloire au Seigneur, à cause de sa justice, et je chanterai des cantiques au nom du Seigneur très-haut.

Ainsi, grand Dieu, au lieu de me plaindre, que vous me livrez à la haine des méchants, je ne dois que publier vos louanges, et adorer les secrets de votre justice. Que vous veniez à mon secours, ou que vous me laissiez plus long-temps

exposé à la persécution et à la calomnie, ce sont des mystères de conduite cachés dans les raisons adorables de votre sagesse, qui doivent faire toute ma consolation, et le sujet continuel de mes actions de graces. Je vous bénirai donc, Seigneur, dans l'affliction comme dans la joie; dans les opprobres, comme dans les applaudissements; et plus mes persécuteurs publieront contre moi des impostures, plus je me consolerai en publiant de mon côté la gloire et les louanges de votre saint nom.

PSAUME VIII.

Prière d'une ame qui adore la grandeur et la toute-puissance de Dieu visiblement tracées dans les créatures, et qui lui rend graces de la magnificence de ses bienfaits sur l'homme.

℣. 1. *Domine Dominus noster, quàm admirabile est nomen tuum in universa terra!*

℣. 1. Seigneur notre souverain Maître, que la gloire de votre nom paroît admirable dans toute la terre!

GRAND Dieu, souverain maître de l'univers, quel lieu de la terre pourrois-je parcourir, où je ne trouve partout sur mes pas les marques sensibles de votre présence, et de quoi admirer la grandeur et la magnificence de votre saint nom? Si des peuples sauvages ont pu laisser effacer l'idée que

vous en aviez gravée dans leur ame, toutes les créatures qu'ils ont sous les yeux, le portent écrit en caractères si ineffaçables et si éclatants, qu'ils sont inexcusables de ne pas vous y reconnoître. L'impie lui-même a beau se vanter qu'il ne vous connoît pas, et qu'il ne retrouve en lui-même aucune notion de votre essence infinie ; c'est qu'il vous cherche dans son cœur dépravé, et dans ses passions, Dieu très-saint, plutôt que dans sa raison. Mais qu'il regarde du moins autour de lui, il vous retrouvera partout ; toute la terre lui annoncera son Dieu ; il verra les traces de votre grandeur, de votre puissance et de votre sagesse imprimées sur toutes les créatures ; et son cœur corrompu se trouvera le seul dans l'univers, qui n'annonce et ne reconnoisse pas l'Auteur de son être.

℣. 2. *Quoniam elevata est magnificentia tua super cœlos.*	℣. 2. Car votre grandeur est élevée au-dessus des cieux.

L'homme, devenu tout charnel, ne sait plus admirer que les beautés qui frappent ses sens ; mais s'il vouloit faire taire ses pensées de chair et de sang qui offusquent sa raison ; s'il savoit s'élever au-dessus de lui-même, et de tous les objets sensibles : ah ! il reconnoîtroit bientôt que tout ce qu'il y a de plus grand et de plus magnifique dans l'univers, n'est, ô mon Dieu ! qu'un trait grossier,

une ombre légère de la grandeur et de la gloire qui vous environne. Les cieux eux-mêmes, dont la hauteur et la magnificence nous paroît si digne d'admiration, disparoissent, comme un atôme, sous les yeux de votre immensité. Ces globes immenses et si infiniment élevés au-dessus de nous, sont encore plus loin des pieds de votre trône adorable, qu'ils ne le sont de la terre. Tout nous annonce votre grandeur, et rien ne peut nous en tracer même une foible et légère image. Elevez donc mon ame, grand Dieu, au-dessus de toutes les choses visibles. Que je vous voie et vous aime tout seul au milieu de tous les objets que vous avez créés. Qu'ils ne sortent jamais à mon égard de leur destination et de leur usage. Ils ne sont faits que pour manifester jusqu'à la fin aux hommes la puissance de celui qui les a créés, et lui former des adorateurs; et non pas pour s'attirer eux-mêmes notre amour et nos hommages.

℣. 3. *Ex ore infantium et lactentium, perfecisti laudem propter inimicos tuos, ut destruas inimicum et ultorem.*

℣. 3. Vous avez formé dans la bouche des enfants et de ceux qui sont encore à la mamelle, une louange parfaite pour confondre vos adversaires, et pour détruire l'ennemi et celui qui veut se venger.

En effet, vous avez, grand Dieu, si visiblement gravé dans tous les ouvrages de vos mains, la magnificence de votre nom, que les enfants mêmes

qui sont encore à la mamelle ne sauroient vous y méconnoître. Il ne faut, pour cela, ni des lumières sublimes, ni une science orgueilleuse. Les premières impressions de la raison et de la nature suffisent. Il ne faut qu'une ame simple et innocente qui porte encore en elle ces traits primitifs de lumière, que vous avez mis en elle en la créant, et qui ne les a pas encore obscurcis ou éteints par les ténèbres des passions, ou par les fausses lueurs d'une abstruse et insensée philosophie. Vous ne vous manifestez, grand Dieu, qu'aux humbles et aux petits. Ce sont eux seuls qui vous connoissent, et qui vous rendent le seul hommage digne de vous, en vous aimant, et en publiant les louanges de votre grace. Mais vous aveuglez les impies; vous livrez ces ennemis de votre nom, à la vanité et à l'égarement de leurs pensées. Vous les laissez précipiter d'abîme en abîme, de ténèbres en ténèbres : et parce qu'ils ont voulu, par leurs recherches orgueilleuses, s'élever à des connoissances inconnues au reste du genre humain, vous avez permis que leur raison s'obscurcît, et qu'ils fussent privés de ces lumières mêmes qui sont communes à tous les hommes. Ne m'abandonnez pas, grand Dieu, à cet orgueil détestable, qui n'aboutit qu'à vous méconnoître et à vous outrager; donnez-moi cette science humble et soumise, qui ne veut connoître de vos secrets ado-

rables, que ce que vous nous en avez vous-même révélé, qui trouve dans la voix seule de votre Eglise, et la règle infaillible qui fixe les incertitudes de sa raison, et la lumière qui en éclaire les doutes; et qui croit savoir tout ce qui est nécessaire, quand elle sait que l'homme n'est qu'ignorance et que ténèbres.

℣. 4. *Quoniam videbo cœlos tuos, opera digitorum tuorum, lunam et stellas que tu fundasti.*

℣. 4. Quand je considère vos cieux, qui sont les ouvrages de vos doigts, la lune et les étoiles que vous avez affermies.

Et qu'est-il besoin en effet, mon Dieu, de vaines recherches et de spéculations pénibles pour connoître ce que vous êtes! Je n'ai qu'à lever les yeux en haut; je vois l'immensité des cieux, qui sont l'ouvrage de vos mains, ces grands corps de lumière qui roulent si régulièrement et si majestueusement sur nos têtes, et auprès desquels la terre n'est qu'un átôme imperceptible. Quelle magnificence, grand Dieu! Qui a dit au soleil : Sortez du néant, et présidez au jour; et à la lune : Paroissez, et soyez le flambeau de la nuit? Qui a donné l'être et le nom à cette multitude d'étoiles qui décorent avec tant de splendeur le firmament, et qui sont autant de soleils immenses attachés chacun à une espèce de monde nouveau qu'ils éclairent? Quel est l'ouvrier dont la toute-puissance a pu opérer ces merveilles, où tout l'orgueil de

la raison éblouie se perd et se confond? Eh! quel autre que vous, souverain Créateur de l'univers, pourroit les avoir opérées? Seroient-elles sorties d'elles-mêmes du sein du hasard et du néant? Et l'impie sera-t-il assez désespéré pour attribuer à ce qui n'est pas, une toute-puissance qu'il ose refuser à celui qui est essentiellement, et par qui tout a été fait?

℣. 5. *Quid est homo quòd memor es ejus, aut filius hominis, quoniam visitas eum!*

℣. 5. Je m'écrie, qu'est-ce que l'homme, pour mériter que vous vous souveniez de lui, ou le fils de l'homme, pour être digne que vous le visitiez?

Pour moi, grand Dieu! abîmé à la vue de tant de gloire et de magnificence, je m'écrie : Est-il possible qu'un Dieu si grand et si puissant veuille s'abaisser jusqu'à penser à l'homme, et en faire l'objet de ses soins? Mais ce n'est encore rien, grand Dieu, que je ne sois devant vous que cendre et poussière, j'offre encore à vos yeux les prévarications d'un cœur infidèle, et les souillures dont j'ai tant de fois sali mon néant et ma boue. Cependant un ver de terre révolté tel que je suis, s'est attiré vos regards; et il ne vous a pas paru indigne de votre gloire, de vous souvenir de lui, et de le visiter dans votre grande miséricorde.

℣. 6. *Minuisti eum paulò minus ab angelis; gloriâ et honore coronasti eum, et*

℣. 6. Vous ne l'avez qu'un peu abaissé au-dessous des anges; vous l'avez couron-

constituisti eum super opera manuum tuarum.

né de gloire et d'honneur, et vous l'avez établi sur l'ouvrage de vos mains.

℣. 7 et 8. *Omnia subjecisti sub pedibus ejus, oves et boves universas, insuper et pècora campi; volucres cœli et pisces maris, qui perambulant semitas maris.*

℣. 7 et 8. Vous avez mis toutes choses sous ses pieds et les lui avez assujéties; toutes les brebis et tous les bœufs, et même les bêtes des champs, les oiseaux des cieux et les poissons de la mer, qui se promènent dans les sentiers de l'Océan.

Mais je cesse, ô mon Dieu, d'en être surpris, quand je rappelle ce premier état de gloire et d'innocence où vous aviez créé l'homme. Vous aviez imprimé en lui l'image glorieuse de votre divinité. Vous aviez soufflé dans sa boue un esprit de vie, une ame spirituelle et immortelle, capable de vous connoître et de vous aimer. Vous l'aviez orné des dons lumineux de la science, de la sainteté et de la justice. Seul de toutes les créatures visibles, il avoit le droit de s'élever jusqu'à vous, de parler à son Seigneur, de lui rendre graces, et d'entretenir un commerce familier avec lui. Les anges eux-mêmes, ces intelligences si pures et si sublimes, n'avoient presque rien au-dessus de lui; et ce qu'il avoit par dessus elles, c'est que vous vous étiez comme démis entre ses mains de votre domaine sur toutes les créatures. Vous l'aviez établi le maître et le seigneur de tous les ouvrages sortis de vos mains; vous aviez soumis

à son empire les animaux qui rampent sur la terre, les oiseaux qui volent dans les airs, et les poissons qui se font un sentier sous la profondeur des eaux de la mer. De combien d'honneur et de gloire, grand Dieu, aviez-vous revêtu cet homme au sortir de vos mains! vous aviez comme couronné en le créant, et mis le dernier degré de perfection à tous vos autres ouvrages, dont il étoit le chef-d'œuvre.

Mais il ne sut pas jouir long-temps de vos divins bienfaits. Il succomba bientôt sous ce poids de gloire et de bonheur où vous l'aviez élevé. Il se rendit l'esclave des créatures dont il étoit auparavant le maître. La mort et le péché prirent en lui la place de l'innocence et de l'immortalité; et dans cet état affreux de misère où il étoit tombé, votre miséricorde, grand Dieu, lui prépara une ressource encore plus glorieuse pour lui, que tous les avantages dont il étoit déchu. Votre Verbe éternel descendit du sein de votre gloire, pour s'unir à sa nature. Il en prit sur lui les infirmités et les crimes, pour en devenir l'expiation et la victime. La nature humaine avec lui monta à la droite de votre immense Majesté; elle se vit élevée au-dessus de toutes les principautés et de toutes les puissances célestes. Votre Fils adorable fit entrer tous les hommes dans les droits de sa filiation éternelle. Nous reçûmes tous le titre glo-

rieux de ses frères, et il ne fut que notre premier-né. Vous étiez notre Dieu; vous voulûtes être notre père. Nous n'étions que votre ouvrage, et nous devînmes vos enfants. Grand Dieu! souverain maître de l'univers, ce n'est pas en tirant du néant toutes les créatures, que votre puissance et la grandeur de votre nom a paru le plus admirable sur la terre: c'est en y faisant descendre votre propre Fils, la splendeur de votre gloire, revêtu de la bassesse et des infirmités de notre nature: c'est en nous manifestant le grand mystère de piété que vous prépariez depuis le commencement des siècles, et qui doit faire la consolation et l'étonnement de tous les siècles à venir. Votre nom, grand Dieu, étoit autrefois ce nom terrible que la bouche de l'homme n'osoit prononcer: mais depuis que vous êtes devenu notre père, c'est-à-dire, le père commun de tous les frères de votre Christ; ce n'est plus qu'un nom de tendresse, que l'amour filial nous donne droit de prononcer, et que nous mettons avec confiance à la tête de toutes les supplications qui montent vers vous de tous les endroits de l'univers. Seigneur, notre souverain maître, que la gloire de votre nom paroît admirable dans toute la terre! *Domine Dominus noster, quàm admirabile est nomen tuum in universâ terrâ!*

PSAUME IX.

Prière d'une ame chrétienne qui rend graces à Dieu des prospérités qu'il a accordées à l'Eglise, et des victoires qu'il lui a fait remporter dans tous les temps sur les ennemis de son nom et de son culte.

℣. 1. *Confitebor tibi, Domine, in toto corde meo; narrabo omnia mirabilia tua.*

℣. 1. Je vous louerai, Seigneur, de toute l'étendue de mon cœur; je raconterai toutes vos merveilles.

Grand Dieu! toutes les puissances de mon ame, mon cœur et mon esprit, peuvent à peine suffire pour admirer, pour célébrer les merveilles que vous avez opérées dans tous les temps, afin d'empêcher que les portes de l'enfer ne prévalussent contre votre Eglise. Vous ne leur avez opposé d'abord que des hommes simples et obscurs, mais remplis de votre esprit de force et de sagesse; et ils ont élevé sur les débris des autels profanes, soutenus de toute la puissance des Césars, et des nations les plus formidables, répandues dans tout l'univers; ils ont élevé eux seuls l'opprobre de la croix, et le signe adorable du salut de tous les hommes. Un culte impie autorisé par la majesté des lois, par la pompe de ses superstitions et de ses cérémonies, par l'antiquité respectable de ses

erreurs, par la science et la sagesse de ses sectateurs, par des préjugés communs à tous les peuples, et qui paroissent avoir pris leur naissance presque avec le monde même ; ce culte impie a disparu de dessus la terre, à la vue de douze pauvres pêcheurs qui en sont venus manifester aux hommes l'extravagance et l'impiété, et qui ont substitué à la place de ces idoles pompeuses, et des dissolutions consacrées à leur culte, le mystère d'un Dieu anéanti, et la sévérité de son Evangile. Il falloit, grand Dieu, qu'une doctrine descendue du ciel, trouvât tout l'univers armé contre elle, qu'elle parût sur la terre sans force et sans secours humain, et triomphât cependant de toutes les doctrines humaines répandues sur la face de l'univers, pour persuader aux hommes que c'étoit là votre seul ouvrage; que le crédit, la force, l'éloquence, l'intérêt, c'est-à-dire, un bras de chair, ne l'avoit point établie. C'est ainsi que vous avez formé une nouvelle Jérusalem ; et les grandes merveilles que vous opérâtes autrefois, pour établir l'ancien peuple dans la Jérusalem terrestre, et y fixer un culte et un temple ; ces merveilles que chante ici votre prophète, n'étoient qu'une figure, ou plutôt une prophétie des merveilles que vous deviez opérer pour l'établissement de votre Eglise.

℣. 2. *Lætabor et exultabo in te, psallam nomini tuo, Altissime.*

℣. 2. **Je me réjouirai en vous, et je ferai paroître ma joie au dehors; je chanterai à la gloire de votre** nom, vous qui êtes le Très-Haut.

Quelle joie, grand Dieu, et quelle consolation pour ceux que vous avez appelés à la connoissance de votre Fils et de ses mystères! quelle joie de sentir que leur espérance n'est pas vaine, et que leur foi, qui humilie la raison par l'obscurité sainte de ses mystères, la console et la rassure par sa certitude et par la merveille de son établissement! Ces grands objets devroient faire l'unique motif de nos hommages et de nos cantiques d'actions de graces; et nous ne nous réjouissons, grand Dieu, que des prospérités temporelles que vous répandez presque toujours sur nous dans votre colère; tandis que nous ne rappelons qu'avec indifférence le bienfait de la foi et de la vocation à l'Evangile, dont vous favorisâtes nos pères, qui n'étoient pas votre peuple, qui n'avoient aucune part aux promesses, et qui, dans des contrées reculées, et à peine connues de vos premiers disciples, étoient assis dans les ténèbres de l'idolâtrie et dans les ombres de la mort, et paroissoient éloignés pour toujours de la vie de Dieu, et de la voie de la vérité et du salut. Pour moi, grand Dieu, transporté de joie à ce souvenir, je ne veux plus le perdre de vue. Vous parûtes puis-

sant, sage, grand et magnifique dans la formation de l'univers; mais vous l'avez paru, si je l'ose dire, encore davantage dans l'établissement de votre Eglise.

℣. 3. *In convertendo inimicum meum retrorsum, infirmabuntur et peribunt à facie tua.*

℣. 3. **Quand vous aurez renversé et fait tourner en arrière mon ennemi, ceux qui me haïssent tomberont dans la dernière foiblesse, et périront devant votre face.**

En vain chaque siècle a enfanté des docteurs de l'erreur et du mensonge, des esprits rebelles et audacieux, qui ont conspiré contre elle: en vain les siècles à venir en verront encore naître; tous leurs efforts se briseront contre la pierre qui lie et qui soutient cet édifice saint. Ils pourront faire quelque progrès; car l'erreur offre d'abord les charmes de la nouveauté, qui flattent l'orgueil, et qui lui forment des sectateurs: mais ils perdront tôt ou tard ce vain avantage: la première séduction se dissipera peu à peu: la nouveauté perdra ses charmes, et ne paroîtra plus qu'avec les vaines couleurs de l'erreur et de la rébellion: les hommes rentreront dans le sentier d'où ils s'étoient égarés, et l'on verra ses partisans les plus célèbres et les plus outrés, qui resteront encore, languir dans l'obscurité, oubliés ou méprisés, et disparoître enfin de la face de la terre,

avec la douleur déplorable de voir périr avec eux le dogme réprouvé, cet enfant de ténèbres, ce fruit de l'orgueil et de la fausse science de leurs maîtres.

℣. 4. *Quoniam fecisti judicium meum et causam meam; sedisti super thronum, qui judicas justitiam.*

℣. 4. Parce que vous m'avez rendu justice, et que vous vous êtes déclaré pour ma cause; vous vous êtes assis sur votre trône, vous qui jugez selon la justice.

C'est ainsi, grand Dieu, que du haut de votre trône, vous avez toujours soutenu la cause de votre Eglise; et cette protection visible et non interrompue affermit toujours les fidèles dans la soumission pleine et entière qu'elle exige d'eux. Vous êtes trop juste et trop fidèle dans vos promesses, pour permettre que les illusions de l'esprit humain prennent jamais la place des vérités dont votre Eglise est la dépositaire incorruptible. La stabilité de sa chaire sera aussi durable et aussi éternelle que celle du trône majestueux sur lequel vous êtes assis. C'est de là qu'elle prononcera toujours ses lois et ses jugements infaillibles. Toutes les lumières de ma science, toute la sagesse de ma raison se borneront à les écouter; et ma cause n'aura jamais rien à craindre de la rigueur de votre justice et de vos jugements, tandis qu'elle sera confondue avec la sienne.

℣. 5. *Increpasti gentes, et periit impius: nomen*

℣. 5. Vous avez repris et traité avec rigueur les na-

eorum delesti in æternum et in sæculum sæculi.

tions, et l'impie a péri; vous avez effacé leur nom pour toute l'éternité, et dans tous les siècles des siècles.

Cette espérance, ô mon Dieu, devient encore plus ferme, quand je rappelle tout ce que votre bras a opéré d'éclatant et de merveilleux pour soutenir les commencements foibles et timides de votre Eglise naissante. L'univers n'étoit peuplé que de nations fières et idolâtres, ennemies de votre nom et de votre culte : l'empire, la puissance, les richesses, la force, tout étoit entre leurs mains. Vos fidèles ne formoient sur la terre qu'un petit troupeau de brebis dispersées au milieu de ces loups furieux, sans cesse exposées à leur rage, et qui ne pouvoient s'assouvir de leur sang. Et cependant, grand Dieu ! vous avez dissipé comme de la poussière toutes ces nations idolâtres, si nombreuses et si puissantes : il n'en reste plus de vestiges : vous en avez éteint et effacé jusqu'au nom de dessus la terre. L'impie persécuteur, un Néron, un Dioclétien, qui avoient rougi toutes les contrées de l'empire du sang de vos martyrs, ont péri, et expié par une mort funeste et tragique, par des guerres et des calamités, qui ont enfin renversé leur empire, les maux dont ils avoient affligé votre Eglise.

℣. 6. *Inimici defecerunt frameæ in finem, et civitates eorum destruxisti.*

℣. 6. Les armes de l'ennemi ont perdu leur force pour toujours, et vous avez détruit leurs villes.

Oui, grand Dieu, le glaive que vos ennemis avoient tenu si long-temps levé sur la tête de vos Saints, s'est tourné enfin contre eux-mêmes. Lassés d'immoler ces saintes victimes, et leurs mains encore sanglantes, ils ont vengé sur eux la mort de vos serviteurs. Votre justice a soufflé au milieu d'eux la division et la guerre : vos fidèles n'ont pas eu besoin de s'assembler pour les détruire. Hélas! la foi et la patience étoient le seul glaive que vous leur aviez mis entre les mains, et les seules armes aussi qu'ils opposoient à la fureur des tyrans. Vous ne vous êtes servi que d'eux-mêmes pour les exterminer. Le monde devint un théâtre d'horreur, où les rois et les nations conjurées les unes contre les autres, ne sembloient conspirer, en se détruisant tour à tour, qu'à purger l'univers de cette race impie et idolâtre, qui couvroit alors toute la face de la terre. C'étoit un nouveau déluge de sang dont votre justice se servoit pour la punir et la purifier encore. Leurs villes, si célèbres autrefois par leur magnificence, par leur force, et encore plus par leurs crimes et leurs dissolutions, ne furent plus que des monceaux de ruines. Ces asiles fameux de l'idolâtrie et de la volupté furent renversés de fond en com-

ble. Ces statues si renommées, qui les embellissoient, que l'antiquité avoit tant vantées, la foiblesse de leurs dieux ne put les mettre à couvert; et elles furent ensevelies dans les débris de leurs villes et de leurs temples. Il ne reste donc plus rien de tous ces superbes monuments de l'impiété.

℣. 7. *Periit memoria eorum cum sonitu; et Dominus in æternum permanet.*

℣. 7. Leur mémoire a péri avec grand bruit : mais le Seigneur demeure éternellement.

Que sont devenus ces Césars qui faisoient mouvoir l'univers à leur gré? Ces protecteurs d'un culte profane et insensé, ces oppresseurs barbares de vos Saints et de votre Eglise? A peine en reste-t-il quelque souvenir sur la terre: leur nom même ne s'est conservé jusqu'à nous qu'à la faveur du nom des martyrs qu'ils ont immolés, et que les fêtes de votre Eglise feront passer d'âge en âge jusqu'à l'avénement de votre Fils. La gloire et la puissance de ces tyrans s'est évanouie avec le bruit que leur ambition, leur cruauté, leurs entreprises insensées, avoient fait sur la terre. Semblables au tonnerre qui se forme sur nos têtes, il n'est resté de l'éclat et du bruit passager qu'ils ont fait dans le monde, que l'infection et la puanteur. C'est le destin des choses humaines; de n'avoir qu'une durée courte et rapide, et de tomber aussitôt dans l'éternel oubli d'où elles étoient sorties. Mais votre Eglise, grand Dieu, mais ce chef-

d'œuvre admirable de votre sagesse et de votre miséricorde envers les hommes, mais votre empire, Maître souverain des cœurs, n'aura point d'autres bornes que celles de l'éternité. Tout nous échappe, tout disparoît, la figure du monde change sans cesse autour de nous. C'est une scène sur laquelle, à chaque instant, paroissent de nouveaux personnages qui se remplacent; et de tous ces rôles pompeux qu'ils ont joués pendant le moment qu'on les a vus sur le théâtre, il ne leur reste à la fin que le regret de voir finir la représentation, et de ne se trouver réellement que ce qu'ils sont devant vous.

℣. 8. *Paravit in judicio thronum suum, et ipse judicabit orbem terræ in æquitate; judicabit populos in justitia.*

℣. 8. Il a préparé son trône pour exercer son jugement: et il jugera lui-même toute la terre dans l'équité; il jugera les peuples avec justice.

Vous ne pouviez plus, juste Juge des hommes, souffrir les impiétés et les abominations dont la terre étoit couverte. Les plus viles créatures y avoient usurpé les hommages qui ne sont dûs qu'à vous seul. Des autels impies étoient élevés partout à des animaux sans raison, ou à des divinités impures et criminelles, et encore plus méprisables que la boue; et l'homme insensé prostituoit ses hommages à des dieux qui étoient l'ouvrage de ses mains. Ce n'est pas assez: touché de l'éga-

rement des peuples de la terre, vous fîtes luire, Dieu de bonté, au milieu de ces ténèbres, la lumière de votre Evangile : et non-seulement ils ne voulurent pas ouvrir les yeux à la vérité qui se montroit enfin ; mais ils s'armèrent comme des furieux contre elle. Ils inventèrent de nouveaux supplices, sous lesquels ils faisoient expirer les hommes apostoliques qui venoient la leur annoncer. Toutes les nations semblèrent conjurer pour la bannir encore une fois de la terre. Alors, ô mon Dieu, voyant que leurs iniquités étoient montées à leur comble, et que la lumière même que votre miséricorde venoit de faire luire sur tout l'univers, achevoit de les aveugler, vous montâtes sur le trône de votre justice ; vous y préparâtes les fléaux et les châtiments que votre clémence avoit long-temps suspendus. Vous frappâtes les peuples de la terre ; vous vengeâtes le sang de vos serviteurs ; vous crûtes devoir exterminer des nations qui ne sembloient subsister que pour s'efforcer d'abolir la gloire de votre nom et la sainteté de votre culte ; et vous leur substituâtes un nouveau peuple fidèle, qui vous adore en esprit et en vérité.

℣. 9. *Et factus est Dominus refugium pauperi, adjutor in opportunitatibus, in tribulatione,*

℣. 9. Le Seigneur est devenu le refuge du pauvre ; et il vient à son secours, lorsqu'il en a besoin, et qu'il est dans l'affliction.

Le monde, universellement plongé dans les ténèbres de l'idolâtrie et des dissolutions les plus monstrueuses, eut beau s'élever contre ce nouveau peuple : en vain la puissance et la barbarie des persécuteurs paroissoient sur le point de l'engloutir : en vain proscrits de tous lieux, les terres, les mers, leurs proches, leur patrie, tout sembloit leur refuser un asile : vous devîntes, grand Dieu, le refuge de ces pauvres opprimés. Ils étoient abjects aux yeux du monde, sans crédit, sans appui, sans richesses périssables; mais dépositaires des véritables biens, des richesses éternelles de la grace et de la vérité, dont vous les aviez auparavant enrichis et comblés eux-mêmes, ils les répandoient avec profusion sur les hommes. Vous attendîtes que tout parût déchaîné contre eux : et lorsqu'il ne paroissoit pour eux plus de ressource, que la persécution étoit plus générale et plus violente, que leurs tribulations sembloient ne devoir finir qu'avec eux : ce fut alors, grand Dieu, que vous rendîtes à votre Eglise la paix et la tranquillité. Votre secours, qui arrive toujours dans le temps convenable, se fit sentir, lorsque tout sembloit le plus désespéré. Vous suscitâtes un prince selon votre cœur, qui purgea la terre des tyrans. La pourpre des Césars, jusque-là rougie du sang de vos serviteurs, devint leur bouclier et leur asile. Le signe sacré de votre croix parut

à la tête de ces mêmes troupes qui avoient encore les mains souillées du sang et du carnage des martyrs : vous redevîntes le Dieu des armées. Les lois de l'empire s'unirent avec celles de l'Evangile, auquel elles avoient été jusque-là si contraires. Les démons furent chassés des temples superbes et profanes que la superstition leur avoit élevés ; et vous y rentrâtes dans vos droits. Votre culte saint sortit de l'obscurité et des ténèbres, où la fureur des persécutions l'avoit retenu. L'Eglise de la terre parut revêtue de gloire et de magnificence, et devint une image de celle du ciel ; et l'univers entier fut étonné de se trouver chrétien.

℣. 10. *Et sperent in te qui noverunt nomen tuum, quoniam non dereliquisti quærentes te, Domine.*

℣. 10. Que ceux-là espèrent en vous qui connoissent votre saint nom, parce que vous n'avez point abandonné, Seigneur, ceux qui vous cherchent.

Au souvenir de ces merveilles, ô mon Dieu ! et d'une protection si éclatante sur votre Eglise, quel aveuglement de vouloir se persuader qu'elle peut manquer, et douter de son éternelle durée ! Aussi l'enfer a eu beau se déchaîner contre elle dans la suite. Des temps de trouble, d'obscurité, d'erreur, se sont élevés en vain, et ont tenté de faire chanceler l'ancienne foi. Les siècles eux-mêmes de nos pères, ont en vain enfanté des doc-

trines étrangères, qui vous ont envahi une portion considérable de votre héritage. L'Eglise a gémi de voir ses propres enfants se révolter contre leur mère, qui les avoit engendrés dans le Seigneur : mais en pleurant leur perte, elle n'a pas laissé de subsister, et d'être cette épouse unique et fidèle, avec laquelle vous avez fait une alliance éternelle. Leur séparation a pu diminuer quelque chose de son étendue, mais elle n'a pu lui ravir ni la charité, ni la vérité ; elle a toujours été depuis, comme elle étoit auparavant, cette montagne élevée, sur laquelle sont rassemblés tous vos vrais adorateurs. C'est elle qui depuis vous a engendré cette multitude d'enfants dans ce monde nouveau inconnu à nos pères, tandis que les branches séparées du tronc, privées du suc et de la sève qui pouvoient les rendre fertiles, demeurent depuis leur retranchement dans une honteuse stérilité. En vain, dans la paix même et dans l'unité de votre bercail, l'homme ennemi a-t-il soufflé un esprit de guerre et de dissension ; ceux qui sont instruits, ô mon Dieu, de la sainteté et de la vérité de votre doctrine, et qui connoissent la puissance de ce nom redoutable qui veille sur la conservation du dépôt, s'affligent, mais ne s'alarment pas de ces tristes contentions. Ils savent que la vérité sort toujours plus brillante des nuages dont elle semble quelquefois s'envelop-

per ; et plus les maux semblent inonder, plus ils attendent le signe du ciel qui va rendre la paix et la sérénité à la terre.

℣. 11. *Psallite Domino, qui habitat in Sion, annuntiate inter gentes studia ejus.*

℣. 11. Chantez des Cantiques au Seigneur, qui demeure dans Sion ; annoncez parmi les nations la sagesse de ses conseils.

Quel nouveau motif pour nous, grand Dieu, de chanter sans cesse les louanges de votre grace! vous la répandez avec profusion sur votre Eglise. Ce n'est que dans cette sainte Sion, que vous avez établi votre demeure. Tous ces autres temples qui se vantent de vous posséder, ne renferment dans leur enceinte, que des figures vaines et stériles. Ils ne sont que le siége de l'orgueil et de l'erreur : et vous n'habitez point au milieu d'eux. Ce sont des temples de Dagon, où vous ne pourriez paroître, que pour en renverser les autels profanes. Ce sont là les vérités consolantes que nous ne cessons d'annoncer à ces nations qui ont élevé des autels étrangers au milieu d'elles. Vous les avez livrées à un esprit d'erreur; chaque siècle y en a enfanté de nouvelles ; et depuis qu'elles ont déchiré le sein de votre Eglise, et se sont détournées du droit sentier, chaque pas qu'elles ont fait leur a creusé de nouveaux précipices ; mille sectes sont nées d'une seule ; chacun y est à soi-même sa loi et la règle de son culte : et à force de vouloir épurer la

religion, elles ont fini après par n'en avoir plus. La protection visible dont, selon votre promesse, vous favorisez votre Eglise, la met à couvert de ces tristes variations. Comme vous, elle ne connoît point de changement. Des monstres d'erreur y peuvent naître; mais à peine les a-t-elle découverts, que comme une mer irritée, elle s'élève, s'enfle et les rejette tôt ou tard hors de son sein. Dépositaire de l'ancienne doctrine, tout ce qui est nouveau, lui est étranger; la nouveauté a beau se couvrir des apparences de la piété, ou d'une austère régularité, elle lui arrache tôt ou tard le masque; et à mesure qu'elle en approche le flambeau de la vérité qui préside à tous ses jugements, l'illusion tombe et s'évanouit. Elle peut pour quelque temps suspendre ses censures contre l'erreur; mais elle ne peut jamais lui donner son suffrage.

℣. 12. *Quoniam, requirens sanguinem, eorum recordatus est; non est oblitus clamorem pauperum.*

℣. 12. Parce qu'il s'est souvenu du sang de ses serviteurs, pour en prendre la vengeance, il n'a point mis en oubli le cri des pauvres.

Voilà, grand Dieu, le privilége perpétuel et divin, qui distinguera toujours votre Eglise des superstitions et des sectes. Et n'est-il pas juste, ô mon Dieu! qu'étant fondée sur le sang de tant d'apôtres et de martyrs, qui ont livré leur ame pour elle, vous en fassiez l'objet continuel de votre souvenir et de votre tendresse? Pourriez-vous

jamais oublier les cris et les prières ferventes que ces hommes humbles et si vénérables faisoient monter vers vous, sur les échafauds, au milieu des supplices, pour vous demander la conservation et la durée éternelle de l'Eglise, à laquelle leurs souffrances rendoient un témoignage si héroïque? Nous sommes encore, grand Dieu, les enfants et les successeurs de ces pauvres selon le monde, mais de ces héros chrétiens; et si nous ne sommes pas les héritiers de leur sainteté et de leur courage, nous le sommes du moins de leur foi. Vengez leur sang, à la bonne heure, sur ceux qui ont dégénéré de cette simplicité de foi et de doctrine qu'ils nous ont transmise. Faites-leur sentir l'opprobre dont ils se couvrent, de ne tenir plus à la succession de tant de martyrs et de pasteurs dont nous descendons de siècle en siècle; de renoncer à la noblesse et à l'ancienneté de leur extraction; d'avoir mieux aimé s'être fait des pères et des chefs nouveaux, être d'une race toute nouvelle, que les enfants des prophètes, des martyrs, des apôtres et de leurs légitimes successeurs. Ou plutôt, grand Dieu, rendez-nous nos frères égarés, que le malheur de leur naissance plutôt que leur choix, a séparés de nous. Remontez jusqu'aux siècles où leurs ancêtres, disciples dociles et fervents de votre Eglise, vous offroient encore des louanges pures. Que la piété des pères ne soit pas

inutile aux enfants. Que les monuments de leur ferveur, étalés encore de toutes parts dans nos temples, sollicitent votre miséricorde. Accomplissez, grand Dieu, votre promesse. Appelez encore à votre festin sacré, ceux qu'il faut aller chercher dans des chemins écartés et fort éloignés de votre maison sainte. Rassemblez les dispositions d'Israël; et faites qu'ils n'aient plus qu'un bercail et qu'un pasteur.

℣. 13. *Miserere meî, Domine, vide humilitatem meam de inimicis meis.*

℣. 13. Ayez pitié de moi, Seigneur; voyez l'état d'humiliation où mes ennemis m'ont réduit.

Mais, grand Dieu, en sollicitant votre clémence pour ceux que le schisme et l'erreur ont séparés de votre Eglise, j'en ai encore plus de besoin moi-même. Il est vrai que vous m'avez fait naître dans la voie de la vérité et du salut. Mais n'en suis-je pas plus coupable d'abuser de votre bienfait, et de rendre inutiles à ma sanctification, tous les secours que votre Eglise m'offre sans cesse? Tyr et Sidon auroient fait pénitence, si vous les aviez favorisées d'une partie des graces et des lumières dont j'abuse tous les jours. Ayez donc pitié, Seigneur, de ma foiblesse; ne permettez pas que je périsse dans le port même. Mes passions, ces ennemis irréconciliables de mon ame, m'y font éprouver tous les jours des orages, où je me vois à chaque instant sur le point de céder à leur vio-

lence. Fortifiez mon cœur, grand Dieu, ou affoiblissez des ennemis qui en connoissent les endroits foibles, et qui s'en prévalent. Voyez, grand Dieu, toute ma misère, et combien je suis peu capable de leur résister. Hélas ! loin de combattre mes passions, je les ménage, je les aime, je les défends contre votre grace, et je suis toujours d'intelligence avec elles dans tous les assauts qu'elles me livrent. Vous voyez, grand Dieu, le péril qui me menace ; rendez-vous maître de mon cœur. Les passions le déchirent, quand une fois elles s'en sont emparées : mais pour vous, ô mon Dieu, dès que vous en avez pris possession, tout y est en paix ; la joie et la tranquillité y entrent avec vous.

℣. 14. *Qui exaltas me de portis mortis, ut annuntiem omnes laudationes tuas in portis filiæ Sion.*

℣. 14. Vous qui me relevez et me retirez des portes de la mort, afin que j'annonce toutes vos louanges aux portes de la fille de Sion.

Vous délivrâtes, grand Dieu, nos pères des portes de la mort. L'hérésie étoit sur le point d'engloutir votre héritage. Armée contre ses souverains, elle entraînoit les peuples et les grands dans la révolte contre les puissances et contre votre culte. Tout sembloit ; ou s'armer pour elle, ou disposé à suivre ses étendards. Vous l'arrêtâtes, grand Dieu, au milieu de sa course : vous combattîtes pour votre peuple et pour votre loi

sainte. Elle devient, cette loi toujours immuable, victorieuse de l'erreur. Nous sommes les enfants de ceux dont vous conservâtes la foi pure; et par-là, vous m'avez préservé moi-même des portes de la mort, en me faisant naître d'une race fidèle, et ne permettant pas que mes ancêtres me transmissent, avec leur sang, le venin d'une doctrine profane. Puis-je assez, grand Dieu, reconnoître ce bienfait? et ne dois-je pas employer mes soins et mes veilles pour animer les véritables enfants de Sion à redoubler envers vous leurs actions de graces, et publier tous les jours vos louanges dans les temples eux-mêmes que votre miséricorde nous a conservés?

℣. 15 et 16. *Exultabo in salutari tuo: infixæ sunt gentes in interitu quem fecerunt; in laqueo isto quem absconderunt, comprehensus est pes eorum.*

℣. 15 et 16. Je serai transporté de joie, à cause du salut que vous m'aurez procuré: les nations se sont elles-mêmes engagées dans la fosse qu'elles avoient faite pour m'y faire périr; leur pied a été pris dans le même piége qu'ils avoient tendu en secret.

Plus je rappelle le péril qui menaçoit alors votre héritage, et le salut et la délivrance dont nous vous fûmes redevables, plus mon cœur se livre à de saints transports de joie. Vous ne vous êtes pas contenté de sauver votre peuple, et de le préserver de la contagion de l'erreur. Vous avez percé ses sectateurs des mêmes armes qu'ils avoient

préparées contre nous. Cette liberté qu'ils nous vantoient tant, en nous reprochant notre soumission à l'autorité respectable de vos pasteurs, comme une crédulité aveugle et superstitieuse, cette liberté les a elle-même rendus esclaves d'une doctrine toujours changeante et incertaine, et qui n'a plus de règle que les variations éternelles de l'esprit humain. Les piéges qu'ils tendoient à la foi des simples, se sont tournés contre eux-mêmes. Leur conjuration unanime contre votre Eglise, les a divisés; et du même principe qui avoit formé leur désobéissance et leur révolte, est sorti le dogme monstrueux qui secoue toute autorité, et qui autorise chaque particulier à se soulever contre la doctrine de ses faux apôtres, à devenir lui-même l'interprète de vos Ecritures et de vos lois, et à se faire une religion selon le caprice et les égarements déplorables de son esprit. C'est par-là, grand Dieu, que vous détruisez enfin ces ennemis de votre culte; et vous vous servirez, pour anéantir l'erreur, de la doctrine elle-même qui lui donna naissance.

℣. 17. *Cognoscetur Dominus judicia faciens; in operibus manuum suarum comprehensus est peccator.*

℣. 17. Le Seigneur sera reconnu en exerçant ses jugements : le pécheur a été pris dans les œuvres de ses mains.

C'est ainsi, grand Dieu, que vous manifestez tous les jours votre justice et votre puissance à

votre Eglise, en n'employant, pour détruire ses ennemis, que les mêmes armes qu'ils avoient préparées contre elle. On sent bien dans les jugements que vous exercez sur les peuples et sur les nations séparées de l'unité, qui se sont fait de nouveaux dieux, et un nouveau culte; on sent bien que vous êtes le Seigneur, et quel est l'autel et le temple où vous voulez être adoré. Vous avez permis que ces censeurs téméraires de votre doctrine se soient jetés eux-mêmes dans des contradictions inexplicables, où ils se trouvent pris, comme dans un piége, d'où ils ne sauroient se tirer. C'est la destinée de l'erreur, de forger de ses propres mains le glaive qui doit lui porter le coup mortel. Il n'y a qu'à la laisser faire elle-même. Toutes les machines qu'elle élève à grands frais pour ébranler l'édifice auguste de la foi, retombent enfin sur sa tête orgueilleuse, et achèvent de l'écraser.

℣. 18. *Convertantur peccatores in infernum, omnes gentes quæ obliviscuntur Deum.*

℣. 18. Que tous les pécheurs soient précipités dans l'enfer, et toutes les nations qui oublient Dieu.

Mais, mon Dieu, si ces ressources que votre miséricorde leur offre sans cesse, ne les ramènent pas; si la majesté, l'ancienneté, l'unanimité, la perpétuelle uniformité, l'éclat de la doctrine et de la vérité qui caractérise votre Eglise, les laisse encore obstinés et endurcis dans l'erreur, répandez sur leurs villes et sur leurs peuples la mort

et la désolation ; frappez-les de ces calamités qui ont rappelé autrefois à la pénitence, les nations les plus criminelles ; humiliez leur orgueil. Faites tarir la source de ces richesses périssables, qui les rendent si fiers et si obstinés dans leur séparation. N'épargnez pas des fléaux qui ne sont destinés qu'à ramener à vous, ô mon Dieu, ceux qui en sont frappés, à punir les crimes, et à sauver les pécheurs. Ces nations ont oublié depuis trop long-temps le Dieu de leurs pères. L'empire de l'erreur y usurpe depuis tant d'années une autorité tranquille sur la vérité, qu'il n'y a qu'un grand coup qui puisse les réveiller de cette profonde léthargie. Les châtiments ordinaires leur paroîtroient de ces malheurs que la révolution des temps et des siècles amène sans cesse sur la terre. Mais appesantissez sur elles votre bras, qu'elles ne puissent pas douter que c'est vous seul qui, après avoir souffert depuis si long-temps leurs égarements, allez enfin exercer sur elles vos vengeances ; que les mers et la terre leur refusent les secours qui les ont rendus si fiers et si puissants, que leur force et leurs prospérités se changent en indigence et en foiblesse, qu'ils soient réduits à solliciter la générosité, et à mendier la protection de leurs voisins. Alors ils ouvriront peut-être les yeux ; l'humiliation les conduira à la pénitence ; l'affliction ouvrira à la vérité les cœurs que la prospé-

rité y ferme toujours ; et en cherchant la cause de ces nouveaux malheurs, ils ne la trouveront que dans le crime d'une nouvelle doctrine.

℣. 19. *Quoniàm non in finem oblivio erit pauperis; patiéntia pauperum non peribit in finem.*

℣. 19. Car le pauvre ne sera pas en oubli pour jamais, la patience des pauvres ne sera pas frustrée pour toujours.

Vous devez, grand Dieu, cette consolation à ce petit nombre de fidèles affligés, opprimés, qui conservent encore la foi de leurs pères au milieu de ces nations que l'hérésie a séduites. C'est une étincelle que votre bonté fait encore luire dans le sein même des ténèbres, et dont vous vous servirez un jour pour en faire sortir la lumière qui les dissipera. Hâtez, grand Dieu, cet heureux moment. Vous n'oublierez pas sans doute jusqu'à la fin, les vœux et les gémissements que ces fidèles, pauvres et désolés, ne cessent de vous offrir pour l'obtenir. La constance de leur foi, la persévérance généreuse avec laquelle ils en conservent la pureté, malgré la contagion de l'erreur, qui les environne de toutes parts, la patience et la soumission qui leur fait souffrir paisiblement tous les maux que leur fidélité leur attire de la part des puissances protectrices de l'erreur, et sous le joug desquelles ils sont obligés de vivre, tout cela, grand Dieu, ne doit-il pas hâter le secours qu'ils attendent? Vous les éprouvez depuis assez long-

temps. Les jours de tribulation et de détresse finiront ; leur confiance ne sera pas vaine ; vous leur rendrez enfin les temples et les autels dont l'hérésie les a chassés pour s'en emparer, et vous y offrir un encens profane. Ils auront la consolation de vous invoquer publiquement, et de ne plus vous cacher dans les ténèbres une doctrine qui doit être annoncée sur les toits. Vous rassemblerez en un nouveau peuple, ces dispersions d'Israël. L'erreur périra ; mais l'espérance ferme et patiente de ces pauvres fidèles, aura enfin l'effet tant souhaité de votre protection et de vos promesses.

℣. 20. *Exsurge, Domine; non confortetur homo : judicentur gentes in conspectu tuo.*

℣. 20. Levez-vous, Seigneur ; que l'homme ne s'affermisse pas dans sa puissance : que les nations soient jugées devant vous.

Levez-vous donc, grand Dieu ! déployez encore la force de ce bras qui soumit autrefois tout l'univers à votre loi sainte. Ne permettez pas qu'une doctrine humaine se fortifie de plus en plus et croisse en audace et en puissance, et que l'homme l'emporte sur vous-même. Un seul souffle de votre bouche dissipera ce brouillard épais que l'erreur a répandu sur une partie de votre héritage. Renouvelez les prodiges des premiers temps ; suscitez à votre Eglise de nouveaux apôtres, des hommes puissants en œuvres et en paroles, qui chan-

gent encore une fois la face de la terre. N'attendez pas à la fin pour envoyer ces anges de lumières, ces docteurs instruits comme Paul dans le ciel ; et ordonnez-leur d'arracher cette zizanie et ces scandales de votre royaume. Préparez à ce changement les nations infectées de l'erreur, par le renouvellement de la foi et de la piété dans votre Eglise. Faites que l'exemple de nos mœurs les convainque de la bonté et de la vérité de notre cause. Qu'ils sentent l'égarement de leur culte, en voyant l'innocence, la pureté, la ferveur, l'esprit de foi et de charité, dont celui que nous vous rendons est accompagné et animé. Alors nous aurons droit de les appeler en jugement devant vous, de leur reprocher leur obstination et leur folie ; et ils souhaiteront d'avoir le même Dieu et le même Seigneur que nous, dès que nous n'aurons plus avec eux des mœurs et des dissolutions semblables.

℣. 21. *Constitue, Domine, legislatorem super eos; ut sciant gentes quoniam homines sunt.*

℣. 21. **Etablissez, Seigneur, un législateur sur eux, afin que les nations connoissent qu'ils sont hommes.**

Vous savez, grand Dieu ! que l'illusion dont l'erreur se sert le plus pour flatter l'orgueil de ses sectateurs, c'est de leur persuader qu'eux seuls usent de leur raison et de leur liberté, en secouant le joug lumineux de l'autorité des pasteurs, auquel nous faisons gloire d'être assujétis. Mais,

grand Dieu, apprenez-leur qu'ils sont hommes, sujets à l'erreur, prenant presque toujours le change sur les choses qui les intéressent le plus, ne trouvant d'ordinaire que dans leurs préjugés, les vraisemblances qui les déterminent; toujours divisés entre eux de langage, de sentiments, de principes sur les dogmes essentiels que vous nous avez révélés, et que vous nous proposez comme l'objet nécessaire de notre foi: et ils sentiront qu'ils ont besoin d'une règle et d'une autorité qui les fixe. Faites baisser leurs têtes orgueilleuses sous le joug aimable de votre Fils, ce législateur descendu du ciel, et qui a laissé en dépôt toute sa puissance à son Eglise. Qu'ils redeviennent les membres de ce chef divin, les disciples dociles de ce docteur des peuples et des nations; et que la foiblesse et l'inconstance de la raison humaine leur apprenne le besoin qu'ils ont d'un législateur qui la fixe. Etablissez sur eux des guides fidèles qui les conduisent dans les voies de la vie et de la vérité. Otez du milieu d'eux ces prophètes de mensonge, qui n'ont hérité de leurs prédécesseurs dans un ministère usurpé, que la mauvaise foi et l'esprit imposteur qui les anime. Ils refusent à votre Eglise une autorité, une infaillibilité qu'ils ne rougissent pas de s'attribuer eux-mêmes. C'est bien peu connoître ce que nous sommes, grand Dieu! que de vouloir être nous-mêmes les arbitres et les juges

de vos vérités et de vos secrets adorables. Vous les avez enfermés dans vos divines écritures ; mais l'épouse seule de l'Agneau a reçu de lui la clef de ce livre céleste. Il n'appartient à aucun mortel de l'ouvrir pour en expliquer sûrement les mystères. L'Eglise seule a ce droit ; et c'est de sa seule bouche, que nous devons recevoir, sans examen, les vérités qu'elle y découvre, et dont elle nous instruit. C'est par ce canal sacré tout seul, que le ciel se communique à la terre. C'est la voix seule de cette colombe, qui nous fait entendre les ordres et les oracles du sanctuaire éternel : toutes les autres voix sortent de la terre. Ce n'est plus la voix de la colombe ; c'est celle du milan qui cherche sa proie, et qui ne trouve d'ordinaire d'asile, que dans les ames que l'orgueil ou les passions honteuses ont déjà infectées et disposées à préférer l'erreur à la vérité. Ce sont des voix humaines qui peuvent nous imposer par la douceur artificieuse de leurs paroles ; mais qui, venant de l'homme seul, ne sauroient jamais avoir le privilége d'assujétir les autres hommes.

Comment pourrois-je, grand Dieu, publier toutes ces merveilles de votre miséricorde, qui éclatent tous les jours dans votre Eglise, et raconter assez dignement, et les ressources que votre bonté laisse encore à ceux que l'erreur tient séparés d'elle, et les jugements sévères que votre jus-

tice prépare à ceux que tant de motifs n'auront pas ramenés, et qui se trouveront hors de cette arche sainte au jour de votre colère et de vos vengeances!

SUITE DU PSAUME IX.

Prière d'une ame affligée qui se console devant Dieu, à la vue de la prospérité des méchants, et de l'oppression où il laisse presque toujours les Justes.

℣. 22. *Ut quid, Domine, recessisti longè; despicis in opportunitatibus, in tribulatione.*

℣. 22. Pourquoi, Seigneur, vous êtes-vous retiré loin de moi, et dédaignez-vous de me regarder dans le temps de mon besoin et de mon affliction?

Vous nous avez appris, grand Dieu, que ce n'est pas ici le temps des châtiments et des récompenses, et que les biens et les maux passagers de la terre ne méritent pas d'entrer dans vos conseils éternels de justice ou de miséricorde sur les hommes. Aussi, grand Dieu, il semble que vous vous éloigniez ici-bas de vos serviteurs. On diroit que vous les méprisez, et que vous êtes insensible aux peines et aux tribulations où vous les voyez presque toujours gémir. Ils ont beau réclamer votre protection: ce secours puissant qu'ils attendent

dans le temps où il paroîtroit le plus nécessaire, ne vient pas. Vous êtes, ce semble, ici-bas, pour eux un Dieu cruel ; et vous les laissez dans l'oppression et dans l'obscurité, comme si leur délaissement et leurs afflictions étoient pour vous un spectacle agréable.

℣. 23. *Dum superbit impius, incenditur pauper : comprehenduntur in consiliis quibus cogitant.*

℣. 23. Tandis que l'impie s'enfle d'orgueil, le pauvre est brûlé ; ils sont trompés dans les pensées dont leur esprit est occupé.

Quel surcroît de douleur, grand Dieu, pour ces ames fidèles et affligées qui vous servent, de voir l'impie environné d'orgueil et de prospérité, jouissant avec insolence d'un bien acquis par des voies injustes, regardant avec des yeux de mépris la condition pauvre et modeste du Juste, et lui reprochant, ce semble, par le faste qu'il étale à ses yeux, sa fidélité pour un maître qui ne sauroit rendre heureux ceux qui l'adorent, et qui l'ont pris ici-bas pour leur partage ! Mais, ô mon Dieu, vous confondrez un jour l'impiété et l'extravagance de ces pensées. Vous surprendrez les hommes iniques, si enivrés de leur grandeur et de leurs richesses, dans le temps même où arrivés au comble de leurs souhaits, ils s'applaudissoient du succès de leurs projets et de leurs mesures. Vous renverserez en un clin d'œil cet édifice pompeux d'orgueil et d'injustice qu'ils avoient élevé sur les larmes

et sur la misère de votre peuple , et où ils se croyoient pour toujours à l'abri de toutes les révolutions de la fortune. L'illusion s'évanouira ; et surpris enfin, lorsqu'ils s'y attendoient le moins, et qu'ils méditoient peut-être de nouveaux moyens d'accroître leurs richesses immenses, ils sentiront dans ce dernier moment que tout cet amas de biens périssables , n'est qu'un monceau de boue qui s'écroule, une fumée qui se dissipe, une ombre vaine qui les avoit séduits et qui leur échappe des mains , et qu'il n'y a rien de réel et de durable pour l'homme, que l'innocence et la justice, c'est-à-dire, les biens invisibles de la grace, qui doivent l'accompagner devant vous.

℣. 24. *Quoniam laudatur peccator in desideriis animæ suæ, et iniquus benedicitur.*

℣. 24. Parce que le pécheur est loué dans les désirs de son ame, et que le méchant est béni.

Est-il étonnant, ô mon Dieu, que ces hommes injustes et dissolus vous oublient dans la prospérité? Tout ce qui les environne, les séduit et les endort par des adulations éternelles. Leurs désirs les plus iniques , leurs démarches les plus criminelles , trouvent toujours des éloges dans des bouches viles et mercenaires. On donne à leurs vices les plus criants , les noms respectables de la vertu. Ils se croient tout permis , parce que tout ce qu'ils se permettent est applaudi. Vous le per-

mettez ainsi, grand Dieu ; vous punissez la corruption de leur cœur par les applaudissements mêmes qui la justifient et qui la leur cachent. Ils ne méritent pas de connoître la vérité, parce qu'ils ne l'aiment pas. Vous les laissez s'applaudir eux-mêmes de leurs passions, et jouir paisiblement de leur erreur ; ils aiment à être séduits, et la séduction des adulations ne manque jamais à ceux qui l'aiment, et qui peuvent se l'attirer par des récompenses.

℣. 25. *Exacerbavit Dominum peccator ; secundùm multitudinem iræ suæ non quæret.*

℣. 25. Le pécheur a irrité le Seigneur ; et à cause de la grandeur de sa colère ; il ne se mettra plus en peine de la chercher.

Aussi, grand Dieu, l'homme criminel dans l'élévation et dans la prospérité, est si enivré des éloges que l'adulation lui prostitue sans cesse ; il se connoît si peu, ou plutôt il est si rempli de lui-même, qu'il vous regarde comme si vous n'étiez pas. Il compte pour rien de vous irriter tous les jours par de nouveaux outrages. Rassasié de plaisirs, il cherche de nouveaux crimes dans le crime même. Les désordres ordinaires sont usés pour lui ; il faut qu'il en cherche d'affreux par leur singularité, pour réveiller ses passions. Il se fait même honneur de cette distinction monstrueuse, comme si les crimes vulgaires ne vous offensoient qu'à demi. Il s'applaudit d'avoir trouvé

lui seul, pour vous outrager, des secrets inconnus au reste des hommes. Il tâche de se persuader que tout le poids de votre colère n'est qu'un épouvantail dont on fait peur aux ames simples et crédules. Il débite tout haut, que vous êtes trop grand pour vouloir abaisser votre majesté jusqu'à ce qui se passe parmi les hommes ; que loin de rechercher un jour la vie du pécheur, vous l'oublierez lui-même, comme s'il n'avoit jamais été ; que, content de jouir de vous-même, vous n'avez préparé ni des châtiments au crime, ni des récompenses à la vertu. C'est cette impiété, grand Dieu, qui outrage votre Providence, qui déshonore votre sainteté et votre justice, qui vous dégrade de tout ce que nous adorons en vous de divin, et qui vous fait un Dieu impuissant ou injuste. C'est elle qui achève de vous rendre inexorable envers l'impie, et qui attire sur lui le plus redoutable de vos châtiments : vous l'abandonnez à lui-même ; vous le laissez marcher tranquillement dans ses voies ; vous lui laissez goûter à longs traits la douceur empoisonnée du crime. Mais vous lui ferez bientôt sentir que vous êtes plus terrible, quand vous souffrez ici-bas, et que vous dissimulez les outrages du pécheur, que lorsque vous les punissez.

℣. 26. *Non est Deus in conspectu ejus ; inquinatæ sunt viæ illius in omni tempore.*

℣. 26. Dieu n'est point devant ses yeux; ses voies sont souillées en tout temps.

En effet, grand Dieu, dès que votre patience poussée à bout l'a livré à toute la corruption de son cœur, il fait une profession publique de vous oublier, de vous mépriser, de parler de votre être infini et adorable comme d'une chimère que l'erreur et la crédulité des hommes a réalisée. Il vit et agit comme s'il ne dépendoit que de lui-même, comme s'il ne tenoit que de lui seul tout ce qui le fait exister sur la terre, et qu'il n'y eût point au-dessus de lui une essence suprême et éternelle, en qui nous vivons, par qui nous sommes, et qui donne le mouvement à tout. Et il faut bien, grand Dieu, que l'impie tâche de se persuader que vous n'êtes rien, pour se calmer dans des dissolutions qu'il sent bien ne pouvoir demeurer impunies, s'il y a au-dessus de nos têtes un vengeur du vice, et un rémunérateur de la vertu. Sa conscience et sa raison se soulèvent en secret contre cette impiété; il ne peut étouffer ce cri de la nature qui réclame sans cesse son auteur: mais il le regarde comme un préjugé de l'enfance, et un reste de vaine terreur, que l'éducation, plutôt que la nature, a laissé dans son ame. Le crime n'a point ici-bas d'autre ressource. Il faut secouer tout joug de religion, quand on veut secouer sans remords tout joug de la vertu, de la pudeur, de l'innocence, et jouir tranquillement du fruit de ses iniquités. C'est le déréglement tout seul, grand Dieu,

qui fait les impies. La religion ne sauroit s'allier avec une vie dissolue : ses menaces empoisonnent tous les plaisirs criminels. Il faut ou abandonner ces plaisirs, ou soutenir sans cesse des remords et des frayeurs qui nous troublent et nous déchirent. Le choix est bientôt fait : on ne croit plus rien : et l'on vit tranquille dans le crime. C'est alors, grand Dieu, que toutes les voies de l'impie deviennent abominables. Il laisse partout des traces de ses souillures : il profane tous les lieux les plus sacrés, les temps les plus saints et les plus destinés à votre culte. L'âge lui-même, qui mûrit tout, ne change rien à la dépravation de son cœur. La vieillesse l'endurcit dans le crime; à mesure qu'elle le rend incapable de goûter les plaisirs, elle en augmente les désirs; et cette dernière saison de la vie, qui est d'ordinaire celle des réflexions et du repentir, devient comme la consommation et le dernier degré de son impénitence.

℣. 27. *Auferuntur judicia tua à facie ejus : omnium inimicorum suorum dominabitur.*

℣. 27. Vos jugements sont ôtés de devant sa vue; il dominera tous ses ennemis.

Comment pourroit-il, grand Dieu, dans cet abîme de dissolution et de ténèbres, entrevoir seulement vos jugements terribles de vengeance, prêts à éclater sur lui? Si quelquefois votre miséricorde, toujours inépuisable envers le pécheur, fait encore luire au-dedans de lui quelque rayon

de grace et de lumière, il la rejette à l'instant, et redouble ses crimes pour s'en débarrasser, et achever de l'éteindre. Les afflictions, les contre-temps que votre bonté pourroit lui ménager, ne serviroient qu'à le révolter contre vous, ô mon Dieu, et vous attireroient de sa part de nouveaux blasphêmes. Il n'avoit point voulu vous connoître et vous bénir dans vos bienfaits: il vous maudiroit dans vos châtiments. Aussi votre sagesse lisant dans le déréglement de son cœur, qu'ils lui seroient inutiles, le laisse jouir paisiblement de sa prospérité. Ses succès surpassent même ses désirs. Il écrase, par son crédit, ses envieux et ses concurrents. Tout ce qui ose s'opposer à son élévation, devient la victime de sa haine et de sa tyrannie. Il a le plaisir de dominer, et de voir à ses pieds ceux qui vouloient s'élever sur ses ruines. Vous lui aplanissez, ce semble, grand Dieu, les voies de la faveur et de la fortune; et s'il y rencontre des obstacles, ils se changent pour lui en des facilités qui hâtent et qui assurent le succès.

℣. 28. *Dixit enim in corde suo: non movebor: à generatione in generationem sine malo.*

℣. 28. Car il a dit en son cœur: Je ne serai point ébranlé; jamais je ne souffrirai aucun mal.

En l'état où je suis, dit-il en lui-même, qui pourroit jamais ébranler ma fortune? Et voici, grand Dieu, où se manifeste votre justice dans les faveurs temporelles dont vous comblez le pé-

cheur. Enivré de sa grandeur et de son opulence, la voyant établie sur des fondements solides et propres à défier la durée des siècles, il se dit en lui-même, que rien désormais ne sera plus capable de la renverser. Il regarde comme un événement certain la perpétuité de sa fortune et de son élévation dans sa race. Il croit que ses plus reculés neveux se la transmettront de génération en génération jusqu'à la fin. Il ignore que les biens que l'orgueil et l'injustice ont amassés, portent avec eux l'indigence et la malédiction dans les familles; et qu'accumuler à grands frais des richesses iniques, c'est préparer de grands malheurs à sa postérité. L'abondance et les plaisirs qui l'environnent, lui cachent ces tristes vérités. Il se dit sans cesse: Mon ame, reposez-vous; jouissez au milieu de vos biens immenses, du fruit de vos soins et de vos peines. Il vous en a assez coûté pour vous faire ici-bas une destinée heureuse et brillante. Il a fallu dévorer bien des amertumes, et éviter bien des périls. Le temps des fatigues et des dangers est passé; vous n'avez plus rien à craindre. Vous pouvez défier le monde entier de renverser ce que tant de soins et d'années ont si solidement élevé; et il ne vous reste plus qu'à goûter à longs traits des plaisirs qui se sont fait acheter assez cher, pour ne pas vous y livrer sans réserve.

℣. 29. *Cujus maledic-* ℣. 29. Sa bouche est plei-

tione os plenum est, amaritudine et dolo, sub lingua ejus labor et dolor.

ne de malédictions, d'amertume et de tromperie ; le travail et la douleur sont sous sa langue.

Ses discours ne sont que malédiction, que railleries amères, que mensonges artificieux. Il ne parle que dans la vue de faire de la peine, et de causer du mal. L'insolence et la dureté sont toujours, ô mon Dieu, le fruit d'une prospérité mal acquise. L'homme injuste, né dans la boue et dans l'obscurité, et que ses rapines et ses vexations ont tiré de la poussière, et comblé ensuite d'honneurs et de richesses, se méconnoît dans l'élévation. Loin de rougir de la pompe odieuse qui l'environne, et de se reprocher tout bas les bassesses et les crimes auxquels il en est redevable, il la rend encore plus odieuse par sa fierté, et par ses dédains orgueilleux pour les autres hommes qu'il voit au-dessous de lui. Il regarde comme un malheur et une malédiction, une médiocrité innocente. Il n'a que des discours amers et piquants pour ceux que son crédit et sa fortune forcent d'avoir recours à lui : et s'il leur fait espérer quelque protection, c'est pour ajouter le mensonge et la mauvaise foi à l'insolence, et achever d'accabler de douleur les malheureux, en rendant leurs sollicitations et leurs peines inutiles. Ils ont beau réclamer ses promesses ; leurs plaintes ne leur attirent que des injures et des imprécations.

Sa bouche ne s'ouvre que pour les insulter et les maudire ; et il s'applaudit de les avoir abusés, comme si c'étoit une gloire pour lui, d'avoir dépouillé tout sentiment d'humanité et de bonne foi envers les autres hommes.

℣. 30. *Sedet in insidiis cum divitibus in occultis ; ut interficiat innocentem.*

℣. 30. Il se tient assis en embuscade avec les riches, dans les lieux cachés, enfin de tuer l'innocent.

Ce n'est pas encore là, grand Dieu, toute la perversité de l'homme injuste. Si l'héritage d'un innocent est à sa bienséance, si sa fortune met quelque obstacle à la sienne, ou s'il craint qu'instruit de ses malversations, il ne se fasse une obligation de conscience de les découvrir, il brigue la faveur des grands ; il fait de nouvelles liaisons avec ceux qui sont en place, pour le perdre. Il prodigue pour cela en secret ses biens et ses trésors. Il met des hommes puissants d'intelligence avec lui ; et s'il paroît se reposer et ne plus agir, ce n'est que lorsque tous ses piéges sont tendus, que la perte de l'innocent est sûre, et qu'il ne peut plus échapper à la malignité de ses artifices.

℣. 31. *Oculi ejus in pauperem respiciunt ; insidiatur in abscondito, quasi leo in spelunca sua.*

℣. 31. Ses yeux regardent toujours le pauvre ; il lui dresse des embûches dans le secret, ainsi qu'un lion dans sa caverne.

Il a sans cesse les yeux attachés sur le pauvre pour trouver le temps de l'opprimer. C'est un

lion caché à l'entrée de sa caverne, qui attend sa proie avec impatience. Comblé et jamais rassasié de richesses, il regarde de tous côtés pour découvrir des hommes destitués de tout crédit, et qu'il puisse opprimer plus sûrement, sans rien craindre. Malheur à ceux qui tombent sous ses yeux! Quelque médiocrement partagés qu'ils soient des biens de la fortune, ils en ont encore assez pour irriter la soif de ce lion altéré du sang des pauvres. Il lui suffit qu'ils soient sans appui et sans défense. Ils tombent tôt ou tard dans les piéges qu'il leur prépare en secret, et ils deviennent sa proie.

℣. 32 et 33. *Insidiatur ut rapiat pauperem, rapere pauperem dum attrahit eum; in laqueo suo humiliabit eum; inclinabit se, et cadet cùm dominatus fuerit pauperum.*

℣. 32 et 33. Il n'y a point de ruse qu'il n'emploie pour attirer à lui celui qui est sans appui, dans le dessein de le dépouiller : il le fera tomber dans ses piéges; et quand il l'aura en sa puissance, il se jettera sur lui pour assouvir sa fureur.

L'injuste sent-il qu'il seroit trop dangereux pour lui d'opprimer publiquement ses frères, et que l'éclat seroit à craindre, il a recours à la ruse; il n'en est aucune dont il ne s'avise. Les plus basses, les plus indignes sont employées sans remords, dès qu'elles peuvent faciliter ses desseins criminels. Pourvu qu'il parvienne à dépouiller le malheureux, et à se revêtir de ses dépouilles, la

fraude, l'artifice, la perfidie, le parjure ne sont comptés pour rien. Ceux qu'il veut opprimer, il les attire dans ses filets par des paroles douces, et par tous les semblants de l'amitié. Il leur laisse croire qu'ils vont trouver en lui un protecteur et un asile. Il les leurre de mille apparences frivoles. S'il faut employer votre nom saint et redoutable, ô mon Dieu, pour confirmer ses promesses et rassurer leur défiance, il n'en fait pas de scrupule. Mais quand une fois ils se sont fiés à lui, et qu'il les tient dans ses piéges, il dépouille tous ces vains dehors de douceur et d'humanité; ce n'est plus qu'un maître cruel et farouche, qui se croit tout permis sur son esclave. Il tombe sur lui avec une barbarie que rien ne peut adoucir: il l'écrase, et rien ne peut assouvir sa fureur, tant qu'il reste encore au malheureux quelque ressource pour sortir de l'abîme où il l'a précipité.

℣. 34. *Dixit enim in corde suo : Oblitus est Deus, avertit faciem suam, ne videat in finem.*

℣. 34. Car il dit dans son cœur: Dieu oublie ce qui se passe; il en détourne les yeux; il n'en verra jamais rien.

La source de tant d'injustices si criantes, c'est que l'impie se persuade que Dieu ne pense ni à lui, ni au juste; et qu'il ne daigne jamais jeter les yeux sur ce qui se passe ici-bas. Tant de dépravation, grand Dieu, peut-elle entrer dans le cœur d'un homme qui vous connoît encore! Peut-

il croire un Dieu vengeur de l'innocence, et se permettre tranquillement ces excès d'inhumanité envers ses frères? Aussi, grand Dieu, il se fait une affreuse ressource en tâchant de se persuader, ou que vous n'êtes rien, ou que vous ne comptez pour rien ce qui se passe sur la terre. Comme ses crimes s'effacent l'un l'autre de son souvenir, à force de les accumuler sans cesse, il est assez insensé et assez impie, pour se dire à lui-même, que les horreurs qui ne se présentent plus à sa mémoire, et qui sont pour lui, comme si elles n'étoient plus, ne sont plus aussi présentes aux yeux de votre justice. Il pense qu'à la fin, le sort du juste et de l'impie sera le même; qu'il n'y a qu'à mettre à profit le présent, et ne rien refuser à des passions qui ne subsisteront pas plus après nous que nos vertus.

℣. 35. *Exsurge, Domine Deus, exaltetur manus tua; ne obliviscaris pauperum.*

℣. 35. Seigneur mon Dieu, levez-vous, déployez la force de votre bras; ne délaissez pas plus long-temps ceux qui souffrent.

Paroissez, grand Dieu! sortez de ces ténèbres respectables qui vous cachent à l'impie. Montrez-lui un vengeur qu'il craint encore malgré lui en secret, et qu'il fait semblant tout haut de ne vouloir pas connoître. Il n'est pas nécessaire de déployer sur ce ver de terre toute la force de votre bras : un seul regard de votre indignation va l'é-

craser. Ne souffrez pas plus long-temps que les pauvres et les malheureux soient la victime d'un monstre que la terre elle-même gémit de porter encore. Les grands crimes échappent rarement ici-bas à votre justice : et en est-il de plus grand devant vous, Seigneur, que de dépouiller la veuve et l'orphelin, et d'élever une fortune malheureuse sur les larmes et sur les ruines de mille malheureux ? Leurs gémissements, leurs souffrances ne sollicitent-elles pas tous les jours votre justice ? et ne vont-elles point vous arracher les foudres des mains contre les auteurs barbares de leur infortune ? Il faut, grand Dieu, à des iniquités si grandes et si criantes, de grands exemples de châtiment et de sévérité. Les hommes sont si corrompus, que le désir d'amasser peupleroit la terre de ces tyrans, si une chute soudaine, si l'écroulement total et imprévu de toute leur fortune, si un coup frappé par une main invisible, ne jetoit l'épouvante et la consternation parmi leurs imitateurs, et n'apprenoit aux hommes qu'il y a au-dessus de nous un Etre suprême qui préside aux choses de la terre. Vous devez, grand Dieu, de temps en temps de ces leçons terribles à l'univers : vous devez cette consolation à ceux qui sont opprimés : vous devez cette réparation publique à la religion, dont la charité est comme l'ame, le fonds, et le plus précieux ornement ; et dont

ces hommes iniques et cruels sont la honte et l'opprobre sur la terre.

℣. 36. *Propter quid irritavit impius Deum? Dixit enim in corde suo: Non requiret.*

℣. 36. Pourquoi l'impie ose-t-il offenser Dieu? C'est qu'il s'est flatté que Dieu n'en tirera point de vengeance.

Alors, grand Dieu, leurs complices vous voyant appesantir votre main avec éclat sur ces têtes criminelles, témoins du revers qui les a rejetés en un clin d'œil dans la boue dont ils étoient sortis, n'oseront plus se flatter que tout demeure impuni ici-bas, et que votre justice n'est qu'un nom dont on se sert pour intimider les ames foibles et crédules. Votre longue patience ne leur sera plus une occasion de vous outrager. Ils ne se croiront plus innocents, parce qu'ils sont impunis: ils craindront du moins les châtiments d'un Dieu dont ils méprisent les lois; et si cette crainte ne fait pas en eux de véritables vertus, elle arrêtera du moins, et diminuera leurs crimes.

℣. 37. *Vides; quoniam tu laborem et dolorem consideras, ut tradas eos in manus tuas.*

℣. 37. Il se trompe, Seigneur: vous avez toujours les yeux ouverts sur le juste; vous mesurez ses peines et ses douleurs, afin qu'après l'avoir éprouvé, vous livriez vos ennemis à votre bras vengeur.

Ils connoîtront enfin que vous êtes attentif à tout ce qui se passe ici-bas; et que rien n'échappe

à cet œil invisible qui perce même de ses regards les plus profonds abîmes. Ils verront que loin d'oublier le juste, vos yeux ne se reposent que sur lui : vous comptez ses peines et ses souffrances ; vous en marquez le terme et la mesure ; et lorsque vous l'avez assez éprouvé, votre vengeance éclate sur les instruments odieux dont vous vous êtes servi pour l'affliger. Vous n'aviez livré vos serviteurs opprimés qu'entre les mains des hommes ; mais leurs oppresseurs tombent enfin entre vos mains redoutables, et sont livrés à vos châtiments toujours terribles, quand ils sont destinés à venger l'innocence qui gémit dans l'oppression.

℣. 38. *Tibi derelictus est pauper ; orphano tu eris adjutor.*

℣. 38. Le pauvre délaissé de tout le monde est uniquement abandonné à vos soins, il trouvera en vous l'assistance que les hommes lui refusent.

Et au fond, grand Dieu, quelle ressource resteroit au pauvre délaissé de tout le monde, s'il ne la trouvoit pas en vous seul? Vous préparez la nourriture aux plus vils animaux ; et vous livreriez pour toujours à l'indigence et à l'oppression des créatures qui vous servent et qui vous adorent? N'est-ce pas en vous seul que les justes affligés, et abandonnés des hommes, peuvent mettre leur confiance? Oui, grand Dieu, c'est-là, pour ainsi dire, la portion des hommes que vo-

tre Providence s'est spécialement réservée. Ils forment sur la terre ce peuple séparé qui vous appartient de plus près, dont vous êtes le Dieu et le Père, à un titre spécial et privilégié. Votre secours est leur patrimoine ; c'est un bien héréditaire auquel ils ont droit, et sur lequel ils peuvent s'assurer. Heureuses souffrances, précieuses infortunes, ô mon Dieu, qui ont le droit de vous donner à nous, qui remplacent par votre protection la faveur méprisable des hommes, et qui vous unissent aux Justes affligés par des liens si sûrs, si consolants, si intimes !

℣. 39. *Contere brachium peccatoris et maligni; quæretur peccatum illius, et non invenietur.*

℣. 39. Vous abattrez la puissance des méchants qui l'oppriment, et l'on cherchera en vain sur la terre des vestiges du pécheur et de son péché.

Assuré de votre secours, je dédaignerai toujours, grand Dieu, tous ces appuis humains et frivoles, qui n'ont pour ressource qu'un bras de chair et de sang. Ces pécheurs ne sont pas dignes de secourir, de protéger ceux qui vous servent : leur puissance, née du crime et de l'injustice, n'est destinée qu'à les opprimer. Vous ne les élevez que pour les faire servir à la sanctification des Justes par les peines et les persécutions qu'ils leur suscitent. Vos serviteurs sortiroient de l'ordre de la Providence, s'ils cherchoient auprès d'eux une

vaine protection : ils n'en doivent attendre que des rebuts et des outrages : mais le temps des épreuves ne durera pas toujours. Il partira enfin des trésors de votre colère, le coup terrible qui réduira en poudre la puissance et la grandeur de l'homme inique. Ses vexations et ses injustices seront exposées au grand jour. Les lois publiques lui en demanderont un compte sévère. On arrachera de ses entrailles ces richesses qu'il avoit arrachées lui-même au sein des pauvres. Il ne lui en restera que la honte et l'opprobre. Ses protecteurs l'abandonneront; et pour faire oublier l'indignité de leur protection, ils seront les premiers à publier et à détester ses rapines. Cette foule d'adulateurs qui l'environnoit, se dissipera comme un vain nuage. Il se trouvera tout seul chargé du poids de son indigence et de ses iniquités. On cherchera autour de lui quelques restes du moins de son ancien faste et de sa magnificence odieuse, et il n'en paroîtra pas la plus légère trace; et l'on n'y trouvera que sa confusion et son désespoir. Voilà, grand Dieu, les spectacles que votre justice donne tous les jours à la terre : et l'impie après cela peut-il se flatter que vous ne rechercherez point ses injustices; qu'elles disparoîtront à vos yeux, et qu'il n'en restera pas plus de vestige après lui, que de lui-même, et des choses qui n'ont jamais été?

℣. 40. *Dominus regnabit in æternum : et in sæculum sæculi peribitis, gentes, de terra illius.*

℣. 40. Le Seigneur régnera éternellement sur le peuple qui l'adore ; mais vous, nations rebelles à sa loi, vous serez à jamais bannies de la terre qui lui est consacrée.

Non, grand Dieu, c'est en vain que l'impie nourrit cette espérance détestable dans son cœur : vous exercerez jusqu'à la fin des siècles, par des exemples éclatants, votre empire de justice et de miséricorde sur les hommes. Vous ne les avez pas créés pour les laisser entre les mains du hasard ou de leurs passions, se déchirer, se dévorer les uns les autres, sans prendre aucune part à ce qui les regarde. Pas un cheveu de leur tête ne tombe à votre insçu : vous voulez en cela être le modèle des rois de la terre ; et par les soins continuels que vous prenez de tous les hommes, dont vous êtes le roi éternel et invisible, leur apprendre ce qu'ils doivent aux peuples sur lesquels vous les avez établis. Les impies de tous les siècles ont eu beau vouloir secouer votre joug ; vous leur avez fait sentir que vous étiez le maître de l'univers, et le dominateur suprême de toutes les créatures ; et qu'en voulant se soustraire à votre empire, ils aggravoient leur servitude, et se trouvoient accablés du poids de votre gloire et de votre redoutable majesté. Mais, Seigneur, quoique votre souveraineté s'étende sur tous les hommes, c'est sur

le cœur des Justes sur-tout que vous exercez un empire paisible et absolu. C'est-là principalement que vous établissez votre règne, et que vous en étalez toute la grandeur et toute la magnificence. Ils composeront eux seuls cette nation choisie sur laquelle vous régnerez éternellement. Ils errent ici-bas comme des voyageurs dans une terre étrangère ; ils soupirent après ce ciel nouveau, et cette terre nouvelle que vous leur préparez, et qui doit être leur patrie éternelle. C'est de ce lieu saint, de cette véritable terre de promesse, grand Dieu, que ceux qui vous ont refusé ici-bas les hommages d'amour, de respect et de fidélité qui vous sont dûs, seront éternellement exclus. Ils avoient voulu se faire sur la terre périssable qu'ils habitoient, une cité permanente, elle s'écroulera sous leurs pieds ; et engloutis dans cet abîme, ils disparoîtront pour toujours, comme s'ils n'avoient jamais été.

℣. 41. *Desiderium pauperum exaudivit Dominus; præparationem cordis eorum audivit auris tua.*

℣. 41. Le Seigneur exaucera les vœux des justes affligés ; les saintes dispositions de leur cœur vous feront, Seigneur, écouter leurs prières.

O mon Dieu, tous les désirs de vos serviteurs affligés se réunissent à cet accomplissement de vos promesses. S'ils souhaitent la fin de leurs peines, ils savent bien qu'il ne faut pas l'attendre sur la terre, et que ce n'est pas ici pour eux le séjour

heureux, où il n'y aura plus ni deuil, ni travail, ni gémissement, ni douleur. Ils ne soupirent qu'après cette parfaite délivrance qui approche, et que la foi, l'amour et le désir, leur rendent encore plus présente. Vous voyez, ô mon Dieu, dans le fond de leur cœur, la pureté et la sincérité de ce désir; et cette disposition sainte et secrète de leur ame, est comme une prière continuelle que vous écoutez avec plus de plaisir, et que vous exaucez plus sûrement, que la multitude inutile des paroles. Car, ô mon Dieu, c'est le cœur seul qui a droit de vous prier; et vos oreilles ne sont ouvertes qu'aux cris et aux gémissements tout seuls que le cœur vous adresse.

℣. 42. *Judicare pupillo et humili, ut non apponat ultrà magnificare se homo super terram.*

℣. 42. Vous rendrez justice aux petits et aux foibles, pour mettre des bornes sur la terre à l'orgueil de l'impie.

Cependant, ô mon Dieu, vous commencez quelquefois ici-bas même à exaucer la prière de vos serviteurs opprimés; et vous n'attendez pas toujours la fin des temps pour venger la cause de l'orphelin et du pupille. Souvent le méchant vit assez long-temps pour voir la décadence de son injuste prospérité, et une misère affreuse succéder à cette abondance et à cette gloire dont il étoit enivré. Il n'a travaillé qu'à élever sa maison; et il a la douleur de voir qu'il ne s'est préparé que de

tristes ruines. Souvent ses crimes long-temps cachés, mais enfin dévoilés et exposés au grand jour attirent sur sa tête dès cette vie, des maux qui lui annoncent d'avance ceux que votre justice lui réserve dans l'autre; et votre providence l'ordonne ainsi, ô mon Dieu, pour soutenir la foi des Justes, et mettre des bornes à l'orgueil des pécheurs. En effet, si vos vengeances étoient toujours renvoyées aux siècles futurs, la foi des Justes qui ne vous verroient jamais faire usage de votre puissance en leur faveur, s'affoibliroit; leur confiance diminueroit; et peut-être douteroient-ils à la fin, si vous êtes assez puissant pour les venger de ceux qui les oppriment, et pour récompenser leur patience. Les méchants, uniquement touchés du présent, et sur qui l'avenir ne fait aucune impression, assurés d'une entière impunité en cette vie, se livreroient à des excès qui dérangeroient bientôt tout l'ordre de la société nécessaire pour la formation de vos élus. Le monde ne seroit bientôt plus qu'un chaos informe par le bouleversement général qu'ils y causeroient. Ils en banniroient toute bonne foi, toute sûreté, toute pudeur; et les seuls crimes qu'ils ne commettroient point, ce seroient ceux qu'ils se trouveroient dans l'impuissance de commettre. Mais, lorsque sortant de temps en temps, ô mon Dieu, de votre secret, vous frappez ces grands coups

qui étonnent l'univers, et qu'abattant ces têtes altières qui s'élevoient dans les nues, comme pour aller vous outrager jusque dans votre demeure sainte, vous agissez en maître et en souverain, alors vous faites voir que vous êtes également le Dieu de la terre et le Dieu du ciel, le Dieu du siècle présent et le Dieu du siècle à venir; que c'est vous qui faites le pauvre et le riche, qui abaissez et qui élevez. Le méchant effrayé, s'il ne dépouille pas la volonté de mal faire, en suspend du moins les effets. Il craint que la foudre qui gronde encore, ne vienne le frapper à son tour. Le Juste s'affermit dans l'humble confiance qu'il a en votre secours: sa foi se fortifie; et voyant que vous commencez à lui faire justice dès ce monde, il attend avec paix et soumission, le prix que vous promettez dans l'autre à sa persévérance.

PSAUME X.

Prière d'une ame persécutée, qui s'excite à mettre sa confiance en Dieu, au lieu de chercher les moyens de se venger.

℣. 1. *In Domino confido: quomodo dicitis animæ meæ: Transmigra in montem sicut passer.*

℣. 1. J'ai mis ma confiance au Seigneur; pourquoi donc me dites-vous : Gagnez, comme un oiseau, les montagnes, pour vous dérober à la poursuite de vos ennemis.

GRAND Dieu ! ne permettez pas que j'ouvre l'oreille aux conseils pernicieux que des amis trop peu chrêtiens osent me donner. Ils veulent que je prenne des mesures pour me venger du mal que m'ont fait mes ennemis : mais comment oserois-je ensuite me présenter devant vous, la haine et la vengeance dans le cœur, pour implorer votre miséricorde, vous conjurer de n'entrer point en jugement avec votre serviteur, et de me remettre ces dettes immenses que j'ai contractées envers votre justice, par des infractions continuelles de votre sainte loi, après que vous nous avez déclaré si expressément, que si nous ne pardonnons point à nos frères, vous ne nous pardonnerez pas non plus, et que vous avez mis à ce prix la rémission des plus grands crimes? Non, mon Dieu, je ne

veux d'autre vengeur que vous seul, de tous les traitements injustes que j'ai reçus. Et c'est vous seul en effet, qui êtes en droit de punir les injustices, parce que c'est proprement vous seul qu'elles offensent : que vous seul pouvez les punir sans passion, et sans vous rendre vous-même injuste. Ou plutôt je ne vous demande point de me venger, à moins que la vengeance que vous tirez de mes ennemis, ne tourne à la gloire de votre nom, et n'opère leur conversion, en leur donnant pour moi un cœur de frère, tel que je l'ai pour eux. Que si vous voulez être glorifié par mes souffrances et par mes humiliations, votre volonté soit faite : je ne murmure point; j'accepte de bon cœur, malgré son amertume, le calice qui m'est présenté : j'espère que vous avez écrit mon nom dans le livre de vie; et cette espérance me fait regarder tout ce qui m'arrive de bien et de mal, comme les moyens que votre sagesse a préparés dans ses décrets éternels pour ma sanctification. Car ce ne sont pas les hommes que nous devons regarder dans les biens et les maux qui nous arrivent; c'est vous, vous seul, ô mon Dieu, qui êtes la cause unique et l'auteur de tous les événements heureux et malheureux. Les hommes peuvent vouloir nous nuire ou nous faire du bien, mais leur bonne ou mauvaise volonté demeure stérile et impuissante, tant qu'elle n'entre pas dans

l'exécution de vos jugements de justice ou de miséricorde sur nous. C'est donc vers vous, ô mon Dieu, que je lèverai les yeux dans tous les événements de ma vie. Au lieu de me mettre en colère contre mes frères dans les peines et les tribulations qu'ils me suscitent, et de chercher à leur rendre le mal pour le mal, je les plaindrai, je serai touché de compassion pour le mal infiniment plus grand qu'ils se font à eux-mêmes, et je m'humilierai sous la main vengeresse de votre justice, qui se sert justement de leur haine injuste pour me châtier, parce que je suis coupable : mais vos châtiments eux-mêmes, en me faisant redouter votre justice, me rempliront de confiance en votre miséricorde; car, comme un bon père, vous ne châtiez vos enfants, sur la terre, que parce que vous les aimez, et que vous voulez les rendre éternellement heureux dans le ciel.

℣. 2. *Quoniam ecce peccatores intenderunt arcum; paraverunt sagittas suas in pharetra, ut sagittent in obscuro rectos corde.*

℣. 2. Voilà les pécheurs qui ont déjà tendu leur arc; ils ont préparé leurs flèches dans leur carquois, afin d'en tirer dans l'obscurité contre ceux qui ont le cœur droit.

Que n'ai-je point encore à craindre, ô mon Dieu, de la rage de mes persécuteurs! leur haine est infatigable; elle leur fournit sans cesse de nouveaux moyens de me nuire. Ils semblent avoir épuisé les ruses, la violence, la calomnie; cepen-

dant je les vois tout prêts à lancer encore mille nouveaux traits contre moi. Et comment pourrois-je les éviter, ô mon Dieu? je n'oppose point la ruse à la ruse, ni la violence à la violence; la douceur, la droiture, la simplicité sont les seules armes par lesquelles je me suis défendu jusqu'ici, et je veux me défendre à l'avenir.

℣. 3. *Quoniam quæ perfecisti destruxerunt, justus autem quid fecit?*

℣. 3. Ils ont détruit tout ce que vous avez fait de plus grand: mais le juste, qu'a-t-il fait?

Vous savez, grand Dieu, que loin de leur avoir jamais nui dans leurs biens, ni dans leur honneur, ni dans leur personne, j'ai toujours eu le cœur rempli de tendresse pour eux: j'ai saisi avidement toutes les occasions de leur faire du bien. Je n'ai cessé de vous conjurer de répandre sur eux vos miséricordes, de les éclairer sur le tort effroyable qu'ils font à leur ame par une conduite si peu charitable; et vous voyez, vous, ô mon Dieu, qui sondez les reins et les cœurs, que mes supplications ont toujours eu moins en vue ma propre délivrance que leur salut; et que je consentirois, ce me semble, avec joie, de souffrir encore davantage, si mes souffrances pouvoient effacer le crime dont ils se rendent coupables auprès de vous. Je ne me glorifie point de ces dispositions si rares parmi les enfants des hommes, comme si je les tenois de moi-même. C'est à vous, c'est

à votre grace que j'en suis redevable : c'est elle qui les a formées dans mon ame. Car qu'ai-je de moi-même, que la foiblesse et le penchant au mal ? C'est elle qui m'a donné un cœur sensible aux besoins et aux misères du prochain ; et qui ne me permet pas de renvoyer sans secours ceux que votre Providence m'adresse ; dès que je ne suis pas dans l'impossibilité de les secourir. Cependant mes ennemis, non contents de ne répondre eux-mêmes à mes bienfaits que par une noire ingratitude, s'efforcent encore d'anéantir, autant qu'il est en eux, le bien que j'ai fait aux autres, en me prêtant des intentions corrompues dans les services que je leur rendois.

℣. 4 et 5. *Dominus in templo sancto suo, Dominus in cœlo sedes ejus : oculi ejus in pauperem respiciunt, palpebræ ejus interrogant filios hominum.*

℣. 4 et 5. Le Seigneur habite dans son saint temple, le trône du Seigneur est dans le ciel : ses yeux sont attentifs à regarder le pauvre ; ses paupières interrogent les enfants des hommes.

Mais contre tous les maux que l'on m'a faits, et contre ceux dont je suis menacé encore, voilà ce qui me rassure ; voilà ce qui m'empêche de me livrer à l'impatience, à la colère et à la vengeance. Mon protecteur n'est point un homme foible, dont la bonne volonté est souvent inutile, faute de pouvoir. C'est le Dieu tout-puissant dont le trône est dans le ciel, qui voit sous ses pieds le

monde et tout ce qu'il renferme; qui dit, et à sa seule parole tout se fait, tout s'exécute, sans que ses désirs puissent jamais trouver le moindre obstacle. Et ce Dieu puissant est en même temps un Dieu souverainement bon, le père et le consolateur de tous ceux qui souffrent injustement. Il n'habite pas dans le ciel, sans se mettre en peine de ce qui arrive sur la terre. Son œil clairvoyant voit et considère avec soin du haut de son trône tout ce qui s'y passe. Ses regards les plus tendres tombent sur les pauvres et sur les opprimés. Oui, mon Dieu, loin d'être indifférent à ce qui les regarde, vous prenez comme fait à vous-même, le bien et le mal que l'on fait au moindre d'entre eux; et, si vous ne laisserez pas sans récompense un simple verre d'eau qu'on leur aura donné en votre nom, aussi ferez-vous rendre un compte terrible devant votre tribunal à ces hommes fiers et insolents, qui semblant oublier qu'ils sont hommes, tous sortis de la même tige, tous pétris de la même boue, osent traiter leurs semblables comme s'ils étoient d'une nature différente.

℣. 6. *Dominus interrogat justum et impium.*

℣. 6. Le Seigneur interroge le juste et l'impie.

Oui, hommes injustes, qui avez dépouillé tout sentiment d'humanité pour vos frères, vous comparoîtrez devant le tribunal redoutable du souverain juge, et ceux que vous avez persécutés y com-

paroîtront aussi. Mais ils y seront pour y être consolés, pour voir leurs larmes essuyées de la main même du Père céleste, et leur patience couronnée d'une couronne de gloire et d'immortalité. Mais vous, vous y serez pour voir manifester à la face de tout l'univers, vos vexations iniques, vos violences, vos injustices; et cette confusion accablante dont vous y serez couverts, sera suivie de l'arrêt terrible qui vous condamnera à des supplices éternels.

℣. 7. *Qui autem diligit iniquitatem, odit animam suam : pluet super peccatores laqueos; ignis et sulphur, et spiritus procellarum, pars calicis eorum.*

℣. 7. Celui qui aime l'iniquité, hait son ame. Il fera pleuvoir des piéges sur les pécheurs; le feu, le soufre et le vent impétueux des tempêtes, sont le calice qui leur sera présenté pour leur partage.

Rentrez donc en vous-mêmes, vous tous qui aimez l'iniquité. Si vous croyez une autre vie et des biens à venir, comment pouvez-vous les sacrifier au plaisir barbare et inhumain que vous trouvez à faire souffrir des innocents? Quel est l'ennemi qui peut vous faire autant de mal que vous vous en faites à vous-mêmes? En nourrissant dans vos cœurs des haines cruelles, vous amassez sur vos têtes un trésor de colère, et des charbons de feu qui vous tourmenteront éternellement. Cette satisfaction diabolique que vous goûtez dans le mal sera bientôt dissipée, comme une fumée

légère que le vent emporte, et vous vous trouverez tout-à-coup accablés d'un déluge de maux auxquels vous ne vous attendiez pas. La longue patience de Dieu lassée enfin de vos excès, se changera en fureur; et vous reconnoîtrez, mais trop tard, combien c'est une chose terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant, qui n'aura différé de vous punir, que parce que vous ne pouviez échapper à sa vengeance. Que les choses changeront bien alors de face! Ceux que vous avez persécutés, après avoir été éprouvés quelque temps dans le feu des afflictions comme on éprouve l'or dans la fournaise, brilleront comme le soleil. Leur affliction a été légère, parce que tout ce qui passe n'est rien; mais leur récompense, mais leur félicité sera grande, et infiniment grande, parce qu'elle sera éternelle. Pour vous, oppresseurs de l'innocence, vous serez alors saisis de trouble et d'une horrible frayeur, à la vue de votre juge, qui, les yeux étincelants de colère et de fureur, vous prononcera l'arrêt affreux de votre malheur éternel. Quel sera votre étonnement, de voir ces hommes que vous jugiez dignes de toute sorte d'opprobres et de mauvais traitements, que vous fouliez aux pieds comme la boue, de les voir nager alors dans un torrent de délices, élevés au rang des enfants de Dieu, et partager son royaume? Alors, plus tourmentés en quelque sorte de la

vue de leur bonheur, que de votre propre supplice ; quels seront vos soupirs? quel sera le serrement de vos cœurs ? combien déplorerez-vous alors votre égarement et votre folie ?

℣. 8. *Quoniam justus Dominus, et justitias dilexit; æquitatem vidit vultus ejus.*

℣. 8. Le Seigneur est juste, et il aime la justice : son visage est appliqué à regarder l'équité.

Et n'est-ce pas là à quoi vous deviez vous attendre, si la corruption de votre cœur ne vous avoit aveuglés, et n'avoit renversé en vous ces idées de justice et d'équité que les hommes les plus sauvages retrouvent en eux-mêmes, lorsqu'ils veulent consulter leur raison? Ne saviez-vous pas que le Dieu que nous adorons est un Dieu juste, ou plutôt, qu'il est la justice même ? Mais que seroit cette justice, combien seroit-elle différente de l'idée que tous les hommes s'en sont toujours formée, si l'oppresseur et l'opprimé n'avoient pas un sort différent après cette vie, auprès du juste Juge ? et n'est-ce pas en cela même que consiste la justice, à rendre à chacun selon ses œuvres ? Prévenez donc ce moment de rage et de désespoir, tandis que le bras qui doit vous écraser, demeure encore suspendu sur vos têtes, et que la bonté du Seigneur vous invite à la pénitence. Cessez de faire le mal; réparez celui qui est déjà fait. Dieu ne compte pour rien de ne faire du bien qu'à ceux de qui nous en recevons; songez donc comment

il traitera ceux qui oppriment les innocents, et qui rendent le mal pour le bien qu'ils ont reçu. Pour moi, ô mon Dieu! dans l'attente de ce jour où vous distribuerez vos châtiments et vos récompenses avec une équité souveraine, si mes ennemis ne se lassent point de me persécuter, je ne me lasserai point de souffrir leur injuste persécution; et je me garderai bien de perdre le prix et le fruit de mes tribulations, en livrant mon cœur à la vengeance, qui me rendroit aussi coupable à vos yeux que mes persécuteurs eux-mêmes.

PSAUME XI.

Prière d'une ame qui gémit devant Dieu sur la dépravation générale du monde, au milieu duquel elle est obligée de vivre.

℣. 1. *Salvum me fac, Deus, quoniam defecit sanctus; quoniam diminutæ sunt veritates à filiis hominum.*

℣. 1. Prenez-moi sous votre protection, ô mon Dieu! car il n'y a point de probité sur la terre: les vérités ont été toutes altérées par les enfants des hommes.

GRAND Dieu! que ne m'avez-vous mis de bonne heure à couvert dans la sûreté d'un saint asile, éloigné des périls et de la corruption générale du monde? je n'aurois à craindre que de moi-même; et ma foiblesse n'auroit pas besoin d'un secours si puissant pour se soutenir. Mais, ô

mon Dieu, vos conseils éternels sur mon ame ne m'ont point préparé une destinée si souhaitable. Me voici engagé au milieu du monde par des liens que votre main elle-même a formés ; mais quel monde, grand Dieu ! quel déluge de crimes et de déréglements ! et sans cesse environné de la contagion de ces exemples, portant dans mon cœur et dans mes passions des penchants qui les favorisent, puis-je, grand Dieu ! me promettre que mon ame n'en sera pas à la fin infectée, si vous ne la préservez de ce malheur par une protection singulière et continuelle ? Hélas, Seigneur, je cherche en vain autour de moi des exemples de vertu qui me soutiennent : je n'y trouve que des attraits et des exemples de tous les vices. Vos Saints, les ames qui vous servent, se cachent, se font une solitude au milieu du monde, se bannissent de toutes les sociétés publiques : ils sont pour nous comme s'ils n'étoient plus. On a beau les chercher dans le commerce du grand monde, pour lier avec eux une amitié sainte et solide ; ils le fuient. Et comment pourroient-ils s'y plaire, grand Dieu, et ne pas s'en éloigner ? votre saint nom n'y est plus connu. Toutes les vérités de votre doctrine y sont effacées. La foi n'y est plus que le partage des esprits foibles et crédules. La religion est devenue un simple culte d'appareil et de bienséance : les devoirs les plus justes et les

plus essentiels, des singularités dont on auroit honte; la vertu, un ridicule dont on ne peut se laver que par le libertinage. Venez à mon secours, grand Dieu, et ne vous contentez pas de préserver mon ame de cette dépravation universelle; donnez-moi des larmes pour en gémir à vos pieds, et implorer sur votre peuple, qui semble vous avoir abandonné pour toujours, vos anciennes miséricordes.

℣. 2. *Vana locuti sunt unusquisque ad proximum suum; labia dolosa in corde et corde locuti sunt.*

℣. 2. Chacun ne parle et ne s'entretient avec son prochain que de choses vaines; leurs lèvres sont pleines de tromperie, et ils parlent avec un cœur double.

Pourquoi avez-vous, ô mon Dieu, donné l'usage de la parole aux hommes? C'est sans doute, afin qu'unis entre eux par ce lien aimable de la société, ils pussent en quelque sorte prêter leur voix à toute la nature, pour célébrer en commun les louanges et les bienfaits de celui qui les a comblés de ses dons avec tant de magnificence et de profusion. Vous vouliez, en leur donnant ce moyen si doux et si facile de se communiquer leurs pensées et leurs réflexions, qu'ils pussent s'encourager l'un l'autre dans la voie pénible du salut, et s'aider mutuellement dans les peines auxquelles le péché les a assujétis. Car quelle autre fin pouvoit se proposer votre sagesse éternelle,

qui a présidé à tous vos ouvrages! Cependant, ô mon Dieu, sur quoi roulent la plupart des entretiens du monde? Hélas! ceux-là sont les plus innocents où l'on n'est occupé que de choses vaines et frivoles, et où vous êtes entièrement oublié; puisque s'il arrive que votre saint nom y soit proféré, c'est presque toujours pour y être déshonoré et outragé par des impiétés et des blasphêmes. Les discours que l'on y tient, sont-ils propres à inspirer l'amour de la vertu? Hélas! l'on n'y entend que des maximes pernicieuses et anti-chrétiennes. La vanité, l'ambition, la vengeance, le luxe, la volupté, le désir insatiable d'accumuler, voilà les vertus que le monde connoît et estime, voilà les vertus auxquelles il porte ses partisans. Pour les vertus de l'Evangile, la fuite des plaisirs et des honneurs, l'humilité, la mortification, le mépris des richesses, ces vertus par lesquelles seules nous pouvons arriver au royaume des cieux, ah! elles y sont ou inconnues ou décriées. Loin de se regarder tous comme ne faisant entre eux qu'une même famille, dont les intérêts doivent être communs, il semble, ô mon Dieu, que dans ce monde corrompu, les hommes ne se lient ensemble que pour se tromper mutuellement et se donner le change. La droiture y passe pour simplicité. Etre double et dissimulé est un mérite qui honore. Toutes ces sociétés sont empoisonnées

par le défaut de sincérité. La parole n'y est pas l'interprète des cœurs; elle n'est que le masque qui les cache et qui les déguise. Les entretiens n'y sont plus que des mensonges enveloppés sous les dehors de l'amitié et de la politesse. On se prodigue à l'envi les louanges et les adulations, et on porte dans le cœur la haine, la jalousie et le mépris de ceux qu'on loue. L'intérêt le plus vil arme le frère contre le frère, l'ami contre l'ami; rompt tous les liens du sang et de l'amitié : et c'est un motif si bas, si indigne de la fin à laquelle nous sommes destinés, qui décide de nos haines et de nos amours. Les besoins et les malheurs du prochain ne trouvent que de l'indifférence, de la dureté même, dans les cœurs, lorsqu'on peut le négliger sans rien perdre, ou qu'on ne gagne rien à le secourir. O mon Dieu! quel besoin n'ai-je pas de votre grace et d'une protection singulière, pour préserver mon cœur au milieu d'une corruption si universelle!

℣. 3 et 4. *Disperdat Dominus universa labia dolosa, et linguam magniloquam, qui dixerunt : Linguam nostram magnificabimus : labia nostra à nobis sunt; quis noster Dominus est?*

℣. 3 et 4. Le Seigneur exterminera toutes les langues flatteuses : il réprimera l'insolence de ces superbes, qui disent : Nous nous ferons valoir par la force de nos discours; nous sommes les maîtres de dire ce qu'il nous plaît : qui est-ce qui sera au-dessus de nous?

Voilà la vie du monde, ô mon Dieu, et d'un

monde qui se dit chrétien, où l'on ne professe point d'autre religion que celle que vous avez donnée aux hommes, dont le fondement est de croire un Dieu rémunérateur de la vertu, et vengeur du crime. Qui ne croiroit donc que la rigueur de vos jugements dont vous menacez si souvent les hommes dans vos Ecritures, et par la voix de vos ministres, seroit une digue suffisante pour arrêter ce torrent de crimes qui se déborde continuellement? Les supplices que vous préparez aux infracteurs de votre sainte loi, devroient sans doute les effrayer : et si cette crainte toute seule n'est pas suffisante pour opérer leur conversion, parce que c'est votre amour qui convertit véritablement les cœurs; ah! du moins elle devroit suffire pour réprimer la violence et l'emportement de leurs passions, et les empêcher de se livrer aux excès les plus criants et les plus honteux. Mais aujourd'hui, ô mon Dieu, la foi de nos jugements n'alarme plus personne; et les peintures effrayantes qu'en font nos ministres, n'aboutissent souvent qu'à fournir la matière à quelques railleries impies, au lieu de jeter la terreur et la consternation dans les consciences. On a beau dire aux chrétiens, que paroles et actions, que jusqu'au moindre désir, tout est écrit dans le livre de vos justices en caractères ineffaçables; qu'au jour de vos vengeances, ce livre sera pro-

duit; que le temps de la miséricorde étant passé, tout y sera discuté et pesé avec une rigueur et une sévérité inflexible. Les uns croient ces vérités effrayantes, et continuent de vivre comme s'ils ne les croyoient point, et qu'ils fussent bien convaincus qu'ils n'ont aucun compte à vous rendre: les autres poussent l'insolence et le blasphême jusqu'à faire une profession impie de ne reconnoître aucun maître au-dessus d'eux. Ils affectent une indépendance orgueilleuse: et au lieu de songer que ne tenant point d'eux-mêmes leur ame, et les membres de leur corps, c'est à celui de qui ils les ont reçus, qu'ils sont responsables de l'usage bon ou mauvais qu'ils en feront; ils se croient en droit de se permettre tout, comme s'ils tenoient tout d'eux-mêmes. Ainsi, ô mon Dieu! ne reconnoissant d'autre juge de leurs actions et de leurs paroles qu'eux-mêmes; n'ayant d'autre règle de leur vie, que leur caprice; vivant sans joug et sans frein; les excès dans lesquels ils se précipitent, ne cessent d'étonner, que parce qu'ils sont bientôt suivis de plus grands et de plus étonnants encore.

℣. 5 et 6. *Propter miseriam inopum, et gemitum pauperum, nunc exsurgam, dicit Dominus: ponam in salutem; fiducialiter agam in eo.*

℣. 5 et 6. Je me lèverai maintenant, dit le Seigneur, à cause de la misère de ceux qui sont sans secours, et du gémissement des pauvres: je les mettrai en sûreté, et je serai fidèle à ma promesse.

Que cet aveuglement des hommes est déplorable ! combien sur-tout est inconcevable la tranquillité de ceux qui, faisant profession de croire un paradis et un enfer, passent leur vie dans le crime, comme si l'avenir ne les regardoit pas, ou comme si une vie passée dans le crime, pouvoit jamais leur procurer autre chose qu'un avenir malheureux! Ah! voici, grand Dieu, ce qui les rassure ; voici la cause de cette affreuse tranquillité. Les maux dont vous les menacez, sont des maux à venir ; ils ne sont pas présents ; il est rare que vous sortiez de votre secret en cette vie. Vos jugements sont redoutables ; mais ce n'est guère en cette vie que vous les exercez ; presque toujours ici-bas le sort des méchants paroît à l'extérieur plus heureux que celui des Justes ; vous les laissez s'engraisser comme des victimes pour le jour de vos vengeances. Pour craindre avec fruit des maux qui ne se feront sentir qu'après cette vie, il ne suffit pas de les croire, il faudroit les croire d'une foi vive ; et la foi de la plupart des hommes n'est qu'une foi morte et sans action. Uniquement frappés des objets sensibles, tout ce qu'ils ne voient pas, ne fait sur eux aucune impression : sacrifier à la crainte d'un mal futur qu'ils ne voient point, qu'ils ne sentent point, le présent qu'ils voient, qu'ils tiennent, dont ils jouissent, leur paroît le comble de la folie. En vain leur représente-t-on que ce

présent dans lequel ils renferment toute leur félicité, est si court qu'il ne mérite pas qu'on s'y attache ; que l'espace de notre vie, durât-elle mille ans et des millions d'années, comparé à l'éternité, est moins qu'un point imperceptible dans une étendue immense; que c'est donc vers cette éternité, que nous devons porter toutes nos vues, et prendre des mesures efficaces pour y être heureux. Ils croient ces vérités ; mais cette foi morte ne les empêche pas de se jeter tête baissée, avec une espèce de férocité, sans crainte, sans espérance, dans cet avenir où leur sort va être fixé pour toute l'éternité.

Ne permettez pas, ô mon Dieu, que ces vérités terribles trouvent la même insensibilité dans mon cœur ; et quoique vos jugements me remplissent déjà de frayeur, augmentez cette crainte salutaire, plutôt que de l'affoiblir. Ranimez en moi, ô mon Dieu, la foi de vos jugements. Que les délais dont vous usez en cette vie envers ceux qui vous offensent, qui sont un dernier trait de votre miséricorde, quoiqu'ils ne servent le plus souvent qu'à les endurcir, ne me fassent pas moins redouter votre justice, que si un châtiment subit suivoit chaque infraction de votre loi. Que la foi qui a la force de rendre présentes les choses futures, me transporte dès cette heure devant votre tribunal redoutable. Eh ! ce moment peut-il être éloigné,

puisque l'intervalle qu'il y a entre la vie la plus longue et la mort, est toujours si court ? Que la crainte du compte que vous m'y ferez rendre, surmonte toutes les répugnances que je trouve en moi pour marcher dans la voie étroite, quoique je reconnoisse qu'elle seule peut me mener à vous. Et si mon cœur, ce cœur si foible, séduit par les fausses apparences de bien et de plaisir que le monde ne cesse de faire briller à mes yeux, étoit tenté de retourner en arrière, et de se rengager dans les voies empestées du siècle; que la terreur de vos jugements, ô mon Dieu, étouffe en moi ces désirs naissants; qu'occupé sans cesse du compte rigoureux que vous me demanderez peut-être demain, peut-être, hélas! dès aujourd'hui, de tout ce que j'aurai dit, fait et pensé de contraire ou de conforme à votre loi, je m'y prépare sans cesse; et que je ne mette au nombre des jours heureux de ma vie, que ceux où j'aurai travaillé efficacement à me rendre mon juge favorable.

Mais, ô mon Dieu, est-ce là le seul effet que l'attente de votre jugement doit produire en moi, de me remplir de terreur? Si ce jour sera le jour de vos vengeances à l'égard des pécheurs, ne sera-t-il pas pour les Justes le jour de vos miséricordes et de leur triomphe? Si dans ce jour où l'univers entier doit comparoître devant votre tribunal, pour y entendre la décision de son sort éternel,

vous y serez un juge terrible et sans miséricorde pour les méchants, si vous n'y aurez pour eux que des foudres et des tonnerres; n'y serez-vous pas un père tendre, affable, prévenant pour vos élus? et ne leur prodiguerez-vous pas tous vos trésors et toutes vos richesses? et cette espérance ne doit-elle pas me faire mépriser, détester le monde avec toutes ses vanités et ses faux biens ; me remplir d'ardeur pour la vertu, et me faire supporter avec joie toutes les peines et les difficultés qui l'accompagnent? Grand Dieu! si j'ai le bonheur d'être du nombre de ceux sur qui vous répandrez vos miséricordes, pourrai-je regretter alors ce qu'il m'en aura coûté de dégoût, d'ennui, de gêne, de contradiction pour ne pas m'écarter de cette voie étroite que les pas de votre Fils adorable nous ont tracée? A la vue de cette éternité bienheureuse, de cet océan de délices dans lequel je me verrai tout prêt d'entrer, trouverai-je, ô mon Dieu, que vous m'ayez fait acheter trop chèrement, ou attendre trop long-temps le prix et la récompense de ma fidélité? Mon cœur pourra-t-il suffire aux transports de ma reconnoissance pour un Dieu qui ne consulte que sa bonté et sa magnificence, dans la manière de récompenser le peu que j'ai fait pour lui, où j'ai toujours mêlé tant de foiblesse et d'imperfection? Que me paroîtront alors les discours de ces insensés, qui me répètent sans

cesse que la vie ne nous est donnée que pour en jouir ; que c'est la perdre, de ne l'employer qu'aux exercices de la piété et de la religion ? Ah ! si je pouvois penser maintenant, comme je penserai dans ce moment ; que le monde me paroîtroit vil et haïssable ! que tout ce qui a quelque apparence de mal me seroit odieux ! que je trouverois de charmes dans la vertu ! combien la pratique des devoirs les plus pénibles qu'elle me prescrit, me seroit-elle facile, douce, délicieuse !

Grand Dieu ! gravez donc dès à présent dans mon ame ces vérités si propres à me consoler dans cette vallée de larmes, et à me faire avancer dans la vertu : elles ne doivent effrayer que ceux qui vous abandonnent, Dieu de mon cœur, mon tout, source unique de tous les biens ; que toujours présentes à mon esprit, elles me servent de préservatif contre les censures du monde, contre la séduction de ses exemples, et les charmes trompeurs de ses faux biens, sur-tout contre tant de maximes diaboliques auxquelles il veut assujétir vos serviteurs fidèles, parce qu'un usage universel les autorise ; comme si le mensonge pouvoit jamais prescrire contre la vérité, et mériter nos hommages !

℣. 7 *et* 8. *Eloquia Domini, eloquia casta; argentum igne examinatum, probatum terræ, purgatum*

℣. 7 et 8. Les paroles du Seigneur sont des paroles chastes et pures ; c'est comme un argent éprouvé au

septuplum: Tu, Domine, servabis nos, et custodies nos à generatione hâc in æternum.

feu, purifié dans le creuset, et raffiné sept fois. C'est vous, Seigneur, qui nous garderez, et qui nous mettrez éternellement à couvert de cette nation corrompue.

Que je le comprenne bien, ô mon Dieu, que les maximes et les usages du monde ne seront qu'erreur et corruption, puisqu'ils sont opposés à votre loi, cette loi si vraie, si pure et si sainte; qu'ainsi les prendre pour la règle de ma conduite, c'est m'engager visiblement dans un chemin qui ne peut aboutir qu'à la perdition et à la mort; car l'erreur pourroit-elle jamais me conduire au véritable bien? la vérité sans aucun mélange de faux, ne se trouve que dans votre loi sainte. Eh! pourriez-vous nous enseigner la fausseté, vous qui êtes le Dieu de vérité, et la vérité même? Que je marche donc dans la voie qu'elle me trace; car la voie de la vérité ne peut manquer de me conduire à vous, qui êtes le seul véritable bien. Que je la consulte dans tous mes doutes; que je condamne ce qu'elle condamne; que j'approuve ce qu'elle approuve; que j'aime ce qu'elle m'ordonne d'aimer. C'est par-là, ô mon Dieu! que vous me sauverez; et que me faisant éviter les écueils que l'on rencontre dans cette mer orageuse du siècle, malgré les orages et les tempêtes que le monde y

excite contre vos serviteurs, vous me ferez enfin arriver au port du salut et de la félicité.

℣. 9. *In circuitu impii ambulant ; secundùm altitudinem tuam multiplicasti filios hominum.*

℣. 9. **Les impies nous environnent de toute part ; et vous en laissez croître le nombre par un effet de la profondeur de vos jugements.**

Oui, mon Dieu, j'ai grand besoin de me tenir attaché invariablement à la vérité de votre loi, et de la consulter sans cesse. Les efforts que fait le monde pour me séduire, sont continuels : les moyens dont il se sert pour réussir sont infinis ; et à chaque pas que je fais, je le trouve, ce monde séducteur, acharné à ma perte, sans qu'il me soit possible de m'en séparer entièrement. Car, mon Dieu, si les méchants faisoient un peuple à part et distingué des Justes, je n'aurois qu'à ne pas rechercher leur société, pour me garantir de leur séduction. Si leur nombre étoit peu considérable, l'impression que feroit sur moi l'exemple contraire du plus grand nombre, rendroit au moins leur séduction moins dangereuse. Si du moins ils étoient tous distingués de vos serviteurs par quelque caractère visible et non équivoque, je pourrois m'en donner de garde et me précautionner contre leurs artifices, quoique obligé de vivre au milieu d'eux. Mais hélas ! les méchants vivent au milieu des gens de bien, et confondus avec

eux, ils sont leurs parents et leurs amis; le nombre en est si grand, que les bons, comparés avec eux, sont comme ces grains de raisin épars çà et là, qui ont échappé à l'attention et à l'avidité du vendangeur. Souvent loin qu'on puisse les démêler pour s'en garantir, ils couvrent des vices réels sous l'apparence de tant de vertus, qu'il est presque impossible de les reconnoître et de s'en défier : et ce sont-là, ô mon Dieu, les plus dangereux de tous. Ceux qui font une profession ouverte de désordre ou d'irréligion, sont peu à craindre pour vos serviteurs. Mais qu'il est difficile de se défendre de ceux qui paroissent d'accord avec nous sur les devoirs essentiels, qui condamnent hautement tout ce qui est grossier et visiblement mauvais! A les entendre, ils seroient bien fâchés de nous porter à faire le mal et à violer vos commandements : ils ne sont pas moins jaloux que nous du salut de leur ame; mais ils croient pénétrer mieux que nous l'esprit de votre loi : ils pensent que nous sommes trop alarmés de votre justice, et que nous ne faisons pas assez de fonds sur vos miséricordes infinies. Voilà, ô mon Dieu, le monde le plus dangereux pour les gens de bien. Il n'attaque pas la vertu de front; il sent bien qu'il seroit rebuté. Il se contente d'abord de l'affoiblir; tantôt en lui faisant retrancher chaque jour quelque chose de ses pratiques ordinaires,

tantôt en lui jetant adroitement dans l'esprit des doutes sur les règles de conduite et sur les maximes qui lui avoient paru jusqu'alors incontestables; il lui fait entendre qu'il faut donc damner tous les hommes, si la voie austère dans laquelle elle a marché jusqu'à ce jour, est là seule qui puisse mener au ciel, puisqu'elle y marche presque seule. Enfin il opère si efficacement, qu'il vient à bout de ne laisser plus à vos serviteurs qu'une apparence de piété, et de leur en ôter toute la réalité.

Au milieu de tant de piéges dressés avec tant d'artifice, mon salut, ô mon Dieu, ne peut être que l'ouvrage de vos mains; et ma perte est inévitable, si vous m'abandonnez un moment à ma propre foiblesse.

PSAUME XII.

Prière d'une ame que la grace sollicite depuis long-temps de renoncer à ses habitudes criminelles, et de se donner entièrement à Dieu.

℣. 1. *Usquequò, Domine, oblivisceris me in finem? usquequò avertis faciem tuam à me?*

℣. 1. Jusques à quand enfin, Seigneur, m'oublierez-vous? Jusques à quand détournerez-vous vos yeux de dessus moi.

Grand Dieu, vous voyez les tristes agitations et les remords continuels que ma vie criminelle et

mondaine ne cesse d'exciter dans mon ame. J'y reconnois, ô mon Dieu, les marques de votre infinie bonté, qui ne veut pas permettre que je vive tranquille dans cet état d'infidélité. Combien de pécheurs moins coupables que moi, grand Dieu! croupissent sans remords dans le crime, ne daignent pas même lever les yeux quelquefois vers vous, et tâcher du moins de vous fléchir par quelques foibles désirs d'une vie chétienne! Votre miséricorde, grand Dieu, me dispute cet affreux bonheur. Le crime laisse dans mon cœur une amertume qui empoisonne tous mes plaisirs. J'ai beau les diversifier, je ne diversifie que mes remords et ma tristesse secrète : le reproche de la conscience me suit partout, et je traîne partout avec moi le désir stérile de finir mes désordres, et la honte d'y persévérer encore. Mais, grand Dieu, ces désirs toujours renaissants au fond de mon cœur, et toujours inutiles pour ma conversion, ne me rendent-ils pas plus coupable à vos yeux? vos inspirations saintes dont j'abuse depuis si long-temps, et qui sont toujours suivies des mêmes égarements, ne seroient-elles pas de nouveaux titres que votre justice se prépare pour ma condamnation? Ne semble-t-il pas, grand Dieu, que vous ne vous souvenez de moi que dans votre colère, puisque les sollicitations de votre grace, dont vous me favorisez sans cesse, ne font qu'a-

jouter à mes désordres l'abus et le mépris ingrat des secours que vous ne cessez de m'offrir pour en sortir? Me laisserez-vous, grand Dieu, jusqu'à la fin, rempli de bons désirs, et vuide d'œuvres saintes? oublierez-vous encore long-temps le danger de mon état? ne me regarderez-vous que pour voir dans mon cœur vos graces toujours méprisées, et mes passions toujours victorieuses de vos graces? Jetez sur moi, grand Dieu, ce regard de miséricorde qui inspire le désir de vous aimer et de vous servir, et qui fait qu'en même temps on vous sert et on vous aime. Ne vous contentez pas de troubler mon ame par les remords du crime; purifiez-la par l'amour effectif de la justice et de la vertu. Souvenez-vous de moi; mais de sorte que je ne vous oublie plus, ô mon Dieu, mon bien souverain et mon unique bonheur! Montrez-moi votre face adorable, vos vérités éternelles, votre sainteté, votre justice, votre bonté incompréhensible pour l'homme; et que ces grands objets, toujours présents à mon ame, ferment pour toujours mes yeux à tous les objets frivoles et contagieux du monde et des passions.

℣. 2. *Quamdiù ponam consilia in anima mea: dolorem in corde meo per diem!*

℣. 2. Jusques à quand, flottant entre mille résolutions, passerai-je les jours entiers dans la douleur?

N'est-il pas temps enfin, grand Dieu, que ces désirs stériles de sortir du crime soient suivis d'un

retour sincère vers vous? Passerai-je tout le jour de la vie présente à former des projets de conversion, et à persévérer toujours dans les mêmes foiblesses? Ce moment heureux qui changera mon cœur, qui brisera mes chaînes, qui finira mes égarements, qui commencera ma pénitence; ce jour heureux, grand Dieu, ne viendra-t-il jamais? Si je vivois tranquille dans les engagements du monde et des passions, le délai que j'apporte à me donner à vous, ô mon Dieu, seroit moins étonnant. Mais vous qui sondez les cœurs, vous voyez que la douleur, le trouble et les remords habitent toujours dans le mien avec le crime. Au sortir même de l'ivresse des plaisirs, le ver dévorant se réveille, me déchire le cœur, me rend sombre, triste, inquiet; et je me reproche les chutes mêmes que j'aime, et que je cherche. O mon ame! faut-il tant délibérer pour vous assurer un bonheur éternel? peut-on différer un seul moment une démarche d'où dépend la décision de votre éternité, et qu'on manque toujours quand on la diffère? J'ai couru avec joie et sans perdre un moment me jeter dans le précipice, sans y regarder; et quand il s'agit de sortir de cet abîme, ô mon Dieu, je balance à accepter la main miséricordieuse que vous me tendez pour me retirer du gouffre: je me figure mille obstacles chimériques qui m'arrêtent, qui m'épouvantent, qui me retiennent

dans le fond de l'abîme ; et rien n'avoit été capable ni de m'arrêter, ni de m'effrayer en m'y précipitant.

℣. 3. *Usquequò exaltabitur inimicus meus super me ? respice et exaudi me, Domine, Deus meus.*

℣. 3. Jusqu'à quand mes ennemis se prévaudront-ils de ma foiblesse ? Seigneur mon Dieu, considérez l'état où je suis, et exaucez ma prière.

Faut-il, grand Dieu, que l'ennemi de mon salut l'emporte encore sur vous dans mon cœur? exercera-t-il encore long-temps cet empire honteux sur ma foiblesse? Il n'ignore pas ces penchants de vertu qui me rappellent à vous ; ces traits de lumière et de miséricorde partis de votre sein, et répandus dans mon ame, qui me montrent sans cesse, et les biens que je perds, et les maux que je me prépare. Faut-il, grand Dieu, que votre protection et les secours dont vous me favorisez, le rendent plus fier et plus insolent de ma défaite? Il ose se mesurer avec vous dans mon cœur. O mon Dieu, la profonde confusion dont je me sens pénétré, me permettra-t-elle de confesser en votre présence que mon cœur n'est plus qu'un théâtre de honte pour vous, où vous prenez ma défense, mais où la victoire demeure toujours à mon ennemi? Mais je me trompe, grand Dieu, mon ame n'est un lieu d'opprobre et de confusion que pour moi seul; c'est moi seul qui

prête des armes au démon, et qui le rends maître de mon cœur : c'est ma foiblesse seule qui fait toute sa force. Son règne en moi est le seul ouvrage de mes passions : il ne faut qu'un seul de vos regards puissants pour l'abattre et le chasser d'un lieu qui vous appartient, qui vous est consacré, et qui doit être votre temple et votre demeure éternelle. Que tardez-vous donc, grand Dieu! mes maux pressent : plus j'avance dans ma course, plus je m'égare et m'éloigne de vous : plus je diffère de recourir au remède, plus mes plaies vieillissent et deviennent incurables : plus je me promets un changement, moins je prends de mesures efficaces pour changer. Mes désirs d'une vie plus chrétienne ne font que m'endormir et me calmer dans mes désordres ; et mes projets continuels d'un repentir à venir, ne sont qu'un artifice ordinaire des passions qui conduisent toujours par-là à l'impénitence. Voilà, grand Dieu, l'état déplorable de mon ame. Jetez sur elle un regard puissant de miséricorde, et vous en ferez une créature toute nouvelle. Voyez, ô mon Dieu, ce qu'elle vous a coûté, les graces infinies dont elle a abusé, les foiblesses honteuses où elle a jusqu'ici persévéré, les cris continuels de sa conscience qu'elle a toujours méprisés, les penchants de vertu que vous aviez mis en elle, et qu'elle a comme forcés de se livrer au vice. Plus je vous

expose ses ingratitudes et ses infidélités, plus vous voyez le besoin qu'elle a de vos regards et de vos miséricordes infinies. Je les attends, grand Dieu ; je suis indigne de lever les yeux vers vous et de vous les demander ; mais l'extrémité de mes maux vous les demande. Ce ne sont plus des maux que j'aime, je n'en sens plus que la honte et le danger. Ouvrez vos oreilles, grand Dieu, à cette voix de ma confusion et de ma douleur.

℣. 4. *Illumina oculos meos, ne unquam obdormiam in morte; nequandò dicat inimicus meus, prævalui adversùs eum.*

℣. 4. Eclairez-moi, afin que découvrant l'artifice de mes ennemis, je puisse éviter le coup de la mort qu'ils me destinent, et qu'ils ne puissent pas dire : Enfin, nous l'avons abattu.

Je me suis flatté jusqu'ici, Seigneur, qu'enfin je prendrois tout de bon le parti de mener une vie chrétienne ; cette illusion a toujours calmé mes remords, et je continuois plus tranquillement mes crimes. C'est une erreur qui séduit, et précipite enfin dans un malheur éternel toutes les ames infidèles : car est-il un seul pécheur, ô mon Dieu, qui se propose de mourir dans l'impénitence ? Tous se promettent leur conversion, et par-là tous presque meurent impénitents. Ne permettez plus, grand Dieu, qu'une illusion si grossière m'aveugle, et me fasse prendre le change sur mes intérêts éternels. Eclairez les ténèbres dont mon ame est encore environnée, et qui re-

prennent sans cesse le dessus, sur les traits de lumière dont vous me favorisez. Je vois clair en certains moments sur le danger inséparable du délai de ma pénitence. Je me dis à moi-même, que la mort surprend toujours, avant qu'on ait commencé. Mais le monde, mais les passions élèvent bientôt de nouveaux nuages autour de mon cœur, et font évanouir ce rayon de lumière. Je me replonge dans les ténèbres de ma première sécurité. Grand Dieu, dissipez-les de manière qu'elles ne puissent plus reparoître : ou plutôt purifiez la terre de mon cœur, qui est le fond bourbeux d'où ces brouillards sortent sans cesse. Ouvrez-moi les yeux; rapprochez-en vos jugements terribles sur les ames qui diffèrent leur conversion, afin que la mort ne me surprenne pas, comme elles, dans le crime, et dans des projets à venir, et toujours inutiles de pénitence. C'est alors, grand Dieu, c'est dans ce dernier moment, où le délai de la conversion conduit toujours le pécheur, que le démon qui l'avoit toujours flatté de l'illusion d'une conversion à venir, triomphe du succès de ses artifices. C'est alors que voyant le pécheur prêt à expirer, et tous ses vains projets de pénitence rendus inutiles par la surprise de la mort ; c'est alors qu'il le regarde comme une proie qui ne peut plus lui échapper, et qu'il s'applaudit de sa victoire. Grand Dieu! faites que je

ne lui donne jamais ce sujet affreux de triomphe et d'allégresse. Que les projets dont je m'abuse depuis si long-temps, se changent aujourd'hui en des démarches sincères de repentir: que je ne renvoie plus à un lendemain qui n'arrive jamais; et que le dernier moment qui terminera ma course, ne commence pas par des regrets et des larmes éternelles, inutiles alors à l'ame impénitente, indignes de votre gloire et injurieuses même à votre clémence.

℣. 5. *Qui tribulant, exultabunt si motus fuero: ego autem in misericordia tua speravi.*

℣. 5. Ceux qui me persécutent seront ravis de joie si je suis ébranlé: mais pour moi, j'ai une ferme espérance en votre miséricorde.

Mon changement, ô mon Dieu, va m'attirer des dérisions de la part du monde. Les complices mêmes de mes passions seront les premiers censeurs de ma nouvelle vie. Car, ô mon Dieu, l'amitié des hommes pécheurs n'est pas plus solide que les passions elles-mêmes qui la forment. Ils applaudissoient à mes égarements; ils donnoient à mes vices les noms honorables de la vertu; et ils vont avilir les dons inestimables de votre grace par des titres de mépris et de risée. Toutes mes démarches vont devenir le sujet de leur attention et de leur plus impitoyable critique. S'ils me surprennent seulement en certains moments d'inat-

tention inévitables aux plus justes, ce sera pour eux un sujet de joie et de triomphe. S'ils découvrent en moi des foiblesses que mes désordres passés n'auront que trop laissées dans mon ame, ils en feront des réjouissances publiques; ils me croiront déjà ébranlé, et tout près de revenir à eux. Quel spectacle agréable pour eux, ô mon Dieu, si j'étois assez malheureux que de retomber, et s'ils pouvoient être témoins de ma chute! Il ne tiendra ni à leur séduction, ni à leurs instances, ni à leurs dérisions insensées, que je ne rentre dans l'égarement de mes premières voies. Mais, ô mon Dieu, vous soutiendrez en moi l'ouvrage de vos miséricordes. Vous n'avez cessé de m'avertir jusqu'ici par des inspirations secrètes : vous m'avez poursuivi avec une bonté constante, lorsque je vous fuyois : m'abandonneriez-vous, grand Dieu, lorsque je serai revenu à vous? Mes crimes ne pouvoient suspendre vos secours et votre protection sur mon ame : mon repentir et mes larmes m'en rendroient-elles plus indigne? Vous ne m'avez pas rejeté lorsque je ne voulois pas de vous, et que j'étois l'adorateur insensé du monde ; ne voudriez-vous plus de moi, lorsque je serai uniquement à vous, et que vous serez mon Dieu et mon unique partage? Si je ne consultois que ma foiblesse et mon inconstance, je devrois sans doute tout craindre de mon cœur. Le long empire

que les passions ont eu sur moi, ne sera pas sitôt affoibli : les penchants malheureux qui m'entraînoient au vice, se réveilleront à la présence des objets qui les allumoient : j'aurai de rudes combats à soutenir. Mais, grand Dieu, que peut-on craindre, quand on combat avec vous? Vous connoissez mes besoins et mes misères : si la nouvelle voie où vous me faites entrer, offre trop de difficultés à ma foiblesse, et que la lassitude me décourage, vous me porterez sur vos aîles, vous me mettrez sur vos épaules, comme le bon pasteur; vous ne vous éloignerez pas de moi. Cette confiance, qui me soutient, ne sera pas confondue, parce que je ne la mets pas en moi-même, mais dans vos miséricordes.

℣. 6. *Exultabit cor meum in salutari tuo ; cantabo Domino qui bona tribuit mihi, et psallam nomini Domini altissimi.*

℣. 6. J'aurai la joie, Seigneur, de me voir délivré par votre secours. Je chanterai les louanges de mon bienfaiteur, et je célébrerai le nom du Très-Haut.

Mais, grand Dieu, ce n'est pas ici le moment de m'occuper de mes craintes et de mes défiances. En ce moment heureux, où vous venez de changer mon cœur, où je sens tomber les chaînes honteuses dont il étoit lié ; en ce moment qui commence ma délivrance et mon salut, je ne dois être sensible qu'au bienfait inestimable de votre grace. Mes larmes et mon repentir doivent être

mêlés de transports de joie et de reconnoissance. Vous m'avez retiré de l'abîme, grand Dieu : vous êtes le Très-Haut, et vous seul pouviez opérer ce prodige. Que ma bouche ne s'ouvre plus que pour bénir votre saint nom, et célébrer les triomphes de votre grace. Vous comblez de vos faveurs la plus indigne de vos créatures, ô Bienfaiteur adorable et magnifique! Que les pécheurs sont à plaindre, de ne pas connoître l'excès de votre bonté envers les ames qui reviennent à vous, et de se disputer si long-temps la consolation de rentrer dans votre sein paternel, de goûter la paix et la joie qu'ils cherchent en vain, et qu'ils ne sauroient jamais trouver dans le crime!

PSAUME XIII.

Prière d'une ame qui s'afflige devant Dieu, sur l'esprit d'incrédulité et d'irréligion, si répandu aujourd'hui dans le monde.

℣. 1. *Dixit insipiens in corde suo : Non est Deus.*

℣. 1. Les insensés ont dit dans leur cœur : Il n'y a point de Dieu.

L'IMPIÉTÉ, ô mon Dieu, commence toujours par le cœur. Dès que l'homme s'est livré aux passions les plus honteuses, et qu'il les a poussées jusqu'aux excès les plus énormes, il cherche à se les justifier à lui-même, en se disant en secret,

que vous n'êtes point, vous, grand Dieu, par qui tout existe. Ce n'est pas dans sa raison, que ses doutes sur votre Etre adorable naissent; vous y avez mis un rayon de lumière qui vous montre partout à l'homme, et qui lui fait porter partout avec lui le témoignage intime et ineffaçable de la divinité : c'est dans la dépravation de son cœur: il désire que vous ne soyez point : il s'efforce de se le persuader, il se fait même un honneur affreux d'en paroître convaincu; il insulte avec dédain à la crédulité de ceux qui sont effrayés de ses blasphêmes. Mais c'est un imposteur: sa bouche toute seule vous renonce, et publie que vous n'êtes rien; tandis que sa raison vous reconnoît, et malgré lui vous rend hommage. Se peut-il, ô mon Dieu, que l'homme soit capable de tomber dans cet abîme d'extravagance? Il voudroit anéantir l'idée de votre être dans l'esprit des autres hommes; et il ne peut effacer celle qu'il porte au-dedans de lui-même. Il prêche l'impiété; et il ne peut réussir à devenir lui-même totalement impie. Il s'érige en docteur de l'athéisme; et il n'en est pas encore un disciple bien affermi. Aussi, grand Dieu, il ne peut soutenir long-temps ce contraste où éclatent également l'extravagance et l'impiété. Il est effrayé de se révolter tout seul contre tout le genre humain, et de se trouver seul dans l'univers qui ne veuille et ne connoisse point de

Dieu. Il parle le langage de tout le reste des hommes ; il confesse que vous êtes ; mais en vous laissant votre être, il en ôte tout ce qui vous rend souverainement sage, juste et adorable ; il se fait un Dieu de sa façon. Il vous dispute la gloire d'avoir tiré le monde du néant, et le soin de le gouverner. Il vous laisse comme une idole oisive sur le trône de votre majesté, ne prenant aucune part de ce qui se passe dans l'univers ; et abandonnant au hasard et au concours fortuit des causes secondes, les destinées des hommes. Il se persuade que vous ne leur avez jamais parlé, ni par vous-même, ni par vos prophètes, ni dans les derniers temps par la bouche de votre Fils. Il regarde toutes les religions, comme le fruit des préjugés et de la superstition des peuples. L'histoire même des merveilles que vous avez opérées en faveur de l'ancien peuple, pour y conserver la connoissance de votre nom, ne lui paroît qu'un récit fabuleux, inventé pour flatter la vanité, et amuser la crédulité d'une nation grossière et superstitieuse. L'établissement même de votre Evangile, grand Dieu, les prodiges qui ont éclaté à la face de tout l'univers, les travaux des hommes apostoliques, et de tant de martyrs, qui ont purgé le monde de l'idolâtrie, et répandu partout la sainteté et la sagesse de votre doctrine : tant d'événements merveilleux où votre puissance se manifesta d'une manière si

visible, ne sont, selon lui, que le projet insensé d'un petit nombre d'hommes, ou crédules, ou imposteurs.

Des hommes crédules ou imposteurs, grand Dieu, qui cependant ont eu la force d'imposer silence à tout ce qu'il y avoit de plus sage et de plus éclairé sur la terre, de changer la face de l'univers, de rendre témoignage par les tourments les plus affreux, et par leur mort, à la vérité, et au Dieu qui les envoyoit; de corriger les hommes des vices et des déréglements publics où ils croupissoient depuis long-temps; et d'annoncer la doctrine la plus sage, la plus sainte, la plus sublime, la plus conforme aux besoins de l'homme, la plus opposée à ses passions; en un mot, la plus digne de l'Etre souverain, dont on eût jamais ouï parler sur la terre. Voilà, ô mon Dieu, la sagesse tant vantée; c'est-à-dire, le délire le plus méprisable, de ce que le monde appelle *esprits forts*, et dont le nombre en ces jours de perversité, se multiplie de plus en plus parmi votre peuple.

℣. 2. *Corrupti sunt et abominabiles facti sunt in studiis suis; non est qui faciat bonum, non est usque ad unum.*

℣. 2. C'est qu'ils sont esclaves des plus infâmes et des plus abominables désirs, et qu'il n'en est pas un seul qui fasse le bien.

Aussi, grand Dieu, il n'y a qu'à regarder leurs mœurs, pour avoir horreur de leur doctrine impie. En vain ils veulent nous persuader que la force

et la supériorité seule de la raison les a élevés au-dessus des préjugés vulgaires, et fait prendre le parti affreux de l'incrédulité; c'est la foiblesse et la dépravation seule de leur cœur. Leur vie déshonore non-seulement la religion, mais même l'humanité. Les vices les plus infâmes ne sont pour eux que des penchants innocents que la nature nous transmet, et que la nature justifie. Les désirs les plus abominables, dès que leur cœur corrompu les a formés, n'ont pas besoin d'autre titre pour être légitimes. Les passions que chacun trouve en soi, sont pour eux la seule règle infaillible et immuable que la première institution de la nature a laissée aux hommes. Ils regardent les violences que l'homme juste se fait pour les réprimer, comme une contrainte injuste qu'on exerce envers l'humanité, et une tyrannie qui la prive des droits qui sont nés avec elle. Ainsi toute leur vertu se borne à se livrer sans réserve à tout ce que la profonde corruption de leur cœur demande d'eux, de peur de contredire ou de contraindre la nature en ne s'y livrant pas. Ils affectent quelquefois les dehors de la sagesse et de la régularité; c'est pour s'accommoder aux préjugés communs: mais ils se moquent en secret de l'estime que la prévention des hommes attache aux dehors mêmes de l'innocence et de la vertu. On nous vante souvent leur probité, et les maximes sévères d'honneur dont

ils se piquent ; mais, grand Dieu, quelles vertus même humaines peuvent rester dans des hommes qui se croient permis tout ce qu'ils désirent, qui regardent les crimes les plus honteux comme des penchants innocents, qui ne croient rien devoir qu'à eux-mêmes, qui sont persuadés que vous regardez d'un œil égal les vices et les vertus, et qui ne connoissent d'autre règle de leurs mœurs que les passions mêmes qui en font tout le déréglement et tout le désordre ? Plus ils sentent que leur vie les rendroit l'opprobre des autres hommes, si elle étoit connue, plus ils affectent au-dehors de modération et de philosophie. Ils se piquent des vertus extérieures qui honorent la société. Ils veulent passer pour amis fidèles, rigides observateurs de leurs promesses ; ils font une vaine ostentation de droiture et de sincérité ; mais il n'en est pas un seul, ô mon Dieu, qui ne soit en secret dévoué à tous les vices ; pas un qui ne soit parjure et trompeur, quand il peut l'être sûrement, et sans que sa gloire en souffre ; pas un qui soit capable de faire un bien, si son intérêt ou sa réputation ne l'exigent ; pas un enfin qui se refuse un crime utile ou agréable, qui ne pourra jamais être connu que de lui seul. Qu'ils nous reprochent après cela, d'un air insultant, notre crédulité et notre déférence puérile aux préjugés vulgaires : heureuse crédulité, grand Dieu ! qui nous apprend à vous

craindre, à vous servir, à vous aimer, à obéir à vos lois saintes et justes, à régler nos mœurs par elles, à être charitables envers nos frères, patients dans les injures, soumis dans les afflictions, modestes dans la prospérité, fidèles à nos maîtres, affables à nos inférieurs, équitables envers tous les hommes. Conservez-moi, grand Dieu, cette sainte crédulité qui me soumet à vos lois adorables, et inspirez-moi toujours toute l'horreur que mérite une impiété qui rend l'homme le vil esclave de toutes ses passions, et le jouet éternel des variations bizarres et honteuses de son propre cœur.

℣. 3 *et* 4. *Dominus de cœlo prospexit super filios hominum, ut videat si est intelligens aut requirens Deum. Omnes declinaverunt, simul inutiles facti sunt: non est qui faciat bonum, non est usque ad unum.*

℣. 3 et 4. Le Seigneur, du haut du ciel, a regardé ces criminels enfants des hommes pour voir si quelqu'un d'eux n'ouvroit pas enfin les yeux, et ne se mettoit pas en devoir de retourner à lui. Mais non, ils s'éloignent toujours de plus en plus du sentier de la justice : ils ne sont plus bons à rien : il n'en est pas un seul dont on puisse attendre autre chose que des fruits d'iniquité.

Oui, grand Dieu, vous regardez pourtant encore du haut du ciel ces ennemis de votre vérité et de votre gloire ; vous voulez bien jeter encore sur eux quelques regards de miséricorde. Vous

troublez souvent leur fausse sécurité par des impulsions secrètes de votre grace. Vous attendez qu'ils ouvrent enfin les yeux à l'abîme qu'ils se creusent eux-mêmes ; qu'ils sentent enfin l'extravagance d'une raison qui met toute sa gloire dans une affreuse singularité, et à se former des systêmes monstrueux et bizarres, plus incompréhensibles que les mystères mêmes de la foi. Vous attendez que l'excès même de leur frénésie les ramène à l'intelligence de la vérité, qui crie encore du fond de leur cœur, cette vérité que tous les efforts de leur impiété n'ont pu étouffer. Vous attendez que détrompés par les horreurs secrètes que l'incrédulité laisse dans leur ame, et que toute leur prétendue fermeté ne peut calmer ; vous attendez, ô Dieu, dont les miséricordes sont plus merveilleuses que toutes vos autres œuvres, qu'ils cherchent enfin le bonheur et le véritable repos, non en doutant si vous daignez être témoin de leurs crimes ; mais en vous appelant dans leur cœur, après en avoir banni les vices qui vous en éloignent, et qui en vous éloignant d'eux, les laissent à eux-mêmes livrés à la tyrannie et à toute la fureur de leurs passions. Mais vous l'attendez en vain : l'impiété mène dans des routes si égarées, que le retour en est très-rare. On revient des foiblesses de l'âge : l'on ne revient guère de la dépravation impie de la raison. Les années mû-

rissent les passions ; mais l'orgueil de l'incrédulité renaît et se fortifie avec les années. Plus les années deviennent sérieuses, plus elles donnent du crédit et une sorte de bon air à la philosophie de l'impiété ; et la vieillesse est le temps où l'impie s'en fait plus d'honneur, et où elle lui attire aussi plus d'éloges de la part de ses imitateurs. Vous les cherchez en vain, grand Dieu, ces hommes insensés : ils prennent les remords et les terreurs secrètes que votre grace excite encore dans leur ame, pour des restes de préjugés vulgaires que l'éducation a laissés en eux, et que les réflexions ne peuvent plus effacer. Ils deviennent comme inutiles à tous vos desseins de miséricorde ; inutiles à leurs frères, puisqu'ils ont secoué le lien de la religion qui les unissoit à eux ; inutiles à la société, qu'ils regardent comme un amas de créatures que le hasard a assemblées, et où chacun n'a point d'autre loi que soi-même ; inutiles à la patrie, puisqu'ils envisagent l'autorité publique comme une usurpation sur la liberté des hommes ; inutiles à leurs proches, puisqu'ils croient que les titres de père, d'enfant, de frère, d'époux, sont des titres qui n'engagent à rien, à moins que l'inclination aveugle n'en ratifie les devoirs : enfin inutiles à eux-mêmes, puisque la raison que vous leur avez donnée, ô mon Dieu, pour vous connoître, est la lumière même dont ils abusent pour

vous disputer toutes vos perfections adorables : hommes inutiles et inhabiles à tout bien ; hommes contagieux, l'opprobre de la religion et de la société, qui ne devroient trouver aucun asile sur la terre, et qui trouvent cependant, ô mon Dieu, au milieu d'une nation qui fait gloire de confesser votre saint nom et les vérités de votre doctrine, des apologistes et des admirateurs.

℣. 5. *Sepulchrum patens est guttur eorum, linguis suis dolosè agebant; venenum aspidum sub labiis eorum.*

℣. 5. Leur bouche, comme l'ouverture d'un sépulcre, fait bientôt apercevoir la corruption de leur cœur; leur langue est dévouée au mensonge : ils cachent sous leur parole le poison le plus subtil.

Leur bouche, semblable à un sépulcre plein d'infection et de pourriture, ne s'ouvre que pour exhaler toute la corruption de leur cœur. Les blasphêmes les plus affreux sont devenus leur langage ordinaire. Ils ne se souviennent de vous, grand Dieu, que pour vous dégrader de tout ce qui vous rend le souverain modérateur de l'univers, et l'arbitre des destinées des hommes. Vous seriez banni de leurs entretiens, comme vous l'êtes de leur cœur, si leurs blasphêmes ne mettoient sur leur langue impie votre nom adorable. Ils infectent tout ce qui les approche des maximes du libertinage. Ils protestent d'abord que c'est sans intérêt qu'ils ont secoué le joug de la religion,

et que la vérité seule les a forcés de se défaire des erreurs communes ; mais leurs mœurs, ô mon Dieu, découvrent l'artifice et la fausseté de leurs discours. Qu'on les approche de près, qu'on entre dans leur confiance, qu'on paroisse adhérer comme eux à la doctrine de l'impiété : alors ils se démasquent, ils se montrent au naturel ; on découvre en eux un fonds de mœurs abominable, une vie dont les déréglements même du commun des hommes rougiroient ; une singularité de débauche encore plus affreuse que celle de leur doctrine, un abandonnement qui ne connoît plus ni règle, ni pudeur, ni bienséance, une façon de penser sur le détail de la conduite, qui fait qu'en ne respectant plus ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes, on ne se respecte plus soi-même. Voilà où les mène cette prétendue vérité qui les a détrompés des préjugés vulgaires. Et cependant, ô mon Dieu ! cette impiété dont toute l'attention devroit être de se dérober aux regards publics, se montre avec ostentation. Elle a enfin accoutumé les yeux et les oreilles des chrétiens à voir et à entendre sans indignation ses horreurs et ses blasphêmes. Ce n'est pas assez, ô mon Dieu, elle se fait des sectateurs ; elle ose répandre le venin de sa doctrine ; elle trouve tous les jours des cœurs qui viennent s'offrir eux-mêmes à la morsure contagieuse de l'aspic. Ils s'en font une supériorité de

raison, et une distinction où ils ne croient pas la plupart des hommes capables d'atteindre; et la vanité toute seule fait et multiplie des incrédules que la honte devroit cacher dans les ténèbres les plus profondes et les plus impénétrables.

℣. 6. *Quorum os maledictione et amaritudine plenum est, veloces pedes eorum ad effundendum sanguinem.*

℣. 6. Leurs discours ne sont que malédictions, que railleries amères; on les voit courir avec ardeur au meurtre de l'innocent.

Ce n'est pas assez, ô mon Dieu, pour ces hommes impies, de vivre sans mœurs et sans règle. Ils publient que vos serviteurs n'ont par-dessus eux que plus d'adresse et de ménagement pour dérober leurs désordres secrets aux yeux du public. Ils traitent toute piété d'artifice et d'hypocrisie. Leurs railleries les plus amères, leurs médisances les plus atroces, ne tombent que sur les gens de bien. Si vous permettez que quelqu'un tombe et se démente, ils se hâtent d'insulter à sa chute; ils le percent de mille traits barbares. Les plaies et le sang de cet infortuné, sont pour eux un spectacle de joie et un déplorable triomphe. Il faut bien, pour se calmer sur l'infamie de leurs mœurs, qu'ils tâchent de se persuader que tous les hommes, et ceux mêmes qui paroissent les plus saints, leur ressemblent. Quelle idée, grand Dieu! faut-il qu'ils se fassent du genre humain, pour n'être pas effrayés de ce qu'ils sont eux-mêmes? Il faut

que tout ce que votre grace a formé dans tous les siècles de martyrs généreux, de vierges pures, d'anachorètes pénitents, de pasteurs respectables et qui ont donné leur vie pour leur troupeau, de docteurs célèbres des Eglises, de Justes qui ont été l'édification et l'ornement de leur siècle, d'hommes miraculeux, et encore plus merveilleux par leur vie que par leurs prodiges; il faut que tous ces hommes, que les infidèles mêmes avoient été forcés de respecter, et qui ont mené sur la terre une vie si digne des anges du ciel, aient été des scélérats et des monstres, pour que l'impie puisse se justifier à lui-même ses abominations et ses crimes: c'est cependant ce qu'il ose penser. Quelle fureur, grand Dieu! et que faudroit-il pour guérir l'incrédule de son impiété, que l'abîme d'extravagances et de contradictions où il est obligé de se jeter pour se cacher l'horreur de sa doctrine?

℣. 7. *Contritio et infelicitas in viis eorum, et viam pacis non cognoverunt: non est timor Dei ante oculos eorum.*

℣. 7. Ils portent partout l'affliction et le trouble; ils n'ont point connu la voie de la paix; et cela parce qu'ils ne craignent pas les jugements de Dieu.

Malheur, ô mon Dieu, aux maisons et aux familles qui donnent accès chez elles à ces ennemis de tout bien. Les troubles et les calamités, les dissensions domestiques y entrent bientôt. Elles deviennent bientôt des écoles où les maximes du

libertinage sont enseignées. L'épouse fidèle regarde bientôt la fidélité d'un lien sacré, comme un vain scrupule que la tyrannie des hommes sur son sexe a établi sur la terre. Dès que la crainte de Dieu n'est plus qu'une terreur panique, comme l'impie le prêche, tous les devoirs s'évanouissent, il n'y a plus dans ces maisons infortunées ni ordre, ni subordination, ni confiance. L'enfant se croit autorisé à secouer le joug paternel. Le père croit que laisser agir les penchants de la nature, c'est toute l'éducation qu'il doit donner à ses enfants. L'épouse se persuade que son goût doit décider de ses devoirs. Quelle paix et quelle union, ô mon Dieu! peut-il y avoir dans un lieu où le libertinage seul et le mépris de tout joug, lient ceux qui l'habitent? Quel chaos, quel théâtre d'horreur et de confusion deviendroit la société générale des hommes, si les maximes du libertinage prévaloient parmi eux, et étoient érigées en lois publiques! Quelle affreuse république, s'il pouvoit jamais s'en former une dans l'univers, toute composée d'impies, et où les hommes ne pussent mériter que par l'impiété le titre de citoyens!

℣. 8. *Nonne cognoscent omnes qui operantur iniquitatem, qui devorant plebem meam sicut escam panis!*

℣. 8. Ne verrai-je jamais, dit le Seigneur, rentrer en eux-mêmes ces endurcis à qui le crime ne coûte plus rien, et qui oppriment mon peuple, comme ils mangeroient un morceau de pain!

Une doctrine si monstrueuse, ô mon Dieu, peut-elle séduire des hommes en qui toute raison n'est pas encore éteinte? L'âge, les exemples, les occasions, la foiblesse multiplient tous les jours les prévaricateurs au milieu de votre peuple; ce sont-là les sources funestes de la corruption des hommes. Mais qu'il s'en trouve, grand Dieu, qui opèrent l'iniquité par système et par principe, en qui le crime devient un dogme, et qui, regardant comme une folie et une crédulité, la doctrine sainte qui nous prêche l'innocence et la vertu, ne trouvent de bon sens et de supériorité de raison, que dans celle qui leur fait une leçon continuelle, et comme un devoir même de tous les vices: ô Dieu! dans quel nuage épais et ténébreux permettez-vous qu'un cœur endurci s'enveloppe et se plonge! C'est un châtiment terrible, mais juste, que l'homme qui refuse de vous connoître, ne se connoisse plus lui-même. Encore si son aveuglement se bornoit à lui cacher l'infamie et les horreurs de son ame, nous adorerions en secret vos jugements sur les cœurs impénitents. Mais cet aveuglement lui change en vices les vertus mêmes des autres hommes. Il déchire vos serviteurs, et leur prête tous les crimes dont il se sent coupable lui-même. Il ne peut se persuader qu'il y ait un seul Juste sur la terre, et il tâche de le persuader en secret à ceux qui l'écoutent.

Ses dents cruelles s'acharnent sur l'innocence, et voudroient en exterminer même le nom du milieu des hommes. C'est là leur pain de tous les jours, et l'aliment le plus ordinaire et le plus agréable dont se nourrit la noirceur de son impiété et de sa malice.

℣. 9. *Dominum non invocaverunt, illic trepidaverunt timore ubi non erat timor.*

℣. 9. Ces aveugles n'invoquent pas le nom du Seigneur, mais ils sentiront un jour les effets de sa puissance, lorsque pressés de leurs ennemis, ils trembleront dans les lieux mêmes qui devroient leur inspirer plus de sécurité.

Quelle ressource, grand Dieu! peut-il rester à ces impies dans leurs afflictions? Vous êtes le consolateur des ames affligées; et elles trouvent dans la soumission aux ordres adorables de votre Providence, dans les biens que votre sagesse sait tirer en leur faveur de leurs maux mêmes, dans les secours de votre grace, et enfin dans la foi qui leur fait regarder ces souffrances comme la juste expiation de leurs crimes; elles y trouvent un grand adoucissement à leurs peines. Mais l'impie, qui ne vous connoît point, qui ne vous invoque point; qui croit, ou que vous n'êtes point, ou que vous ne vous mêlez point de ce qui le regarde, à qui peut-il avoir recours dans les maux et les contre-temps qui l'affligent? quel être dans l'univers

peut-il invoquer? Il se regarde comme le seul arbitre de sa destinée. Il croit ne tenir qu'à lui seul sur la terre, et ne connoît point de liens qui l'attachent à une puissance invisible qui soit au-dessus de lui. Il faut qu'il combatte seul dans ses souffrances contre toutes les créatures qui se soulèvent contre lui. Dans quelle solitude affreuse se trouve alors l'impie, sans Dieu, sans le témoignage de sa conscience, qui achève de l'accabler par les horreurs qu'elle lui offre; sans espérance que ses peines lui seront utiles, puisqu'il ne connoît de bonheur que dans le temps présent; sans secours du côté des hommes, qui peuvent être touchés de ses maux, mais qui ne sauroient y remédier; seul dans l'univers avec lui-même, comme un infortuné qui se voit seul, accablé de maux au milieu d'un chaos vuide et ténébreux. Où lèvera-t-il les yeux? à qui tendra-t-il les mains? Il ne lui reste qu'à s'envelopper dans son désespoir, et se dévouer au hasard, divinité monstrueuse, en qui il a aimé mieux, grand Dieu, mettre sa confiance, que dans votre bonté et votre sagesse, et se précipiter sans savoir où il va, ni d'où il vient, dans les ténèbres hideuses de l'incrédulité qui l'environnent. Aussi, grand Dieu, les impies qui font tant d'ostentation de leur fermeté, sont les plus lâches et les plus timides des hommes, dès qu'ils entrevoient seulement les ap-

proches de la mort. Le danger le moins sérieux les trouble et les alarme. Comme leur vie est l'unique bien qu'ils connoissent et qu'ils attendent, tout ce qui la menace même de plus loin, leur rapproche un spectre affreux qui les glace. Hommes foibles et insensés! ils craignent pour leur corps, destiné à la pourriture, et qu'ils ne sauroient toujours conserver, et ils ne craignent pas pour leur ame, à laquelle il ne tient qu'à eux d'assurer la gloire et l'immortalité qui lui est préparée. Ils craignent les maux de la vie présente, qui ne sont que d'un moment, et qui peuvent nous mériter des biens éternels; et ils ne craignent pas des malheurs qui les attendent, et qui ne doivent jamais finir.

℣. 10. *Quoniam Dominus in generatione justa est, consilium inopis confudistis; quoniam Dominus spes ejus est.*

℣. 10. Car le Seigneur n'abandonne pas les justes. Insensés! lorsque vous avez vu le Juste, vous vous êtes moqués de ce qu'il espéroit au Seigneur.

Mais que la destinée des ames qui vous servent et qui vous aiment, ô mon Dieu! est différente ici-bas de celle des impies! La race des Justes a la consolation de vous avoir toujours au milieu d'eux; c'est dans leur cœur que vous versez abondamment les secours les plus puissants de votre grace. Les jugements de votre justice peuvent les alarmer à la mort: mais vous y êtes présent pour calmer l'orage, et rétablir la tranquillité et la

confiance. Ils peuvent être accablés de maux, d'opprobres, de persécutions, de souffrances en cette vie; car la voie de la croix par où vous avez fait passer votre Fils même, est la voie la plus ordinaire par où vous conduisez ses frères pour les faire arriver à la gloire : mais quelle ressource et quelle consolation ne trouvent-ils pas dans cette espérance? Ils savent que le temps de la captivité va finir en un instant; qu'ils sortiront triomphants de Babylone, pour jouir d'une éternelle paix dans la nouvelle Jérusalem; que là, il n'y aura plus pour eux ni larmes, ni deuil, ni douleur; et que les tribulations de la vie présente sont bien rapides et bien légères, comparées au poids éternel de gloire qui les attend, et qu'elles-mêmes leur ont préparé. S'il y a quelque ressource solide sur la terre dans les malheurs qui nous arrivent, on ne peut la trouver que dans la religion : sans elle l'homme porte seul tout le poids de son infortune : il porte de plus le poids de son impiété ; et rien ne peut le soulager que le fardeau même qui l'accable. Cependant, ô mon Dieu! l'impie insulte aux souffrances de vos serviteurs quand il voit des justes opprimés, accablés d'adversités ici-bas. Il leur demande avec dérision : Où est donc le Dieu qu'ils servent, et quel secours il donne à ses adorateurs? Il traite d'illusion l'espérance qu'ils ont en vous, ô mon

Dieu, et les regarde comme insensés de renoncer à tous les plaisirs pour un Dieu, ou qui ne peut les secourir, ou qui est insensible à leurs peines. Mais l'espérance qui est cachée dans le cœur de ces ames fidèles, et qui est pour elles une source féconde de consolations, confond l'impiété de ces reproches. L'aveuglement de l'impie qui les fait, est plus douloureux pour elles, que tous les maux dont vous les affligez, ô mon Dieu! elles souffrent avec soumission et avec joie la perte de leurs biens et de leur fortune; mais une sainte indignation les saisit et les transporte à la vue seule des outrages qu'on fait à votre gloire. L'impie, qui avoit prétendu les couvrir de confusion comme des hommes simples et crédules, se trouve confondu par la magnanimité de leur foi, par la fermeté de l'espérance qui les soutient, et par le courage héroïque qui leur fait mépriser les adversités que l'impie ne voit même de loin qu'en tremblant, et qui les met au-dessus des passions et de toutes les honteuses foiblesses dont il est lui-même le vil esclave.

℣. 11. *Quis dabit ex Sion salutare Israel? cùm converterit Dominus captivitatem plebis suæ, exultabit Jacob et lætabitur Israel.*

℣. 11. Vous avez dit en insultant : Qui viendra de Sion porter du secours à Israël? mais laissez venir le terme que Dieu a prescrit à votre injuste domination; c'est alors que Jacob sera dans l'allégresse, qu'Israël verra succéder la joie à ses larmes.

Que les ennemis de votre nom et de votre doctrine sainte, grand Dieu! cessent donc de nous demander d'un ton impie et ironique : Quand est-ce donc que vous descendrez de la céleste Sion, pour venir récompenser ceux qui renoncent à tout ce qui flatte les passions pour vous plaire? et quand est-ce que vous leur apporterez la gloire et le salut qu'ils attendent? Ces hommes livrés au crime ne trouvent de véritable sagesse qu'à jouir du présent, et regardent comme une folie de se priver de ce qui est certain, et dont il ne tient qu'à nous de jouir, dans l'espérance d'un avenir, ou qui n'est pas, ou dont personne ne peut nous répondre. Insensés! comme si vos promesses, grand Dieu! n'étoient pas plus sûres et plus infaillibles que tout ce que nous voyons de nos yeux; comme si sous un Dieu juste, la même destinée pouvoit être réservée au-delà du tombeau aux Justes et aux impies; comme si la rapidité des biens et des maux présents étoit capable de punir le crime ou de récompenser la vertu; comme si l'homme qui porte en lui une ame immortelle, créée à votre image, n'étoit fait que pour ramper, comme la bête, un petit nombre de jours sur la terre dans la boue, se vautrer comme elle dans les plaisirs des sens, et disparoître pour toujours sans qu'il reste aucune trace dans les livres de l'éternité, ni de lui-même, ni de ce qu'il a été pendant sa vie. Ne sen-

tons-nous pas, ô mon Dieu, que nous sommes faits pour quelque chose de plus grand que tout ce que nous voyons ici-bas? les plaisirs, la gloire, les honneurs accumulés sur nos têtes peuvent-ils jamais rendre l'homme heureux? Ne porte-t-il pas toujours un vuide inséparable de son cœur, au milieu de tout ce qu'il croyoit le devoir remplir? Son ame toute entière n'est-elle pas comme empreinte du désir et de la pensée de l'immortalité? Ne faut-il pas qu'il s'arrache, pour ainsi dire, à lui-même pour se persuader que tout ce qui est en lui, mourra avec lui? Peut-il jamais, à force d'entasser crimes sur crimes, anéantir le sentiment intérieur de sa conscience, qui le force malgré lui à ne pas donner les mêmes noms aux vices et aux vertus, et à distinguer ce qu'il s'efforce de confondre? Est-il parvenu à se persuader que les vertus et les vices sont des chimères auxquelles la crédulité a donné des noms différents pour les réaliser; que l'inceste et le parricide n'ont rien qui les distingue de la piété filiale et de la pudeur, et qu'on doit regarder comme des êtres aussi fabuleux et aussi peu réels que les dieux infâmes du paganisme, qui en donnèrent l'exemple aux hommes?

Que les impies, grand Dieu, nourrissent, s'ils peuvent, leur sécurité de ces idées noires et abominables; qu'ils marchent, s'il est possible, d'un

pas ferme sur des abîmes si affreux, et dont la raison même est épouvantée; qu'ils insultent aux macérations, aux violences et aux larmes de vos serviteurs; qu'ils regardent comme une peine inutile, tout ce qu'ils souffrent pour vous plaire. Leurs dérisions seront bientôt changées en désespoir. Nous n'avons qu'un moment à attendre; vous allez venir délivrer pour toujours les ames fidèles de la servitude de leur corps, et des peines inséparables de leur exil. Ce peuple choisi, cet Israël séparé de tous les endroits de la terre, chantera éternellement les louanges de votre grace. La joie, la paix, un bonheur qui ne finira plus, sera son partage; et les impies précipités dans un gouffre de feu, iront enfin expier par des tourments et des remords éternels, par des larmes de fureur et de désespoir, leur impiété et leurs blasphêmes.

PSAUME XIV.

Prière pour ceux qui se destinent à être les ministres du tabernacle, ou qui le sont déjà, par laquelle ils demandent à Dieu les vertus nécessaires aux fonctions saintes de leur ministère.

℣. 1. *Domine, quis habitabit in tabernaculo tuo? aut quis requiescet in monte sancto tuo?*

℣. 1. Qui sera digne, Seigneur, de demeurer dans votre tabernacle, et de se reposer sur votre montagne sainte?

GRAND Dieu! plus je considère devant vous la sainteté que vous exigez de ceux que vous destinez à être les ministres de votre tabernacle, plus je me sens pénétré d'une juste frayeur. Les premiers âges de la foi n'ont tous fourni à votre Eglise, que des prêtres et des pasteurs qui s'immoloient eux-mêmes comme des hosties vivantes pour le salut de leur peuple. Cet esprit de sacerdoce, de sainteté, de charité, s'est perpétué, il est vrai, de siècle en siècle. Chaque âge, chaque nation a vu successivement des ministres d'une piété éclatante; et leurs noms sont venus jusqu'à nous avec les vertus qui les rendirent si respectables. Ce même esprit a même paru revivre et se renouveler dans la dépravation de ces derniers temps. La science des lois et des règles canoniques a suc-

toujours conduite par votre esprit, dans sa sévérité comme dans sa clémence; l'Eglise se contente dans le choix de ses ministres, qu'un long repentir de leurs fautes ait précédé l'imposition des mains; pourvu que leur énormité, leur durée et leur scandale n'y ajoute pas un caractère ineffaçable d'indignité, qui leur ferme pour toujours l'entrée du sacerdoce. Les motifs qui nous y conduisent doivent être aussi purs, ô mon Dieu, que les mœurs qui nous y préparent. L'intérêt, l'ambition, toutes les vues humaines forment des mercenaires et des intrus qui s'appellent eux-mêmes à l'autel, plus touchés des honneurs, que des fonctions et des devoirs attachés au saint ministère. Ce n'est pas vous, grand Dieu, qu'ils viennent chercher dans le temple; ce n'est pas l'instruction et le salut des peuples que l'Eglise leur confie; ils n'y cherchent qu'un titre qui flatte leur vanité, ou qu'une opulence qui puisse fournir à leur sensualité et à leur mollesse. Le crime de leur entrée souille toujours toute la suite de leur carrière. L'ambition les a donnés à votre Eglise; elle les rend bientôt après au monde, à ses pompes et à ses déréglements. Ils ont commencé par usurper le saint ministère; ils continuent et finissent par le déshonorer. Comment pourroient-ils opérer la justice dans un état où des désirs injustes et illégitimes les ont placés? Celui-là seul qu'une voca-

tion sainte et pure établit ministre de vos autels, remplit avec fidélité les devoirs de son ministère. Votre grace, ô mon Dieu, qui l'a chargé de ce fardeau redoutable, lui aide elle-même à le porter.

℣. 3. *Qui loquitur veritatem in corde suo: qui non egit dolum in lingua sua.*

℣. 3. C'est celui qui a le cœur droit et sans déguisement, et qui est toujours sincère dans ses paroles.

La principale vertu que vous exigez de vos ministres, ô mon Dieu, qui sont les dépositaires de la vérité, c'est qu'ils l'aiment et la publient sans crainte. Leur cœur doit être le sanctuaire de la vérité, et comme un fort inaccessible dont la crainte, l'espérance, les faveurs, les disgraces temporelles, et tous les efforts humains ne sauroient jamais la bannir. C'est un trésor précieux que vous leur avez confié; c'est à eux à le défendre contre toutes les entreprises de l'erreur, à le transmettre à leurs successeurs aussi pur, aussi brillant, tel enfin qu'ils l'ont reçu de leurs pères; et à le perpétuer sur la terre à travers tous les brouillards et tous les orages qui s'élèvent de siècle en siècle, ou pour l'obscurcir, ou pour l'éteindre. La duplicité, la dissimulation, un lâche silence même tout seul, quand il est temps de parler, souilleroit, profaneroit leur langue consacrée à la vérité. Ils portent avec une noble fierté sur le front cette vérité sainte qu'ils ont dans le cœur; c'est par elle que leurs prédécesseurs ont vaincu le monde; c'est

avec elle qu'ils méprisent encore ses efforts impuissants, et qu'ils conservent à votre vérité, ô mon Dieu, toute la gloire de ses anciens triomphes. Ils laissent au prince du monde les artifices, les souplesses, les ménagements, les ruses, le mensonge dont il est le père. Ce sont des armes foibles et méprisables, mais dont il ne peut se passer pour perpétuer ses illusions parmi les hommes: et vous ne leur avez donné pour toutes armes, que le bouclier de la foi, contre lequel tous les traits les plus enflammés de l'erreur viennent s'émousser et s'éteindre; et le glaive de la vérité, avec lequel ils abattent, ils terrassent toute hauteur qui s'élève contre votre science. O mon Dieu! toute la force de vos ministres est dans la vérité: avec elle ils peuvent défier toutes les puissances de la terre; mais dès qu'ils l'abandonnent, ou qu'ils n'osent plus en faire usage, ils ne sont plus que des hommes vils et méprisables; et le monde lui-même sent diminuer son respect pour eux, à mesure qu'il en obtient plus de complaisances lâches aux dépens de la vérité.

℣. 4. *Nec fecit proximo suo malum, et opprobrium non accepit adversùs proximos suos.*

℣. 4. C'est celui qui ne fait jamais tort au prochain, et qui ne souffre pas même qu'on en dise du mal.

Après l'amour de la vérité, le zèle de la charité est comme l'ame du sacerdoce. Nous sommes, ô mon Dieu, les vicaires de la charité de votre

Fils envers les hommes. Nous sommes chargés de leur distribuer ses bienfaits ; c'est-à-dire, les marques les plus tendres et les plus magnifiques de son amour pour eux. Nos fonctions dans leur diversité ne sont que les différentes démarches de la charité, qui regarde comme étrangères sans doute, toutes celles que nous ne faisons pas pour le salut de nos frères. La haine, la jalousie qu'inspire souvent la concurrence des talents et des œuvres saintes, le désir secret de se nuire, de se décrier, de se supplanter les uns les autres ; voilà, ô mon Dieu, des plaies qui déshonorent tous les jours votre sanctuaire, ce lieu de paix et de charité. Le zèle lui-même, ce fruit de la piété, nous prête souvent des armes contre elle. On décrie en public ceux qu'il faudroit se contenter de reprendre en secret: en gémissant tout haut de leurs vices, on déshonore leur personne. Ce n'est pas là, grand Dieu, cette charité sacerdotale que vous répandez dans le cœur de vos ministres, avec l'onction sainte qui les consacre : ils ne cherchent pas à nuire à leurs frères ; ils ne travaillent qu'à les sauver. Les pécheurs leur sont encore plus chers que ceux qui n'ont pas besoin de pénitence. Le seul mal qu'ils voudroient attirer sur leurs têtes, c'est l'infusion de votre esprit, et cette fontaine de larmes qui efface toutes leurs souillures. Ils ne peuvent souffrir la langue empoisonnée qui les

déchire en leur présence, et qui publie et exagère l'opprobre de leur déréglement et de leur conduite. Ils savent qu'il ne faut pas aigrir la plaie, quand on veut guérir le malade. Ils espèrent toujours que votre grace, ô mon Dieu, les changera en de nouveaux hommes ; et dans cette attente, ils respectent en eux d'avance les biens que votre sagesse peut tirer un jour de leurs crimes.

℣. 5. *Ad nihilum deductus est in conspectu ejus malignus ; timentes autem Dominum glorificat.*

℣. 5. C'est celui qui n'a que du mépris pour l'impie, pendant qu'il honore ceux qui craignent le Seigneur.

Ce ne sont pas, grand Dieu, des vues humaines qui inspirent à vos ministres ces ménagements charitables pour les pécheurs : ce n'est pas la puissance, l'autorité, l'éclat des titres et des dignités. Quelque élevé que soit l'impie, toute son élévation ne leur paroît qu'un néant et une boue abjecte : il seroit maître de l'univers, qu'ils ne le regarderoient que comme un vil esclave. Ils ne trouvent rien d'estimable, et de digne d'admiration dans les hommes, que les dons de votre grace, que la justice et l'innocence. Ils rendent aux puissances que vous avez établies, le respect et les hommages extérieurs que les devoirs de la société, et les ordres éternels de votre Providence exigent d'eux : mais l'éclat qui les environne ne les éblouit pas, si leur vie déshonore leur rang ; si

leurs passions sont encore plus éclatantes que leurs places, ils ne leur paroissent que les derniers et les plus méprisables des hommes; ils n'ont que les yeux de la foi pour voir tous les objets et tous les spectacles que leur offre la figure du monde. Aussi un Juste obscur qui vous craint, qui vous aime, qui ne vit que pour vous, ô mon Dieu, est pour eux un spectacle plus grand, plus magnifique que toutes les grandeurs les plus brillantes de la terre, rassemblées en un seul homme. Ils ne voient de réel dans le monde, que la piété, qui seule doit durer plus que le monde même; tout le reste n'est à leurs yeux qu'une ombre qui fuit, et une vapeur empestée, brillante de mille fausses couleurs, mais qui s'élève et se dissipe au même instant. Ils ne connoissent de véritable gloire, que celle qui vient de vous, ô mon Dieu; parce qu'elle demeure éternellement, et que le monde qui ne la donne pas, ne peut aussi nous en priver. Ils découvrent au milieu de toutes ses pompes, et de ses décorations superbes et éclatantes, un monde invisible composé de vos Justes seuls, où règne la paix, la charité, la vérité, l'innocence; où vous opérez tous les jours des prodiges de grace et de miséricorde; où se passent des événements plus glorieux, et des actions plus héroïques, que toutes celles que les passions tâchent d'immortaliser dans nos histoires. Aussi,

grand Dieu, seront-elles écrites de votre doigt même dans les livres de l'éternité ; tandis que toutes les révolutions de la terre seront ensevelies dans un éternel oubli avec elle.

℣. 6. *Qui jurat proximo suo, et non decipit, qui pecuniam suam non dedit ad usuram, et munera super innocentem non accepit.*

℣. 6. C'est celui qui garde inviolablement la foi du serment, qui ne prête point à usure, qui ne peut être corrompu par les présents, pour opprimer l'innocent.

Le désintéressement de vos ministres fidèles, ô mon Dieu, est toujours une suite du mépris qu'ils font des choses présentes. Ils s'engagent aux pieds de vos autels par les liens les plus sacrés et les plus solennels, à consacrer au salut de leur prochain leurs talents, leurs veilles, leurs soins, leurs biens, leur vie toute entière; et l'on ne peut jamais leur reprocher de démentir ce saint engagement par des mœurs opposées à leurs promesses. Ils ne trompent pas l'attente des peuples, qui croient toujours trouver des pères, des consolateurs, des guides fidèles dans ceux que votre Eglise a honorés de votre sacerdoce. Le zèle du salut de leurs frères les lie encore plus que la religion du serment qu'ils ont fait lorsqu'ils ont reçu l'imposition des mains, de n'être plus à eux-mêmes, mais uniquement dévoués à l'utilité des fidèles. Ils ne cherchent pas à s'enrichir aux dépens du troupeau. Comment se permettroient-

ils des gains sordides et injustes, eux qui se refusent tout pour soulager leurs frères, qui regardent leur propre bien comme le bien des pauvres; eux, ô mon Dieu, pour qui l'établissement de votre règne dans les cœurs, est le seul prix qu'ils attendent de leurs travaux, et l'unique gain où ils aspirent? Ils gémissent sur cet esprit mercenaire, qui ne se glisse que trop dans les fonctions saintes, et qui déshonore vos autels. Ils voient avec douleur votre maison devenue pour plusieurs ministres infidèles, un lieu de trafic et de négoce honteux: ils les voient chercher avidement dans le ministère, non votre gloire, ô mon Dieu, mais leur gloire propre; non vos intérêts, mais les leurs; non le salut des hommes, mais leurs applaudissements, leurs faveurs et leurs dons: ils les voient mesurer la sainte sévérité des règles dont ils sont dépositaires, non sur l'énormité des crimes, mais sur la qualité des coupables; avoir pour ceux dont ils attendent des bienfaits, de quelques souillures dont ils soient chargés, la même indulgence, les mêmes égards qu'ils auroient pour des innocents; en devenir les adulateurs et les apologistes publics; et corrompus par des largesses iniques, se déclarer contre les Justes mêmes qui ont le malheur de déplaire aux grands, dont ils reçoivent ou espèrent des graces. Mais la magnanimité héroïque de vos ministres fidèles,

ô mon Dieu, rend à votre Eglise la gloire que ces indignes prévaricateurs de leur ministère ne cessent de lui ravir dans l'esprit des peuples. Rien sur la terre, ni honneurs, ni dignités, ni richesses, n'est capable d'ébranler, ni d'affoiblir la fermeté sacerdotale qu'ils doivent à la vérité et aux règles saintes. Défenseurs généreux de la justice et de l'innocence, ils regardent comme une fortune éclatante l'honneur de la délivrer de l'oppression et de la calomnie. Inébranlables dans leurs promesses, ils ne frustrent pas l'attente de leur prochain malheureux, qui réclame leur secours; et toutes les oppositions du monde ne peuvent les obliger à se départir de la protection qu'ils lui avoient jurée.

℣. 7. *Qui facit hæc, non movebitur in æternum.*	℣. 7. **Un homme de ce caractère sera à jamais heureux.**

Voilà, ô mon Dieu, quels sont ceux que vous avouez pour vos ministres, et auxquels vous avez choisi vous-même votre tabernacle saint pour le lieu de leur demeure. Voilà les colonnes du temple qui s'achève tous les jours sur la terre, à l'épreuve des vents et des orages; immobiles au milieu des changements que la succession des temps et le relâchement des mœurs a introduits dans votre héritage, ils ne savent point se courber pour s'accommoder aux usages des siècles et aux

passions des hommes. La vérité, toujours la même, trouve toujours en eux le même zèle : et comme ils n'ont jamais connu sur la terre ces variations indécentes, qui de la vérité nous font passer à l'erreur, et de l'erreur nous ramènent à la vérité ; vous leur préparez dans le sein de l'éternité un partage qui ne pourra plus changer, et qui les fixera pour jamais dans l'amour de la vérité.

PSAUME XV.

Prière d'une ame fidèle engagée dans le monde, qui remercie Dieu de l'avoir jusque-là préservée des tentations, et des périls au milieu desquels elle vit.

℣. 1. *Conserva me, Domine, quoniam speravi in te ; Dixi Domino, Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges.*

℣. 1. Conservez-moi, Seigneur, puisque j'ai toujours espéré en vous. Je l'ai dit souvent au Seigneur : Vous êtes mon Dieu, et vous n'avez aucun besoin de mes biens.

Seigneur, obligée de vivre au milieu d'un monde qui ne vous connoît pas, exposée tous les jours à ses séductions, n'y trouvant pour soutenir ma foi, que des exemples capables de la corrompre, Seigneur, toute ma sûreté est dans la confiance que j'ai en vous. Vous préservâtes les trois Hébreux au milieu des flammes ; continuez, grand

Dieu, à me protéger, et à préserver mon ame pure parmi tous les objets contagieux, toujours prêts à l'infecter. Chaque moment fournit au monde de nouveaux piéges pour me séduire; et ma foiblesse chaque moment fournit à vos miséricordes de nouveaux motifs de ne pas la laisser un seul instant à elle-même. Vous avez de bonne heure versé votre amour et votre crainte dans mon ame ; conservez-moi, Seigneur, ce précieux trésor, et abrégez mes jours, si vous prévoyez qu'en les prolongeant j'aurai enfin le malheur de me le laisser ravir et de le perdre. Je sais, grand Dieu, que vous suffisant à vous-même, et trouvant en vous seul toute votre gloire et toute votre félicité, vous n'avez besoin ni de mon amour, ni de ma fidélité, ni de mes hommages. Ce n'est pas pour vous, grand Dieu, que vous secourez les ames qui ont recours à vous. Eh ! que pourroient contribuer à votre bonheur de foibles créatures, qui ne sont que ce que vous les avez faites ; qui ne subsistent que par vous, et qui retomberoient toutes dans le néant d'où vous les avez tirées, si cet œil tout-puissant qui les conserve, alloit un seul instant se fermer sur elles ? Mais, Seigneur, vous êtes mon Dieu, mon refuge, mon bonheur, ma fin et mon principe ; et si vous pouvez vous passer de mes prières et de mes hommages, mes besoins me pressent de vous les offrir sans cesse. Vous ne

seriez pas mon Dieu, si les hommes pouvoient être nécessaires à votre gloire ; mais vous ne le seriez pas aussi, si étant vous-même seul nécessaire à leurs besoins, vous fermiez vos oreilles à leurs supplications les plus touchantes ; et si après les avoir placés sur la terre, vous ne daigniez plus vous mêler de tout ce qui les regarde. Je ne cesserai donc de vous dire, Seigneur : vous êtes mon Dieu ; ce nom adorable dit tout : il dit, et que vous n'avez pas besoin de la créature, et que vous vous devez pourtant à la créature qui vous aime, qui vous adore et qui vous réclame.

℣. 2. *Sanctis qui sunt in terra ejus, mirificavit omnes voluntates meas in eis.*

℣. 2. Mais il m'a inspiré un amour surprenant pour ses serviteurs qui sont sur la terre.

Et en effet, grand Dieu, vos serviteurs pourroient-ils mener sur cette terre de malédiction la vie sainte et merveilleuse qu'ils mènent, si vous n'étiez sans cesse avec eux, et s'ils ne trouvoient dans votre protection puissante des secours supérieurs à leurs foiblesses et à toutes les tentations qui les environnent ? C'est leur exemple, grand Dieu, qui soutient ma confiance, et qui m'est un gage toujours présent de vos miséricordes envers ceux qui vous servent : je respecte leur vertu ; je la regarde comme un prodige que vous opérez en ces jours de dissolution et de ténèbres pour rendre les pécheurs inexcusables ; je cherche à m'unir

à eux, et à les avoir sans cesse pour témoins et pour censeurs même de mes infidélités. Vous savez, grand Dieu, que le commerce des méchants me déplaît et me gêne : leur rang et leurs titres, qui rendent leur société si honorable aux yeux des hommes, ne changent rien à l'état violent où je me trouve, quand des raisons de bienséance m'obligent de vivre au milieu d'eux ; et au sortir de là, je ne trouve de délassement et de joie véritable, que dans la conversation innocente des ames fidèles. C'est-là, Seigneur, où mon cœur vient respirer de toutes les vaines agitations du monde d'où il sort ; c'est-là où il m'est permis d'en déplorer la folie, et de parler avec effusion de cœur, de la sagesse, de la beauté de votre loi sainte, et des consolations qui en accompagnent toujours ici-bas même l'observance. Et qu'importe, grand Dieu, que vos serviteurs soient obscurs selon le siècle, et n'offrent rien qui les distingue aux yeux des hommes? La piété n'est-elle pas un titre plus éclatant que les sceptres et les couronnes? n'est-elle pas le prix d'une gloire immortelle, et d'un royaume qui ne verra jamais de fin? Et que sont toutes les dignités de la terre, comparées à la justice et à l'innocence, que des lueurs passagères qui ne laissent rien après elles, ou du moins qui ne laissent souvent que des crimes que les Justes eux-mêmes, ces hommes si vils aux yeux de la

chair, assis sur des trônes de lumière, jugeront pourtant un jour à la face de l'univers.

℣. 3. *Multiplicatæ sunt infirmitates eorum; posteà acceleraverunt.*	℣. 3. Les ayant vus accablés du nombre de leurs infirmités, je n'ai rien omis pour les soulager, afin qu'ils pussent aller à lui avec plus de promptitude.

Vous permettez presque toujours, grand Dieu, que ces Justes soient accablés de maux et d'infirmités ici-bas. Ce n'est pas en effet ici le lieu de leur repos et de leur triomphe; c'est celui de leur exil et de leurs combats. Le monde qu'ils méprisent, les méprise à son tour; il les croit indignes de ses faveurs, parce qu'il n'est pas lui-même digne d'eux: il joint à son oubli et à ses mépris les mauvais traitements et les calomnies; tous les maux paroissent se rassembler sur leur tête pour les ébranler: leurs foiblesses mêmes, en ces moments dangereux, semblent se multiplier, et conjurer leur perte avec les ennemis du dehors qui les attaquent. Mais, grand Dieu, revenus de cet instant de découragement, avec quelle rapidité regagnent-ils ce que la pesanteur de leur croix leur avoit fait perdre de chemin dans votre voie sainte? Leur force naît de leur foiblesse même. Rien n'est plus capable d'arrêter l'impétuosité de votre esprit qui les pousse. Honteux d'avoir pu un seul instant chanceler sous le poids, ils répa-

rent cette honte par des efforts héroïques. Jamais plus fervents, plus généreux, plus disposés à courir à pas de géant dans la carrière, qu'au sortir de ces tribulations et de ces dégoûts, qui avoient paru les ralentir. Et c'est ainsi, ô mon Dieu, que vos épreuves sont de nouveaux bienfaits pour vos élus, et que les tentations dont vous les affligez, ne servent qu'à leur préparer de nouvelles graces.

℣. 4. *Non congregabo conventicula eorum de sanguinibus, nec memor ero nominum eorum per labia mea.*

℣. 4. Pour les pécheurs qui s'unissent afin de pouvoir répandre le sang, je n'ai jamais autorisé leurs complots, ni fait honneur à leur nom dans mes discours.

Mais, Seigneur, autant que je cherche avec empressement la société de vos serviteurs, autant je me dérobe à celle des hommes livrés au monde et à leurs passions, dès que je le puis sans blesser les règles de la bienséance, ou les devoirs de la charité. Et comment pourrois-je aller grossir leurs assemblées criminelles, et m'y trouver avec goût? La réputation de leurs frères y est déchirée sans pitié : la vertu même de vos serviteurs n'y est pas à couvert de la malignité de leurs censures, et leurs traits les plus sanglants portent sur eux. Ce sont des assemblées de sang, où les plaies que leurs langues font à l'innocence la plus pure, deviennent un spectacle qui amuse leur oi-

siveté, et qui réjouit leur ennui. Ils nous rappellent les horreurs du paganisme, où les hommes se faisoient un divertissement public de s'assembler sur des théâtres infâmes, pour y voir d'autres hommes qui se faisoient des plaies mortelles, et s'entredonnoient la mort pour amuser les spectateurs. Quel plaisir barbare, grand Dieu, pour des chrétiens! il faut qu'il en coûte le sang et la réputation à leurs frères pour les délasser; et celui qui enfonce le poignard avec plus d'habileté et de succès, c'est celui qui emporte les suffrages publics, et les acclamations de ces assemblées d'iniquité. Des occasions imprévues et indispensables m'y ont quelquefois conduit: mais, grand Dieu, loin d'applaudir à leurs discours cruels, il me sembloit recevoir moi-même les plaies qu'ils faisoient à leurs frères; et toute l'indulgence que ces hommes de sang peuvent attendre de moi, c'est d'effacer de mon souvenir ces tristes images; c'est de n'en parler qu'à vous seul, ô mon Dieu, et d'oublier jusqu'à leurs noms qui peuvent être illustres aux yeux des hommes, et embellir la vanité des histoires, mais qui ne peuvent que souiller la mémoire de vos serviteurs.

℣. 5. *Dominus pars hereditatis meæ, et calicis mei; tu es qui restitues hereditatem meam mihi.*

℣. 5. Le Seigneur fut toujours mon héritage; et cet héritage, ô mon Dieu, vous me le conserverez à jamais.

Oui, Seigneur, que ces esclaves insensés du

monde se fassent une gloire de leurs noms, de leurs titres, de l'étendue et de la magnificence de leurs héritages ; qu'ils s'élèvent du partage des biens et des honneurs dont le monde les a favorisés, tout cet amas de fumée ne sert qu'à nous cacher les biens éternels, et n'est pas plus solide que le monde lui-même qui le distribue. C'est là, grand Dieu, le vif partage des enfants de la terre. J'y renonce dès à présent, Seigneur : dépouillez-moi, j'y consens, de tout ce que j'ai recueilli de la succession de mes ancêtres, si vous voyez que mon cœur y tienne trop encore : renversez cet édifice de boue, que leurs soins et leurs services rendus à la patrie ont élevé et transmis à leur postérité ; si jamais ébloui de son éclat, ou amolli par les délices qu'il offre, je suis assez malheureux que de m'y faire une cité permanente. Mes pères, selon la chair, ne m'ont laissé qu'un partage de chair et de sang. Cendre et poussière, ils ne m'ont transmis que ce qui doit y retourner comme eux. Mais vous, grand Dieu, vous êtes le Père immortel de mon ame : l'héritage que vous promettez à vos enfants, c'est vous-même ; c'est une éternité de paix et de joie dont ils jouiront dans votre sein ; c'est une magnificence de gloire et de bonheur qui ne craindra plus de révolution, et qui durera autant que vous-même. Voilà le partage des enfants du ciel ; et voilà, grand Dieu,

celui que je choisis ; je n'en veux point d'autre que vous seul ; parce que tout le reste fuit, fond à nos yeux, nous échappe, et que vous seul demeurez éternellement ; parce que tout le reste nous souille, nous agite, n'est qu'une révolution fatigante, de craintes, de désirs, d'espérances, de jalousies, de sollicitudes, de chagrins, et que vous seul fixez les inquiétudes du cœur, et lui rendez la paix et les consolations que le monde ne donne pas, et même ne connoît pas. Ce n'est pas, grand Dieu, que ces consolations soient toujours sensibles à une ame fidèle, et que votre calice ne se trouve souvent mêlé d'amertume : mais cette amertume n'est répandue que sur la surface : le fond est inépuisable en douceurs et en délices saintes. Et d'ailleurs, grand Dieu, vous nous le rendrez un jour ce calice, dégagé de tout ce qu'il y a encore d'amer ici-bas : nous y boirons à longs traits ce torrent de volupté pure dont vous enivrez vos élus. C'est-là, Seigneur, l'héritage des enfants après lequel je soupire : réservez-le-moi, Père clément et miséricordieux ; ne permettez pas que je m'en rende jamais indigne. Disposez à mon égard, selon votre bon plaisir, des biens passagers et du partage que vous m'avez assigné sur la terre : mais restituez-moi le partage éternel de vos enfants, que le sang de votre Fils nous a acquis ; c'est-là mon héritage. Mais en vous exposant

mon droit, ô Père des miséricordes, j'attends de votre bonté seule les vertus qui peuvent m'en assurer la possession éternelle.

℣. 6. *Funes ceciderunt mihi in præclaris, etenim hæreditas mea præclara est mihi.*

℣. 6. Je suis bien échu dans mon partage; mon héritage est charmant.

Non, Seigneur, plus je compare la paix, la douceur et le plaisir secret que l'on goûte dans l'observance de vos commandements, aux troubles, aux remords, aux inquiétudes inséparables de ceux qui se livrent aux passions et à toutes les illusions du monde; plus je m'applaudis de mon choix, plus mon sort me paroît digne d'envie, plus je suis surpris que tous les hommes, accablés sous le joug de leurs crimes et sous la tyrannie de leurs passions, sous l'ennui mortel des plaisirs mêmes après lesquels ils courent, ne viennent pas s'offrir à la douceur de votre joug si consolant, si aisé à porter, et qui nous décharge du poids insupportable de tous les autres. Pour moi, Seigneur, je me trouve si heureux de vous avoir choisi pour mon partage, que toutes les fortunes de la terre ne me paroissent pas même dignes des regards d'une ame qui a le bonheur de vous posséder. Qu'il est beau, Seigneur, qu'il est digne de l'homme de vous servir! Que cette glorieuse servitude élève l'homme au-dessus de tous les trônes et de toutes les grandeurs de l'univers!

et qu'elle le rend supérieur à ses passions, à ses prospérités, à ses disgraces, à tous les événements qui agitent sans cesse à leur gré le reste des hommes! Voilà, grand Dieu, les héros de la grace et de l'éternité : ceux du monde ne sont que de vils esclaves, et des personnages de théâtre revêtus d'un nom, d'un éclat, et d'une décoration passagère, et qui n'a rien de plus réel que la scène puérile qu'ils représentent, qu'ils vont déposer au sortir de la représentation, reprenant pour paroître devant vous, leurs viles parures et leurs véritables noms, c'est-à-dire, les foiblesses et les passions honteuses qui seules leur appartiennent.

℣. 7. *Benedicam Dominum qui tribuit mihi intellectum ; insuper et usque ad noctem increpuerunt me renes mei.*

℣. 7. Je bénirai le Seigneur, de m'avoir donné assez d'intelligence pour faire un choix si heureux : toujours jusque pendant la nuit je suis excité par les mouvements de mon cœur à lui en rendre des actions de graces.

Quelles actions de graces puis-je vous rendre, ô mon Dieu, de m'avoir donné l'intelligence de ces vérités éternelles! Quand je considère qu'elles sont cachées à la plupart des hommes, et que toutes leurs lumières, tous leurs soins, tous leurs travaux, se bornent à se faire ici-bas une félicité chimérique ; quand je les vois un bandeau fatal sur les yeux, courir comme des insensés au pré-

cipice sans examiner où se terminera leur course ; quand je me dis à moi-même, comment est-il possible qu'ils soient si habiles, si clairvoyants, si judicieux pour ménager leurs intérêts temporels, et que pour ceux de leur éternité, toutes leurs lumières les abandonnent, qu'ils ne daignent pas même en faire usage, et qu'ils ne croient pas l'intérêt de leur salut, cet intérêt si grand, si sérieux, cet intérêt unique qu'ils ont sur la terre, qu'ils ne le croient pas digne non-seulement de leurs soins, mais même de leurs réflexions ; l'aveuglement incompréhensible où ils vivent, met encore dans mon cœur de nouveaux transports d'amour et de reconnoissance pour vous, ô mon Dieu, qui m'avez ouvert les yeux sur des vérités si essentielles, si palpables, et que la plupart des hommes ignorent, parce qu'ils ne veulent pas les connoître. C'est au milieu du monde même, où tout est erreur et illusion, que je sens encore plus le bienfait inestimable qui a fait luire sur moi la lumière au milieu de ces ténèbres. C'est lorsque j'entre dans cette nuit profonde, où je vois les enfants du siècle ensevelis, que mon cœur me reproche de ne vous bénir pas encore assez, ô mon Dieu, d'avoir dissipé en ma faveur le nuage épais qui les enveloppe. Ce sentiment de reconnoissance ne sauroit plus s'effacer pour un instant même de mon cœur. Je le porte partout avec moi ;

et la nuit même mon cœur se réveille, et dérobe à la nature les moments destinés au sommeil, pour se répandre devant vous, et vous renouveler ses actions de graces.

℣. 8. *Providebam Dominum in conspectu meo semper, quoniam à dextris est mihi, ne commovear.*	℣. 8. J'ai toujours eu le Seigneur devant les yeux, persuadé qu'il étoit sans cesse à ma droite pour me soutenir.

Et comment pourrois-je perdre de vue un seul moment vos miséricordes sur moi, ô mon Dieu! c'est là toute la consolation de mon exil. Cette vie si pleine de chagrins et de misères seroit-elle supportable, si vous n'étiez sans cesse présent à mon cœur pour en adoucir l'amertume? pourrois-je marcher long-temps avec sûreté à travers tant de piéges et de périls, si je ne marchois toujours en votre présence? Aussi, grand Dieu, au milieu de toutes les révolutions que le monde offre sans cesse à mes yeux, de ces vicissitudes journalières qui élèvent les uns sur les ruines des autres; de ce tourbillon de soins, d'inquiétudes, de concurrences dont l'agitation éternelle entraîne et met en mouvement tous les enfants du siècle; au milieu de tant d'objets tumultueux, je ne vois que vous seul, grand Dieu, qu'un modérateur invisible qui règle tout, qui rapporte par des voies divines et inexplicables, tout ce qui se passe sur la terre, à l'accomplissement de ses desseins éter-

nels de miséricorde sur ses élus, et qui fait servir à leur salut les crimes mêmes et les passions du reste des hommes. Oui, grand Dieu, vous êtes plus visible dans l'univers, que tous les objets qui frappent nos sens. Je vous y retrouve et vous y reconnois partout, dans les amertumes secrètes que vous mêlez aux plaisirs des pécheurs, dans les obstacles ou les facilités que vous semblez ménager à leurs passions, dans l'élévation ou la décadence subite et éclatante de leur fortune, dans les peines et les assujétissements qu'il leur avoit fallu dévorer pour y parvenir. J'y vois votre sagesse et votre bonté qui dispose de tous les événements, qui n'en permet aucun que pour sa gloire, pour l'instruction des Justes, pour la conversion ou la punition des méchants; et qui ménage à tous les hommes dans les objets mêmes qui les séduisent, des ressources de graces et des moyens de salut.

℣. 9. *Propter hoc lætatum est cor meum, et exultavit lingua mea; insuper et caro mea requiescet in spe.*

℣. 9. C'est ce qui m'a rempli le cœur de joie, ce qui m'a fait chanter vos louanges avec tant de plaisir, et ce qui me fait encore regarder la mort comme un paisible sommeil, en attendant le moment de ma résurrection.

Et voilà, grand Dieu! ce qui remplit mon cœur d'une joie indicible. Je vois que le hasard n'a au-

eune part à tout ce qui arrive sur la terre, et que tous les événements les plus fortuits en apparence, les plus surprenants, sont préparés dans les conseils éternels de votre Providence. Les enfants du siècle, qui attendent uniquement de leurs soins et de leurs mesures le succès de leurs projets, sont sans cesse déchirés par des craintes, ou par des espérances : leur cœur n'est jamais tranquille; parce qu'au lieu de le mettre entre vos mains, ils le laissent à la merci de l'incertitude des événements. Mais pour moi, Seigneur, je veux me reposer absolument sur vos vues sages et paternelles, de tout ce qui me regarde, et de ce qui pourra me regarder à l'avenir. Je suis entre vos mains, et c'est assez pour voir d'un œil tranquille toutes les situations qu'il vous plaira de me ménager sur la terre : tristes ou agréables, j'y trouverai une source intarissable de joie et de consolation, parce que je me dirai à moi-même, que ce n'est ni la malice, ni la faveur des hommes, mais vous seul, ô Père bon et miséricordieux, qui m'y avez placé. Je vous y chanterai des cantiques de joie et de louange : je recevrai avec une égale paix les biens et les maux passagers que vous répandrez sur moi. Tout vient de vous, grand Dieu; et tout ce qui vient de vous, est toujours une grace et un bienfait pour nous. C'est dans cette douce confiance, Seigneur, que je verrai

couler paisiblement les jours de mon exil sur la terre, que j'en adoucirai les peines et les ennuis, que j'attendrai la mort avec paix, que je la regarderai comme un doux repos, comme la délivrance de tous les périls et de toutes les tentations qui nous affligent, et le tombeau qui recevra en dépôt les dépouilles de ma mortalité, comme un asile assuré qui me les rendra au jour de la révélation, afin que vous les rendiez vous-même conformes au corps glorieux de votre Fils ressuscité.

℣. 10. *Quoniam non derelinques animam meam in inferno, nec dabis sanctum tuum videre corruptionem.*

℣. 10. Car vous ne me laisserez pas long-temps dans le tombeau, et vous préserverez votre serviteur de la corruption.

Que de consolation, ô mon Dieu! dans cette bienheureuse espérance! Les enfants du siècle, qui bornent à cette vie tous leurs désirs et tout leur espoir, n'ont rien qui les console des malheurs qu'ils y éprouvent. Le siècle à venir est pour eux une chimère, un chaos qui ne leur offre que les ténèbres et le néant. Ils se hâtent de jouir du présent : mais comme mille chagrins en empoisonnent la jouissance, et que souvent le monde même, où ils cherchent une injuste félicité, les méprise, les abandonne pour toujours, les accable de rigueurs et de mauvais traitements ; ils se trouvent malheureux sans ressource ; il n'y a plus

qu'une noire tristesse, que des plaintes amères sur l'injustice du monde, ou un affreux désespoir caché sous le nom spécieux de philosophie et de mépris des hommes qui puisse les consoler. La mort ne finit leurs peines passagères, que pour leur en laisser entrevoir au-delà de plus cruelles et de plus durables. Ils ne savent si leur ame sera la pâture des vers comme leur corps; ce qu'ils deviendront dans ce séjour ténébreux et éternel, où leur raison se perd, et où la religion ne leur montre que des objets affreux et désespérants. Mais pour ceux qui espèrent en vous, grand Dieu, ils peuvent être frappés, méprisés, affligés en cette vie; l'avenir, qui est proche, et qui est sans cesse ouvert à leurs yeux, essuie toutes leurs larmes; ils savent qu'unis à Jésus-Christ, leur chef, ils ressusciteront comme lui, et que leur ame, comme la sienne, sortira glorieuse du tombeau pour retourner dans votre sein, d'où elle étoit sortie; et que si leur chair n'a pas le privilége, comme la chair divine de votre Fils, d'être exempte de la corruption dans le séjour de la mort, du moins leurs cendres se ranimeront un jour; cette boue se changera encore en une chair vivifiée, brillante d'éclat et d'immortalité, et que pas un cheveu de leur tête ne périra.

℣. 11. *Notas mihi fecisti vias vitæ; adimplebis me*

℣. 11. Bientôt vous me ferez revoir le chemin de la

lætitiâ cum vultu tuo, delectationes in dextera tua usque in finem.

vie : la joie de vous voir tel que vous êtes, passera alors jusque sur mon corps; placé enfin à votre droite, je goûterai pendant toute l'éternité des délices toujours nouvelles.

Soyez à jamais béni, Seigneur, de ne pas permettre que je perde un seul moment de vue ces vérités consolantes et cette dernière heure qui doit me conduire à la vie et à l'immortalité. Les objets des sens, les soins de la terre l'éloignent de notre pensée, et nous la dérobent sans cesse : mais à travers ce nuage, je vous vois, grand Dieu! qui êtes à la porte, et qui demain m'allez redemander mon ame. Le compte terrible que j'aurai à vous rendre, me trouble, il est vrai, et me pénètre de frayeur : mais, ô mon Dieu, pasteur de nos ames, vous ne m'avez pas retirée des voies de l'égarement, et mise sur vos épaules, pour me rejeter et me laisser en proie au loup dévorant. Vous m'avez cherchée, lorsque je vous fuyois : vous ne m'abandonnerez pas, lorsque vous m'avez retrouvée, et que par les marques de tendresse que j'ai reçues de vous, par les consolations que j'ai trouvées à revenir à vous, et à vous demeurer unie, vous n'avez pas voulu me laisser ignorer combien mon retour vous avoit causé de joie. Ouvrez donc sans cesse, Seigneur, aux yeux de ma foi ces portes éternelles qui nous cachent les délices et

les biens inestimables que vous préparez à vos élus. Tout est ennui et tristesse sur la terre; lors même que je m'y abandonnois avec tant d'aveuglement à tous les plaisirs, j'y trouvois partout un vuide, une satiété, une inquiétude secrète qui les empoisonnoit. Non, Seigneur, nous ne sommes faits que pour vous; et ce n'est que dans votre sein adorable que nous pouvons goûter ce repos, ce parfait bonheur que les hommes cherchent en vain depuis si long-temps sur la terre. Nous ne vous voyons ici-bas qu'à travers les nuages de notre mortalité. Nous vous voyons assez, ô source éternelle de lumière et de vérité, pour vous aimer; mais nous ne vous voyons pas assez pour que cet amour saint remplisse tout notre cœur, le fixe, et anéantisse tous les attachements qui le partagent encore. Ce sera lorsque nous vous verrons face à face, et votre Fils assis à votre droite, que votre amour seul régnera dans notre cœur, qu'il l'absorbera tout entier; et que cet amour saint, toujours satisfait et toujours réveillé par votre présence adorable, nous fera goûter dans toute l'éternité des délices toujours nouvelles.

PSAUME XVI.

Prière d'une ame qui se trouve à la veille de perdre, par la malice des hommes, ou sa fortune, ou son innocence, ou sa réputation, et qui s'adresse à Dieu, dans la confiance qu'il la protégera dans une occasion si périlleuse.

℣. 1. *Exaudi, Domine, justitiam meam, intende deprecationem meam.*

℣. 1. Laissez-vous fléchir, Seigneur, par mon innocence, et écoutez ma prière.

Je ne vous offre, grand Dieu! pour obtenir votre secours dans le péril qui me menace, que la droiture de mon cœur. Je me vois à la veille ou de perdre les trésors de votre grace, si je succombe aux sollicitations des méchants; ou d'être opprimée par la calomnie, et livrée à toute leur malignité, si je vous demeure fidèle. Je ne balance pas sur le choix, ô mon Dieu! mais je sens ma foiblesse, et j'implore votre protection. Ecoutez ma prière; et ne m'abandonnez pas dans une extrémité, où la justice du secours que je vous demande, semble me répondre que vous ne tarderez pas de me l'accorder.

℣. 2. *Auribus percipe orationem meam, non in labiis dolosis.*

℣. 2. Prêtez l'oreille aux vœux sincères que je vous adresse.

Vous voyez dans mon cœur, grand Dieu! la

sincérité de ma prière. Mes lèvres ne viennent pas ici vous tenir un langage trompeur; et avec un dessein secret de me rendre à la séduction, et de trahir mon ame pour me dérober au péril qui me menace; je ne viens pas ici vous faire de vaines protestations, comme pour excuser par avance la défection honteuse déjà toute résolue au-dedans de moi. Et que gagnerois-je, grand Dieu! en venant ici par des paroles artificieuses vous dissimuler mes plus secrètes pensées, et vous honorer des lèvres, tandis que mon cœur se seroit déjà éloigné de vous? N'y êtes-vous pas plus présent que moi-même? n'en percez-vous pas d'un seul regard toutes les profondeurs? et vos yeux, qui voient tout, sont-ils des yeux de chair et de sang comme ceux de l'homme?

℣. 3. *De vultu tuo judicium tuum prodeat; oculi tui videant æquitátes.*

℣. 3. Prononcez en ma faveur: que vos yeux soient attentifs à la justice de ma cause.

C'est, Seigneur, ce qui redouble ma confiance. On peut en imposer aux hommes, qui ne jugent que sur ce que nous leur paroissons : mais pour vous, grand Dieu! qui sondez nos cœurs, vous ne jugez de nous que sur ce que nous sommes. Je ne veux donc que vos yeux seuls pour témoins de ma peine, et pour juges de l'équité de ma cause. Ce n'est ni mon imprudence, ni des complaisances criminelles pour les hommes, qui m'ont jetée dans

les périls et dans les perplexités où vous me voyez. Je ne me les suis pas attirés moi-même, pour excuser ensuite ma chute par la difficulté d'y conserver mon innocence, si je venois à succomber. Le danger m'a toujours fait autant d'horreur que le crime; et j'ai toujours cru que c'étoit chercher à périr, que de chercher soi-même à combattre. Ce sont les artifices des méchants, qui m'ont tendu les piéges qui m'environnent; et c'est votre sagesse qui l'a permis, ou pour éprouver ma fidélité, ou pour réveiller ma tiédeur et ma négligence.

℣. 4. *Probasti cor meum, et visitasti nocte: igne me examinasti, et non est inventa in me iniquitas.*

℣. 4. Vous avez éprouvé mon cœur, en me visitant dans ces temps sombres de la persécution: vous m'avez fait passer par le feu de la tribulation, et vous m'avez trouvé juste.

Vous savez, grand Dieu! que ce n'est pas ici la première épreuve que je souffre. Il suffit de se déclarer sans ménagement pour vous dans le monde, pour être en butte à ses contradictions et à ses censures. Vous avez permis plus d'une fois qu'il se déchaînât contre moi: vous exigez de mon cœur ces tribulations, comme des preuves douloureuses de ma fidélité; comme un feu au travers duquel vous vouliez me faire passer pour purifier mon ame du reste d'attachement qu'elle conservoit encore pour les choses de la terre. Il est sans doute

bien étonnant, Seigneur, que vos serviteurs ayant à essuyer tous les jours tant de dégoûts et de mépris de la part du monde, puissent y tenir cependant encore par des affections secrètes et souvent imperceptibles à eux-mêmes. Vous avez trouvé dans mon cœur la même foiblesse : mais du moins, Seigneur, il s'est soumis avec confiance aux calamités et aux traverses dont vous m'avez affligé. J'ai adoré et baisé la main qui me frappoit : il a pu m'échapper quelques plaintes que l'affliction arrache malgré nous à la nature ; mais dans le temps même qu'elles sortoient de ma bouche, mon cœur les désavouoit, se soumettoit avec joie à votre conduite adorable sur ma personne, vous en rendoit même graces, regardoit ces rigueurs apparentes comme des bienfaits véritables. Oui, Seigneur, vous avez pu trouver mon cœur foible et abattu dans l'adversité ; mais vous ne l'avez jamais trouvé révolté et infidèle.

℣. 5. *Ut non loquatur os meum opera hominum, propter verba labiorum tuorum ego custodivi vias duras.*

℣. 5. Afin de m'interdire les plaintes sur ce que les hommes me faisoient souffrir, j'ai pensé à vos volontés et à vos promesses, et j'ai suivi avec soumission la route pénible des souffrances.

Les plaintes mêmes que j'accordois à ma douleur, je les adressois à vous seul, ô mon Dieu. Ma langue n'a jamais cherché un adoucissement

criminel à mes peines, en décriant les actions et la conduite des hommes qui en étoient les auteurs. Je ne cherchois point à m'attirer de la compassion en excitant contre eux la haine publique; je respectois en eux, grand Dieu, les instruments dont vous vous serviez pour accomplir sur moi vos desseins de miséricorde; je m'imposois un silence rigoureux sur l'injustice même de leurs procédés à mon égard. Je n'ignorois pas là-dessus, ô mon Dieu! les lois saintes que vous nous avez données, et qui nous ordonnent, non-seulement d'épargner, mais même de bénir ceux qui nous maudissent; non-seulement de ne pas leur rendre le mal pour le mal, mais même de les combler de biens, et d'amasser par ces marques héroïques de charité, des charbons de feu sur leur tête. Cette voie, que vous nous prescrivez de suivre, paroît dure à la nature; tout notre cœur pétri de chair et de sang, se révolte d'abord contre elle : mais quand une fois, grand Dieu, on a étouffé par le secours de votre grace, l'impétuosité de ces premiers mouvements; quelle consolation ne trouve-t-on pas de s'en être rendu le maître, d'avoir rétabli la paix dans son cœur, d'en avoir banni l'aigreur et l'amertume qui le déchiroit, et qui nous punit toujours de notre haine par les troubles et les fureurs qu'elle laisse au-dedans de nous? Quelle joie de jouir de sa victoire, et de cette supériorité

sur nous-mêmes, dont le seul semblant flattoit tant autrefois l'orgueil des philosophes; mais qui fait seulement sentir à une ame humble et chrétienne, combien votre grace peut l'élever au-dessus de la nature.

℣. 6. *Perfice gressus meos in semitis tuis, ut non moveantur vestigia mea.*

℣. 6. Affermissez mes pas dans le chemin qui me mène à vous, de peur que je ne vienne à chanceler.

Continuez, grand Dieu, à me favoriser des mêmes secours dans les nouveaux combats où je me trouve exposée. Tous les piéges et tous les artifices du démon semblent se réunir pour m'affoiblir ou pour me surprendre : mes amis, mes proches eux-mêmes, par une tendresse trop humaine, se joignent à cet ennemi de mon salut, et paroissent avoir conjuré ma perte. Mais votre grace, ô mon Dieu! abonde toujours à mesure que les périls se multiplient. Donnez-moi donc une nouvelle force, non-seulement pour affermir mes pas dans vos voies, mais encore, afin que j'y marche avec plus de ferveur et de perfection. Tirez votre gloire de la malice même des hommes, qui espèrent, en m'affligeant, d'ébranler la fidélité que je vous ai jurée. Montrez, grand Dieu, que rien n'est capable de vaincre, ni même de faire chanceler un seul moment, une ame qui combat avec vous. Quand tout favorise ici-bas vos serviteurs, le monde n'admire point en eux les

dons de votre grace; leur prospérité diminue à ses yeux le mérite de leur vertu ; il ne leur tient pas compte d'une piété que les biens, les honneurs, les applaudissements, la faveur semblent récompenser ici-bas. Mais quand, malgré les mépris, les opprobres, les adversités, ils vous demeurent fidèles ; c'est alors, grand Dieu, que le monde est forcé de rendre gloire à votre grace, et de reconnoître qu'elle peut élever les hommes à un degré de grandeur et de supériorité de perfection, où toutes les vertus humaines ne sauroient jamais atteindre.

℣. 7. *Ego clamavi quoniam exaudisti me, Deus, inclina aurem tuam mihi, et exaudi verba mea.*

℣. 7. Comme vous m'avez toujours exaucé, ô mon Dieu, je vous appelle à mon secours : écoutez-moi, et exaucez ma prière.

J'ai éprouvé si souvent jusqu'ici votre secours, grand Dieu, dans mes tentations et dans mes peines : j'ai trouvé tant de consolation, tant de force, en m'adressant à vous, et en réclamant votre protection, que votre bonté ne sera pas importunée, si je redouble aujourd'hui mes cris et mes supplications dans un péril plus pressant ; vos faveurs passées sont pour moi des gages bien consolants de celles que j'attends en cette occasion. Cette confiance seule n'est-elle pas déjà elle-même, grand Dieu, le secours que je demande. N'est-ce pas vous seul qui la mettez dans mon cœur ? N'est-ce pas

vous qui me faites sentir mon impuissance, et le besoin que j'ai de votre grace? Oui, grand Dieu, toute la force qui me rassure, c'est que je reconnois devant vous ma foiblesse, et que j'attends tout de vos miséricordes infinies. Voilà, Seigneur, la seule prière qui trouve toujours vos oreilles ouvertes pour l'écouter; voilà le langage de la foi et de la piété, que vous aimez à entendre: c'est vous qui nous l'avez appris; et vous exaucez toujours les prières que vous avez vous-même formées dans nos cœurs.

℣. 8. *Mirifica misericordias tuas, qui salvos facis sperantes in te.*

℣. 8. **Vous qui sauvez ceux qui espèrent en vous, faites éclater sur moi vos miséricordes.**

Il est vrai, grand Dieu, qu'il faut que votre puissance opère une espèce de prodige en ma faveur, pour me délivrer du péril extrême qui me menace; et toutes les ressources me manquant, il n'y a d'espérance pour moi que dans un de ces coups éclatants de vos miséricordes, que vous réservez toujours aux maux désespérés. Mais c'est alors, protecteur tout-puissant de ceux qui espèrent en vous, que vous aimez à faire éclater la force de votre bras; peut-être même n'avez-vous permis que je fusse accablée de tant d'adversités et que toute voie pour en sortir me fût fermée, que pour éprouver si l'extrémité du danger n'affoibliroit pas ma confiance: mais non, Seigneur, je

la sens croître à mesure que le péril augmente. Que le monde entier se soulève contre moi, je serai plus forte que le monde, quand vous serez avec moi. Vous avez toujours pourvu à la sûreté de ceux qui ont mis en vous toute leur espérance, par des ressources inespérées et merveilleuses. L'histoire de vos serviteurs n'est que l'histoire des merveilles admirables que vous avez dans tous les temps opérées pour eux; cette suite de prodiges est devenue depuis le commencement, comme la conduite ordinaire de votre providence à leur égard; vous ne les avez menés que par des voies singulières et miraculeuses. Voilà, ô mon Dieu, le grand motif de ma confiance. Il faut un prodige éclatant pour me délivrer des maux qui m'environnent, et dont je ne puis échapper; mais c'est pour cela même que je l'attends ce prodige, ô mon Dieu, et ce n'est point là présumer de vos miséricordes; c'est leur offrir l'objet qu'elles ont toujours choisi pour se manifester avec éclat: c'est espérer en vous contre l'espérance; et voilà, grand Dieu, jusques où vous voulez que nous espérions, pour nous faire sentir un moment après, que ce n'est pas en vain qu'on espère en vous.

℣. 9. *A resistentibus dexteræ tuæ custodi me, ut pupillam oculi.*

℣. 9. Gardez-moi comme la prunelle de l'œil, de ceux qui semblent mesurer leurs forces avec les vôtres.

Il est vrai, grand Dieu, que vous permettez les

maux et les traverses dont je suis accablée ; mais la malice de ceux qui en sont les auteurs, contredit votre loi sainte. Ils entreprennent de renverser en moi, par leurs séductions ou par leurs violences, l'ouvrage de vos miséricordes que la force de votre droite y a commencé ; ils ne veulent, à force de contradictions, que me dégoûter de votre service ; ils s'opposent à vos desseins éternels sur mon ame. Grand Dieu, les hommes pourront-ils détruire ce que vous avez édifié ? vos volontés adorables sur vos élus trouvent-elles quelque résistance dans les vaines oppositions des méchants ? à quoi peuvent aboutir leurs foibles efforts, qu'à faciliter l'accomplissement de ce que vous avez résolu ? Plus ils s'efforcent de résister à mon égard aux ordres de votre sagesse, plus ces ordres immuables auront leur effet : leurs oppositions me répondent de votre secours et de la victoire ; je vous deviens plus chère et plus précieuse à mesure que je suis plus exposée, et que vos desseins éternels sur moi trouvent plus de contradictions de la part des hommes. C'est votre gloire, Seigneur, qu'on attaque ; c'est l'ouvrage chéri de votre grace, que vous avez à défendre. Ne me regardez pas moi-même, vous n'y verriez rien qui ne dût vous éloigner de moi ; mais regardez-y, Seigneur, ce que vous y avez vous-même opéré, la foi, l'amour, la componction, la confiance ; le cœur

nouveau que vous avez créé au-dedans de moi. Vous défendrez vos dons inestimables, ô mon Dieu ; vous me garderez comme la prunelle de l'œil ; vous environnerez cette nouvelle lumière que vous avez répandue dans mon ame, de tant de remparts, que ni le vent des tribulations, ni la vaine poussière des prospérités et des richesses ne sera jamais capable de l'éteindre.

℣. 10. *Sub umbra alarum tuarum protege me à facie impiorum qui me afflixerunt.*

℣. 10. Couvrez-moi de vos ailes à la vue de ces impies qui me persécutent sans cesse.

Regardez-moi, grand Dieu, comme un oiseau foible qui ne fait que d'éclore ; c'est sous vos ailes que je puis être en sûreté ; c'est sous la chaleur divine de cet abri, que mes forces croîtront de jour en jour, et que je serai enfin en état de me dégager de tous les filets tendus autour de moi pour me surprendre. Mais en attendant, ô mon Dieu, que vos ailes saintes demeurent toujours étendues sur moi, ne vous éloignez pas d'un moment. Quelle honte pour ceux qui m'affligent, quand ils me trouveront sous cet asile! Ils auront beau m'attaquer de toutes parts, à leur vue même je mépriserai leurs efforts impies : ils auront la confusion et la douleur de voir ma foiblesse victorieuse de toute leur puissance ; ils seront forcés d'être témoins du triomphe de votre grace. Ainsi, grand Dieu, en me protégeant, vous les confon-

drez, et vous leur ferez sentir que l'homme est bien foible contre Dieu.

℣. 11. *Inimici mei animam meam circumdederunt, adipem suum concluserunt ; os eorum locutum est superbiam.*

℣. 11. Mes ennemis m'environnent de toutes parts, ils ont fermé leurs entrailles à la compassion : fiers de leur puissance, ils insultent même à ma foiblesse.

Ces grandes vérités, ô mon Dieu, sont cachées aux yeux de mes oppresseurs : ils ne comptent pour rien votre protection envers vos serviteurs, qu'ils entreprennent de perdre ; ils ne voient que leur foiblesse et le dénuement où ils sont de tout secours humain : ils ne voient pas la main invisible qui les défend et qui les protége ; ils croient n'avoir affaire qu'à l'homme, et ne savent pas qu'ils s'en prennent à vous-même. Vous le voyez, grand Dieu, comme ils s'acharnent tous les jours avec plus de fureur à ma perte. Ils s'assemblent autour de moi comme pour m'investir, de peur que je ne leur échappe ; ils tentent tous les moyens que la malice peut inventer pour séduire mon ame : quand les caresses et les sollicitations n'ont pas réussi, ils ont recours aux mauvais traitements et aux outrages. C'est tantôt un serpent qui vient s'insinuer avec souplesse pour m'empoisonner de son venin ; et puis un lion furieux qui s'élance sur moi, pour faire de mon ame la pâture de sa rage et de sa férocité. Leurs entrailles alors sont fermées à

toute compassion; ils s'applaudissent même des maux qu'ils me font souffrir, ils insultent avec un orgueil impie à la confiance que j'ai en vous, ô mon Dieu, ils en font le sujet de leurs dérisions et de leurs blasphêmes; ils me défient de trouver dans mon recours à votre seule protection, un asile qui me mette à couvert de l'inhumanité de leurs poursuites; ils n'ouvrent leur bouche que pour m'exalter leur puissance, leur crédit, leur élévation, et m'intimider par le peu de ressources que le malheur de ma situation me fournit pour m'en défendre. Mais, grand Dieu, loin d'être éblouie de leur grandeur et de leur prospérité, je la regarde comme un don que vous leur avez fait dans votre colère: elle endurcit le cœur; elle allume toutes les passions; elle en rassemble autour de nous tous les attraits les plus inévitables: les plaisirs sensuels marchent toujours à sa suite; et le crime, grand Dieu, suit toujours de près les plaisirs. Elle est comme une graisse fatale qui étouffe bientôt en nous la vie de la grace et de la foi, et qui bouche toutes les avenues par où les influences de votre Esprit saint pourroient se communiquer à nos ames.

℣. 12. *Projicientes me nunc circumdederunt me: oculos suos statuerunt declinare in terram.*

℣. 12. Après m'avoir abandonné, leur haine s'est réveillée, ils m'ont investi de nouveau; détournant les yeux du ciel, ils s'appliquent uniquement à ma perte.

Ainsi, grand Dieu, ces hommes fiers de leur élévation et de leur puissance, mais vils et méprisables à vos yeux, ont beau me proscrire, me fouler aux pieds comme de la boue, ne me laisser voir autour de moi que des maux à venir, encore plus cruels que ceux que je souffre, m'interdire même la consolation de me plaindre; ils ne m'ôtent pas, ô mon Dieu, celle de me consoler avec vous. Quand je me présente à eux pour leur exposer mon innocence, ils ne daignent pas même détourner leurs regards sur moi: leurs yeux fixés à terre avec un dédain orgueilleux, croiroient s'avilir s'ils se levoient pour voir ma douleur et ma misère. Mais, grand Dieu, ce ne sont pas les regards des hommes que je cherche d'attirer sur moi: regardez-moi seulement, vous, ô mon Dieu; mais regardez-moi de cet œil de miséricorde et de tendresse, qui change toutes les peines que nous endurons, en des plaisirs secrets et indicibles. Que les pécheurs n'aient des yeux que pour la terre; c'est d'elle qu'ils attendent tout leur bonheur, et il est juste qu'ils ne la perdent jamais de vue: mais pour ceux qui souffrent en votre nom, ô mon Dieu, ils les ont toujours levés au ciel, parce que c'est de là qu'ils attendent leur délivrance, et qu'ils savent qu'elle est proche.

℣. 13. *Susceperunt me sicut leo paratus ad prædam:*

℣. 13. Les voilà qui viennent fondre sur moi, com-

et sicut catulus leonis habitans in abditis.

me un lion s'élance du lieu où il est caché, sur la proie qui se présente.

Les animaux les plus féroces, grand Dieu, sont quelquefois capables d'humanité : ils ont autrefois respecté un de vos prophètes dans la fosse même où il devoit leur servir de pâture, et rendu à leur manière les devoirs funèbres au saint patriarche de vos anachorètes. Mais les hommes en qui toute crainte de votre nom est effacée, ne sentent jamais ces heureux intervalles de tendresse et de compassion : la douleur elle-même qui désarme la férocité, les irrite et les rend plus cruels. Je l'éprouve tous les jours, grand Dieu! plus mes ennemis m'écrasent, et me rendent un objet digne de pitié, plus leur haine contre moi s'aigrit et s'enflamme ; mes maux, qui devroient les satisfaire, ne servent qu'à m'en attirer de nouveaux; ce sont toujours des lions furieux, qui après avoir déchiré leur proie, n'en sont que plus avides pour la dévorer toute entière. Leur fureur même ne meurt pas avec eux ; leurs exemples la transmettent à leurs enfants dans l'âge le plus tendre; ils sucent presque avec le lait la cruauté de leurs pères; ils héritent de leurs vices encore plus que de leurs noms et de leurs biens ; l'on voit de père en fils une succession de dureté, d'inhumanité envers les malheureux, qui infectent ces races maudites.

℣. 14. *Exsurge, Domine, præveni eum, et supplanta eum: eripe animam meam ab impio; frameam tuam ab inimicis manûs tuæ.*

℣. 14. Levez-vous, ô mon Dieu, prévenez-les, confondez leur espérance : tirez-moi des mains de ces impies ; désarmez-les en leur ôtant cette puissance qu'ils tiennent de vous, et qu'ils n'emploient qu'à traverser vos desseins.

Il y a trop long-temps, grand Dieu, qu'ils abusent de leur crédit et de leur puissance : vengez votre gloire, en vengeant l'innocence de vos serviteurs. Vous m'avez jusqu'ici soutenu dans mes peines par des consolations secrètes : c'en est assez pour affermir ma foiblesse; mais ce n'en est pas assez pour manifester avec éclat votre puissance. Les hommes charnels ne sont pas frappés des prodiges de grace que vous opérez dans les cœurs ; il faut parler à leurs sens, et vous montrer à eux par des coups éclatants d'indignation, où ils soient forcés de reconnoître votre doigt. Levez-vous donc, grand Dieu, paroissez à découvert ; ils sont sur le point de m'accabler : toutes les mesures qu'ils ont prises contre moi, paroissent infaillibles ; faites-les évanouir, grand Dieu, dans le moment même où ils comptoient s'applaudir du succès. Prévenez leurs noirs desseins par les moyens mêmes qu'ils ont choisis pour les accomplir : laissez - leur jusqu'au bout goûter l'erreur de leur espérance barbare, pour la confondre en un clin d'œil avec plus d'éclat ; attendez que je

leur sois livré, qu'ils me tiennent enfin absolument sous leur puissance, et qu'ils soient les maîtres de ma vie et de mon salut, pour me délivrer de leurs mains. Suscitez-leur alors des concurrents qui les supplantent dans la faveur des princes et des grands dont ils abusent; qu'ils voient leurs places occupées par leurs envieux; que tout cet édifice d'orgueil, de crédit, d'opulence, que tant de crimes avoient élevé, s'écroule tout d'un coup à leurs yeux, lorsqu'ils le croient le plus affermi; arrachez-leur des mains le glaive, cette autorité que vous ne leur aviez confiée que pour protéger les foibles et les innocents, et dont ils ne se sont jamais servis que pour les opprimer. Ce sont les prospérités et les faveurs dont vous les avez comblés, qui en ont fait les ennemis de votre nom; peut-être, grand Dieu, qu'ils feront un usage plus fréquent de l'adversité, et que les châtiments ramèneront à vos pieds ceux que vos bienfaits en avoient éloignés.

℣. 15. *Domine, à paucis de terra divide eos in vita eorum: de absconditis tuis adimpletus est venter eorum.*

℣. 15. Mettez, Seigneur, même pendant la vie, de la différence entre les impies et ce petit nombre de serviteurs que vous avez sur la terre, ceux-là sont comblés de biens qui sont cachés dans vos trésors.

Mais, grand Dieu, si vos châtiments doivent leur être inutiles, laissez-les jouir de leur pros-

périté ; ils n'aiment que les biens périssables ; punissez-les en les en comblant : discernez-les par la continuité de ces faveurs funestes, du petit nombre de vos serviteurs, que vous éprouvez toujours ici-bas par des tribulations et des traverses. Vous leur réservez des biens plus solides et plus durables ; vous vous réservez vous-même, grand Dieu, tandis que les heureux du monde reçoivent ici-bas leur récompense ; vous faites creuser dans les entrailles de la terre, et en arracher l'or dont ils sont avides, pour en rassasier leur avidité. Il faut bien, grand Dieu, que les richesses soient méprisables à vos yeux, puisque vous les destinez presque toujours pour être le partage de ceux que vous n'aimez pas. En effet, Seigneur, ces bienfaits temporels dont vous les surchargez jusqu'à la satiété, cachent une main rigoureuse qui les rejette, et les punit en même temps qu'elle semble les favoriser : ce sont des victimes que vous laissez engraisser, et qui vont être incessamment immolées à votre vengeance.

℣. 16. *Saturati sunt filii, et dimiserunt reliquias suas parvulis suis.*

℣. 16. Ils se voient une nombreuse postérité, à laquelle ils laissent en mourant de grands héritages.

Oui, Seigneur, qu'ils voient leurs années prolongées sur la terre au-delà même des bornes qui terminent la vie des autres hommes ; qu'ils aient le plaisir passager de voir autour d'eux les enfants

de leurs enfants ; qu'une nombreuse postérité flatte leur vieillesse, et leur promette que leur nom passera avec eux jusqu'aux âges les plus reculés ; qu'ils laissent à leurs descendants les biens immenses qu'ils ont amassés, et qui sont les restes criminels de leurs rapines et de leur avarice. Voilà, grand Dieu, l'unique bonheur où ils aspirent : ils veulent jouir long-temps ici-bas de leur opulence, et l'établir sur des fondements si solides, que lorsque la mort les forcera enfin de s'en arracher, elle passe avec tout son éclat à leurs héritiers : c'est-là où aboutissent tous leurs souhaits et tous les soins pénibles qu'ils dévorent pendant leur vie : voilà les heureux du siècle.

℣. 17. *Ego autem in justitia apparebo conspectui tuo ; satiabor cùm apparuerit gloria tua.*

℣. 17. Pour moi, ô mon Dieu ! je tâcherai de paroître toujours pur à vos yeux, et je serai content, si je puis revoir votre tabernacle.

Pour moi, grand Dieu, je ne leur envie point cette vaine félicité : mes supplications ne monteront jamais jusqu'à votre trône pour solliciter des dons si dangereux, et que vous accordez presque toujours dans votre colère. Ce seroit vous outrager, grand Dieu, que de vous demander autre chose que vous-même. L'unique objet de mes vœux est, que leur prospérité et leur crédit ne me suscite plus de contradictions, qui peuvent devenir l'écueil de mon innocence et de ma foi-

blesse. Je ne vous demande pas de partager avec eux le faux éclat qui les environne : je ne vous demande que toute la force dont j'ai besoin pour n'en être pas ébloui ; et malgré toutes leurs sollicitations, de conserver toujours au-dedans de moi la justice et l'innocence, qui sont les seules richesses de l'ame, et le seul éclat qui les suit au-delà du tombeau, et les rend agréables à vos yeux. Sauvez mon ame, grand Dieu, des séductions continuelles que ces hommes corrompus assemblent autour de moi. Qu'ils me traitent d'insensé; qu'ils regardent ma fidélité pour vous comme une simplicité et une foiblesse d'esprit; que je paroisse à leurs yeux digne de pitié et de risée; que m'importe, grand Dieu, pourvu que vous me trouviez juste, et digne de votre bienveillance, quand je viendrai paroître devant vous? Le monde qui vous hait, peut-il estimer ceux qui vous aiment? Le monde qui ne connoît que les biens présents, peut-il se persuader que ceux qui en sont comblés, et qui n'en usent que pour la félicité de leurs sens, soient malheureux? Mais pour moi, Seigneur, vous m'avez appris que le monde ne fait point d'heureux : aussi ce n'est pas de lui que j'attends le bonheur où j'aspire ; c'est de vous seul, ô mon Dieu. Vous nous en faites déjà goûter ici-bas les heureuses prémices par les consolations secrètes de votre grace, par la paix du cœur et

la joie de la conscience, inséparables de la vertu. Le poids de la corruption, les périls répandus ici-bas, les peines de cet exil, troublent encore cette joie sainte : nous ne la goûtons qu'à demi, et à travers mille amertumes qui en diminuent la douceur ; mais le peu que vous nous en faites goûter sur la terre, irrite notre soif et enflamme nos désirs. Si la suavité seule de vos saintes inspirations est capable de nous soutenir au milieu des peines et des malheurs les plus cruels de cette vie ; que sera-ce, grand Dieu, quand nous en serons délivrés, et que vous nous communiquerez à plein toute la magnificence de votre gloire ? que sera-ce, quand échappés de toutes les misères qui nous environnent sur la terre, nous serons plongés dans le sein immense de votre amour, pénétrés de l'éclat immortel de votre majesté, et fixés dans la jouissance de ce bien suprême, qui ne laisse plus rien à désirer à vos élus ? C'est alors, grand Dieu, que ma joie sera pleine, que tous mes désirs seront remplis, que je ne serai plus occupé qu'à contempler votre gloire, que cette occupation sera pour moi un plaisir ineffable et toujours nouveau, que ce bonheur parfait n'aura plus d'autres bornes que celles de votre éternité.

PSAUME XVII.

Prière d'une ame qui, après avoir été long-temps livrée au monde et aux passions les plus criminelles, remercie Dieu d'avoir enfin rompu ses chaînes, et rappelle avec de grands sentiments d'amour et de reconnoissance tous les événements singuliers et presque miraculeux, qui ont précédé et facilité sa conversion.

℣. 1. *Diligam te, Domine, fortitudo mea : Dominus firmamentum meum, et refugium meum, et liberator meus.*

℣. 1. Je vous aimerai, Seigneur, vous qui êtes toute ma force : le Seigneur est mon appui, mon refuge, mon libérateur.

QUAND je rappelle devant vous, ô mon Seigneur, l'état déplorable et invétéré de crime et de déréglement d'où vous m'avez retirée, tout mon amour peut-il suffire pour vous en témoigner ma reconnoissance? Ma foiblesse ne rencontroit presque plus de péril où elle ne succombât : mon ame étoit devenue comme le triste jouet de tous les objets des passions, il leur suffisoit de se montrer à moi pour me vaincre : mais, grand Dieu, vous avez été vous-même ma force ; et l'empire que le monde et ses illusions avoient pris sur ma foiblesse, n'a fait qu'embellir le triomphe de votre grace. De foibles désirs de salut obtenoient de

temps en temps de moi des démarches encore plus foibles de conversion; mais à peine avois-je fait un pas vers vous, ô mon Dieu, que je chancelois et retournois en arrière : vous seul, grand Dieu, avez enfin affermi et fixé ma légèreté et mon inconstance. Tout s'opposoit au-dehors à la résolution d'une nouvelle vie; tout ce qui m'environnoit, loin de me tendre la main, ne m'offroit que des contradictions et des censures; le monde entier paroissoit soulevé contre moi : vous seul, grand Dieu, avez été mon refuge; et tandis que tout m'abandonnoit, j'ai trouvé un asile dans votre sein, que vous m'avez ouvert avec une tendresse paternelle. Mille liens de passion, de bienséance, de respect humain, m'attachoient au monde; plus je tentois de m'en débarrasser et de les rompre, plus ils se resserroient; ma servitude étoit si invétérée, qu'elle paroissoit sans ressource : vous m'avez regardé, grand Dieu; et à ce seul regard de miséricorde, mes liens sont tombés. Que vous rendrai-je, ô mon divin Libérateur, pour tant de bienfaits? c'est à vous-même à vous payer de vos mains : pénétrez mon cœur de votre saint amour; je m'y livre sans réserve, ô mon Dieu; et ce nouveau don que vous me faites, est la seule reconnoissance que vous exigez de votre créature.

℣. 2. *Deus meus, adjutor meus, sperabo in eum.*

℣. 2. C'est mon Dieu qui est mon défenseur, je mettrai en lui toute mon espérance.

Que pouvois-je tout seul, accablé sous le poids de mes chaînes? Mon cœur aimoit son esclavage honteux, et il se refusoit à tout ce qui auroit pu le délivrer : il ne trouvoit de bonheur, de sagesse, de noblesse de sentiments, que sous ce joug funeste. Que serois-je devenu, grand Dieu, si vous m'aviez laissé à moi-même? vous êtes venu à mon secours, et je me suis dégagé. Quel prodige de grace, ô mon Dieu! et en quelle situation puis-je me trouver désormais où je ne doive espérer en vous, réclamer votre assistance, et tout attendre de vos miséricordes infinies?

℣. 3. *Protector meus, et cornu salutis meæ et susceptor meus.*

℣. 3. Il me protége, il assure mon salut; il prend en main tous mes intérêts.

Vous ne les avez pas bornées, grand Dieu, ces miséricordes, à me retirer de l'abîme où je croupissois; vous avez pris en main ma défense contre toutes les attaques que j'ai eu à soutenir de la part des hommes. Mon retour à vous m'a suscité des ennemis et des persécuteurs; vous avez rendu tous leurs efforts inutiles; vous avez dissipé, comme de la poussière, tous les vains projets qu'ils avoient formés contre mon salut. L'orage qui me menaçoit, s'est calmé sans que je m'en sois mêlé moi-

même ; ceux qui paroissoient les plus irrités de mon changement, ont été forcés d'y applaudir et de m'en féliciter. Quand on veut de bonne foi se donner à vous, grand Dieu, il n'y a qu'à s'en remettre à votre bonté pour toutes les suites que peut avoir cette grande démarche : c'est votre grace qui la commence, c'est elle qui la soutient et qui l'achève.

℣. 4. *Laudans invocabo Dominum, et ab inimicis meis salvus ero.*

℣. 4. Je louerai, j'invoquerai le nom du Seigneur, et je serai délivré de mes ennemis.

Aussi c'est à votre grace seule, ô mon Dieu, que j'en rends la gloire et les louanges qui lui sont dues. Que pourrois-je en effet m'attribuer à moi-même? Vous savez, grand Dieu, ce que vous y avez trouvé : quel fonds de misère et de dépravation! mais je vous ai invoqué, et vous êtes venu, et tout a changé de face au-dehors et au-dedans de moi. Quelle est votre bonté pour les hommes, ô mon Dieu, de leur avoir laissé une ressource si facile de salut ! ils n'ont qu'à vous invoquer et s'adresser à vous : votre secours est toujours prêt ; vous ne savez pas vous refuser aux prières et aux cris d'un cœur touché. Quel aveuglement de ne faire aucun usage d'un moyen de salut si consolant et si aisé ! Pour moi, Seigneur, tant qu'il me sera permis de vous réclamer, et d'invoquer votre saint nom, j'userai de ce privilége heureux

que vous avez bien voulu accorder à vos créatures. Que les ennemis de mon salut continuent à s'armer contre moi; qu'ils emploient les menaces et les artifices pour m'ébranler : je vous invoquerai, grand Dieu, et ma prière fera toujours toute ma sûreté.

℣. 5. *Circumdederunt me dolores mortis, et torrentes iniquitatis conturbaverunt me.*

℣. 5. Les douleurs de la mort m'ont environné; et les torrents de l'iniquité m'ont rempli de trouble.

C'est à elle, grand Dieu, que je dois le bienfait inestimable qui m'a retiré du désordre. Les remords du crime, plus cruels que les douleurs mêmes de la mort, me suivoient partout : j'avois beau changer de situation, je les trouvois toujours autour de moi; c'étoient comme des furies attachées à mes côtés, qui me poursuivoient, et ne me permettoient pas d'être un moment tranquille. La multitude innombrable de mes iniquités se rassembloit sans cesse sous mes yeux, et comme un torrent impétueux fondoit sur mon cœur, et y excitoit des troubles et des ravages qui me laissoient dans un état affreux. J'avois avalé le crime comme l'eau : mais ces eaux fatales, en grossissant, avoient inondé toutes les puissances de mon ame; y avoient éteint et ravagé tous vos dons, et laissé un fonds de boue et d'amertume, qui ne pouvoit plus servir d'asile et de repaire qu'aux cruelles morsures des aspics et des serpents.

℣. 6. *Dolores inferni circumdederunt me; præoccupaverunt me laquei mortis.*

℣. 6. Les horreurs du tombeau m'ont environné de toutes parts : j'ai vu des piéges tendus de tous côtés pour m'ôter la vie.

Dans cette situation déplorable, grand Dieu, la pensée continuelle des supplices que vous préparez aux pécheurs, redoubloit ma douleur et mes craintes : l'horreur du tombeau s'offroit sans cesse à mes yeux : je me disois à moi-même, que la mort comme un piége terrible, surprend toujours ceux qui n'en ont pas prévenu la surprise par de sages précautions : ma perte éternelle me paroissoit inévitable, si je persévérois dans le déréglement où j'avois jusque-là vécu.

℣. 7. *In tribulatione mea invocavi Dominum, et ad Deum meum clamavi.*

℣. 7. Au milieu de mon affliction, j'ai appelé le Seigneur à mon secours; j'ai poussé des cris vers mon Dieu.

Ah! ce fut alors, grand Dieu, que ne pouvant plus soutenir le poids de mes crimes et de mes peines; ce fut alors, ô Père tendre et miséricordieux, que je me tournai vers vous : les cris de ma douleur et de mon repentir montèrent à votre trône. Après avoir essayé long-temps de l'insuffisance de toutes les créatures, pour calmer les agitations de mon cœur, je compris que je ne pouvois trouver qu'en vous seul, ô mon Dieu, ce que je cherchois en vain depuis tant d'années

au mileu du monde. Je levai ma voix vers vous, Seigneur, de l'abîme de tribulations et d'angoisses où mon cœur étoit plongé ; je crus que les supplications d'un pécheur, non-seulement désarmeroient votre colère prête à éclater sur moi, mais qu'elles réveilleroient même votre tendresse. Mes crimes, il est vrai, devoient m'imposer devant vous, ô Dieu saint, un silence de honte et de confusion : mais des besoins pressants ne consultent pas l'indignité de celui qui prie ; et d'ailleurs, ô mon Dieu, plus nos misères sont extrêmes, plus elles nous donnent droit de vous appeler à notre secours.

℣. 8. *Et exaudivit de templo sancto suo vocem meam, et clamor meus in conspectu ejus introivit in aures ejus.*

℣. 8. Ma voix a su pénétrer jusque dans son temple; mes cris sont parvenus jusqu'à lui, et il les a entendus.

En effet, mon espérance ne m'a pas trompé : ô source de toute bonté, vous avez ouvert à mes cris vos entrailles paternelles ; du haut du temple de votre gloire, vous vous êtes abaissé jusqu'à écouter le langage de ma douleur : cette voix mêlée de soupirs et de larmes n'a pas frappé inutilement vos oreilles ; elle a pénétré jusque dans votre cœur ; vous me l'avez ouvert de nouveau ; vous vous êtes rendu à moi, grand Dieu, malgré les crimes qui vous en éloignoient depuis si long-temps ; et vous êtes rentré en possession

d'une ame destinée à être votre temple, mais qui avoit été jusque-là la demeure des esprits immondes.

℣. 9. *Commota est et contremuit terra ; fundamenta montium conturbata sunt, et commota sunt, quoniam iratus est eis.*

℣. 9. Oui, ce Dieu qui dans sa colère fait trembler la terre, et qui ébranle jusqu'aux fondements des montagnes.

Mais, grand Dieu, comment pourrois-je rappeler ici toutes les merveilles que vous avez opérées pour faciliter ma conversion? Vous ébranlez, quand il le faut, le monde entier pour sauver un seul élu ; vous faites trembler la terre, et en ouvrez les abîmes ; vous frappez les montagnes jusque dans leurs fondements, et vous ensevelissez sous les ruines de leurs masses énormes les villes et les campagnes ; et voilà, ô mon Dieu, la figure des prodiges que vous avez renouvelés en ma faveur. J'avois de grands établissements sur la terre qui m'attachoient encore trop à elle, et suspendoient mon changement ; ils paroissoient élevés sur des fondements inébranlables : vous les avez rendus chancelants et fait écrouler peu à peu, afin qu'instruit de leur peu de solidité, il m'en coûtât moins de m'en détacher. Je comptois sur la protection des grands et des puissants ; je croyois être en sûreté à l'abri de ces montagnes si élevées et si profondément enracinées dans les entrailles de la terre ; ces ap-

puis de chair et de sang ouvroient tous les jours à mon ambition de nouvelles vues opposées à celles que vous aviez sur moi, ô mon Dieu : vous avez renversé ces montagnes si hautes et si fières de leur élévation ; vous avez soufflé sur le crédit et sur la faveur de ces grands de la terre ; vous l'avez ébranlée jusqu'aux fondements ; et ces masses énormes ont chancelé ; et me trouvant comme écrasé sous leurs ruines, mes espérances terrestres ont disparu avec elles ; et j'ai cherché en vous un protecteur plus puissant avec lequel je n'ai plus de révolution à craindre.

℣. 10. *Ascendit fumus in ira ejus, et ignis à facie ejus exarsit; carbones succensi sunt ab eo.*

℣. 10. Ce Dieu qui de ses regards allume des feux vengeurs, et change en brasiers ardents les villes entières.

Vous avez autrefois dans votre colère fait descendre le feu du ciel sur des villes criminelles : j'étois assez coupable pour mériter le même châtiment ; vous vous êtes contenté, ô mon Dieu, de l'exercer sur mes possessions et sur mes édifices ; mais vous l'avez exercé, comme à l'égard de Job, dans votre miséricorde. Il me falloit des malheurs et des adversités pour me rappeler à vous : j'ai vu les flammes allumées de votre main, ne faire de la magnificence de mes maisons qu'un monceau de cendres ; et alors j'ai pensé à m'édifier une maison durable dans le ciel. Ce feu bienfaisant en consumant mes héritages, a consumé

en même temps tout ce qu'il y avoit encore de terrestre dans mon cœur, et n'a servi qu'à y rallumer le feu divin de votre amour, qui étoit comme étouffé sous cette multitude de matières viles, mais chères et précieuses à mes yeux, qui en ralentissoient la sainte activité.

℣. 11. *Inclinavit cœlos et descendit; et caligo sub pedibus ejus.*

℣. 11. Ce Dieu qui abaisse les cieux et qui descend porté sur les nuées.

Vous descendiez autrefois sur une nuée pour conduire votre peuple à travers les routes pénibles et dangereuses du désert; et voilà, ô mon Dieu, la protection visible que vous m'avez accordée au milieu des peines et des obstacles que je trouvois dans la nouvelle voie où vous m'aviez fait entrer, et où j'étois à tout moment sur le point de m'égarer; vous avez toujours marché devant moi pour me marquer ma route.

℣. 12. *Et ascendit super Cherubim, et volavit; volavit super pennas ventorum.*

℣. 12. Ce Dieu qui appuyé sur les Chérubins, se fait traîner par les vents dans les airs.

Je n'ai pas attendu long-temps cette assistance miraculeuse: dès que vous vous êtes aperçu que la difficulté du chemin commençoit à me lasser; que les obstacles qui s'offroient encore à moi, décourageoient ma foiblesse; que désespérant d'avancer, j'étois presque résolu de reculer, et de retourner aux abominations de l'Egypte; vous

ayez volé, grand Dieu, à mon secours, monté sur les ailes de vos chérubins ; la rapidité de votre course pour venir à moi, a imité celle des vents ; le péril et le secours se sont toujours trouvés au même instant ensemble.

℣. 13. *Et posuit tenebras latibulum suum, in circuitu ejus tabernaculum ejus, tenebrosa aqua in nubibus aëris.*

℣. 13. Ce Dieu qui ne peut nous rendre sa présence sensible qu'à travers les nuages épais, dont il est obligé de s'envelopper, et se former comme un tabernacle pour dérober sa majesté à nos yeux.

Vous êtes, Seigneur, un Dieu caché pour les enfants du siècle : vous ne vous montrez à eux qu'au milieu des ténèbres qui vous dérobent à leurs yeux ; votre gloire, votre sainteté, votre puissance, votre justice, n'est pour eux qu'un nuage épais, où ils ne voient rien qui les frappe et qui les intéresse : ils vous regardent comme si vous n'étiez pas, parce qu'il n'y a de réel pour eux que ce qu'ils voient des yeux du corps. Mais, grand Dieu, de quelques ténèbres que vous enveloppiez votre majesté, n'éclate-t-elle pas en tous lieux dans l'univers? Vous nous cachez l'éclat ineffable de votre gloire ; mais les ouvrages de vos mains que nous admirons, mais l'immensité même des cieux et des nuées qui vous cachent, ne nous la manifestent-elles pas assez? c'est dans ces ténèbres respectables que vous êtes plus grand, plus terrible, et plus digne de nos hommages.

℣. 14. *Præ fulgore in conspectu ejus nubes transierunt, grando et carbones ignis.*

℣. 14. Ce Dieu qui dissout les nuées de l'éclat de son visage, et les fait se résoudre en une grêle mêlée de feu.

Vous vous êtes, grand Dieu, rendu assez visible à mes yeux dans les secours inespérés que j'ai reçus de vous. Dès le premier pas que je voulus faire dans votre service, je ne voyois devant moi que des nuages affreux; le monde soulevé contre moi ne m'annonçoit que des orages et une grêle de malheurs prêts à fondre sur ma tête. Vous parûtes alors, grand Dieu; et tous ces brouillards s'évanouirent à l'éclat de votre présence: elle dissipa les vaines frayeurs qui m'alarmoient, et tout cet appareil bruyant de tempête n'a enfanté pour moi que le calme et la tranquillité dont je jouis.

℣. 15. *Et intonuit de cœlo Dominus, et Altissimus dedit vocem suam.*

℣. 15. Ce Dieu qui du haut du ciel parle aux timides mortels par l'effroyable tonnerre qu'il fait gronder sur eux.

Oui, Seigneur, en me délivrant de mes terreurs, vous en frappâtes ceux qui vouloient ébranler ma résolution en les jetant dans mon ame. Vous fîtes gronder du haut du ciel votre tonnerre sur leurs têtes; vous leur montrâtes de loin les signes les plus funestes et les plus effrayants de votre colère; vous leur fîtes sentir que la joie du ciel pour la conversion d'un pécheur, se tourne

en indignation et en vengeance contre ceux qui veulent lui enlever le plaisir et la gloire de sa nouvelle conquête : toutes les calamités les menaçoient à la fois, et c'étoient autant de voix dont vous vous serviez, afin de les détourner de tout ce qu'ils entreprenoient pour me rentraîner dans les illusions du monde.

℣. 16. *Et misit sagittas suas ; et dissipavit eos ; fulgura multiplicavit, et conturbavit eos.*

℣. 16. Ce Dieu qui consterne ses ennemis par les éclairs redoublés, dont il leur frappe les yeux, qui les dissipe par la foudre qu'il lance comme des flèches sur leurs têtes.

Mais vos menaces, ô mon Dieu, n'excitent dans les cœurs corrompus que des frayeurs passagères : les objets séduisants du monde les calment aussitôt. J'aurois trouvé dans les démarches que vous demandiez de moi des obstacles insurmontables de la part des hommes, si vous vous étiez contenté de leur faire entrevoir le glaive prêt à les frapper et à me défendre. Il falloit, grand Dieu, que votre main s'appesantît sur eux en effet : tant qu'ils auroient joui de leur crédit et de leur puissance, j'avois tout à craindre de l'usage qu'ils étoient résolus d'en faire contre moi. Ils rassembloient leurs forces et leurs conseils pour m'attaquer avec plus de succès : il étoit temps, grand Dieu, de frapper. Aussi les flèches de votre colère lancées sur eux, les ont dissipés ; des mal-

heurs soudains et inattendus, comme des coups de foudre multipliés, les ont terrassés. Vous les avez affligés par des pertes, des contre-temps, des infirmités, des disgraces ; vous avez mis le trouble et l'amertume dans leurs maisons ; et occupés de leurs propres malheurs, ils n'ont plus pensé à ceux qu'ils me préparoient. Que vos conseils sont profonds et adorables, ô mon Dieu ! vous faites servir au salut de vos serviteurs, les piéges mêmes dressés pour les perdre.

℣. 17. *Et apparuerunt fontes aquarum, et revelata sunt fundamenta orbis terrarum.*

℣. 17. Enfin ce Dieu qui autrefois fit voir les sources les plus cachées des eaux et les abîmes les plus profonds.

Vous avez armé, ô puissant Protecteur de ceux qui vous servent, toute la nature en ma faveur : les éléments ont semblé prendre ma défense contre mes persécuteurs ; les eaux sont sorties de leurs abîmes profonds pour inonder leurs terres et leurs campagnes. Toutes les créatures, ô mon Dieu, sont entre vos mains des instruments dont vous vous servez, quand il vous plaît, pour exercer vos vengeances contre ceux qui s'opposent à vos desseins éternels sur les Justes.

℣. 18. *Ab increpatione tua, Domine, ab inspiratione spiritûs iræ tuæ.*

℣. 18. Par un effet de vos menaces, Seigneur, et par le souffle impétueux de votre colère.

Vous ne paroissez jamais plus irrité, et vous

n'opérez jamais des prodiges plus effrayants, que lorsqu'il s'agit de frapper ceux qui dressent des embûches à vos serviteurs : c'est alors que toute l'impétuosité de votre colère éclate. Eh! que n'avez-vous pas fait autrefois pour délivrer votre peuple de l'oppression de l'Egypte ! Vous avez soufflé sur les eaux de la mer ; et les mêmes abîmes qui se sont découverts pour laisser un passage libre à votre peuple, ont submergé la multitude innombrable de ses ennemis : vous avez ouvert les entrailles de la terre pour engloutir les murmurateurs : vous avez fait descendre le feu du ciel, et ceux qui contredisoient Moïse et Aaron vos serviteurs, ont été dévorés. Ce n'étoient-là, grand Dieu, que les images consolantes et admirables de ce que vous deviez opérer un jour en faveur du nouveau peuple, et de la protection que j'ai éprouvée en effet dans les contradictions que les enfants du siècle m'ont suscitées.

℣. 19. *Misit de summo, et accepit me; et assumpsit me de aquis multis.*

℣. 19. C'est ce Dieu même qui du haut du ciel a daigné me tendre la main, et qui m'a tiré comme du milieu des ondes où j'allois périr.

Oui, grand Dieu, je n'en saurois assez renouveler le souvenir et ma reconnoissance devant vous. Vous m'avez tendu la main du haut du ciel, lorsque j'étois plongé le plus avant dans le fond

de l'abîme ; vos regards miséricordieux se sont arrêtés sur moi dans un temps où je n'étois presque plus que comme un de ces infortunés que les flots ont engloutis, et dont ils agitent ensuite à leur gré les tristes cadavres. Vous m'avez retiré du milieu de ces eaux amères ; vous m'avez essuyé du naufrage, et ranimé en moi cet esprit de vie, cette chaleur divine éteinte si absolument depuis si long-temps dans mon cœur, que rien n'y palpitoit plus, et n'y laissoit plus d'espérance de retour à la vie que j'avois perdue.

℣. 20. *Eripuit me de inimicis meis fortissimis, et ab iis qui oderunt me, quoniam confortati sunt super me.*

℣. 20. Voyant que je ne pouvois plus résister à des ennemis également puissants et animés contre moi, il m'a tiré de leurs mains.

Il ne vous a pas suffi, ô mon Dieu, de me retirer du milieu des ondes, et de me conduire au port ; j'y ai trouvé des dangers encore plus à craindre que ceux dont vous veniez de me délivrer. Tandis que j'étois livré à la violence des flots et à l'impétuosité de mes passions, mon malheur n'étoit qu'un spectacle agréable pour le monde : il applaudissoit à ma perte ; il donnoit des noms honorables à l'infamie de mes déréglements. Mais dès qu'il m'a vu sortir de ce gouffre puant, et marcher dans les voies de la pudeur et de la vertu, je suis devenu pour lui un objet de haine et de mépris ; il s'est prévalu de son crédit

et de sa puissance pour m'attirer des disgraces ; il a tout mis en usage, ou pour m'accabler, ou pour me décourager. Mais vous étiez avec moi, grand Dieu : tous les efforts des ennemis de mon salut n'ont abouti qu'au crime de leur mauvaise volonté ; et votre secours plus puissant que leur malice m'a délivré de leurs mains.

℣. 21. *Prævenerunt me in die afflictionis meæ, et factus est Dominus protector meus.*

℣. 21. Pendant le temps de mon affliction ils ont souvent essayé de me surprendre ; et le Seigneur m'a toujours protégé.

Que vos ennemis, grand Dieu, sont infatigables et ingénieux, quand il s'agit de nous séduire ! pourquoi ne le sommes-nous pas autant pour les attirer à vous ? Quand ils me voyoient accablé sous le poids des afflictions dont ils avoient été les seuls auteurs, dans l'espérance que je me lasserois enfin de mes peines, ils venoient m'en promettre la délivrance, si je voulois adhérer à leurs pernicieux conseils ; voyant que je n'allois pas implorer leur secours, parce que je comptois sur le vôtre, ô mon Dieu, ils faisoient les premières démarches ; ils me prévenoient par des paroles douces et artificieuses : ils tâchoient de me persuader que mon intérêt seul les faisoit agir, et qu'ils étoient touchés des malheurs que je m'attirois moi-même ; ils m'en laissoient entrevoir encore de plus grands, si je

m'obstinois dans le parti singulier que j'avois pris. Mais vous étiez à mes côtés, grand Dieu ; vous veilliez à ma sûreté ; et la douceur apparente de leurs artifices, me trouvoit aussi insensible que la dureté de leurs mauvais traitements.

℣. 22. *Et eduxit me in latitudinem ; salvum me fecit, quoniam voluit me.*

℣. 22. Parce que j'ai trouvé grace auprès de lui, il a achevé ma délivrance par la ruine entière de mes ennemis, et il m'a mis en pleine liberté.

Enfin, grand Dieu, à travers tant d'obstacles, tant de piéges, tant de persécutions, me voilà tranquille et en état de vous servir avec liberté. Plus je repasse sur toutes ces marques singulières de votre bonne volonté pour moi, plus je sens mon indignité et la gratuité incompréhensible de vos bienfaits. Vous, grand Dieu, qui êtes le père commun de tous les hommes, vous avez toujours eu les yeux sur moi seul ; vous avez suivi tous mes pas, comme si vous n'aviez que moi seul à protéger, et à sauver sur la terre parmi cette multitude innombrable d'enfants d'Abraham qui vous adorent. Une vile créature souillée de tant de crimes, que pouvoit-elle attendre de vos regards, que des châtiments et des foudres ?

℣. 23. *Et retribuet mihi Dominus secundùm justitiam meam, et secundùm puritatem manuum mearum retribuet mihi.*

℣. 23. C'est ainsi que le Seigneur récompensera toujours la droiture de mon cœur et la pureté de mes actions.

Si vous avez pu, grand Dieu, me regarder d'un œil favorable, lorsque je ne vous offrois que des mains souillées, et un cœur livré à l'iniquité et à l'injustice; quel secours et quelles marques de bonté ne dois-je pas attendre de vous, si je persévère dans les voies de la justice et de l'innocence où vous m'avez fait entrer? Vous avez été, ô mon Dieu, si riche et si libéral en miséricordes à mon égard, dans un temps où je ne méritois que votre indignation: suspendrez-vous le cours de vos graces et de vos bienfaits, aujourd'hui, où je tâche de lever vers vous des mains pures, et un désir sincère d'accomplir toute justice? Il a fallu toute la force de votre bras pour m'arracher des mains de votre ennemi qui me retenoit captif par des liens que le temps avoit rendus presque indissolubles: que ce prodige de votre puissance, grand Dieu, ne soit pas inutile: vous n'en opérez jamais en vain. Conservez ce qui vous a tant coûté pour le recouvrer; et si la reconnoissance d'un bienfait en attire toujours de nouveaux, vous ne cesserez jamais, grand Dieu, de me favoriser, parce que je ne cesserai pas de sentir le prix inestimable du don qui m'a délivré.

℣. 24. *Quia custodivi vias Domini, nec impiè gessi à Deo meo.*

℣. 24. Car je ne me suis point écarté de ses voies: jamais je ne me suis souillé de la moindre impiété.

Aussi, grand Dieu, et je puis le confesser ici

en votre présence, puisqu'en vous rappelant ce que vous avez opéré en moi, je ne fais que publier vos miséricordes; depuis ce moment heureux qui changea mon cœur, vous savez que j'ai tâché de ne pas m'écarter de vos voies. Non-seulement j'ai eu horreur de ces discours d'impiété, qui avoient autrefois si souvent souillé mes lèvres; non-seulement je me suis banni de la société de ces hommes corrompus dans l'esprit et dans le cœur, qui trouvent les plaisirs criminels insipides, s'ils n'y mêlent un langage d'incrédulité et de blasphême; non-seulement j'ai respecté les vérités de la foi, et soumis ma raison à la sainte obscurité de ses mystères; j'ai médité aussi ses conseils et ses préceptes, pour en faire la règle de mes mœurs. Ce qui me paroissoit autrefois si incompréhensible dans ce que votre Eglise nous propose de croire, fait aujourd'hui ma plus ferme espérance; et les maximes de votre loi, que je ne croyois propres qu'à nous jeter dans le désespoir par l'impossibilité prétendue de les observer, ne sont plus pour moi qu'un joug doux et aimable; et plus je le porte, plus il devient léger et consolant.

℣. 25. *Quoniam omnia judicia ejus in conspectu meo; et justitias ejus non repuli à me.*

℣. 25. Ayant sans cesse ses jugements devant les yeux, j'ai toujours plié sous le joug de sa loi.

Pour m'affermir dans l'observance de votre

loi, ô mon Dieu, et ne pas me rebuter des difficultés qu'elle offre aux sens et à l'amour-propre, j'ai sans cesse devant les yeux la justice et la terreur de vos jugements. Pouvez-vous trop exiger, grand Dieu, d'une créature qui vous doit tout, et qui a passé la plus grande partie de sa vie à vous méconnoître et à vous outrager? Pouvez-vous lui trop interdire l'usage des biens et des commodités de la terre, elle qui n'en a jamais usé que pour insulter le bienfaiteur de qui elle les tenoit? N'est-il pas juste que mon corps qui avoit si long-temps servi à l'ignominie, serve à la justice; et que je traite avec quelque rigueur un ennemi, que la molle indulgence pour lui m'avoit rendu si funeste, et dont tous les mouvements me présagent encore ma perte? Puis-je me plaindre, grand Dieu, s'il m'en coûte quelque chose pour observer vos commandements, eu égard aux supplices affreux que l'énormité de mes crimes me préparoit, et dont votre justice a bien voulu me quitter pour quelques violences passagères? Mes passions avoient été elles-mêmes si pénibles; j'avois dévoré tant d'amertumes et de difficultés dans les voies criminelles du monde et des plaisirs: pourrois-je me laisser rebuter des peines légères qui accompagnent la vertu? O du moins, grand Dieu, vous nous en tenez compte de ces peines légères; elles entrent dans l'écono-

mie de notre salut, et dans les expiations que vous exigez de nos iniquités : enfin votre grace les adoucit, au lieu que les peines que j'éprouvois dans mes passions étoient de nouveaux crimes ; et que la tristesse, les remords, le désespoir, étoient la seule consolation qu'elles laissoient dans le cœur après elles.

℣. 26. *Et ero immaculatus cum eo, et observabo me ab iniquitate mea.*

℣. 26. Résolu plus que jamais de conserver mon innocence, j'emploierai dans la suite tous mes soins à éviter le mal.

Non, Seigneur, dans la vive confiance où je suis que vous ne m'abandonnerez pas, si je ne vous abandonne le premier, je me propose plus que jamais de mener une vie pure et innocente. Pour y parvenir, grand Dieu, je connois maintenant les piéges et les occasions qui m'ont autrefois séduit ; les familiarités qui m'ont conduit au crime ; les sociétés qui avoient été pour moi une école de vice et de dissolution ; les plaisirs que le monde appelle innocents, et d'où je ne sortois jamais qu'avec un cœur plus souillé et plus coupable ; ces soins efféminés sur ma personne, que je croyois ne donner qu'à la bienséance, et que je n'accordois qu'à la passion et à des désirs injustes. Voilà, grand Dieu, les sources fatales qui ont infecté tout le cours de ma vie passée : il m'en a trop coûté de les avoir connues, pour ne

pas mettre à profit à l'avenir une si triste expérience. Je m'observerai avec tant de sévérité, que tout ce qui avoit été pour moi une occasion de chute, je l'éviterai avec le même soin que la chute même. Ce n'est pas, grand Dieu, à un malade comme moi, encore foible et tout chancelant de ses blessures, d'aller affronter le péril. Les Justes affermis dans vos voies, peuvent mépriser les attaques d'un ennemi que leur seule présence confond et désarme : mais pour moi, Seigneur, il connoît trop les endroits foibles de mon cœur, et il a un trop long usage de me vaincre, pour que j'aille imprudemment essayer mes forces naissantes contre les siennes. Le plus sûr moyen de m'en défendre, c'est de fuir : la fuite est la victoire des foibles : vous avez promis un secours puissant toujours présent, à leur foiblesse ; mais vous ne l'avez pas promis à leur témérité.

℣. 27. *Et retribuet mihi Dominus secundùm justitiam meam, et secundùm puritatem manuum mearum in conspectu oculorum ejus.*	℣. 27. Ainsi le Seigneur voyant toujours en moi un cœur droit et des intentions innocentes, il m'en fera recueillir le fruit.

Oui, Seigneur, ma fidélité à fuir les écueils, où j'ai tant de fois péri, m'attirera de nouveaux secours pour échapper à ceux que je trouverai sur mes pas : à mesure que vous me verrez avancer dans la justice, vous me comblerez de plus en

plus de vos bienfaits. J'ai la consolation de servir un maître qui tient compte de tout à ceux qui le servent, d'une violence, d'un soupir, d'un verre d'eau froide donné à son nom. Et il faut bien que vous ne cherchiez, grand Dieu, qu'à nous trouver à vos yeux dignes de vos largesses, puisque vous récompensez en nous vos propres dons. Je n'ai donc, Seigneur, qu'à conserver mes mains pures, et je ne les lèverai jamais en vain vers vous; et votre secours suivra toujours de près mes supplications et mes prières. Vous êtes si disposé, ô Père des miséricordes, à faire du bien à vos créatures, que vous nous ordonnez de ne pas nous lasser de vous demander; vous exigez nos importunités, comme si ce n'étoit pas assez de les souffrir; vous voulez seulement que l'innocence, ou un commencement sincère de repentir, fasse tout le mérite comme tout le succès de nos demandes.

℣. 28. *Cum sancto, sanctus eris; et cum viro innocente, innocens eris.*

℣. 28. Oui, Seigneur, vous êtes miséricordieux avec celui qui a de la miséricorde, et vous ne faites point de mal à celui qui n'en fait point.

N'est-il pas juste qu'en venant vous supplier, grand Dieu, nous n'offrions rien à vos yeux, qui, loin d'attirer vos graces, excite votre colère, ou du moins que nous commencions à détester ce

qui peut en nous vous déplaire ? N'est-il pas juste que nous ne vous trouvions bon et miséricordieux, qu'autant que nous le sommes pour nos frères, et que nous n'obtenions de vous la délivrance des maux qui nous menacent, et que votre justice nous réserve, qu'à mesure que vous nous voyez disposés à suspendre ceux que nous préparions à ceux qui nous ont offensés ? Quoi ! grand Dieu ! nous conserverions le souvenir d'une légère offense qui a blessé notre orgueil, et nous viendrions vous demander d'oublier les outrages dont nous avons tant de fois déshonoré votre majesté suprême ? Nous fermerions nos entrailles aux cris et aux besoins de nos frères affligés, et vous nous ouvririez les vôtres ? Nous serions durs et cruels envers les autres hommes, et vous seriez tendre et bienfaisant à notre égard ? Non, Seigneur, nos dispositions envers nos frères seront toujours celles que vous aurez pour nous ; et ne sommes-nous pas heureux que vous ayez bien voulu que les sentiments de nos cœurs pour eux, deviennent pour nous la règle et la mesure des vôtres.

℣. 29. *Et cum electo, electus eris ; et cum perverso, perverteris.*

℣. 29. Vous êtes bon envers le bon, et vous êtes méchant envers le méchant.

Mais, Seigneur, ce ne sont pas les seules apparences de la douceur et de la charité, que vous exigez de nous : vous détestez ces cœurs doubles

et pervers, qui, sous les dehors de l'amitié cachent l'amertume de la jalousie et de la haine envers leurs frères ; vous leur rendez dissimulation pour dissimulation, des faveurs trompeuses et extérieures pour les signes faux et extérieurs de bienveillance qu'ils accordent aux autres ; vous les comblez souvent des biens de la terre ; mais la bonté et la tendresse de votre cœur, ô mon Dieu, n'a aucune part à ces faveurs superficielles. Dans le temps même que vous les répandez sur eux, vous les réservez au jour de vos vengeances ; vous ne dissimulez leurs crimes que pour leur en préparer une punition plus longue et plus sévère. Ce n'est qu'aux cœurs droits et simples, ô mon Dieu! que vous vous communiquez sans réserve; si vous les châtiez ici-bas, ces châtiments sont des faveurs réelles qui assurent leur salut ; si vous les y favorisez, ces faveurs temporelles sont encore des moyens et des facilités effectives que vous leur ménagez pour se rendre plus dignes et plus sûrs de leur élection éternelle : tout entre vos mains coopère au bien de ceux qui vous aiment ; et tout, au contraire, se change en occasion de perte pour ceux qui se livrent à leurs passions. Ils corrompent, ils pervertissent, ils emploient contre vous, ô mon Dieu, tout ce qui auroit dû les rappeler à la connoissance et à l'amour du bienfaiteur souverain qu'ils outragent.

℣. 30. *Quoniam tu populum humilem salvum facies, et oculos superborum humiliabis.*

℣. 30. Vous prenez soin de secourir un peuple soumis à vos volontés, pendant que vous confondez nos superbes ennemis.

Telle a été dans tous les temps, grand Dieu ! votre conduite adorable envers les hommes. Les cœurs doux et humbles ont toujours été l'objet le plus tendre de vos soins : s'ils ont ressenti quelquefois les tristes effets de leur propre foiblesse, vous n'étiez pas loin d'eux, et ils se relevoient de leurs chûtes, plus forts, plus vigilants et plus fidèles : si vous permettiez aux méchants de les affliger, vous mettiez des bornes à ces jours d'épreuve et d'affliction, elles ne duroient qu'autant qu'elles pouvoient leur être utiles : et quand ils en avoient fait tout l'usage que vous vous étiez proposé, vous leur rendiez la paix, la gloire, la liberté et tous les autres biens, dont vos ennemis se flattoient de les avoir dépouillés pour toujours. Mais les enfants de l'orgueil, mais ces cœurs vains et présomptueux qui ne mesurent leurs desseins ambitieux que sur leur puissance, qui ne daignent pas même lever les yeux vers vous, comptant venir à bout tout seuls de leurs entreprises ; votre justice leur prépare toujours des événements et des revers qui les humilient ; ils finissent toujours par la confusion et par l'opprobre, et leur gloire passée ne sert qu'à rendre plus amère et

plus honteuse leur ignominie présente. Mais les Justes, eux-mêmes, dès qu'ils présument trop de leurs forces, qu'ils négligent les précautions auxquelles vous avez attaché leur persévérance, qu'ils se flattent que rien ne sera capable d'ébranler leur fidélité, et qu'ils méprisent les périls que vous leur avez ordonné de fuir et de craindre : ah! vous permettez que leur orgueil soit toujours confondu et humilié par quelque chute honteuse ; ils regardoient leurs frères avec des retours de complaisance sur leur propre vertu ; mais l'humiliation dont ils sont couverts, est si profonde, qu'ils n'osent plus se regarder eux-mêmes. C'est de vous, grand Dieu! que nous tenons toutes nos vertus; et elles deviennent des vices, dès que nous n'en rapportons la gloire qu'à nous-mêmes.

℣. 31. *Quoniam tu illuminas lucernam meam, Domine : Deus meus, illumina tenebras meas.*

℣. 31. Vous avez fait luire sur moi, Seigneur, votre divine lumière pour m'éclairer : ne me laissez pas retomber dans les ténèbres, ô mon Dieu.

Voilà, grand Dieu! des lumières et des vérités que vous me montrez sans cesse au fond du cœur. Je les ignorois autrefois : de profondes ténèbres étoient répandues sur mon ame. Je vous connoissois à peine, ô source éternelle de lumière; comment aurois-je pu connoître les voies de votre grace dans les cœurs? Faites-moi croître de

jour en jour dans la connoissance de ces vérités saintes : je les publierai ; je ferai luire votre lumière divine aux yeux de ceux qui vivent dans les voies ténébreuses des passions ; vous vous servirez peut-être de moi, grand Dieu ! pour leur ouvrir les yeux et les ramener aux sentiers de la vérité. Achevez de dissiper jusqu'aux plus légers nuages que mes anciens désordres ont laissés dans mon ame ; pénétrez-la toute entière des lumières de la vérité : que tous les préjugés du monde ; que toutes les erreurs qu'on y honore des noms de la sagesse ; que toutes les fausses lueurs qu'on y prend pour la vérité, s'éclipsent devant elle au fond de mon cœur. Nous ne sommes jamais que ténèbres sur ce qui nous regarde. Montrez-moi à moi-même, grand Dieu : faites que je me connoisse dans votre lumière : plus je serai éclairé sur mes misères, plus je sentirai le bienfait qui m'en a délivré, et le besoin continuel que j'ai de votre secours pour ne pas m'y rengager à l'avenir.

℣. 32. *Quoniam in te eripiar à tentatione, et in Deo meo transgrediar murum.*

℣. 32. Avec vous j'éviterai tous les dangers ; appuyé du secours de mon Dieu, il n'est point de rempart que je ne force.

Je sais, grand Dieu, que cette vie est pour les plus justes mêmes une tentation continuelle, et qu'elle est toute semée d'écueils et de précipices ;

mais je sais aussi, ô mon Dieu! qu'on y marche avec sûreté, quand on vous a pour guide et pour soutien. Vous permettez qu'on trouve dans vos voies des obstacles qui paroissent insurmontables à la foiblesse humaine; mais ces montagnes que le démon grossit à nos yeux pour nous décourager, s'aplanissent, et votre présence seule les fait disparoître; mais ces murs formidables que le monde élève sur notre route, et qui semblent nous ôter toute espérance d'avancer, s'écroulent et laissent le passage libre, dès que vous nous précédez pour nous faciliter votre voie sainte. Le monde ne promet que des plaisirs, et on n'y trouve que des chagrins et des amertumes; au contraire vos voies n'offrent d'abord que des ronces et des épines, et on n'y marche, grand Dieu, que sur des fleurs.

℣. 33. *Deus meus, impolluta via ejus; eloquia Domini igne examinata.*

℣. 33. La voie de mon Dieu est irrépréhensible, la parole du Seigneur est purifiée par le feu.

En effet, que nous ordonne votre divine loi, ô mon Dieu! que la vérité, l'ordre, la justice, la sainteté? Eh quoi! l'homme innocent se rendoit heureux par la pratique de ces vertus; elles étoient pour lui la source d'une joie ineffable, et ce n'est qu'en cessant de les pratiquer, qu'il a perdu la félicité dans laquelle vous l'aviez créé : et mainte-

nant la pratique de ces mêmes vertus me rendroit malheureux ! et je ne pourrois goûter de bonheur qu'en me livrant aux erreurs, au désordre, aux penchants vicieux et injustes que le péché a mis en moi, et qui y défigurent l'ouvrage du créateur ! Non, mon Dieu, votre loi n'est pas seulement une loi pure et sainte, c'est une loi aimable qui ne rebute que les cœurs corrompus ; c'est le vrai remède à nos maux ; et loin d'être un joug qui accable nos ames, elle seule peut nous tirer de ce dur esclavage sous lequel le péché nous fait gémir : elle nous délivre de ces inquiétudes, de ces troubles, de ces agitations inséparables du vice ; elle rend notre cœur tranquille et dès-lors heureux, parce qu'elle le met dans l'état où il doit être.

Protector est omnium sperantium in se.

Il est le protecteur de tous ceux qui espèrent en lui.

℣. 34. *Quoniam quis Deus præter Dominum ? aut quis Deus præter Deum nostrum ?*

℣. 34. Car y a-t-il un autre Dieu que le Seigneur ? y a-t-il un autre Dieu que notre Dieu ?

℣. 35. *Deus qui præcinxit me virtute ; et posuit immaculatam viam meam.*

℣. 35. C'est ce Dieu qui m'a revêtu de force, et qui m'a fait marcher dans l'innocence.

A la vérité, nous sommes trop aveugles, ô mon Dieu ! pour apercevoir de nous-mêmes la beauté de votre loi sainte ; nous sommes trop corrom-

pas pour l'aimer, et trop foibles pour la pratiquer. Mais le secours de votre grace, Dieu de bonté, ne manque jamais à ceux qui espèrent véritablement en vous. Maître de nos cœurs et de nos esprits, vous les tournez, vous les éclairez comme il vous plaît; lorsque vous voulez nous faire marcher dans la voie de vos commandements, bientôt vous dissipez nos ténèbres, vous purifiez nos inclinations, vous fortifiez notre foiblesse, et nous éprouvons avec une surprise mêlée de joie, que ce qui nous effarouchoit le plus dans la piété, c'est ce qui en fait toute la douceur et toute la consolation.

℣. 36. *Qui perfecit pedes meos tanquàm cervorum, et super excelsa statuens me.*

℣. 36. Il m'a donné l'agilité des cerfs, lorsque pour me dérober à la fureur de mes ennemis, j'ai été obligé de gagner la cime des montagnes.

Je n'aurois jamais cru qu'appesanti par ce poids de corruption qui me rentraîne sans cesse vers la terre, je pusse y marcher avec tant de légèreté : mais quand on est porté sur vos ailes, grand Dieu, la vitesse des cerfs n'égale pas celle des Justes qui marchent dans vos voies; ils arrivent sans peine à la plus haute perfection et à la pratique la plus sublime de vos conseils.

℣. 37. *Qui docet manus meas ad prælium; et po-*

℣. 37. C'est ce Dieu qui m'a appris l'art de la guerre;

suisti ut arcum æreum brachia mea.

c'est vous, Seigneur, qui m'avez donné comme un bras d'airain pour combattr.

Pour moi, grand Dieu! avant d'aspirer à cet état sublime de vertu et de tranquillité parfaite, avant de goûter les douceurs ineffables qui suivent toujours la victoire entière sur nos passions, il me reste encore bien des ennemis à combattre. Mais, ô mon Dieu! vous m'apprendrez vous-même l'art divin de cette guerre spirituelle; je m'y trouverai de jour en jour plus habile et plus aguerri : et quel progrès ne fait-on pas, grand Dieu! quand on vous a pour docteur et pour maître? J'ai déjà vaincu par votre secours les ennemis visibles de mon salut, les partisans du monde, les complices de mes anciens désordres, qui me faisoient une guerre cruelle pour me rentraîner dans leurs assemblées de plaisir et de crime : vous me donnâtes comme un bras d'airain, non-seulement pour me parer de leurs coups, mais pour les ébranler et les ramener presque dans vos voies. On parle, grand Dieu! avec bien plus de force et de succès des abus du monde, quand on en a fait soi-même une longue et funeste expérience.

℣. 38. *Et dedisti mihi protectionem salutis tuæ : et dextera tua suscepit me.*

℣. 38. C'est vous qui me protégeant, m'avez délivré de tant de dangers; c'est votre main toute-puissante qui m'a soutenu.

Qu'il est difficile de s'en déprendre, quand on y tient depuis tant d'années! Vous le savez, grand Dieu! il vous a fallu toute la force de votre droite pour m'en arracher : mon salut y paroissoit désespéré, si vous n'aviez fait en ma faveur de ces prodiges de protection réservés dans les trésors de vos miséricordes. Et comment aurois-je pu m'y attendre, grand Dieu! l'affreuse singularité de mes désordres ne sembloit me promettre que des châtiments plus sévères et plus singuliers; votre abandon étoit la seule distinction terrible que je pouvois espérer de vous, ô mon Dieu! et vous ne m'avez distingué que par l'abondance et la singularité de vos graces.

℣. 39. *Et disciplina tua correxit me in finem ; et disciplina tua ipsa me docebit.*

℣. 39. Vous avez eu toujours soin de m'instruire et de me redresser; aussi ne veux-je jamais suivre que vos divines leçons.

Je compte, ô mon Dieu, parmi ces graces singulières, les afflictions et les chagrins que vous me ménagiez, lorsque j'étois le plus livré à mes passions : vous permettiez que mes passions mêmes en fussent la source funeste; elles me jetoient tous les jours dans de nouveaux malheurs; je n'avois jamais pu parvenir à jouir tranquillement de mes crimes; chaque nouvelle passion étoit marquée par quelque nouveau contre-temps. C'étoit votre miséricorde, grand Dieu, qui me préparoit

à la vérité par ces corrections salutaires; vous me corrigiez en père; vous répandiez ces amertumes sur mes plaisirs, pour m'en dégoûter peu à peu. Si j'étois assez malheureux, grand Dieu, que de m'y abandonner de nouveau, et d'oublier vos divines leçons, donnez-m'en, Seigneur, de plus sévères et de plus douloureuses; si je suis jamais capable de vous oublier un seul moment, ô mon adorable bienfaiteur, redoublez à l'instant vos coups; faites fondre sur moi tous les malheurs qui peuvent accabler les hommes; frappez-moi dans mes biens, dans ma personne, dans tout ce que j'ai de plus cher; écrasez-moi, perdez-moi dans le temps, pour me sauver dans l'éternité.

℣. 40. *Dilatasti gressus meos subtùs me; et non sunt infirmata vestigia mea.*

℣. 40. Lorsque je marchois dans un chemin trop serré, vous avez eu la bonté d'élargir mes pas, et de prévenir par-là mes chutes.

Quelle seroit mon ingratitude, grand Dieu, si je pouvois jamais oublier vos miséricordes, jusqu'à renouveler mes misères! des châtiments temporels ne suffiroient pas pour punir un si indigne et si affreux retour. Et comment pourrois-je jamais perdre le souvenir des graces et des consolations dont vous me comblez, depuis que je suis entré dans vos voies saintes? J'avois toujours marché dans les voies du monde et des passions, par des voies pénibles et amères: les perfidies, les

dégoûts, les contre-temps, les obstacles, les pertes, les dérangements y avoient toujours empoisonné tous mes plaisirs. Et depuis que je suis revenu à vous, ô mon Dieu, quelle paix, quelle douceur, quelle joie sainte! votre voie est étroite, il est vrai; mais il semble qu'elle s'élargit sous mes pas: j'y marche tous les jours avec un nouveau plaisir. Si j'y éprouve quelquefois ces dégoûts, ces lassitudes, ces répugnances inévitables dans votre service, vous les adoucissez à l'instant par des consolations sécrètes, par de nouvelles lumières dont vous soutenez ma foiblesse: et loin de me sentir moins ferme et plus chancelant dans vos voies, j'y avance avec un nouveau courage, et je ne sors jamais de ces légères épreuves que plus fort et plus résolu de vous sacrifier ce qui me reste de vie.

℣. 41. *Persequar inimicos meos, et comprehendam illos; et non convertar donec deficiant.*

℣. 41. J'ai dit, plein de confiance en vous: Je poursuivrai mes ennemis; je les joindrai; et je ne reviendrai du combat qu'après leur entière défaite.

℣. 42. *Confringam illos, nec poterunt stare; cadent subtùs pedes meos.*

℣. 42. Je les renverserai sans qu'ils puissent se relever: je les foulerai aux pieds.

Je n'ignore pas, grand Dieu, que je dois m'attendre à des attaques plus rudes de la part des puissances des ténèbres, ennemies de mon salut. Il suffit, ô mon Dieu, de se déclarer tout haut

disciple de votre Fils, pour exciter leur haine et leur rage : déchus pour toujours de la félicité pour laquelle ils avoient été créés ; c'est une affreuse consolation pour ces esprits réprouvés d'entraîner les hommes dans l'abîme où ils se sont précipités, et d'avoir des compagnons de leur supplice et de leur infortune éternelle. Je sais encore mieux, ô mon Dieu, que ce sont des ennemis irréconciliables ; qu'on ne peut avoir la paix avec eux qu'en devenant leur proie ; et que vouloir même les ménager, c'est leur donner contre nous de nouvelles forces. Aussi, grand Dieu, armé de votre secours puissant, je leur rendrai guerre pour guerre : je les poursuivrai jusque dans les lieux où ils se croient le plus cachés, pour me tendre plus sûrement des piéges ; et comme ils ne cesseront jamais de conjurer ma perte, je ne cesserai pas aussi de les combattre. Au fond, Seigneur, ils ne sont redoutables, que parce que nous les rendons tels : c'est notre foiblesse qui fait toute leur force ; c'est nous seuls qui leur mettons à la main les armes dont ils se servent pour nous perdre : il n'y a qu'à les mépriser pour les vaincre : ils n'osent plus paroître dès qu'on les connoît ; et ils sont abattus et terrassés, dès qu'on ne leur donne pas la main pour les aider à nous abattre nous-mêmes.

℣. 43. *Et præcinxisti me virtute ad bellum : et sup-*

℣. 43. Vous m'avez revêtu de force, Seigneur, pour

plantasti insurgentes in me subtùs me.	faire la guerre; vous avez abattu sous mes pieds ceux qui s'élevoient contre moi.

Je l'ai éprouvé, grand Dieu, depuis que vous m'avez revêtu de force pour soutenir cette guerre continuelle que nous fait l'ennemi de notre salut. Fier de ses victoires passées sur mon ame, il venoit à moi comme à une conquête assurée; mais il ne m'a pas trouvé seul accompagné de mes seules foiblesses. Vous étiez à mes côtés, grand Dieu; et malgré les signes funestes de tant de défaites qu'il voyoit encore sur moi, et qui lui paroissoient des gages certains de son nouveau triomphe, je l'ai foulé aux pieds comme un vil reptile, dont le venin n'est à craindre que pour ceux qui veulent s'en laisser infecter.

℣. 44. *Et inimicos meos dedisti mihi dorsum; et odientes me disperdidisti.*	℣. 44. Vous avez fait tourner le dos à mes ennemis; et vous avez fait périr ceux que votre haine avoit armés contre moi.

Aussi voyant qu'il ne pouvoit plus rien par lui-même, il m'a suscité d'autres ennemis : il a armé contre moi ses partisans; il a soufflé dans leur cœur sa haine et sa vengeance contre mon ame; ils ont tout tenté pour me pervertir. Mais, ô mon Dieu, ils n'ont retiré de leurs efforts impies que la honte de les avoir inutilement tentés, leur haine n'a été pernicieuse qu'à eux seuls; et

ils se sont perdus en travaillant en vain à me perdre moi-même.

℣. 45. *Clamaverunt, nec erat qui salvos faceret; ad Dominum, nec exaudivit eos.*

℣. 45. Dans leur déroute ils ont appelé à leur secours, et il ne s'est trouvé personne pour les délivrer : ils ont invoqué le Seigneur; mais il ne les a point exaucés.

Il n'est point de crime en effet, ô mon Dieu, qui laisse moins d'espérance de pardon, et qui ferme plus les entrailles de votre miséricorde, que celui de ces hommes corrompus, de ces instruments de Satan, qui s'efforcent d'ébranler et de décourager ceux qui désabusés enfin du monde et de ses plaisirs, commencent à vous servir. Ils participent d'avance à la réprobation du démon, dont ils partagent ici-bas les fonctions : s'ils paroissent quelquefois touchés de leurs crimes, c'est un faux repentir qui ne les change point. Ils crient vers vous, ô mon Dieu, lorsque vous les frappez dans leurs biens ou dans leurs personnes; mais c'est une voix de chair et de sang, qui sort de leur amour pour les choses de la terre, et non de la componction de leurs fautes : ils sentent la pesanteur de vos coups; mais ils ne sentent pas l'énormité des prévarications qui les leur ont attirés : ils vous demandent le retour de leurs prospérités temporelles, au lieu de vous demander le retour de votre bienveillance et leur salut éternel; et de

là vient que vous ne leur accordez ni l'un ni l'autre. Et en effet, ô mon Dieu, quand on a été assez malheureux que de vous perdre, peut-on vous demander quelque autre chose que vous-même.

℣. 46. *Et comminuam eos ut pulverem ante faciem venti, ut lutum platearum delebo eos.*

℣. 46. Comme le vent emporte la poussière, et dessèche la boue des rues, j'ai dissipé mes ennemis, je les ai fait disparoître.

Aussi, grand Dieu, s'ils recommencent encore leurs efforts impies pour ébranler la fidélité que je vous ai jurée, j'espère avec le secours de votre grace, les dissiper comme le vent dissipe la poussière des chemins: en vain ils mettront en usage l'éclat de leur nom, leur puissance, leur crédit, leurs bienfaits pour me séduire, je regarderai tous ces vains avantages comme la boue qu'on foule aux pieds. Et qu'y a-t-il, grand Dieu, qui puisse être comparé au bonheur de vous servir et de vous posséder? Je sais ce qu'il en coûte pour rompre les attachements criminels du monde, lorsqu'une longue habitude les a fortifiés; et comment pourrois-je m'y rengager après que votre main puissante et miséricordieuse en a heureusement délivré mon ame.

℣. 47. *Eripies me de contradictionibus populi: constitues me in caput gentium.*

℣. 47. Vous avez réuni tout Israël sous mes lois, et vous avez joint les nations à mon empire.

Il n'y a, grand Dieu, qu'à soutenir ces pre-

mières attaques que le monde nous livre, lorsque nous commençons à vous servir. Il ne faut attendre d'abord de sa part que des dérisions, des contradictions et des censures : mais à la fin tout injuste qu'il est, il rend justice à la vertu ; il est forcé de la respecter. La persévérance, la douceur, le courage, l'intégrité incorruptible d'une ame fidèle dans la pratique de tous ses devoirs, sa charité pour ses frères, frappe enfin les hommes les plus dissolus ; ils ne peuvent lui refuser leur estime et leur admiration ; ils envient en secret son sort. Si leurs passions et leurs intérêts les divisent, ils s'en rapportent à son équité et à sa sagesse pour les concilier ; ils lui donnent sur eux un empire que les noms et les dignités ne donnent point. Oui, mon Dieu, je n'ai qu'à laisser passer ce premier orage, que mon changement a excité contre moi : vous réunirez enfin tous les suffrages, non pas en ma faveur, mais à la louange de votre grace : et peut-être, grand Dieu, vous vous servirez de mon exemple pour ramener ceux que j'ai autrefois séduits ; et comme j'ai été autrefois leur chef et leur modèle dans les voies de l'iniquité, vous m'établirez pour l'être dans celles de l'innocence et de la justice.

℣. 48. *Populus quem non cognovi, servivit mihi; in auditu auris obedivit mihi.*

℣. 48. Des peuples que je ne connoissois pas pour mes sujets, me sont maintenant soumis, et me rendent une parfaite obéissance.

L'exemple de votre Fils, ô mon Dieu, sera dans tous les temps une source inépuisable de consolation pour ses disciples. Les contradictions qu'il eut à soutenir de la part des Juifs, ont fait éclater sa gloire : ils refusèrent de le reconnoître pour roi, et il est devenu le chef et le libérateur des nations. Son peuple, au milieu duquel il étoit né, et auquel il avoit été promis, le rejeta ; et tous les peuples de l'univers, qui étoient comme étrangers à l'égard de son alliance et de ses promesses, se sont soumis à sa doctrine et à son empire. Nos proches selon la chair sont toujours les plus grands obstacles à vos desseins de miséricorde sur nos ames : c'est d'eux que nous devons attendre le plus de traverses et d'oppositions, quand nous voulons renoncer aux abus du monde et des passions. Des étrangers, des inconnus nous louent, nous aident, favorisent nos désirs ; et nous ne trouvons dans ceux que le sang et la nature nous a unis, que des ennemis et des contradicteurs à combattre.

℣. 49. *Filii alieni mentiti sunt mihi ; filii alieni inveterati sunt, et claudicaverunt à semitis suis.*

℣. 49. Des enfants étrangers m'ont manqué de fidélité : ils ont vieilli dans leur aversion pour moi ; ils ont boité, et n'ont plus marché dans leurs voies.

Voilà, ô mon Dieu, ce que j'ai éprouvé moi-même. Ceux que le sang m'unissoit de plus près,

sont devenus comme étrangers à mon égard : les sentiments les plus communs de la nature se sont démentis dans leurs cœurs : il a semblé que je ne leur appartenois plus, dès que je commençois à vous appartenir, ô mon Dieu ; et qu'ils ne me connoissoient plus, lorsque j'avois enfin le bonheur de commencer à vous connoître. Ils m'ont regardé comme perdu pour eux et pour le monde, dans le temps que vous me gagniez pour l'éternité, ô mon divin libérateur : je n'étois plus pour eux que comme une pierre de rebut, lorsque vous me faisiez entrer dans l'édifice éternel de la céleste Jérusalem. Rien n'a été capable de leur ouvrir les yeux : le prodige de mon changement, loin de les toucher, n'a servi qu'à les endurcir ; et au lieu de me suivre dans les voies de la grace, ils se sont même éloignés des voies de la tendresse naturelle que le sang sembloit leur montrer à mon égard.

℣. 50. *Vivit Dominus, et benedictus Deus meus; et exaltetur Deus salutis meæ.*

℣. 50. Vive donc à jamais le Seigneur, et béni soit le Dieu que j'adore ; loué soit le Dieu qui m'a délivré de tant de dangers.

Voilà, grand Dieu, les dangers dont vous m'avez délivré. Vous avez permis que mes proches selon la chair dépouillassent à mon égard les sentiments de la nature, pour éteindre dans mon cœur toutes les affections de la chair et du sang, qui auroient pu m'attacher trop à eux, et ne laisser en moi pour

eux que ces affections épurées de la grace, et ces sentiments de charité qui font monter tous les jours vers vous des vœux et des prières pour leur conversion et pour leur salut. Soyez donc, grand Dieu, béni dans le temps et dans l'éternité; et que toutes les bouches se réunissent pour publier à jamais les louanges et les merveilles de votre grace.

℣. 51. *Deus, qui das vindictas mihi, et subdis populos meos sub me; liberator meus de inimicis meis iracundis.*

℣. 51. Soyez loué, ô mon Dieu, vous qui soumettez les peuples à ma domination, qui me vengez de mes ennemis, et qui m'arrachez à leur fureur.

C'est la seule vengeance, grand Dieu, que je vous demande contre eux. Changez leur cœur: ne les livrez pas jusqu'à la fin à un sens réprouvé; ouvrez leurs yeux à la vérité qu'ils haïssent sans la connoître. Vous m'aurez vengé alors, et ma douleur sera satisfaite: c'est ainsi que vous me soumettrez mes ennemis, en les soumettant à votre joug; et que vous me garantirez de leur haine, en les mettant à couvert de la vôtre.

℣. 52. *Et ab insurgentibus in me exaltabis me: à viro iniquo eripies me.*

℣. 52. Vous m'avez mis hors des atteintes de ceux qui s'élevoient contre moi, vous avez rendu leur malice et leurs mauvais desseins inutiles.

C'est ainsi que vous me ferez triompher de toutes leurs attaques, en les faisant triompher de leurs

passions injustes ; et que je ne craindrai plus la malignité de leurs desseins, quand ils commenceront à craindre la sévérité de votre justice.

℣. 53. *Propterea confitebor tibi in nationibus, Domine : et nomini tuo psalmum dicam.*

℣. 53. Pour cela, Seigneur, faisant entendre ma voix aux nations les plus éloignées, je chanterai des psaumes à la gloire de votre nom.

Rendez-vous propice, grand Dieu, aux vœux que je fais pour leur salut ; et si les actions de graces d'une vile créature pouvoient être de quelque prix auprès de vous, je publierai devant tous les hommes les merveilles de votre miséricorde. Je serai au milieu du monde un témoin éclatant de la magnificence de vos dons et de votre bonté envers les pécheurs touchés de leurs crimes : et j'emprunterai la voix de vos saints et de vos prophètes pour chanter la gloire de votre nom.

℣. 54. *Magnificans salutes regis ejus : et faciens misericordiam tuam christo suo David, et semini ejus usque in sæculum.*

℣. 54. Je publierai qu'ayant choisi David roi de votre peuple, vous l'avez délivré de mille périls ; et qu'après avoir déployé sur lui votre miséricorde, vous avez encore promis de l'étendre à jamais sur sa race.

Ce ne fut pas assez pour vous autrefois, ô mon Dieu, d'avoir délivré David, ce roi selon votre cœur, de mille périls, et de lui avoir tendu même une main favorable pour le relever de sa chute :

vous versâtes pour l'amour de lui des bénédictions abondantes sur toute sa race : des larmes de sa pénitence, coula de siècle en siècle sur ses descendants une source continuelle de graces. Recevez, grand Dieu, les pleurs qui ne cessent de couler de mes yeux pour attirer vos miséricordes sur la race dont vous m'avez fait naître ; que la crainte de votre nom s'y transmette avec le sang de génération en génération ; que les enfants recueillent jusqu'à la fin cette sainte succession de leurs pères ; que l'innocence et la justice soient les titres héréditaires et domestiques qui ne sortent jamais de leur maison ; et que la magnificence de vos dons les distingue toujours plus que celle de leurs dignités et de leurs richesses.

PSAUME XVIII.

Prière d'une ame chrétienne, laquelle pour s'affermir de plus en plus dans le mépris du monde, et dans la fidélité qu'elle doit à Dieu, adore sa grandeur et sa magnificence qui éclate dans l'immensité des cieux, et sa sainteté qu'on ne peut s'empêcher de reconnoître dans la beauté, la justice et la sublimité de sa loi.

℣. 1. *Cœli enarrant gloriam Dei, et opera manuum ejus annuntiat firmamentum.*

℣. 1. Les cieux publient la gloire de Dieu : en exposant à nos yeux ce qu'ils contiennent de merveilles, ils nous apprennent quel est celui qui les a formés.

Que les impies, qui se piquent de supériorité d'esprit et de raison, sont méprisables, ô mon Dieu, de ne pas reconnoître votre gloire, votre grandeur et votre sagesse dans la structure magnifique des cieux et des astres suspendus sur nos têtes! Ils sont frappés de la gloire des princes et des conquérants qui subjuguent les peuples et fondent des empires; et ils ne sentent pas la toute-puissance de votre main, qui seule a pu jeter les fondements de l'univers. Ils admirent l'industrie et l'excellence d'un ouvrier qui a élevé des palais superbes que le temps va dégrader et détruire;

et ils font honneur au hasard de la magnificence des cieux ; et ils ne veulent pas vous reconnoître dans l'harmonie si constante et si régulière de cet ouvrage immense et superbe que la révolution des temps et des années a toujours respecté, et respectera jusqu'à la fin. N'est-ce pas assez vous manifester à eux, que de leur montrer tous les jours ces ouvrages admirables de vos mains? Les hommes de tous les siècles et de toutes les nations, instruits par la seule nature, y ont reconnu votre divinité et votre puissance ; et l'impie aime mieux démentir tout le genre humain, taxer de crédulité le sentiment universel, et ses premières lumières nées avec lui, de préjugés de l'enfance, que se départir d'une opinion monstrueuse et incompréhensible, à laquelle ses crimes seuls, ces enfants de ténèbres, ont forcé sa raison d'acquiescer, et que ses crimes seuls ont pu rendre vraisemblable.

℣. 2. *Dies diei eructat verbum ; et nox nocti indicat scientiam.*

℣. 2. Chaque jour apprend à louer le Seigneur au jour qui le suit, chaque nuit instruit la nuit suivante à chanter les louanges du Créateur.

Si le Seigneur n'avoit montré qu'une fois aux hommes le spectacle magnifique des astres et des cieux, l'impie pourroit y soupçonner du prestige ; il pourroit peut-être se persuader que ce sont-là

de ces jeux du hasard et de la nature, de ces phénomènes passagers qui doivent leur naissance à un concours fortuit de la matière, et qui formés d'eux-mêmes et sans le secours d'aucun être intelligent, nous dispensent de chercher les raisons et les motifs de leur formation et de leur usage. Mais, ô mon Dieu, ce grand spectacle s'offre à nos yeux depuis l'origine des siècles: la succession des jours et des nuits n'a jamais été interrompue, et a toujours eu un cours égal et majestueux depuis que vous l'avez établie pour la décoration de l'univers, et l'utilité des hommes. Le premier jour qui éclaira le monde, publia votre grandeur par la magnificence de ce corps immense de lumière, qui commença à y présider; et il transmit avec son éclat à tous les jours qui devoient suivre, ce langage muet, mais si frappant, qui annonce aux hommes la puissance de votre nom et de votre gloire. Les astres qui présidèrent à la première nuit, ont reparu et présidé depuis à toutes les autrés, et font passer sans cesse avec eux par la régularité perpétuelle de leurs mouvements, la connoissance de la sagesse et de la majesté de l'ouvrier souverain qui les a tirés du néant.

℣. 3. *Non sunt loquelæ, neque sermones, quorum non audiantur voces eorum.*

℣. 3. Ces louanges qui ne sont jamais interrompues, sont dans un langage intelligible à tous les peuples de la terre.

Oui, Seigneur, les peuples les plus grossiers et les plus barbares entendent le langage des cieux, dont la magnificence publie votre gloire. Vous les avez établis sur nos têtes comme des hérauts célestes, qui ne cessent d'annoncer à tout l'univers la grandeur du Roi immortel des siècles : leur silence majestueux parle la langue de tous les hommes et de toutes les nations ; c'est une voix entendue partout où la terre nourrit des habitants : l'impie seul se bouche les oreilles, et il aime mieux écouter le croassement impur de ses passions qui blasphèment en secret contre la souveraineté de votre être, que la voix éclatante de ces chefs-d'œuvre de vos mains, qui la publient depuis la naissance du monde.

℣. 4. *In omnem terram exivit sonus eorum; et in fines orbis terræ, verba eorum.*

℣. 4. La voix des ouvrages du Seigneur se répand dans tout l'univers ; elle retentit jusqu'aux extrémités de la terre.

Qu'on parcoure jusqu'aux extrémités les plus reculées de la terre et les plus désertes, la magnificence des cieux y annonce votre gloire, comme dans les régions les plus habitées et les plus connues. Nul lieu dans l'univers, quelque caché qu'il soit au reste des hommes, ne peut se dérober à l'éclat de votre puissance qui brille au-dessus de nos têtes dans ces globes lumineux qui décorent le firmament. Voilà, grand Dieu, le premier livre

que vous avez montré aux hommes pour leur apprendre ce que vous étiez : c'est là où les enfants d'Adam étudièrent d'abord ce que vous vouliez leur manifester de vos perfections infinies ; c'est à la vue de ces grands objets, que frappés d'admiration et d'une crainte respectueuse, ils se prosternoient pour en adorer l'auteur tout-puissant. Il ne leur falloit pas des prophètes pour les instruire sur ce qu'ils devoient à votre majesté suprême : la structure admirable des cieux et de l'univers le leur apprenoit assez. Ils laissèrent cette religion simple et pure à leurs enfants ; mais ce précieux dépôt se corrompit entre leurs mains ; à force d'admirer la beauté et l'éclat de vos ouvrages, ils les prirent pour vous-même : les astres qui ne paroissoient que pour annoncer votre gloire aux hommes, devinrent eux-mêmes leur divinité. Insensés ! ils offrirent des vœux et des hommages au soleil et à la lune, à toute la milice du ciel, qui ne pouvoit ni les entendre ni les recevoir ; et ils ne vous connurent plus, grand Dieu, vous qui n'avez posé ces masses éclatantes au-dessus de nous, que pour être les signes et les témoins perpétuels de votre puissance, et conduire les hommes par ces objets visibles à la connoissance et au culte de vos perfections suprêmes et invisibles. Telle fut la naissance d'un culte impie et superstitieux qui infecta tout l'univers ; la beauté

de vos ouvrages fit oublier aux hommes ce qu'ils devoient à leur auteur. Ce sont toujours vos dons eux-mêmes, grand Dieu, répandus dans la nature, qui nous éloignent de vous ; nous y fixons notre cœur, et nous le refusons à celui dont la main bienfaisante répand sur nous ses largesses : vos ouvrages et vos bienfaits, les biens, les talents du corps et de l'esprit, sont nos dieux ; c'est à eux seuls que se bornent tous nos hommages. Ils n'étoient destinés qu'à élever nos cœurs jusqu'à vous par les sentiments continuels de l'amour et de la reconnoissance : et l'unique usage que nous en faisons est de les mettre à votre place, ô mon Dieu, et de les employer contre vous-même.

℣. 5. *In sole posuit tabernaculum suum : et ipse tamquàm sponsus procedens de thalamo suo.*

℣. 5. Mais c'est principalement dans le soleil, que Dieu se découvre à nous, et qu'il semble avoir établi sa demeure : aussi charmant qu'un nouvel époux qui sort de sa chambre nuptiale.

℣. 6 et 7. *Exultavit ut gigas ad currendam viam ; à summo cœlo egressio ejus ; et occursus ejus usque ad summum ejus ; nec est qui se abscondat à calore ejus.*

℣. 6 et 7. Ce bel astre, comme un géant, s'élance dans sa carrière, et va chaque jour d'une extrémité du monde à l'autre, répandre sa lumière et sa chaleur.

La grande leçon, ô mon Dieu, que le ciel, et le soleil sur-tout devoit donner aux hommes, c'est sa régularité dans la course que vous lui avez marquée. Fidèle à suivre la voie que vous lui avez tracée

dès le commencement, ce bel astre ne s'en est jamais départi : son éclat, où il semble que vous avez manifesté principalement votre gloire et votre puissance, lui a attiré autrefois des hommages impies et insensés : on a adoré cette tente superbe, où il semble que vous avez établi votre demeure et caché votre majesté ; et on n'a pas compris qu'en obéissant à vos ordres par l'uniformité constante de sa carrière, il crioit aux hommes que toute leur grandeur consiste à remplir leur destination, et à ne jamais s'écarter de la voie que vous leur avez tracée en les tirant du néant. Les créatures insensibles vous obéissent, grand Dieu! c'est dans le cœur de l'homme seul, que vos ordres éternels trouvent de l'opposition et de la révolte. Le soleil comme un époux éclatant qui sort de sa chambre nuptiale, se lève et parcourt régulièrement tout ce vaste univers : il répand partout sa chaleur et sa lumière, et recommence chaque jour sa course majestueuse ; et l'homme inconstant, et ne ressemblant jamais d'un moment à l'autre à lui-même, n'a point de route fixe et assurée : il se dément sans cesse dans ses voies ; tous ses jours ne sont marqués que par des changements et des inégalités qui le font perdre de vue. Sa course ressemble à celle d'un insensé qui va et revient, et retourne sans savoir où ses pas doivent le guider : il se fatigue, il s'épuise et n'arrive

jamais au but. Son inconstance lui est elle-même à charge, et il ne peut la fixer : elle devient un poids qui l'accable et dont il ne sauroit se débarrasser ; elle fait tous ses crimes, et elle fait aussi tout son malheur et son plus cruel supplice.

ỷ. 8. *Lex Domini immaculata, convertens animas; testimonium Domini fidele, sapientiam præstans parvulis.*

ỷ. 8. Telle est la loi du Seigneur : belle et pure comme le soleil, elle ravit tous ceux qui la contemplent : elle est fidèle en ses promesses ; elle donne la sagesse aux plus simples.

Le langage muet, mais si intelligible, des cieux et des astres, qui manifestoient votre grandeur à l'univers, et lui apprenoient à vous rendre le culte et les hommages qui vous sont dûs, n'a pas été entendu de la plupart des hommes, ô mon Dieu ; il a fallu que vous leur parlassiez encore par vos prophètes, et à la fin des temps par votre Fils.

Que n'avez-vous pas fait ? Que de merveilles n'avez-vous pas opérées pour les ramener aux voies de la vérité et du salut, dont ils s'étoient égarés ? vous leur avez parlé vous-même ; vous leur avez marqué les devoirs et les observances que vous exigiez d'eux ; vous avez renfermé dans la pratique de votre loi sainte tout ce qui pouvoit les rendre heureux sur la terre, et dignes de posséder un jour l'héritage que vous leur prépariez dans le ciel. Que les préceptes de cette loi, grand Dieu, sont purs ! qu'ils sont saints et dignes de l'homme ! ils

ne ressemblent pas au faste des leçons et des dogmes des philosophes, qui ne prêchoient que l'orgueil, et ne régloient que les dehors capables d'attirer des louanges à leurs superbes sectateurs. Votre loi sainte règle le cœur; elle en corrige les affections vicieuses: elle change réellement l'homme, et le rend tel au-dedans qu'il paroît au-dehors. Un culte extérieur et superficiel ne seroit pas digne de vous, grand Dieu: vous qui êtes le Dieu de nos cœurs, et qu'on ne peut honorer qu'en vous aimant; vous ne comptez pour de véritables hommages que ceux que le cœur vous rend. Les docteurs d'une science orgueilleuse promettoient la sagesse à leurs disciples: quelle sagesse, grand Dieu, qui laissoit à l'homme toutes ses misères, et ne se proposoit que de le rendre estimable aux yeux des autres hommes? Quelle sagesse qui étoit l'ouvrage pénible de l'orgueil et des recherches curieuses et inutiles de l'esprit? La véritable sagesse, ô mon Dieu, ne se trouve que dans l'observance de votre loi sainte: ce ne sont pas les savants seuls et les génies sublimes, qui ont droit d'y prétendre; elle devient le partage des simples et des ignorants comme des plus doctes; elle est communiquée aux petits comme aux grands, aux souverains comme aux sujets, au Grec comme au Scythe, aux Barbares comme aux Romains et aux peuples les plus polis: vous l'offrez à tous les

hommes que vous voulez tous sauver ; elle rend témoignage à la fidélité de vos promesses, et de votre amour pour eux ; et loin que les sciences et les dignités y donnent plus de droit, il faut devenir humble et petit pour parvenir à cette sublime sagesse, et en être un disciple accompli.

℣. 9. *Justitiæ Domini rectæ, lætificantes corda, præceptum Domini lucidum, illuminans oculos.*

℣. 9. La loi du Seigneur nous trace le droit chemin du bonheur : elle bannit la tristesse de nos cœurs : elle dissipe les ténèbres de nos esprits.

Les doctrines humaines laissoient toujours des doutes et des ténèbres dans l'esprit ; elles laissoient au cœur ses inquiétudes et sa tristesse, parce qu'elles y laissoient toutes ses passions : mais votre loi sainte, ô mon Dieu, en bannissant du cœur toutes les affections criminelles, en bannit le trouble, et y rétablit la tranquillité. L'homme livré à ses passions est en proie à mille ennemis secrets qui le troublent et qui le déchirent ; son ame est le séjour affreux de l'ennui, des remords cruels, des plus tristes agitations : la paix est le fruit de l'innocence seule ; et l'innocence est un bienfait que l'homme ne peut devoir qu'à l'amour et à la pratique de votre loi : c'est elle qui fait tout notre bonheur sur la terre, parce que c'est elle qui rétablit l'ordre dans nos cœurs, et avec l'ordre, la paix et la joie qui en sont inséparables. Les

sciences humaines engageoient les hommes dans des recherches continuelles et laborieuses, qui n'aboutissoient jamais qu'à augmenter leurs inquiétudes et leurs doutes: chaque chef de secte se glorifioit d'avoir trouvé la vérité; ils se la disputoient les uns aux autres; et leurs disputes elles-mêmes montroient assez que nul d'eux ne l'avoit trouvée. Aussi, grand Dieu, ce n'est pas aux efforts orgueilleux de l'esprit que vous l'avez promise; plus les hommes ont travaillé à sa recherche par cette voie, plus ils s'en sont éloignés. Votre loi seule pouvoit éclairer tous les esprits: la vérité si long-temps inutilement cherchée, s'y montre au premier coup d'œil; il ne faut que l'aimer pour la connoître; il n'y a qu'à vous écouter, grand Dieu, quand vous nous parlez par la bouche de votre Eglise, qui est l'interprète infaillible de votre loi sainte: on n'a pas besoin de recherches; se soumettre à ses décisions, c'est avoir trouvé la vérité: la foi est la science la plus sûre de l'homme.

℣. 10. *Timor Domini sanctus, permanens in sæculum sæculi; judicia Domini vera, justificata in semetipsa.*

℣. 10. La loi du Seigneur est sainte: elle ne s'altérera jamais: elle est juste, et se justifie elle-même.

Les doctrines humaines varient sans cesse; les disciples ajoutent aux découvertes de leurs maîtres; votre loi seule, grand Dieu, est toujours la même. Le ciel et la terre passeront; les siècles et les

mœurs changeront : les monuments de l'orgueil seront détruits ; on en élèvera d'autres sur leurs ruines : la révolution des temps effacera les titres et les inscriptions les plus superbes ; mais elle n'effacera jamais un iota de votre loi divine. C'est le caractère de la seule vérité, de demeurer toujours, et d'être toujours la même ; cette immutabilité l'a toujours justifiée, et la défend contre toutes les entreprises de l'erreur et de la nouveauté ; elle rend toujours inexcusables les enfants de rébellion et d'indocilité, qui ont abandonné la stabilité de sa doctrine, et se sont laissé entraîner à tout vent de doctrines flottantes et étrangères.

℣. 11. *Desiderabilia super aurum et lapidem pretiosum multum; et dulciora super mel et favum.*

℣. 11. Elle est plus désirable que l'or, que toutes les pierres précieuses du monde : elle est plus douce que le miel le plus délicieux.

On n'a pas de peine à se soumettre à la vérité quand on l'aime : mais l'amour de la vérité est un amour humble et docile. L'orgueil nous fait souvent mettre nos fausses lumières à la place de la vérité ; nous croyons l'aimer, et nous n'aimons que nos préjugés et nos propres pensées ; nous croyons tout sacrifier pour elle, et nous ne sommes les victimes que de notre orgueilleux entêtement. Il n'y a de désirable sur la terre, que cette docilité humble et constante aux oracles de votre loi, ô mon Dieu ; la fausse gloire où l'on peut

parvenir en les combattant, se change tôt ou tard en opprobre; tous les trésors de la terre deviendroient le prix de notre indocilité et de nos prévarications, que ce ne seroient que des monceaux de boue que nous amasserions sur nos têtes, eti qui saliroient tout l'éclat de nos talents. La fo sanctifiée par la charité est cette pierre précieuse de votre Evangile, ô mon Dieu, avec laquelle on a tout, et sans laquelle on auroit tout ce que les hommes désirent le plus, qu'on n'a rien.

Donnez-moi, grand Dieu, cette docilité d'esprit et de cœur, qui soumet la raison aux vérités de votre loi, et le cœur à l'amour et à l'observance de ses préceptes; c'est le seul trésor, ce sont les seules richesses après lesquelles je soupire. L'or et les pierres précieuses peuvent embellir le corps, mais elles n'enrichissent pas l'ame; les plaisirs des sens peuvent nous surprendre, mais ils ne sauroient nous satisfaire: ils laissent toujours un vuide et un aiguillon dans le cœur. Il n'est que la douceur qui accompagne l'innocence et la fidélité à vos commandements, qui mette dans notre ame, ô mon Dieu, une paix et une joie supérieures à tous les plaisirs et à toutes les vaines félicités de la terre.

℣. 12. *Etenim servus tuus custodit ea; in custodiendis illis retributio multa.*

℣. 12. Mon expérience me fait parler de la sorte: je la garde, ô mon Dieu, cette divine loi; et je trouve une douceur infinie à la garder.

Je puis, ô mon Dieu, rendre moi-même ce témoignage à votre grace : depuis qu'elle m'a retiré des égarements du monde, et qu'elle a mis dans mon cœur la résolution d'observer votre loi, je goûte une paix et des douceurs que je n'avois jamais goûtées dans l'ivresse des passions : je m'applaudis tous les jours d'avoir trouvé en obéissant à vos préceptes le bonheur que je cherchois en vain dans le monde. Que vous êtes riche en miséricorde, grand Dieu, de récompenser si libéralement ici-bas même ceux qui vous servent ! Tous les biens, tous les bonheurs leur arrivent avec la sagesse ; la paix de la conscience, la soumission dans leurs peines, votre protection dans leurs périls, la modération dans l'abondance, la prudence dans toutes leurs démarches, l'usage chrétien de tous les événements, votre bénédiction dans toutes leurs entreprises ; voilà, grand Dieu, ce qu'on gagne à garder votre loi sainte.

℣. 13. *Delicta quis intelligit ! ab occultis meis munda me : et ab alienis parce servo.*

℣. 13. Cependant qui pourroit connoître parfaitement tout ce qui le rend coupable devant vous ? purifiez donc mon ame des taches que je n'aperçois pas, et préservez-moi sur-tout des péchés de malice.

Mais, ô mon Dieu, quel est le juste sur la terre, qui puisse se flatter d'observer votre loi comme il faut ? Cette plénitude de justice, cette exemption

de toute tache n'est pas donnée ici-bas. Et en effet ; ô mon Dieu, quoique ma conduite paroisse irréprochable aux yeux des hommes, puis-je me promettre qu'elle l'est à vos yeux? puis-je connoître tous les mouvements déréglés de mon cœur, qui m'échappent presque à mon insçu? Que sais-je, grand Dieu, si dans les œuvres saintes où il semble que je ne me propose que de vous plaire, il n'y entre pas quelque secret orgueil et quelque recherche imperceptible de moi-même? Que sais-je, si les louanges des hommes ne souillent pas les démarches de piété que je ne puis dérober à leurs yeux, et si elles n'en sont pas quelquefois le motif secret? Que sais-je, si dans ma douleur à la vue des fautes de mes frères, dont je me crois exempt, il n'y entre pas quelque secrète complaisance dans moi-même? Que sais-je, si la pratique d'une vie régulière, et la fuite des plaisirs et du tumulte du monde n'est pas plutôt en moi une paresse et un amour du repos, qu'un véritable amour de l'ordre et de la justice? Que sais-je enfin, si mon zèle à corriger ceux que vous m'avez soumis, n'est pas à vos yeux une impatience, une rudesse d'humeur et d'orgueil, bien plus qu'un mouvement d'une charité tendre et chrétienne? Comment démêler ce chaos, grand Dieu! et quel est l'homme qui puisse connoître clairement tout ce que les ténèbres de son cœur et de son amour-propre lui

cachent ? Notre seule consolation, grand Dieu, c'est de nous adresser à vous, et de vous demander sans cesse de nous purifier de ces souillures secrètes que nous ne saurions presque ni connoître ni éviter sur la terre. Mais un nouveau motif de frayeur, et bien plus terrible pour ceux qui vous servent, ô mon Dieu, ce sont les péchés étrangers auxquels ils ont pu donner occasion, lorsqu'ils suivoient encore les voies du monde et des passions ; voilà, grand Dieu, ce qui fait tous les jours devant vous le juste sujet de mes frayeurs et de mes larmes. Combien d'ames ont péri par mes séductions ou par mes exemples? mon rang, mon élévation n'a servi qu'à rendre mes désordres plus éclatants ; ceux qui dépendoient de moi, en ont été non-seulement les témoins, mais encore les ministres infortunés. J'étois devenu un modèle public de dissolution, moi que vous aviez élevé pour être un modèle de vertu et d'innocence : la fidélité des ames foibles a été ébranlée par le crédit que mon nom donnoit à mes crimes ; et les pécheurs y ont trouvé une nouvelle autorité à leurs déréglements. Comment réparer, grand Dieu, cette multitude innombrable de péchés étrangers que je ne saurois même connoître? mon repentir et mes larmes pourront-elles jamais les effacer, si votre clémence ne m'en accorde le pardon? Il est vrai, Seigneur, qu'un cœur pro-

fondément touché, trouve toujours accès auprès du trône de votre miséricorde : augmentez dans le mien, ô mon Dieu, la vivacité de sa componction ; vous nous accordez le pardon de nos crimes, lorsque vous nous en inspirez un sincère repentir.

℣. 14. *Si mei non fuerint dominati, tunc immaculatus ero : et emundabor à delicto maximo.*

℣. 14. Si je suis assez heureux pour ne leur point donner d'empire sur moi; évitant les grandes chutes, je ne laisserai pas d'être pur à vos yeux.

Tout ce que vous exigez de moi, grand Dieu, dans cette multitude de misères secrètes que vous voyez dans mon cœur, c'est qu'elles ne s'en rendent plus les maîtresses ; c'est que la cupidité ne l'emporte pas en moi sur votre grace ; c'est que cet orgueil enraciné dans la nature, et cet amour-propre secret ne me domine pas à un point que je lui sacrifie mes obligations essentielles, et les préceptes immuables de votre loi ; c'est que ces infidélités légères ne me conduisent pas à une grande chute, et ne laissent pas dans mon ame une de ces souillures fatales qui vous séparent d'elle, et la rendent indigne d'être votre temple et votre demeure. Alors, grand Dieu, en gémissant tous les jours sur ces fautes inévitables, que chaque jour voit recommencer, mes gémissements les purifieront : et je conserverai à vos yeux

la pureté et l'innocence qui donnent droit à vos promesses.

℣. 15 et 16. *Et erunt ut complaceant eloquia oris mei; et meditatio cordis mei in conspectu tuo semper: Domine, adjutor meus et redemptor meus.*

℣. 15 et 16. Alors vous verrez avec complaisance mon esprit méditer vos perfections, et ma bouche vous louer, Seigneur, qui êtes mon appui et mon libérateur.

Alors grand Dieu, vous écouterez avec bonté les vœux et les prières que je vous adresserai pour être délivré de ce fonds de corruption qui me rend si lâche et si infidèle dans vos voies. Vous embraserez mon cœur d'un nouveau feu, quand je méditerai en votre présence vos miséricordes éternelles et mes misères infinies : vous m'aiderez à les connoître et à m'en délivrer : car vous seul, ô mon Dieu, êtes mon appui et toute ma force. Vous ne permettrez pas qu'elles prennent une possession entière de mon ame; car elle vous appartient par trop de titres, ô mon Dieu, vous l'avez tirée du néant, vous l'avez rachetée de tout le sang de votre Fils; vous l'avez purifiée de toutes les iniquités qui lui avoient rendu le prix de ce sang inutile. O mon divin libérateur, vous avez trop fait pour moi, pour me laisser désormais entre les mains de ma propre foiblesse.

PSAUME XXI.

Prière de Jésus-Christ sur la croix, appliquée à un pécheur nouvellement converti, et violemment tenté de se rengager dans le monde par les dégoûts et les contradictions qu'il éprouve dans sa nouvelle vie.

℣. 1. *Deus, Deus meus, respice in me, quare me dereliquisti? longè à salute mea verba delictorum meorum.*

℣. 1. Mon Dieu, mon Dieu, considérez l'état où je suis; pourquoi m'avez-vous abandonné à la rage de mes ennemis? les péchés dont j'ai voulu me charger, vous demandent justice contre moi

O MON Dieu, mon libérateur, vous qui venez de briser les chaînes fatales des passions dont j'avois été si long-temps lié, vous repentez-vous aujourd'hui de vos miséricordes sur mon ame? M'avez-vous abandonné après m'avoir délivré de la mort du péché? Le prodige qui a changé mon cœur, deviendroit-il inutile à votre gloire et à mon salut? Mes crimes que vous sembliez avoir oubliés, en me les faisant expier par mes larmes, reparoissent-ils encore devant vous? les retirez-vous de nouveau du fond des eaux où vous les aviez ensevelis, pour exciter encore votre indignation contre moi, et vous faire de nouveau résoudre ma perte, que votre clémence sembloit

avoir rétractée? Vos dons, grand Dieu, seroient-ils sujets à l'inconstance et au repentir, comme ceux de l'homme?

℣. 2. *Deus meus, clamabo per diem, et non exaudies, et nocte, et non ad insipientiam mihi.*

℣. 2. Pendant le jour, ô mon Dieu, je vous appelle à mon secours; je vous y appelle pendant la nuit, et vous êtes toujours également sourd à mes cris: ma prière, après tout, n'a rien que de raisonnable.

Que puis-je faire, grand Dieu! Livré à la foiblesse d'un tempérament malheureux, et tenté à chaque moment de me livrer encore à des penchants que mes larmes n'ont pas encore éteints, que puis-je faire, que de m'adresser à vous dans les dégoûts et les contradictions que j'éprouve au-dehors et au-dedans de moi dans ma nouvelle vie? Cependant, grand Dieu, depuis que je me sens dans ces tristes agitations, et à chaque moment à la veille de retomber, vous savez qu'il ne s'est pas passé un seul jour où je ne vous aie appelé à mon secours, et que je n'aie interrompu mon sommeil pour renouveler ma prière dans le silence de la nuit. Le péril presse; ma fragilité me fait tout craindre: mes passions se réveillent, la vertu ne m'offre qu'une tristesse et une aridité qui m'accablent; le monde, par ses censures et ses contradictions, s'unit à mes penchants pour m'en dégoûter. Dans cet état si périlleux, je crie sans cesse vers vous,

ô mon Dieu! regarderez-vous mes cris comme ceux d'un insensé, et ne serez-vous pas plus attendri du malheur qui me menace, qu'irrité de la foiblesse qui va m'y rentraîner?

℣. 3. *Tu autem in sancto habitas, laus Israel.*

℣. 3. **Malgré cela vous demeurez tranquille dans votre sanctuaire, sans songer à me venir secourir, vous dont Israël célébra tant de fois les miséricordes à son égard.**

Votre temple saint, ô mon Dieu, est tous les jours témoin des prières que je vous adresse, prosterné aux pieds de ses autels, pour obtenir votre secours. N'y avez-vous pas établi votre demeure, grand Dieu, pour y écouter nos vœux, et recevoir nos foibles louanges? N'est-ce pas là où vous nous avez promis d'avoir toujours les yeux ouverts sur nos besoins, et les oreilles attentives à nos cris? Plein de cette confiance, ô mon Dieu, je viens vous y invoquer, et mon cœur n'en est pas plus affermi dans vos voies; et mes forces pour résister à la séduction, toujours également affoiblies, ne semblent m'annoncer qu'une chute : et vous ne vous rendez pas à moi, ô mon Dieu : vous vous êtes éloigné, et je sens ce que c'est que l'homme entre les mains de sa propre foiblesse.

℣. 4. *In te speraverunt patres nostri; speraverunt et liberasti eos.*

℣. 4. Nos pères espérèrent en vous dans leurs afflictions, et vous les en avez délivrés.

Mais, grand Dieu, quoique vous tardiez à me secourir, je me crains moi-même, mais je ne désespère pas encore de votre protection. Les Justes de tous les temps ont éprouvé les périls et les tribulations qui m'environnent, mais ils ont espéré en vous, et vous êtes venu à leur secours. Nos pères se sont vus exposés à la fureur des lions, aux flammes d'une fournaise ardente, à l'impétuosité des flots de la mer, à l'édit barbare d'un roi infidèle, qui les dévouoit tous à la mort : à ces périls inévitables ils n'opposèrent qu'une confiance vive en vos miséricordes, et ils furent délivrés. Voilà, grand Dieu, l'unique ressource qui me reste, et qui me rassure encore : les périls qui me menacent sont aussi formidables ; mais mon espérance en vous n'est pas moins ferme que la leur : elle leur valut leur salut et leur délivrance ; héritier de leur foi, je le serai aussi des prodiges de protection et de miséricorde que vous opérâtes en leur faveur.

℣. 5. *Ad te clamaverunt, et salvi facti sunt; in te speraverunt, et non sunt confusi.*

℣. 5. Ils poussèrent des cris vers vous, et vous accourûtes à leur secours; ils espérèrent en vous; ils n'espérèrent pas en vain.

Etoient-ils plus dignes de compassion que moi? qu'avoient-ils à vous offrir, grand Dieu, qui pût mériter la grace d'un secours si miraculeux? Le désert retentissoit encore de leurs murmures con-

tre vous : le pied de la montagne étoit encore infecté des cendres d'un veau d'or que Moïse fit brûler, et auquel ils venoient d'offrir des hommages impies et insensés : les tentes des filles de Madian étoient encore souillées de leurs fornications et de leurs débauches : établis dans la terre que vous leur aviez promise, ils avoient oublié mille fois le Dieu de leurs pères, élevé de hauts lieux, sacrifié leurs enfants à Moloch, et imité toutes les abominations des nations. Cependant, ô Pere des miséricordes, dès qu'ils revenoient à vous, et que vous entendiez les cris de leur affliction et de leur repentir, vous les délivriez de leurs calamités : ils n'avoient qu'à lever les mains vers vous, confesser leurs fautes, reconnoître en votre présence la vanité et l'impuissance des dieux étrangers, et n'attendre du secours que de vous seul ; ils ne l'attendoient pas long-temps, ô mon Dieu ; et des infidélités tant de fois renouvelées, au premier signal d'un repentir sincère, sembloient multiplier sur eux vos bienfaits et vos merveilles. Vous retrouvez en moi, grand Dieu, les mêmes prévarications, et le même retour vers vous ; ne vous démentez point dans les voies de votre miséricorde, et que la grace abonde encore où le péché avoit abondé.

℣. 6. *Ego autem sum vermis, et non homo; op-*

℣. 6. On me regarde plutôt comme un ver de terre,

probrium hominum, et abjectio plebis.

que comme un homme : je suis devenu l'opprobre des hommes, et le rebut du peuple qui me juge indigne de vivre.

Anéanti devant vous, ô mon Dieu, à la vue de votre sainteté infinie et de la corruption de mes mœurs passées, j'avoue que je ne mérite pas d'être regardé comme un homme animé d'un souffle de votre divinité, et fait à votre ressemblance : je ne suis qu'un ver de terre, qu'un vil animal pétri de boue, et qui a toujours rampé en se traînant sur ce qu'il y a de plus sale et de plus impur; j'ai infecté la terre que j'habite; j'ai laissé partout les traces venimeuses et puantes de mon passage; je méritois d'être écrasé, foulé aux pieds et d'expirer dans l'ordure sur laquelle je n'avois cessé de me rouler. Cependant ma honte cachée n'étoit connue que de vous seul; et les dehors trompeurs qui la couvroient, me conservoient dans le monde que j'aimois, les distinctions et les honneurs dont le monde est toujours libéral envers ceux qui l'aiment; mais depuis que j'ai paru vouloir rompre avec lui, quel déchaînement, quelles contradictions! Vous le voyez, grand Dieu, et vous voyez en même temps à quel point mon peu de foi m'y rend sensible; vous voyez les agitations et les dégoûts du bien que ce soulèvement des esprits

laisse dans mon ame, et combien il est à craindre que je n'y succombe. On me regarde comme le dernier des hommes; on me traite comme le rebut et l'opprobre de mon peuple; on invente de nouveaux termes de mépris pour m'en accabler; on me fuit comme un homme couvert d'une lèpre honteuse; on se croiroit déshonoré, de conserver avec moi les liens mêmes de la bienséance et de la société.

℣. 7. *Omnes videntes me deriserunt me; locuti sunt labiis, et moverunt caput.*

℣. 7. Ceux qui me voyoient se sont tous moqués de moi; ils en parloient avec outrage, et ils m'insultoient en remuant la tête.

Je sais, grand Dieu, qu'en vous exposant les mépris et les dérisions que ma nouvelle vie m'attire de la part des hommes, je ne fais que rappeler les opprobres que votre Fils adorable eut à souffrir sur la croix; car le monde le persécute encore en la personne de ses serviteurs: je serois heureux de partager avec lui ses ignominies, si je pouvois partager ses dispositions saintes, et sa soumission aux ordres de votre justice. Les outrages des méchants ajoutoient un nouveau prix à la patience et au sacrifice de cet agneau divin; et je les souffre avec tant de répugnance, et mon orgueil les trouve si insupportables, qu'ils sont sur le point de me faire perdre tout le mérite du

mien. Hélas! je ne saurois plus paroître nulle part dans le monde, qu'on ne me montre au doigt comme un insensé, et qu'on ne m'accable de dérisions et de censures. Le parti que j'ai pris de vous servir, est traité de foiblesse et d'extravagance : il faut que je me condamne à vivre seul, et que je renonce au commerce des hommes, si je ne veux plus servir de jouet à leurs entretiens : dès que je me montre, toutes les langues ne paroissent occupées qu'à me donner du ridicule ; et ceux qui gardent le silence, m'insultent par des gestes de mépris encore plus outrageants que les discours.

℣. 8. *Speravit in Domino, eripiat eum, salvum faciat eum, quoniam vult eum.*

℣. 8. Il a mis, disent-ils, son espérance dans le Seigneur ; que le Seigneur le délivre donc : puisque le Seigneur l'aime, qu'il nous l'enlève des mains.

S'il me survient, ô mon Dieu, des contretemps et des afflictions capables d'attendrir les spectateurs les plus insensibles, ils en prennent occasion d'insulter avec plus d'inhumanité à mes malheurs et à ma nouvelle vie. Les serviteurs de Dieu comme lui, disent-ils d'un ton moqueur, sont trop heureux de souffrir : il n'a qu'à continuer de prier du matin au soir ; c'est ainsi qu'on remédie à ses affaires : il n'a qu'à s'en remettre à la Providence et demeurer tranquille ; tout ira de

soi-même : Dieu n'abandonne pas les siens ; qu'il espère toujours en lui, et nous verrons où le mènera cette nouvelle façon de conduite.

℣. 9. *Quoniam tu es qui extraxisti me de ventre, spes mea ab uberibus matris meæ.*

℣. 9. C'est vous, mon Dieu, qui par un miracle de votre puissance, me tirâtes du sein où vos divines mains m'avoient formé : je sus espérer en vous aussitôt que je sus sucer la mamelle.

Est-il possible, grand Dieu, que ce langage de blasphême et d'impiété soit devenu le langage commun des hommes auxquels votre nom a été annoncé? Mais n'est-il pas plus étonnant, que ces discours impies soient capables de m'ébranler et de me décourager dans votre service, et qu'ils puissent faire sur moi quelque autre impression, que celle de l'horreur et de l'indignation qu'ils méritent? N'est-ce pas vous seul, grand Dieu, dont la main invisible m'a formé dans le sein de ma mère, et tiré de ses entrailles pour me faire jouir de la lumière du jour? N'est-ce pas vous qui avez pris soin de mon enfance, et qui, par des accroissements imperceptibles, m'avez conduit jusqu'à la force de l'homme parfait? Avois-je dans ce premier état de foiblesse, lorsque vous disposiez avec une sagesse infinie la structure de mes membres dans le sein où vous me formiez ; avois-je d'autre protecteur que vous, ô mon Dieu?

qui est-ce qui présidoit alors à cet arrangement si merveilleux, que vous-même?

℣. 10. *In te projectus sum ex utero, de ventre matris meæ, Deus meus es tu: ne discesseris à me.*

℣. 10. Du sein de ma mère je fus reçu entre vos bras; je vous reconnus alors pour mon Dieu, et je vous adorai toujours depuis: ne me délaissez donc pas aujourd'hui, Seigneur.

Au sortir du sein de ma mère, où vous veniez de construire avec un artifice incompréhensible le corps dont vous m'avez revêtu, vous me reçûtes entre vos bras comme mon premier père: on m'apprit dès lors à vous invoquer; et à peine ma langue commençoit à se délier, qu'on l'instruisit à nommer votre saint nom, et à vous appeler mon Dieu, et le Dieu de mes pères. Puis-je donc craindre aujourd'hui que vous ne m'abandonniez à ma propre foiblesse? Puis-je me défier de votre protection? Je ne suis moi-même dans l'ordre de la nature et de la grace, que l'ouvrage de votre puissance et de vos miséricordes; je vous dois tout ce que je suis; vos bienfaits, grand Dieu, devroient suffire pour me répondre de votre secours; vous m'avez délivré jusqu'ici de trop de périls; vous m'avez fait survivre par une protection singulière à tous les accidents, qui depuis mon enfance ont menacé ma vie; vous m'avez ménagé trop de secours de vertu dans les exemples domestiques, et dans la piété de mes pères:

vous avez trop fait pour moi, grand Dieu, pour me voir périr sans me tendre une main secourable.

℣. 11. *Quoniam tribulatio proxima est; quoniam non est qui adjuvet.*

℣. 11. Mes maux sont bien pressants; et je n'ai personne que vous dont je puisse attendre du secours.

Il est vrai, grand Dieu, que le danger de ma situation me fait tout craindre. Je sens au-dedans de moi une révolution si continuelle de dégoûts, de résolutions, de découragement, que je tremble avec raison qu'un moment fatal de foiblesse et d'ennui ne m'abatte sans ressource: le trouble ne sort pas de mon cœur; tout ce qui m'environne, tout ce que je vois, et tout ce que j'entends autour de moi, le nourrit et l'augmente sans cesse: et dans cet état de tribulation, si vous ne calmez l'orage, ô mon Dieu, qui agite mon ame; si vous ne me donnez pas cette foi généreuse qui regarde les discours et les jugements des hommes comme le langage des insensés; si vous ne me mettez sans cesse devant les yeux, que tout ce qui paroît méprisable aux yeux du monde, est précieux devant vous; qu'il est impossible de vous servir et de lui plaire; et qu'on n'est jamais plus assuré de vous être agréable, que lorsque le monde nous hait et nous réprouve: si vous ne venez à mon secours, ô mon Dieu, avec toutes les forces et les lumières de votre grace, ma perte paroît cer-

taine; et je ne vois plus de ressource à tous les malheurs qui me menacent.

℣. 12. *Circumdederunt me vituli multi; tauri pingues obsederunt me.*

℣. 12. Mes ennemis, comme autant de taureaux furieux, m'ont environné de toutes parts.

℣. 13. *Aperuerunt super me os suum, sicut leo rapiens et rugiens.*

℣. 13. Ils se sont venu jeter sur moi comme des lions que la faim fait rugir de fureur, et qui s'élancent la gueule ouverte sur leur proie.

Il semble, ô mon Dieu, que je suis devenu un anathême parmi les hommes, en commençant à fuir et à détester tout ce qui allume leurs passions. Ils sont sans cesse autour de moi, comme des animaux furieux, toujours prêts à me dévorer par leurs mépris outrageants : ils n'ouvrent la bouche que pour tourner en dérision vos miséricordes infinies sur mon ame; ils me regardent comme une proie qui leur a échappé, et qu'ils s'efforcent d'arracher de vos mains, pour en faire encore la pâture des passions les plus furieuses et les plus criminelles. Ils se couvroient autrefois à mes yeux de la peau d'agneau; et sous les apparences de la douceur et de la tendresse ils m'entraînoient avec eux dans des pâturages empestés, et dans les voies de la dissolution et du crime; je m'étois laissé séduire aux faux semblants de leur dangereuse amitié : mais depuis qu'éclairé de vos

lumières, j'ai connu le danger de leur société, et que je m'en suis séparé, ils sont devenus à mon égard comme des lions furieux qui rugissent sans cesse contre moi, qui m'accablent de dérisions et d'invectives, et qui ne cherchent plus qu'à me ravir la vie de la grace. Les mêmes passions, ô mon Dieu, qui lient les hommes entre eux, les divisent : leurs haines ou leurs amours prennent également leur source dans la dépravation de leur cœur ; et il n'y a de véritables liens sur la terre, que ceux que la charité forme parmi les observateurs fidèles de votre loi.

℣. 14. *Sicut aqua effusus sum, et dispersa sunt omnia ossa mea.*

℣. 14. **Je me suis répandu comme l'eau; tous mes os se sont déplacés.**

Cependant, grand Dieu, et cet aveu me couvre de confusion en votre présence, les contradictions que j'éprouve dans votre service de la part des hommes, m'abattent et me découragent ; je me sens languissant et sans force ; toutes mes résolutions n'ont pas plus de consistance que la foiblesse de l'eau, qui ne sauroit demeurer un instant suspendue sans s'écouler et se répandre. Cette fermeté que je me promettois loin des périls, m'abandonne dès qu'ils se présentent : semblable à un homme dont tous les os sont déplacés, je ne saurois me soutenir, ni faire un seul pas sans craindre une chute.

℣. 15. *Factum est cor meum, tanquàm cera liquescens, in medio ventris mei.*

℣. 15. Je sens au-dedans de moi mes forces s'écouler comme la cire qui se fond.

Mon cœur qui avoit soutenu autrefois avec tant de courage les amertumes et les contre-temps dont les passions sont toujours accompagnées, ne trouve plus en lui aucune force pour supporter celles qui sont inséparables de la vertu : il n'est plus qu'une cire molle sur laquelle tout fait des impressions, et où les derniers objets effacent successivement celles que les premiers venoient d'y faire. Je ne saurois répondre un instant de moi-même ; et à chaque nouvelle situation, je me trouve presque un nouvel homme.

℣. 16. *Aruit tanquàm testa virtus mea ; et lingua mea adhæsit faucibus meis ; et in pulverem mortis deduxisti me.*

℣. 16. Toute ma force est desséchée, comme la terre qui est cuite au four ; et ma langue est demeurée attachée à mon palais ; et vous m'avez conduit jusqu'à la poussière du tombeau.

Ce goût que je sentois d'abord, ô mon Dieu, dans les pratiques de la piété, est tout-à-fait tombé ; cette onction que je trouvois dans la méditation de votre loi sainte, s'est changée en une affreuse sécheresse. Je ressemble à une terre cuite et desséchée au feu : cette aridité a gagné toutes les puissances de mon ame ; et dès que j'en veux faire usage pour vous bénir, un fatal dégoût les lie ; et si elles ne se refusent pas à mes efforts, elles ne

s'y prêtent qu'à regret et comme malgré elles. Ma langue n'éprouve plus en chantant vos louanges, ces douces consolations qui ranimoient autrefois ma fidélité, et enivroient mon cœur d'une joie sainte : il semble qu'elle est attachée à mon palais, quand je veux l'employer à joindre sa voix à celle de l'Eglise et célébrer vos miséricordes. Tout me coûte, grand Dieu, tout me révolte, tout ne m'offre qu'une triste aridité dans la voie de vos commandements : voulez-vous donc me laisser retomber dans la poussière hideuse, et dans l'infection du tombeau dont vous m'avez retiré? et cette langueur ne me menace-t-elle pas d'une mort prochaine?

℣. 17. *Quoniam circumdederunt me canes multi; concilium malignantium obsedit me.*

℣. 17. Car un grand nombre de chiens m'a environné : l'assemblée des méchants m'a assiégé.

Les hommes donnoient autrefois au déréglement de mes mœurs, de vaines louanges : il est juste, grand Dieu, que j'expie aujourd'hui par l'humiliation où me laisse leur mépris, la complaisance secrète que je trouvois dans leurs applaudissements. En effet, ô mon Dieu, ce n'est pas assez pour eux de me mépriser, ils s'acharnent sur moi comme des chiens que la rage met en fureur; ils font sans cesse à ma réputation les morsures les plus cruelles; ils ne s'assemblent que pour me déchirer : je deviens le jouet et le sujet ordinaire

de leurs entretiens et de leurs piquantes railleries ; ils ne me perdent pas de vue ; et c'est de pure lassitude, et pour recommencer le lendemain, qu'ils lâchent enfin prise.

℣. 18. *Foderunt manus meas et pedes meos ; dinumeraverunt omnia ossa mea.*

℣. 18. Ils ont percé mes mains et mes pieds ; ils ont compté tous mes os.

Un peuple incrédule perça autrefois les mains et les pieds à votre Fils adorable : il ne brisa pas ses os, mais il semble qu'il les compta pour leur faire souffrir à chacun quelque nouveau tourment : et voilà, grand Dieu, une figure des peines que j'endure de la part de vos ennemis ; ce parallèle devroit me consoler, grand Dieu, et il m'afflige. Ils ne percent pas mes mains avec le fer, mais avec le glaive de leur langue ; ils me reprochent des biens injustement acquis, et des rapines dont je suis innocent ; la bénédiction que vous répandez sur mes affaires temporelles, ne leur paroît que le fruit de mes malversations et de mes injustices : que je serois heureux, grand Dieu, si ma vie avoit été aussi innocente que ma fortune ; et si je n'avois pas fait plus de tort à moi-même, qu'aux autres hommes ! Ils ne clouent pas mes pieds sur la croix ; mais ils me font un crime de toutes mes démarches : ils attribuent à ostentation, à une ambition secrète, à un désir de me concilier l'estime et l'amitié des grands, les œuvres pu-

bliques que je crois être obligé de faire pour votre gloire, ô mon Dieu, et pour l'honneur de la vertu. Ils comptent tous mes pas, et vont sonder en détail jusqu'à mes intentions les plus secrètes pour les décrier, comme si elles leur étoient parfaitement connues.

℣. 19. *Ipsi verò consideraverunt et inspexerunt me; diviserunt sibi vestimenta mea, et super vestem meam miserunt sortem.*

℣. 19. Ils se sont appliqués à me considérer et à me regarder ; ils se sont partagé mes habits, et ils ont jeté le sort sur ma robe.

Que vous dirai-je, grand Dieu? ils vont fouiller jusque dans ma vie passée, et en rappellent avec un vain triomphe, des événements qui devroient faire le sujet de leurs larmes, comme ils le feront toujours des miennes : enfin ils examinent, ils épluchent avec des yeux censeurs, et ma personne, et tout le détail de ma conduite ; rien ne leur échappe. La prospérité dont vous me favorisez, aigrit leur jalousie et leur malignité ; ils regardent mes biens, comme des biens mal acquis, et se les partagent d'avance, dans la folle espérance que l'autorité ou la justice m'en dépouilleront un jour. A peine dans leurs projets chimériques, me laissent-ils un vêtement pour me couvrir : encore voudroient-ils laisser à la décision du sort à qui d'eux il demeurera. Insensés, de m'envier des biens fragiles que je méprise, et de ne pas souhaiter plutôt de partager avec moi

les graces et les lumières que vous avez répandues dans mon ame ! mais plus insensé moi-même, ô mon Dieu, de me laisser ébranler par des discours dont je connois si bien la puérilité et la folie !

℣. 20. *Tu autem, Domine, ne elongaveris auxilium tuum à me; ad defensionem meam conspice.*

℣. 20. Mais pour vous, Seigneur, n'éloignez point votre assistance de moi ; appliquez-vous à me défendre.

Je connois là-dessus, grand Dieu, toute ma foiblesse ; mais vous, Seigneur, qui la voyez encore mieux que moi dans mon cœur, et avec des yeux moins favorables (car nous nous diminuons toujours nos infidélités, et notre amour-propre entre pour beaucoup dans tous les jugements que nous portons de nous-mêmes) : vous, Seigneur, qui voyez mes irrésolutions et ma lâche timidité, et qui connoissez encore tout ce que mon cœur m'en cache à moi-même, ne différez pas de venir à mon secours. Plus je suis foible, plus je suis digne de votre protection, ô mon Dieu, le protecteur des foibles, et l'asile toujours assuré de ceux qui vont périr et qui vous réclament. Vous n'avez, grand Dieu, qu'à jeter les yeux sur moi ; l'état périlleux où je me trouve, me répond de votre assistance ; il ne vous permettra pas de la différer un seul moment.

℣. 21. *Erue à framea,*

℣. 21. Délivrez mon ame

Deus, animam meam; et de manu canis unicam meam.

de l'épée, ô mon Dieu; délivrez-la de la puissance du chien.

Je n'ignore pas, grand Dieu, à quel point je suis indigne des graces que je vous demande; et que, loin de venir à mon secours, vous devriez m'abandonner, et me livrer au glaive de votre justice pour punir mon peu de fermeté, et ma trop grande sensibilité aux discours et aux jugements du monde. Je l'ai assez connu, ô mon Dieu, pour le mépriser; et je vous ai assez long-temps outragé pour ne craindre que vous seul. Qu'ai-je à espérer du monde, grand Dieu, pour avoir encore la foiblesse de vouloir lui plaire? qu'ai-je reçu de lui, pour le ménager encore, que les penchants et les passions criminelles qui avoient donné la mort à mon ame? et que n'ai-je pas reçu de vous, grand Dieu? que n'avez-vous pas fait pour moi? et quels biens immenses et éternels n'en attends-je pas pour m'obliger à vous être fidèle? Retirez donc, grand Dieu, le glaive de votre colère suspendu sur ma tête; ne permettez pas que mon ame retourne à son vomissement comme un animal immonde. Je n'ai qu'elle seule à sauver, grand Dieu; et si je viens à la perdre, cette perte infinie ne peut être remplacée; vous ne m'en donnerez pas une nouvelle pour réparer les crimes et les ingratitudes de la première. Mais quand même

vous auriez uni à mon corps toutes celles qui animent les corps des autres hommes, en aurois-je trop, ô mon Dieu, pour célébrer les miséricordes de mon bienfaiteur? y en auroit-il une seule que je voulusse soustraire à votre empire? et oserois-je, par une noire ingratitude, livrer à votre ennemi une ame qui vient de vous, et qui n'est faite que pour vous?

℣. 22. *Salva me ex ore leonis, et à cornibus unicornium humilitatem méam.*

℣. 22. Sauvez-moi de la gueule du lion, et des cornes des licornes, dans l'état d'humiliation où je suis.

L'ennemi de mon salut, grand Dieu, furieux que vous lui ayez enlevé sa proie, rugit comme un lion autour de moi pour me dévorer : il n'a fait autrefois qu'une trop longue et trop funeste expérience de ma foiblesse ; il connoît tous les endroits de mon cœur par où l'on peut me surprendre ; il les voit presque tous à couvert depuis que vous m'avez mis sous les ailes de votre grace : il en reste encore un qui flatte sa haine et sa vengeance, et par où il espère de me porter le coup mortel ; c'est ma crainte insensée des discours publics, et l'abattement où me jettent les mépris et les dérisions que m'attirent mon changement et mon retour à vous. Dissipez, grand Dieu, ces frayeurs puériles : revêtez-moi de ce bouclier d'une foi ferme et généreuse, contre lequel tous les traits des langues insensées viennent s'émousser. Sau-

vez-moi, grand Dieu, de ma propre foiblesse; j'ai plus à craindre de moi-même, que de toute la rage et de tous les efforts du lion dévorant.

℣. 23. *Narrabo nomen tuum fratribus meis, in medio ecclesiæ laudabo te.*

℣. 23. Je ferai connoître votre saint nom à mes frères : je publierai vos louanges au milieu de l'assemblée.

Alors, grand Dieu, loin de rougir de votre nom devant les hommes, je chercherai leurs assemblées les plus nombreuses pour y publier vos merveilles ; je ne les craindrai plus comme mes censeurs ; je les regarderai comme mes frères sortis du même sein, régénérés dans les mêmes eaux, enfants d'un même père, héritiers d'un même royaume, unis à moi par des liens plus indissolubles que ceux de la chair et du sang : et touché de leurs égarements et de leurs malheurs, comme des miens propres, je leur raconterai vos miséricordes sur mon ame ; je leur apprendrai quelles sont les richesses de votre bonté envers les pécheurs qui reviennent à vous : et témoins des merveilles que vous avez opérées en moi, comme ils l'avoient été autrefois de mes égarements, ils vous offriront peut-être un cœur touché de repentir ; ils vous rappelleront dans leur ame, d'où le monde et le démon vous avoient chassé ; et délivrés du joug honteux et accablant de leurs passions, ils

uniront leurs voix à la mienne pour chanter les louanges de votre grace.

℣. 24. *Qui timetis Dominum, laudate eum; universum semen Jacob, glorificate eum.*

℣. 24. Vous qui craignez le Seigneur, louez-le; glorifiez-le tous, vous qui êtes la race de Jacob.

Je sens déjà, ô mon Dieu, que vous n'avez pas dédaigné mon humble prière : il me semble qu'une nouvelle force est entrée dans mon cœur. Je ne sais, grand Dieu, si je ne présume pas trop de moi-même; mais il me semble que dans ce moment je défierois, non-seulement le monde avec toutes ses censures et tous ses mépris, mais encore avec ses persécutions, ses outrages, et tous les maux qu'il pourroit rassembler sur ma tête : je le défierois de me séparer de la charité de Jésus-Christ votre Fils. Vos saints, grand Dieu, ont paru intrépides devant les tyrans; ils vous ont confessé au milieu des roues et des feux : et je n'oserois vous rendre gloire au milieu de votre peuple par la crainte de quelques vaines censures! Je ne rougis plus, grand Dieu, devant vous, que d'avoir été assez ingrat et assez peu affermi dans la foi, pour rougir de vous devant les hommes. Et si vos serviteurs, grand Dieu, si ceux qui vous aiment et qui vous craignent, n'osent pas vous bénir et vous glorifier en public; et où sera donc, grand Dieu, l'honneur, l'hommage et la gloire qui vous est due sur la terre? si la race sainte de Jacob,

si les véritables enfants d'Abraham craignent de vous rendre en public le culte et les devoirs dont ils sont les seuls fidèles observateurs ; sera-ce donc l'impie et le pécheur qui racontera vos justices ? faudra-t-il donc, grand Dieu, aller chercher dans les îles les plus éloignées et chez les nations les plus inconnues, des hommes qui osent vous servir et vous adorer publiquement? Vous les avez distinguées et prévenues, les ames fidèles, par des bénédictions si singulières ; vous les avez choisies et séparées au milieu d'un monde corrompu, tandis que vous laissez égarer dans leurs voies criminelles le reste des hommes : ne doivent-elles pas des marques publiques et continuelles de reconnoissance à un bienfait si signalé? Quelle autre peine pourroient-elles sentir, que celle de ne pouvoir appeler toutes les créatures, le ciel et la terre, les hommes de toutes les nations, pour les rendre témoins des hommages d'amour, de louange et d'actions de graces, que leur bouche et leur cœur ne doivent cesser de vous rendre ?

℣. 25. *Timeat eum omne semen Israel ; quia non sprevit, neque despexit deprecationem pauperis.*

℣. 25. Que toute la postérité d'Israël s'attache au Seigneur : il est l'asile des affligés ; jamais il ne rejettera leurs prières.

Que toute la race des Justes, grand Dieu, méprise donc les censures et les jugements d'un monde que vous avez éprouvé ; qu'elle ne craigne que

vous seul, qui tenez en main leur destinée éternelle, et non des hommes, qui ne peuvent rien pour elle. Quand on a la crainte et l'amour de votre nom gravé dans le cœur ; que tout ce qui n'est pas vous, paroît méprisable ! et quand toutes les créatures s'uniroient contre nous, et conjureroient notre perte, que pouvons-nous perdre, grand Dieu, tandis que nous conservons votre grace ? Les peines et les outrages que le zèle de votre gloire nous attire de la part des hommes, nous rendent un objet encore plus digne de vos soins et de votre complaisance. C'est alors, grand Dieu, que loin d'être insensible à nos gémissements, et de dédaigner nos prières, vous venez au-devant de nous avec toute l'abondance de vos consolations et de vos graces ; qu'on est riche, grand Dieu, quand on n'est pauvre et affligé que pour vous avoir été fidèle !

℣. 26. *Nec avertit faciem suam à me ; et cum clamarem ad eum, exaudivit me.*

℣. 26. Il m'a regardé dans mon affliction : il a été touché des cris que je lui ai fait entendre.

Je l'éprouve dans ce moment, grand Dieu, eh! qui pourra désormais se laisser abattre par des craintes humaines ? L'abîme de dissolutions où j'avois croupi si long-temps, mes irrésolutions, ma lâcheté, mon peu de reconnoissance depuis que votre main miséricordieuse m'a retiré de ce gouffre, sembloient éloigner de moi pour tou-

jours de nouveaux secours de votre grace. Cependant, ô Dieu plein de bonté, vos entrailles paternelles se sont encore émues sur moi; vous m'avez regardé avec des yeux de pitié et de tendresse: vous avez été touché des périls dont j'étois environné, et que ma foiblesse seule alloit me rendre funestes: vous avez réveillé ma foi; j'ai connu mon infidélité et mon ingratitude; je vous ai appelé à mon secours; effrayé de mon état et du danger qui me menaçoit; vous avez calmé mes agitations, dissipé mes vaines frayeurs, fait succéder le courage à l'abattement, et la sérénité à l'obscurcissement et aux ténèbres qui s'étoient emparées de mon ame.

℣. 27. *Apud te laus mea in ecclesia magna; vota mea reddam in conspectu timentium eum.*

℣. 27. Je vous adresserai mes louanges dans une grande assemblée: je rendrai mes vœux à Dieu en présence de ceux qui le craignent.

O mon Dieu, pourquoi tous les hommes ne peuvent-ils pas être témoins des sentiments de mon amour et de ma reconnoissance? pourquoi le monde, dont les louanges et les censures faisoient sur moi de si funestes impressions, ne peut-il pas voir dans mon cœur à quel point je méprise la vanité de ses jugements? Non, grand Dieu, éprouvez-moi seulement; que je sois trouvé digne à vos yeux de célébrer vos louanges, et d'être as-

socié à l'assemblée des Justes dont la fidélité glorifie votre saint nom et honore la religion au milieu du monde. Je ne me propose plus de plaire à ce monde misérable qu'en le méprisant ; à vous seul, grand Dieu, est due la gloire et la louange : qui suis-je ? et qu'y a-t-il en moi de louable pour chercher les applaudissements des hommes ? s'ils me connoissoient tel que je suis, ô mon Dieu, j'en devrois être l'opprobre et le rebut. Multipliez, grand Dieu, vos serviteurs sur la terre, faites croître en ces jours mauvais le nombre de vos élus ; rendez féconde en saints, une nation qui autrefois en a tant donné à votre Eglise ; augmentez-y l'assemblée de ceux qui vous craignent : voilà, grand Dieu, les seuls censeurs et les seuls juges que je veux avoir de ma conduite : eux seuls sont dignes de publier vos miséricordes sur mon ame, et de s'unir à moi pour vous en rendre des actions de graces proportionnées à ce bienfait.

℣. 28. *Edent pauperes, et saturabuntur : et laudabunt Dominum, qui requirunt eum ; vivent corda eorum in sæculum sæculi.*

℣. 28. Je ferai asseoir les pauvres à ma table, et ils seront rassasiés : et ceux qui chercheront le Seigneur, le loueront ; leurs cœurs vivront dans toute l'éternité.

Pour mettre un chaos immense entre le monde et moi, je retrancherai toutes les profusions et les folles dépenses, qui sont devenues comme l'unique lien de la société parmi ses partisans.

N'est-il pas juste d'ailleurs, grand Dieu, que je répare par des largesses saintes, l'usage criminel que j'ai fait jusqu'ici des biens que je ne tiens que de vous, et que vous ne m'aviez donnés que pour soulager ceux qui souffrent dans la faim et dans la misère ? Les pauvres seront donc désormais l'objet le plus indispensable de mes soins. Pourrois-je, grand Dieu, vivre dans l'abondance, tandis que des malheureux, que mes frères, que les membres de Jésus-Christ votre Fils languissent dans les horreurs de la faim et de l'indigence ? Je veillerai, ô mon Dieu, à leurs besoins ; j'adoucirai leurs peines : ma nourriture la plus délicieuse sera celle que je me retrancherai pour les rassasier ; j'essuyerai leurs larmes ; et dans la joie innocente qu'ils sentiront de se voir ainsi secourus, ils vous béniront, grand Dieu, de leur avoir ménagé dans la charité de ceux qui vous servent, des secours si favorables : loin de murmurer contre votre providence, ils en publieront les louanges ; ils se confieront en un Dieu qui est le père et le protecteur des pauvres et des orphelins ; ils s'attacheront à vous, ils aimeront leur état de souffrance ; ils le regarderont comme le gage assuré de votre prédilection et de leur salut ; et leur ame dégagée des misères de leur corps, vous en rendra d'éternelles actions de graces dans le séjour de la vie et de la félicité.

℣. 29. *Reminiscentur, et convertentur ad Dominum universi fines terræ.*

℣. 29. La terre dans toute son étendue se souviendra de ces choses, et se convertira au Seigneur.

Si tous les chrétiens, ô mon Dieu, comptoient pour un de leurs premiers devoirs, la compassion et les secours qu'ils doivent à leurs frères affligés; si après avoir fourni aux besoins et aux bienséances de leur état, ils regardoient le reste de leurs biens comme le bien des pauvres; s'il ne s'élevoit aucune misère parmi nous, qui ne fût à l'instant soulagée, quel spectacle honorable pour le christianisme, ô mon Dieu! les nations les plus éloignées et les plus infidèles, remplies d'admiration pour un culte qui sait unir les hommes par des liens si intimes et si indissolubles, viendroient en foule aux pieds de vos autels grossir le nombre des fidèles. Ils vous reconnoîtroient à ces traits comme le seul auteur d'une loi, qui porte tant de caractères de divinité: ils demanderoient avec empressement d'être incorporés dans une société sainte, où tous les malheurs de la vie humaine trouvent des consolations et des ressources si sûres; où l'on peut regarder comme à soi, dès qu'on en a besoin, les biens que les autres possèdent, et où la religion ne fait de tous les fidèles qu'une seule famille, où tout semble être commun, et où les liens seuls de la charité unissent les hommes mille fois plus étroitement que les liens de la

chair et du sang, qui ne servent souvent qu'à les diviser.

℣. 30. *Et adorabunt in conspectu ejus universæ familiæ gentium.*

℣. 30. **Et tous les peuples différents des nations seront dans l'adoration en sa présence.**

C'est cette charité inaltérable, ô mon Dieu, qui unissoit vos premiers fidèles : c'étoit le caractère le plus marqué de cette Eglise naissante, comme il en étoit le premier devoir ; c'étoit à ces traits qu'on la distinguoit parmi les peuples idolâtres ; et ce fut l'attrait principal qui les appela à votre Eglise, et les rendit vos adorateurs. Nous aurions encore la même consolation, si nous avions la même vertu que nos pères : il ne resteroit plus d'infidèles et d'incrédules sur la terre, si le christianisme étoit comme autrefois une société d'amour et de charité, et si les intérêts, les haines, les jalousies, l'ambition, l'avarice, et toutes les autres passions qui divisent le reste des hommes, et qui portent partout le trouble, la dissension et la guerre, n'avoient pas infecté votre héritage, divisé parmi nous le père de l'enfant, l'époux de l'épouse, armé les rois et les peuples les uns contre les autres, et gagné même votre sanctuaire, l'asile saint de la paix et de la charité.

℣. 31. *Quoniam Domini*

℣. 31. Parce que le règne

est regnum; et ipse dominabitur gentium.

et la souveraineté est au Seigneur ; et que c'est lui qui régnera sur les nations.

Mais, grand Dieu, nos crimes ne sauroient empêcher l'effet de vos promesses : vous tenez le cœur des rois entre vos mains ; c'est vous seul qui disposez des royaumes et des empires ; vous les avez tous promis à votre Fils ; vous les lui avez donnés comme son héritage. Cette promesse magnifique s'accomplit insensiblement : des ouvriers apostoliques portent la lumière de l'Evangile jusqu'aux extrémités les plus reculées de la terre ; ils y établissent le royaume de votre Fils. Les temps marqués dans vos conseils éternels avancent tous les jours ; et comme il est le Sauveur de tous les hommes, il en sera le Roi ; et tous les hommes reconnoîtront sa souveraineté, et se soumettront enfin à son empire.

℣. 32. *Manducaverunt, et adoraverunt omnes pingues terræ ; in conspectu ejus cadent omnes qui descendunt in terram.*

℣. 32. Les riches mêmes et les grands du monde viendront aussi l'adorer et goûter les délices de sa table : enfin tout ce qu'il y a de mortels sur la terre, fléchiront le genou devant lui.

Déjà, grand Dieu, les Césars et les grands de la terre, qui avoient été d'abord les persécuteurs de sa doctrine, s'y sont soumis : ils ont mis à ses pieds leurs sceptres et leurs couronnes : ils se sont crus plus heureux d'enrichir leurs états de

quelques restes précieux de sa croix, que s'ils y avoient ajouté des provinces et de nouveaux royaumes; ils se sont vus admis à sa table avec plus de joie qu'aux festins les plus somptueux; les mets les plus précieux et les plus exquis ne leur ont paru que de la boue au prix de cette viande céleste. Les rois des nations imiteront enfin leur exemple; désabusés d'un culte impie et insensé, ils ouvriront les yeux à la lumière et à la vérité qu'ils n'avoient pas connue, et qu'on leur annoncera : frappés de son éclat, ils se prosterneront devant le libérateur qui leur a envoyé la vie et le salut; leurs têtes orgueilleuses se courberont devant le signe humble et triste de la croix; et tous les peuples de la terre, toujours imitateurs des vices ou des vertus de leurs souverains, s'uniront avec eux dans la même foi et dans les devoirs d'un même culte.

℣. 33. *Et anima mea illi vivet; et semen meum serviet ipsi.*

℟. 33. Et mon ame vivra pour lui; et ma race le servira.

Que ne puis-je, grand Dieu, avancer l'heureux moment de l'établissement de votre règne dans tout l'univers! que n'ai-je les lumières, les talents, les graces, le zèle de ces hommes apostoliques qui vont annoncer votre nom à ces peuples sauvages qui ne vous connoissent pas! Mais du moins, Seigneur, je ne veux plus vivre que pour vous; et

après vous avoir consacré ce qui me reste de vie, je tâcherai de laisser votre crainte à mes enfants, comme l'héritage le plus précieux qu'ils puissent attendre de moi : je ne reconnoîtrai pour mes descendants, que ceux qui vous serviront avec fidélité. Faites passer en eux, ô mon Dieu, avec mon sang, les graces dont vous m'avez favorisé : que vos bénédictions s'y perpétuent de génération en génération ; et faites plutôt tarir la source de ma race, que de permettre qu'elle s'écarte jamais de la voie de vos commandements.

℣. 34. *Annuntiabitur Domino generatio ventura ; et annuntiabunt cœli justitiam ejus populo qui nascetur, quem fecit Dominus.*

℣. 34. La postérité à venir sera annoncée par le Seigneur, et les cieux annonceront sa justice au peuple qui doit naître dans la suite, au peuple que le Seigneur a fait.

Ce que je vous demande, grand Dieu, pour mes descendants, je vous le demande en même temps pour toutes les races futures des hommes. Avancez, ô mon Dieu, à leur égard, l'accomplissement de vos promesses : hâtez l'avénement de ces temps heureux, où de nouveaux cieux, je veux dire, des hommes apostoliques, iront annoncer votre nom et les merveilles de votre justice, aux nations les plus inconnues, et les soumettront au joug de votre doctrine : ne différez pas de faire paroître sur la terre ce siècle si désiré, et ces peuples à venir, que vous avez marqués dans

vos conseils éternels, pour les rendre participants de ce bienfait signalé. Vous êtes, grand Dieu, le créateur et le père de tous les hommes : c'est vous seul qui avez établi dans l'univers la multitude de ces peuples et de ces nations ; il est de votre bonté de ne les pas laisser jusqu'à la fin ensevelis dans les ténèbres et dans les ombres de la mort. Le sang de votre Fils qui les a rachetés, vous sollicite tous les jours pour eux : vous ferez luire enfin, ô mon Dieu, au milieu de ces régions infortunées, la lumière de la vérité ; et tous les peuples connoîtront qu'il n'y a point d'autre Dieu que vous, et point d'autre Sauveur que votre Fils que vous nous avez envoyé.

PSAUME XXII.

Actions de graces qu'une ame revenue depuis longtemps des égarements du monde, rend à Dieu pour le bienfait inestimable qui l'a appelée à la connoissance de la vérité.

℣. 1. *Dominus regit me, et nihil mihi deerit: in loco pascuæ ibi me collocavit.*

℣. 1. C'est le Seigneur qui me conduit ; rien ne pourra me manquer : il m'a placé dans d'excellents pâturages.

Vous êtes, ô mon Dieu, le seul Père et le véritable Pasteur de nos ames. J'avois été longtemps une brebis égarée : je n'entendois point

votre voix, quoique vous ne cessassiez point de me parler au fond du cœur : le monde parloit plus haut que vous ; il parloit à mes sens, et je n'avois des oreilles que pour lui ; il me fascinoit les yeux, et me faisoit voir vos pâturages et les devoirs de votre loi, comme des pâturages tristes, arides, couverts de ronces et d'épines ; il me montroit les siens au contraire comme des lieux semés de fleurs, et où les plaisirs naissent sous nos pas. Cependant, ô mon divin pasteur, j'y errois dans l'aridité, et dans la disette : sous ces fleurs trompeuses je trouvois à chaque pas le serpent qui faisoit sur moi des morsures cruelles ; les plaisirs qui s'offroient, allumoient ma soif pour de nouveaux plaisirs, loin de l'éteindre ; les passions qu'il faisoit naître successivement dans mon cœur, étoient autant de tyrans qui le déchiroient tour à tour. Je ne me lassois point de chercher ce que je croyois devoir le satisfaire et soulager son inquiétude : et quand je me flattois de l'avoir trouvé, je sentois un moment après ma méprise : je changeois d'objet, et ma tristesse secrète ne changeoit point, et rien ne remplissoit le vuide de mon cœur. Mais, ô mon pasteur adorable, depuis que j'ai quitté ces pâturages tristes et empestés, et que je suis revenu dans votre bercail, que ma destinée est différente ! tranquille sous votre conduite, libre de ces soucis et de ces agi-

tations, qui suivent les passions criminelles, il me semble que mon cœur est à sa place, qu'il ne lui manque plus rien, et qu'il n'a plus d'autre désir que celui de vous suivre et de vous servir avec plus d'amour et de fidélité. Que de délices, que de consolations abondantes, ô bon et tendre Pasteur, ne trouve-t-on pas dans vos pâturages, et dans les voies où vous conduisez vos brebis! Ce ne sont pas là de ces plaisirs que l'usage empoisonne et rend insipides : plus on les goûte, plus on les trouve délicieux; plus on vous suit, plus le goût de vous suivre augmente. Le monde promet des plaisirs, et il ne donne que des croix et des chagrins : vous, Seigneur, vous ne nous annoncez que des croix, et ces croix sont la source de mille consolations ineffables.

℣. 2. *Super aquam refectïonis educavit me: animam meam convertit.*	℣. 2. Il m'a élevé auprès d'une eau fortifiante, et il a fait revenir mon ame.

Le monde, ô mon Dieu, me conduisoit sur le bord des eaux empoisonnées, pour désaltérer ma soif criminelle des plaisirs; mais plus j'en buvois, plus ma soif devenoit ardente. C'étoient des charbons brûlants que je mettois sur mon cœur; et plus je cherchois à me rafraîchir, plus je me trouvois embrasée. Mais l'eau dont vous m'avez désaltérée, ô mon Dieu, est cette eau qui réjaillit jusqu'à la vie éternelle : on n'a plus la soif du

monde et des plaisirs quand une fois on en a bu. Une seule goutte de cette eau céleste rafraîchit, soulage plus le cœur, que tous les fleuves de Babylone : c'est une eau claire et paisible qui n'entraîne avec elle ni boue ni tristes débris ; au lieu que l'eau de Babylone n'est qu'un limon puant ; et semblable à un torrent furieux, elle entraîne dans le gouffre tous ceux qui se courbent pour en boire, et n'est fameuse que par les cadavres et les débris lugubres des fortunes qu'elle traîne toujours après elle. O mon Dieu, vous m'avez sauvée de ce naufrage ; vous m'avez tendu la main pour me retirer du milieu de ces eaux, sur le point qu'elles étoient de m'engloutir, et mon ame n'a bien connu le danger qui la menaçoit, qu'après que votre miséricorde l'en a eu délivrée.

℣. 3. *Deduxit me super semitas justitiæ propter nomen suum.*

℣. 3. Il m'a conduit par les sentiers de la justice pour la gloire de son nom.

Souffrez, ô mon Dieu, que je rappelle ici en votre présence toutes vos miséricordes sur mon ame. Ce n'a pas été assez pour vous de me retirer du gouffre, lorsque j'allois enfoncer : souvent en sortant des périls du monde, on tombe dans de nouveaux périls : on s'éloigne de ses voies ; mais on n'entre pas comme il faut dans les vôtres : on s'égare dans le chemin même de la vertu, et on veut aller à vous par des sentiers qui ne sont

pas ceux par où vous nous vouliez conduire. Et voilà, ô mon Dieu, un nouveau bienfait dont mon ame vous est redevable : vous m'avez appris que les devoirs de mon état étoient la seule voie de mon salut ; qu'en les remplissant avec fidélité on accomplissoit toute justice ; que les œuvres les plus saintes, incompatibles avec ces devoirs, étoient les œuvres de l'homme, et non de la grace ; que c'étoit une illusion de préférer ce qu'un faux zèle nous inspire, à ce que vous demandez de nous ; et que votre ordre est clairement marqué dans les devoirs de notre état, au lieu que dans toutes les pratiques prétendues de piété qui nous en éloignent, nous n'y voyons de clair et de sûr que notre volonté propre. Vous me l'avez appris, ô mon Dieu, par une miséricorde bien gratuite : je ne vous offrois alors que de foibles commencements de bien, et une vie dont mes larmes ne pourront jamais effacer les souillures : mais vos dons ne vont jamais seuls ; vous donnez encore à ceux à qui vous avez commencé de donner. C'est pour la gloire de votre nom, ô mon Dieu, que vous êtes si riche en miséricordes : vous ne voulez pas que ceux qui se disent vos serviteurs, le déshonorent par des singularités, et les abus d'une piété mal entendue. Le monde, mon Dieu, est assez disposé à décrier la vertu, sans que ceux qui en font une profession publique lui fournis-

sent par un zèle bizarre et à contre-temps, de nouvelles censures contre elle.

℣. 4. *Nam et si ambulavero in medio umbræ mortis, non timebo mala, quoniam tu mecùm es.*

℣. 4. Car quand même je marcherois au milieu de l'ombre de la mort, je ne craindrois aucuns maux, parce que vous êtes avec moi.

Après tous les dangers dont vous m'avez sauvé, ô divin Pasteur de mon ame, que pourrois-je craindre tant que je marcherai dans vos voies? Quand même vous m'y laisseriez dans ces états de dégoût, d'aridité, de ténèbres, qu'éprouvent quelquefois les ames les plus fidèles, votre main même qui me frapperoit, me rassureroit: je sentirois que c'est vous, ô mon Dieu, qui créez quand il vous plaît, la lumière et les ténèbres; vous qui vous montrez à une ame avec tout ce que votre présence a de consolant, ou qui vous cachez à ses yeux dans un nuage pour éprouver sa foi; je vous sentirois toujours au-dedans de moi, grand Dieu, opérant ces consolations ou ces peines, et ma confiance seroit toujours égale; et ces ténèbres où vous me laisseriez, qui semblent annoncer à une ame votre abandon, et les ombres de la mort et du péché, me privant de vos consolations, n'ébranleroient pas ma fidélité, parce que je saurois que vous êtes toujours avec moi.

℣. 5. *Virga tua et baculus tuus ipsa me consolata sunt.*

℣. 5. Votre verge et votre bâton ont été le sujet d'une grande consolation pour moi.

Je sais, ô mon Pasteur adorable, que dans vos pâturages mêmes le loup entre souvent pour y chercher sa proie ; mais votre houlette seule suffit pour nous défendre, et le mettre en fuite : il n'est à craindre que pour les brebis imprudentes qui s'écartent du troupeau, et qui vont errer dans des voies que vous ne leur avez pas marquées. Je sais, grand Dieu, qu'on éprouve des lassitudes et des défaillances en marchant dans les sentiers de vos commandements, mais vous ne laissez pas périr les brebis que le Père vous a données : une force secrète les soutient et les console ; vous les mettez même sur vos épaules, quand elles paroissent sur le point de succomber, et hors d'état de continuer leur route. Ce n'est pas vous, ô mon Dieu, qui leur manquez ; tous vos secours sont pour elles : c'est leur infidélité seule qui les éloigne, ces secours, ou qui les rend inutiles : je l'ai éprouvé mille fois ; mes langueurs et mes lassitudes dans votre service ont toujours pris leur source dans mon peu de fidélité : à mesure que j'ai cherché plus de consolations du côté des sens, de l'orgueil, ou de l'amour-propre, vous m'avez soustrait celles de la grace ; dès que j'ai voulu m'adoucir votre joug, vous me l'avez rendu plus pe-

sant. Non, ce ne sont pas vos voies, ô mon Dieu, qui sont dures et pénibles ; c'est nous seuls qui y portons avec nous les épines et les dégoûts : tout console un cœur fidèle ; et tout y rebute un cœur tiède et sensuel.

℣. 6. *Parasti in conspectu meo mensam adversùs eos qui tribulant me.*

℣. 6. Vous avez préparé une table devant moi contre ceux qui me persécutent.

Le monde, ô Père miséricordieux, est une terre maudite, féconde en chagrins, mais qui ne fournit point de ressources : ses plaisirs, ou usés, ou hors de saison, ne consolent pas les pertes et les afflictions d'un mondain qui porte la douleur et l'amertume dans le cœur ; tout ce qui ne parle qu'aux sens, ne porte aucun remède dans l'ame où résident tous les maux et toutes les inquiétudes du pécheur : environné de consolations extérieures, il sent qu'elles ne passent pas la surface, et que l'aiguillon reste toujours au-dedans de lui; aussi le monde est un maître ingrat et trompeur qui rit de nos maux, et qui en faisant semblant de les soulager, ne cherche encore qu'à les aggraver et à nous séduire. Mais pour vous, ô mon Dieu, vous avez pourvu avec une bonté de père à toutes les infirmités de vos enfants ; votre table sainte est toujours ouverte, et toujours prête à les recevoir : vous vous y donnez vous-même à eux ; et dans

cette nourriture divine ils trouvent un remède assuré à toutes les foiblesses, et une consolation réelle contre toutes les tribulations que le monde leur suscite. En descendant vous-même dans leur cœur, sous les enveloppes des bénédictions mystiques, vous y portez la source intarissable de la paix et de la joie : vous en réparez les ruines légères ; vous en fortifiez ce qui commençoit à s'affoiblir, et ils marchent avec un nouveau courage vers les montagnes éternelles dans la force de cette viande céleste. Que les ames mondaines sont à plaindre, ô mon Dieu, de se priver d'un si puissant secours, de faire si peu d'usage de vos bienfaits, de ne venir à votre table, que lorsque la loi de votre Eglise les y contraint, et de regarder la participation à la plus grande et la plus singulière de toutes vos graces, comme un devoir onéreux et pénible !

℣. 7. *Impinguasti in oleo caput meum : et calix meus inebrians quàm præclarus est !*

℣. 7. Vous avez oint ma tête d'une huile de parfum : que mon calice qui a la force d'enivrer, est admirable !

Oui, Seigneur, c'est dans ce festin d'amour, que vous répandez avec effusion dans nos ames des consolations ineffables, et que votre calice les enivre d'une joie toute divine. Les parfums de l'Egypte amollissent le cœur en fortifiant le corps ; ils préservent nos cadavres d'une corruption pas-

sagère, et leur assurent une longue durée dans la triste demeure du tombeau : mais l'huile du parfum précieux que vous versez dans nos ames avec les saints mystères, les purifie, les embellit, les rend plus vigoureuses et plus fortes dans la pratique de vos commandements; met en elles un germe d'immortalité, qui non-seulement les garantit d'une corruption passagère, mais qui leur assure au sortir de leur maison de boue, une éternelle durée dans votre sein. Que vos enfants rebelles, ô divin Père de famille, trouvent votre table dégoûtante, et votre calice amer; je n'en suis pas étonnée; ils n'y portent qu'un goût dépravé, et infecté par l'amour des objets sensibles et terrestres. Comment pourroient-ils éprouver la sainte ivresse de ce vin délicieux qui enfante les vierges; eux qui le reçoivent ivres encore, et comme abrutis par l'usage continuel qu'ils font du calice des prostitutions de Babylone? Il n'est que les cœurs purifiés par la grace et vuides de l'amour du monde, qui puissent goûter tout ce que votre calice a de doux et de consolant : eux seuls en sortent enivrés d'un plaisir si céleste, si vif et si touchant, que tout le reste leur devient fade et insipide; ils ne s'en éloignent qu'à regret, et regardent comme la plus douloureuse de toutes leurs peines, de n'être pas quelquefois trouvés dignes d'être admis à la table de vos enfants, et d'être

privés pour peu de temps de cette nourriture divine.

℣. 8. *Et misericordia tua subsequetur me omnibus diebus vitæ meæ.*

℣. 8. Et votre miséricorde me suivra dans tous les jours de ma vie.

Pour moi, ô mon Dieu, j'espère que votre miséricorde ne permettra pas que je vive jamais privée de cette manne adorable, et de la plus grande consolation que vous nous ayez laissée dans cet exil : s'il m'arrive de m'en éloigner quelquefois, ce sera par un respect d'amour pour vous ; ce sera pour me punir d'y avoir porté trop souvent les mêmes foiblesses qui vous déplaisent, et de ne m'y être pas présentée avec toute la foi et toute la ferveur que vous demandez de moi ; et d'être venue, sans vous vouloir sacrifier mille attachements légers et humains, participer à un mystère, où vous semblez sacrifier sous de viles apparences votre gloire et votre majesté, et qui nous renouvelle le grand sacrifice que vous avez consommé pour nous sur la croix. Mais je ne soutiendrai pas long-temps, ô mon Dieu, ces privations douloureuses : je laverai mes pieds ; je purifierai mon cœur, aidé de votre grace, pour être trouvée moins indigne de paroître devant vous ; et ce pain de tous les jours fera, ou mon unique désir, ou ma plus consolante nourriture tout le reste de ma vie.

℣. 9. *Et ut inhabitem in*

℣. 9. Afin que j'habite

domo Domini in longitudinem dierum.	très-long-temps dans la maison du Seigneur.

Voilà, grand Dieu, ma plus douce espérance pendant les jours de mon pélerinage, et dans cette terre étrangère, où vous ne vous communiquez à nous que sous un voile qui vous cache : voilà, ô mon Dieu, ce qui me fera attendre avec moins de tristesse le moment que vous avez marqué pour nous ouvrir enfin les portes éternelles du temple céleste, de cette maison paternelle d'où nous sommes sortis, où nous vous verrons à découvert, où vous avez préparé différentes demeures et différents degrés de bonheur, pour ne pas ôter toute espérance aux foibles et aux imparfaits ; et où une fois admis, nous y habiterons pendant toute la durée des jours de l'éternité.

PSAUME XXIII.

Prière d'une ame chrétienne aux pieds des autels, qui admire et remercie la bonté de Dieu, d'avoir choisi sa demeure et renfermé sa gloire et sa majesté dans un temple matériel; qui se représente les dispositions qu'exige la présence d'un Dieu si grand et si terrible de ceux qui viennent y paroître devant lui, et qui gémit des irrévérences et des scandales qui profanent tous les jours ce temple saint.

℣. 1. *Domini est terra, et plenitudo ejus; orbis terrarum, et universi qui habitant in eo.*

℣. 1. La terre et tout ce qu'elle renferme est au Seigneur; toute la terre habitable, et tous ceux qui l'habitent sont à lui.

℣. 2. *Quia ipse super maria fundavit eum, et super flumina præparavit eum.*

℣. 2. Parce que c'est lui qui l'a fondée au-dessus des mers, et établie au-dessus des fleuves.

GRAND Dieu! la terre entière est l'ouvrage de vos mains, et n'appartient qu'à vous seul; c'est le temple que vous remplissez de votre immensité: vous y donnez l'accroissement aux plantes; vous y nourrissez les oiseaux du ciel, les poissons qui nagent dans les mers, et les animaux qui rampent sur la terre: vous y multipliez la race des hommes, et vous soufflez sans cesse en eux, comme

au commencement, cet esprit de vie qui anime leur boue ; vous êtes l'ame de tout ce qui respire dans l'univers. N'étoit-ce pas assez aux hommes, pour y sentir partout votre présence, et vous y rendre partout le culte et les hommages dûs à votre grandeur et à votre empire souverain sur cet univers, et sur tout ce qu'il renferme? Cependant comme cette variété d'objets qui concouroient tous à nous rendre votre présence ici-bas plus sensible, n'avoient réussi qu'à nous en distraire et nous la faire oublier ; comme vos ouvrages qui ne se soutiennent que par la même main qui les a formés, nous faisoient perdre de vue l'ouvrier tout-puissant : vous avez souffert, vous, ô mon Dieu, qui êtes présent partout, que l'on vous consacrât des lieux que vous avez promis d'honorer d'une présence spéciale : les patriarches vous élevèrent des autels ; la montagne de Sion devint ensuite le temple seul, où il étoit permis de vous offrir des victimes et la fumée des encensements : vous ne vous y montriez pas vous-même ; c'étoit votre ange qui y descendoit enveloppé d'une nuée : enfin depuis que votre Fils s'est montré lui-même sur la terre, il vous a formé partout des adorateurs en esprit et en vérité ; et partout on a élevé des temples, où votre Verbe fait chair est encore avec nous et y sera jusqu'à la consommation des siècles.

℣. 3. *Quis ascendet in montem Domini? aut quis stabit in loco sancto ejus?*

℣. 3. Qui est-ce qui montera sur la montagne du Seigneur? ou qui s'arrêtera dans son lieu saint?

Mais, ô mon Dieu, si nos temples sont ce ciel nouveau, où toute votre gloire et toute la terreur de votre majesté résident; si ce n'est plus un ange que la nuée mystérieuse y cache, mais votre Fils lui-même, mais un Dieu fait chair, caché sous les bénédictions mystiques: si les anges eux-mêmes l'y adorent sans cesse, et saisis d'une sainte terreur, se couvrent de leurs ailes et peuvent à peine y soutenir l'éclat de sa majesté; qui pourra se flatter, grand Dieu, d'être digne de monter dans ce lieu saint, et d'y venir paroître en votre présence? vous exigeâtes autrefois de votre peuple tant de jeûnes, de purifications, de précautions, afin qu'il lui fût permis de camper à une certaine distance seulement du pied de la montagne, sur laquelle vous vous communiquiez à votre serviteur Moïse; que ne devez-vous pas exiger, ô mon Dieu, du nouveau peuple à qui vous permettez de monter tous les jours sur la montagne sainte, de vous y voir, et de communiquer avec vous? Vous n'environnez plus ce lieu terrible d'éclairs et de foudres, pour en défendre l'approche à un peuple consterné; vous n'y mettez plus d'autres barrières que celles de notre amour et de notre foi: mais plus votre bonté semble oublier en notre faveur

ces précautions formidables, qui rendoient autrefois votre présence inaccessible ; plus votre indignation s'allume contre ceux qui s'en prévalent, pour paroître devant vous, ô mon Dieu, dans une situation et avec des souillures qui vous déshonorent.

℣. 4. *Innocens manibus et mundo corde, qui non accepit in vano animam suam, nec juravit in dolo proximo suo.*

℣. 4. Celui dont les mains sont innocentes et le cœur pur, qui n'a pas reçu son ame en vain, ni fait un serment faux et trompeur à son prochain.

Que faudroit-il donc, grand Dieu, pour ne pas blesser la sainteté de vos regards, quand on vient s'assembler dans votre temple ? Il faudroit y porter des mains innocentes, pour être en droit de les lever vers vous, et un cœur pur dont vous puissiez recevoir les hommages ; et cependant, ô mon Dieu, que de mains souillées de crimes et de rapines viennent y embrasser votre autel saint, et vous présenter des dons et des offrandes ! Que de mains teintes encore par des désirs de haine et de vengeance, du sang de leurs frères, voyez-vous levées devant le sang adorable de l'Agneau, qui a réconcilié le monde et éteint toutes les inimitiés ! Que de cœurs livrés aux passions les plus honteuses, loin de venir les déplorer devant vous au milieu de l'assemblée sainte, viennent y chercher les objets infortunés qui les allu-

ment! Combien de cœurs dissipés par les sollicitudes ou les plaisirs du siècle, y viennent à vos pieds sans penser même au Dieu qui les regarde, sans former un seul mouvement intérieur qui soit pour vous, et ne semblent choisir votre présence, que pour livrer plus à loisir leur esprit à toutes les images frivoles, dont ils ne peuvent se désoccuper? Combien de cœurs appesantis et insensibles, loin de sentir réveiller leur foi à la vue des merveilles que votre amour pour les hommes opère sur nos autels, et de s'unir aux cantiques et aux actions de graces de votre Eglise, n'y sentent que le dégoût de vos louanges chantées par des ministres saints, et l'ennui des moments qu'ils sont obligés de donner à un devoir si consolant et si honorable pour l'homme? Que faudroit-il encore, grand Dieu, pour être digne de paroître dans ce lieu saint? il faudroit sentir tout le prix de son ame, la regarder comme un dépôt sacré qui vous appartient, et que vous nous redemanderez un jour; y venir chercher les secours qui vous la conservent et les remèdes qui la purifient, et y être plus occupé de ses besoins secrets, et des ornements intérieurs qui la rendent agréable à vos yeux, que des vaines parures qui ne font qu'embellir un corps dont les vers vont faire au premier jour un spectacle hideux d'infection et de pourriture dans le tombeau. Et cependant, ô mon Dieu, cette ame

immortelle et destinée à vivre éternellement avec vous, est la seule chose dont la plupart de ceux qui viennent dans le temple saint, ne sont point occupés : il semble que c'est en vain qu'ils l'ont reçue, et qu'elle ne mérite pas la plus légère attention : tous leurs soins se bornent à parer un corps périssable, à s'attirer des regards qui ne devroient être que pour vous, et à inspirer peut-être des passions criminelles, et irriter votre colère, dans le temps même que votre Fils verse de nouveau son sang sur l'autel pour l'appaiser, et vous réconcilier encore avec les hommes. Enfin, ô mon Dieu, la fraude, la mauvaise foi, l'injustice, devroient être bannies de ce lieu saint, tandis que vous y répandez avec tant de profusion tous les trésors de votre grace sur nous. Un chrétien qui refuse ses largesses aux besoins de ses frères, ou qui usurpe et retient injustement leur bien, ose-t-il se montrer devant des autels qui lui rappellent de toute part la profusion de vos bienfaits sur les hommes, tandis que vous y confirmez vos promesses et votre alliance par le sang de votre Fils qui coule sur l'autel? Celui qui jure frauduleusement à son prochain, et qui ne craint point de violer la sainteté de son serment et de ses promesses ; qui fait servir à tromper ses frères, le lien le plus sacré et le plus inviolable de la société, et qui devroit être proscrit de l'assemblée même

des hommes, auroit-il la témérité de venir se mêler avec les anges dans nos temples, et y converser avec vous? Non, Seigneur, les immondes, les ravisseurs, les adorateurs du monde et de ses idoles, les idolâtres de leur propre corps, ne sont pas dignes de se présenter dans le temple saint, à moins qu'ils n'y viennent former des désirs de pénitence, et vous demander d'accorder à ces foibles commencements de repentir, la grace d'une conversion parfaite. Ils entrent alors dans le droit de ceux qui ont les mains innocentes, le cœur pur, qui font de la sanctification de leur ame leur soin principal et leur affaire la plus importante, et dont la droiture et la simplicité peut à la vérité être surprise par les ruses et la mauvaise foi des méchants, mais qui ignorent eux-mêmes l'art infâme d'user de ces indignes artifices.

℣. 5. *Hic accipiet benedictionem à Domino, et misericordiam à Deo salutari suo.*

℣. 5. C'est celui-là qui recevra du Seigneur la bénédiction, et qui obtiendra la miséricorde du Dieu son Sauveur.

Voilà, grand Dieu, les ames que votre majesté terrible ne dédaigne pas de souffrir en sa présence dans le lieu saint: vous les y regardez même avec des yeux de complaisance; vous y versez sur elles vos bénédictions les plus abondantes; vous les faites entrer dans la participation de toutes les graces opérées par les mystères qui se consomment

sur vos autels : elles n'en sortent jamais que comblées de quelque nouvelle faveur de votre part ; c'est-à-dire, plus ferventes dans l'amour de votre loi, plus affermies contre les séductions du siècle, plus intrépides lorsqu'il s'agit de soutenir les intérêts de la vérité, et la gloire de votre nom, aux dépens de la leur propre : et s'il leur arrive de vous avoir déplu, en n'ayant pas marché dans vos voies avec assez de fidélité, c'est là, ô mon Dieu, que vous vous réconciliez avec elles ; que leurs prières unies à celles de l'Eglise, vous appaisent, vous font oublier leur infidélité, et que le sang de votre Fils leur Sauveur, leur obtient la miséricorde que vous ne refusez jamais aux ames touchées de repentir, et qui vous la demandent en son nom.

℣. 6. *Hæc est generatio quærentium eum, quærentium faciem Dei Jacob.*

℣. 6. Telle est la race de ceux qui le cherchent : de ceux qui cherchent à voir la face du Dieu de Jacob.

Multipliez, grand Dieu, la race de ces ames fidèles, qui ne viennent dans votre temple saint que pour vous y chercher, vous y adorer, et jouir des douceurs de votre divine présence. C'est pour elles seules, grand Dieu, que vous descendez sur l'autel, et que vous daignez habiter au milieu de nous ; ce n'est pas pour ces ames irréligieuses et mondaines, qui n'y viennent ce semble, que pour vous insulter par des irrévérences et des situations indécentes, qu'elles n'oseroient se permettre dans

des lieux profanes ; qui ne viennent pas y chercher la face du Dieu de Jacob, mais la face des idoles impures, auxquelles elles prostituent leur cœur et leurs hommages ; et qui se dispensent devant la majesté d'un Dieu terrible, et au milieu de tous les objets les plus respectables de la religion, des bienséances mêmes, et d'une certaine apparence de retenue, dont elles n'oseroient se dispenser devant des personnes graves, et au milieu des assemblées publiques du siècle.

℣. 7 et 8. *Attollite portas, principes, vestras; et elevamini, portæ æternales, et introibit rex gloriæ. Quis est iste rex gloriæ! Dominus fortis et potens.*

℣. 7 et 8. Levez vos portes, princes : et vous, portes éternelles, levez-vous, et vous ouvrez pour laisser entrer le roi de gloire. Qui est ce roi de gloire? Le Seigneur qui est vraiment fort et puissant.

Oh ! si elles pouvoient voir, ces ames irréligieuses que la foi n'éclaire point, lorsque le ministre, par la vertu des paroles mystiques et par l'invocation du Saint-Esprit, attire sur nos autels le Saint des Saints: si elles pouvoient voir les portes du sanctuaire éternel s'ouvrir, le Roi de gloire qui descend accompagné et entouré de la multitude des esprits célestes ; ces esprits si purs et si saints qui, pénétrés de crainte et de respect, s'inclinent profondément en sa présence, et éblouis de la majesté et de l'éclat qui l'environne, couvrent leurs faces, ne se croyant pas dignes d'arrêter leurs

regards sur sa personne divine. Et vous, cendre et poussière, qui avez même déshonoré la boue dont vous avez été formés, par des souillures de toute espèce ; vous qui n'êtes pour les yeux du Seigneur, à cause des crimes dont votre ame est infectée, qu'un objet de haine et d'horreur ; vous qui devriez régarder comme une faveur singulière la liberté que vous avez d'entrer dans nos temples, et qui, dans des siècles plus heureux, en eussiez été chassés ignominieusement comme des profanes, si vous aviez voulu seulement y paroître ; vous que le sentiment de votre indignité devroit faire pâlir et frissonner de tous vos membres, à l'approche de ce sanctuaire respectable, qui renferme le Saint des Saints et le Roi de gloire, vous osez le braver jusqu'au pied de ses autels. Eh ! ne savez-vous pas que ce Roi de gloire que vous osez outrager, est en même temps le Seigneur vraiment fort et puissant ? et ne devez-vous pas craindre qu'il ne renouvelle pour vous punir, les prodiges qu'il opéra dans le désert, pour venger des outrages moins criminels que les vôtres : que la terre ne s'entr'ouvre sous vos pieds pour vous engloutir tout vivants dans les enfers, ou qu'il ne parte du fond du sanctuaire des foudres et des éclairs, pour mettre en poudre des téméraires à qui la présence et la majesté du Dieu tout-puissant ne peuvent en imposer ?

PSAUME XXIV.

Prière d'une ame revenue des égarements du monde, qui gémit devant Dieu des infidélités de sa vie passée, et reconnoît que ses afflictions en sont la juste peine.

℣. 1. *Ad te, Domine, levavi animam meam; Deus meus, in te confido, non erubescam.*

℣. 1. J'ai élevé mon ame vers vous, Seigneur; je mets ma confiance en vous, mon Dieu : ne permettez pas que je tombe dans la confusion.

Que je me trouve heureuse, ô mon Dieu, d'avoir la liberté de me consoler avec vous, et de vous aller présenter mon cœur jusqu'aux pieds de votre trône! Mes peines étoient autrefois sans consolation; je souffrois toute seule; je ne vous connoissois pas, ô mon Dieu: comment vous aurois-je appelé à mon secours? Le monde étoit la seule idole, le seul objet de mes désirs, de mes soins, de mes pensées: il occupoit mon cœur tout entier; mais il reconnoissoit mal mon dévouement et ma servitude; il répandoit mille amertumes sur ses plaisirs; j'y trouvois à chaque pas des contradictions et des chagrins, qui plongeoient mon ame dans la tristesse; il ne m'offroit rien qui pût la soulager: il me promettoit toujours un avenir

plus agréable ; je me laissois séduire à ses promesses : mais cet avenir s'éloignoit de plus en plus, et il rioit de ma crédulité comme de mes peines. Mais vous êtes, ô mon Dieu, un maître bien plus aimable et bien plus fidèle : si vous permettez que je sois affligée, vous me faites sentir la justice et l'utilité de mes souffrances ; vous m'apprenez qu'elles prennent leur source dans les trésors même de votre miséricorde, qui veut bien accepter ces afflictions légères pour expier des crimes qui m'en préparoient d'éternelles. Je sens que la même main qui me frappe, me soutient ; et ma confiance en vous est un adoucissement sûr à toutes mes peines. Après cela, grand Dieu, comment pourrois-je rougir de servir publiquement un maître si miséricordieux et si puissant ? je ne rougis plus que de la folie de mes anciens égarements, et d'avoir pu prostituer jusqu'à un âge sérieux, mes jours et mes années à un monde qui n'est rien, qui ne peut rien, qui ne nous repaît que de fumée, et qui ne se soutient que par l'ivresse et l'éblouissement de ceux qui le servent.

℣. 2. *Neque irrideant me inimici mei; etenim universi qui sustinent te, non confundentur.*

℣. 2. Et faites que mes ennemis ne se moquent point de moi ; car tous ceux qui espèrent en vous, ne seront point confondus.

En vain il traite d'insensées les ames qui marchent dans vos voies ; en vain les mondains, que

la vie des Justes condamne, la taxent d'hypocrisie et de foiblesse, je ne crains point, ô mon Dieu, de partager avec vos serviteurs ces dérisions honorables; il n'est pas possible que la sagesse du ciel, toujours ennemie de celle du siècle, ne lui paroisse une folie. Que je ne sois jamais sage, ô mon Dieu, aux yeux de ce monde dépravé! il n'honore de ce nom que des frénétiques que l'égarement seul de la raison agite et fait mouvoir, et qui ne doivent qu'à leur erreur la gloire, les talents, et la félicité imaginaire dont ils croient jouir. Plus je serai un objet de risée au monde et à ses partisans, plus je me flatterai de n'être pas indigne de votre approbation et de vos regards. Il réprouve tout ce que vous justifiez, ô mon Dieu, et il justifie tout ce que vous condamnez; et ce qui marque l'excès de son aveuglement, c'est qu'au milieu de tout le frivole, de toutes les puérilités, de toutes les foiblesses, de toutes les extravagances des passions dont il est sans cesse agité, il ne trouve de ridicule que la sagesse, la douceur, la dignité, la sublimité, l'ordre, la paix, et tout ce qu'a de grand, d'admirable et d'utile à la société votre doctrine sainte. Se peut-il, ô mon Dieu, qu'un mécompte si insensé fascine presque tous les hommes? ils s'attachent à un monde qui s'écroule sous leur main: ils servent vivement, sérieusement un maître qui n'a de sérieux que

les malheurs éternels qu'il leur prépare ; et ils ne vous servent que par bienséance, et ils ne vous rendent que quelques hommages extérieurs et précipités, qu'ils accordent à l'usage plutôt qu'à vous-même. Vous, ô mon Dieu, qui rendez au centuple les plus légères démarches que l'on fait pour vous ; vous qui donnez au-delà de vos promesses ; vous qui prévenez les besoins de ceux qui implorent votre secours ; vous enfin, ô mon Dieu, qui remplissez les cœurs qui reviennent à vous, de tant de paix, de joie, de consolation, qu'aucun jusqu'ici ne s'est repenti que de vous avoir connu et aimé trop tard.

℣. 3. *Confundantur omnes iniqua agentes supervacuè.*

℣. 3. Que tous ceux qui commettent l'iniquité en vain, soient couverts de confusion.

Aussi, grand Dieu, ceux qui espèrent en vous, et qui ne se rebutant point de la longueur apparente de leur exil, en soutiennent avec courage les dégoûts et les peines, et vous demeurent fidèles jusqu'à la fin, s'applaudiront un jour de leur choix. Dans ce dernier moment où tout s'évanouit, et où il ne nous reste plus rien de réel, et qui puisse nous survivre, que nos crimes ou nos vertus, ils paroîtront remplis d'une sainte confiance : ils quitteront sans regret des biens et des honneurs qu'ils n'avoient jamais aimés, parce que tout ce qui ne devoit pas les suivre devant vous, ô mon

Dieu, et qu'ils ne devoient posséder qu'un instant, leur avoit toujours paru indigne de leur amour. Ils connoîtront tout le prix de ces violences, de ces macérations que le monde traitoit de folie, qui n'ont duré qu'un moment rapide, et qui, comme les étendards de leur victoire, vont les conduire en triomphe dans les tabernacles éternels. Vous couvrirez au contraire alors de confusion, ô mon Dieu, les ames insensées qui ont jusque-là persévéré dans l'iniquité, sans y trouver le bonheur qu'elles y cherchoient: elles rappelleront les violences, les peines, les assujétissements qu'elles auront soufferts pour le monde, et pour contenter leurs passions; et elles n'y verront que des crimes pénibles qui leur avoient rendu la vie amère sur la terre, et qui vont la leur rendre infiniment malheureuse dans l'éternité. Elles commenceront, dans ce moment terrible où le nuage qui nous cachoit la vérité, se dissipe, d'entrer en fureur contre elles-mêmes, accablées de honte et de désespoir: elles souhaiteront que leur ame, comme leur corps, rentre dans les abîmes du néant, pour ne pas aller soutenir devant la lumière du tribunal terrible, l'opprobre d'une vie insensée, laquelle par la voie des contraintes, des chagrins, et des remords inséparables du crime et des passions, les a menées à l'abîme sans ressource de tous les malheurs.

℣. 4. *Vias tuas, Domine, demonstra mihi, et semitas tuas edoce me.*

℣. 4. Seigneur, montrez-moi vos voies, et enseignez-moi vos sentiers.

Continuez, grand Dieu, à faire sentir à mon ame tout ce que les voies du monde ont eu pour elle de pénible, de funeste, et d'insensé. Que ce souvenir tout seul, ô mon Dieu, rend vos voies douces et désirables! quel malheur, et quelle ingratitude, si je venois à m'en écarter un seul moment! Montrez-les-moi toujours, grand Dieu, ces voies saintes : frayez-moi vous-même les sentiers par où j'y dois marcher; car dans votre voie même vous avez marqué différents sentiers, et à chacun de nous celui qui lui est propre, et que vous lui avez destiné : Soyez-y, Seigneur, mon guide et mon soutien; marchez-y toujours devant moi, afin que je ne puisse pas m'y méprendre. Après cela, ô mon Dieu, que vous le semiez d'épines ou de fleurs; que vous aplanissiez ce qu'il y a de rude et de difficile à franchir, ou que vous m'en laissiez porter toute la fatigue; pourvu que je sois dans le chemin qui conduit à vous, ô mon Dieu, cette assurance m'adoucira tout; je serai sûr du moins que je ne marche pas en vain, que tous mes pas me conduisent au terme; que j'y touche à chaque instant, et qu'il seroit insensé de se rebuter, lorsqu'on est toujours sur le point d'avoir fini sa carrière.

℣. 5. *Dirige me in veri-*

℣. 5. Conduisez-moi dans

tate tua, et doce me: quia tu es Deus Salvator meus, et te sustinui totâ die.

la voie droite de votre vérité; et instruisez-moi, parce que vous êtes le Dieu mon Sauveur, et que je vous ai attendu avec constance durant tout le jour.

Ne permettez jamais, grand Dieu, que je perde un seul instant de vue la vérité que vous m'avez montrée, en m'ouvrant les yeux sur les erreurs et les vanités du siècle. Les exemples, les situations, nos propres penchants forment sans cesse tant de nuages autour de notre cœur, qu'à moins que vous n'y portiez continuellement la lumière, nous courons risque de retomber dans nos premières ténèbres; et alors, grand Dieu, ne marchant plus à la lueur de votre vérité, nous marchons au hasard, et chaque pas devient une chute. Que cette vérité éternelle, ô mon Dieu, qui m'a découvert les biens véritables et seuls dignes de mon amour, me guide donc sans jamais m'abandonner pendant les jours de mon pélerinage: que cette nuée lumineuse me précède toujours dans les routes dangereuses de ce désert, jusqu'à ce que j'arrive dans la terre promise à mes pères! Ne vous éloignez pas de moi, ô mon Dieu; car vous êtes vous-même la vérité, qui éclairez tous les hommes qui ne ferment pas les yeux pour ne pas la voir: soyez toujours le docteur invisible de mon ame. Vous l'avez sauvée des périls du siècle; vous

m'avez délivrée des piéges de Satan, où l'imprudence et les passions du premier âge m'avoient fait tomber; vous êtes devenu, ô mon Dieu, doublement mon Sauveur, et je vous appartiens à plus d'un titre : que tant de droits que vous avez sur moi, vous assurent pour toujours votre créature; qu'ils vous rendent plus jaloux de conserver l'ouvrage de vos miséricordes! C'est dans cette confiance, grand Dieu, que je ne me laisse point abattre dans ces moments de nuage et de dégoût où vous paroissez vous éloigner de moi : je vous attends avec une foi constante, persuadée que votre absence ne sera pas longue, et qu'après m'avoir laissée quelque temps entre les mains de ma langueur, de mes ténèbres et de mon ennui, vous vous rendrez à moi avec toutes les lumières et les consolations de votre grace.

℣. 6. *Reminiscere miserationum tuarum, Domine, et misericordiarum tuarum quæ à sæculo sunt.*

℣. 6. Souvenez-vous de vos miséricordes, Seigneur, souvenez-vous des miséricordes que vous avez fait paroître de tout temps.

Je vous rappellerai toujours, ô mon Dieu, le souvenir de vos miséricordes sur mon ame : elles sont pour moi le sujet continuel de ma reconnoissance, et elles doivent être pour vous, grand Dieu, un nouveau motif de me les continuer : vous vous engagez par vos bienfaits envers ceux que vous en comblez : il semble qu'en les enri-

chissant de nouveaux dons, vous contractez avec eux de nouvelles dettes. Telle a été dans tous les temps votre conduite avec vos serviteurs; toutes vos voies sur eux ont été depuis le commencement des voies de miséricorde. Quand les voies ordinaires de votre Providence ne suffisoient pas pour les délivrer des périls qui les menaçoient, et qu'il falloit que votre toute-puissance s'en mêlât, vous prodiguiez, pour ainsi dire, les prodiges en leur faveur : vous changiez l'usage des éléments; vous renversiez l'ordre de la nature; vous montriez à l'univers le spectacle du soleil arrêté dans sa course : votre bonté sembloit disposer toute seule de votre puissance; et vous ne paroissiez agir sur la terre, ou dans le firmament, et mouvoir tous ces vastes corps, que pour eux. Vous ne vous démentez point, grand Dieu, dans vos voies : vous êtes encore à notre égard, ce que vous étiez autrefois envers nos pères; et vos anciennes miséricordes sont pour nous un titre sacré qui nous en promet de nouvelles.

℣. 7. *Delicta juventutis meæ, et ignorantias meas, ne memineris.*

℣. 7. Ne vous souvenez point des fautes de ma jeunesse, ni de mes ignorances,

Je sais, grand Dieu, que vos miséricordes anciennes tomboient souvent sur des cœurs ingrats; et qu'après avoir éprouvé toutes les marques les plus éclatantes de votre protection, vous les voyiez

avec indignation oublier le Dieu qui les avoit délivrés de l'Egypte, et élever des autels sacriléges aux idoles des nations. Mais au premier signe de repentir, le glaive dont vous aviez commencé à les frapper, vous tomboit des mains : le courroux et les châtiments sont étrangers à votre majesté bienfaisante ; la bonté est comme le fonds de votre nature : c'est nous qui fournissons les traits à votre vengeance ; mais vous ne prenez qu'en vous-même les bienfaits que vous répandez sur nous. Ainsi, grand Dieu, ce n'est pas d'aujourd'hui que vos graces sont tombées sur ceux sur qui vous ne deviez faire pleuvoir que vos foudres et votre indignation : j'en serai toujours un exemple consolant pour les ames qui ont eu le malheur de vous oublier. Où étois-je, grand Dieu, quand vous commençâtes à me tendre la main pour me relever ; dans quel abîme de dissolution et de folie étois-je plongé ! Mais, ô mon Dieu, effacez pour toujours ces images affreuses de votre souvenir : c'est assez que je m'en occupe sans cesse moi-même ; et si mes larmes ne peuvent pas en laver les souillures, et qu'elles revivent encore à vos yeux, je ne viens pas, Seigneur, justifier devant vous des crimes que je ne saurois jamais trop pleurer ; mais souvenez-vous, ô Père miséricordieux, que l'emportement de l'âge et des passions y avoit plus de part que l'irréligion et le mépris de votre

loi. Mon cœur s'étoit soustrait, il est vrai, à vos commandements; mais il n'avoit pas secoué le joug de votre autorité sainte : il respectoit encore le Dieu qu'il outrageoit; il craignoit encore le juge dont il irritoit la vengeance : les plaisirs l'entraînoient : mais la foi qui le suivoit partout, ne lui permettoit pas de franchir la barrière de la religion, et l'arrêtoit toujours sur le bord du précipice. Je me persuadois qu'il y avoit une saison de la vie qu'on pouvoit destiner aux plaisirs : les exemples et les préjugés communs sembloient autoriser mon erreur, comme si tous les temps ne vous appartenoient pas, ô mon Dieu, et que vous ne fussiez pas le Dieu de toutes les saisons et de tous les âges. Oubliez, grand Dieu, ces premières années de ma vie; oubliez des égarements qui prenoient leur source dans une ignorance encore plus criminelle : laissez-m'en à moi seul le souvenir et le regret : et faites qu'en ayant sans cesse devant les yeux l'énormité de mes chutes, je ne passe pas un moment sans me souvenir des merveilles de vos miséricordes, qui m'en ont retirée.

℣. 8. *Secundùm misericordiam tuam memento meî tu, propter bonitatem tuam, Domine.*

℣. 8. Souvenez-vous de moi selon votre miséricorde; souvenez-vous-en, Seigneur, à cause de votre bonté.

Effacez, grand Dieu, cette partie de ma vie que j'ai passée à vous offenser : effacez-la du livre

de vos vengeances, regardez-la comme si elle n'avoit jamais été : ne commencez à compter mes jours que par celui où j'ai commencé à vous connoître ; je n'ai vécu en effet, ô mon Dieu, que lorsque j'ai commencé à vivre pour vous, ne rappelez de tout le cours de mes années, que celles où vous avez commencé à faire éclater sur moi vos miséricordes. Ce souvenir, grand Dieu, engagera votre bonté à m'en accorder de nouvelles : vous ne verrez en moi qu'une créature qui est déjà en possession d'éprouver les marques les plus signalées de votre clémence ; et ce souvenir de tout ce que vous avez fait pour moi jusqu'ici, réveillera votre tendresse pour ce que j'en attends encore.

℣. 9. *Dulcis et rectus Dominus ; propter hoc legem dabit delinquentibus in via.*

℣. 9. Le Seigneur est plein de douceur et de droiture ; c'est pour cela qu'il donnera à ceux qui pèchent, la loi qu'ils doivent suivre dans leur conduite.

Vous savez, grand Dieu, que l'homme pétri d'une masse corrompue, n'y trouve presque que des penchants infortunés qui l'éloignent de vous ; la foiblesse, la misère, le péché, voilà son fonds ; voilà le triste héritage qu'il a reçu en naissant. Est-il étonnant que venant au monde avec un poids de corruption qui l'incline sans cesse vers la terre, et trouvant d'ailleurs sur sa route tant

de piéges et d'écueils, il y fasse quelques chutes. Aussi, grand Dieu, votre bonté et votre justice n'ont rien oublié pour prévenir ces malheurs et pourvoir à sa sûreté; vous pouviez les livrer tous au crime et à l'infortune de leur naissance, et proscrire pour toujours la malheureuse postérité d'un père qui vous avoit désobéi, et qui l'avoit toute souillée en vous désobéissant. Mais, ô Père plein de douceur, vous n'aviez pas placé sur la terre la multitude des hommes pour les laisser périr : vous aviez déjà gravé dans leur cœur une loi qui leur apprenoit à fuir le mal et à s'attacher au bien; ils y trouvoient une lumière née avec eux, où étoient écrits en caractères éclatants, et les hommages qu'ils devoient à vous seul, et les devoirs d'équité et d'humanité qui les lioient aux autres hommes : cette loi secrète venant à s'effacer peu à peu de leur cœur, vous l'écrivîtes sur la pierre, afin qu'ils l'eussent du moins continuellement devant les yeux. Il est vrai, Seigneur, que ces secours étoient foibles pour des malades : ils leur montroient leurs maux; ils n'en donnoient pas le remède : mais vous l'aviez promis, grand Dieu, et la loi sainte du législateur qui devoit leur apporter la vérité et la vie, la lumière et la grace, agissoit d'avance en eux, et vous formoit des élus au milieu des abominations dont la terre étoit couverte. Tant de secours, ô

mon Dieu, que votre bonté a ménagés aux hommes depuis le commencement, et votre Fils lui-même, et le libérateur tant désiré, que vous leur avez enfin donné dans la plénitude des temps, ne montrent-ils pas assez que vous ne voulez pas la perte, mais le salut des enfants d'Adam ? pouviez-vous leur donner des marques plus sensibles de votre amour ? et de quoi peut se plaindre l'homme, que de son ingratitude et de sa dépravation, s'il vient à périr au milieu de tant de ressources qui auroient pu le sauver ?

℣. 10. *Diriget mansuetos in judicio ; docebit mites vias suas.*

℣. 10. **Il conduira dans la justice ceux qui sont dociles, il enseignera ses voies à ceux qui sont doux.**

Oui, grand Dieu, vous n'abandonnez que les cœurs rebelles qui s'obstinent à périr : vous ne vous refusez point à nos besoins ; c'est nous seuls, ô mon Dieu, qui nous refusons aux secours et aux remèdes. Nous nous piquons d'avoir un cœur tendre pour les créatures ; et pour vous, ô mon Dieu, nous nous faisons une espèce de gloire et de supériorité de notre sécheresse et de notre insensibilité : nous craignons toujours qu'il n'y ait une sorte de foiblesse à vous aimer trop ; et après que nous avons déshonoré notre raison par les excès les plus puérils des passions, nous croyons qu'il y a des mesures de décence à garder, pour ne point excéder dans les devoirs que nous vous

rendons. O mon Dieu ! quel est donc l'homme seul sage ici-bas ? n'est-ce pas celui qui ne croit vivre sur la terre que pour sauver son ame en vous servant ? et quel est l'insensé, sinon celui qui ne craint pas de la perdre en vous offensant ? Ce n'est que sous votre conduite, ô mon Dieu, qu'on peut marcher dans les voies de la justice et de la sagesse : tout autre guide nous séduit et nous égare. Ce n'est pas du monde et de ses fausses maximes de prudence et de respect humain, qu'il faut apprendre à vous servir : il mêle toujours ses préjugés et ses ténèbres aux devoirs qu'il veut qu'on vous rende ; il vous forme un culte tout mondain, et où ses abus et ses erreurs entrent presque autant que les préceptes et les vérités de votre loi sainte. On ne sauroit être trop en garde contre l'autorité que sa doctrine corrompue acquiert tous les jours parmi les hommes : les Justes eux-mêmes se laissent quelquefois entraîner au torrent ; et à force de voir ses maximes suivies, autorisées, vantées par la multitude, comme une loi de raison et de sagesse, ils auroient honte de ne pas s'y conformer ; ils croiroient être bizarres et singuliers, s'ils s'obstinoient à vous être plus fidèles. Au milieu de toutes ces ténèbres, ô mon Dieu, vous voyez combien il importe aux ames qui vous cherchent avec docilité, que vous les guidiez sans cesse ; que votre vérité les pré-

cède toujours, et qu'elle leur fasse discerner la sûreté et la droiture de vos voies, des voies obliques et dangereuses que tous les hommes presque regardent comme sûres.

℣. 11. *Universæ viæ Domini misericordia et veritas, requirentibus testamentum ejus, et testimonia ejus.*

℣. 11. Toutes les voies du Seigneur ne sont que miséricorde et que vérité, pour ceux qui cherchent son alliance et ses préceptes.

Au fond, dans les voies du monde, ô mon Dieu, on ne trouve que dureté et mensonge. Ses adorateurs se déchirent, se diffament sans pitié, ne sont occupés qu'à se nuire, et à s'élever les uns sur les ruines des autres; ils se donnent sans cesse le change: la duplicité y est honorée comme un talent d'un grand usage: la droiture et la fatuité y ont le même nom; et ils ne font cas de la vérité, que pour la faire servir plus sûrement de voile au mensonge et à la perfidie. Mais la miséricorde et la vérité, ô mon Dieu, sont au contraire les voies par lesquelles vous conduisez les enfants de votre alliance et de vos promesses: ils regardent la vérité comme le premier et le plus inviolable lien de la société publique, comme le devoir même le plus honorable à l'homme; ils la portent avec une noble simplicité sur le front: ils peuvent la méconnoître; mais ils ne savent jamais la dissimuler, et encore moins la trahir: leur cœur ne désavoue jamais les paroles

qui sortent de leur bouche ; la duplicité leur paroît une bassesse qui avilit le chrétien, et qui déshonore l'homme. La vérité fait donc toute la sûreté des liens qui les unissent au reste des hommes ; mais la charité et la miséricorde en font toute la douceur et la consolation. Sensibles aux misères et aux besoins de leurs frères, ils partagent avec humanité leurs afflictions, quand ils ne peuvent les soulager : l'ennemi qui les noircit, qui les persécute, peut leur arracher la vie ; mais il ne leur arrachera jamais la charité, et le désir de lui rendre le bien pour le mal : toujours prêts à cacher les fautes de leurs frères, ou à les excuser quand elles sont devenues publiques, ils adoucissent par mille endroits la honte dont la malignité tâche de les couvrir. Aussi les partisans du monde si déchaînés contre les gens de bien, ne trouvent pourtant qu'eux seuls qui les excusent, qui les justifient, qui diminuent avec charité la honte d'une faute d'éclat ; tandis que le monde qu'ils servent, les accable inhumainement de censures et d'opprobres.

℣. 12. *Propter nomen tuum, Domine, propitiaberis peccato meo ; multum est enim.*

℣. 12. Vous pardonnerez mon péché, Seigneur, parce qu'il est grand, et vous le ferez pour la gloire de votre nom.

Vous nous donnez vous-même l'exemple, ô mon Dieu, de cette miséricorde dont vous nous

ordonnez d'user envers nos frères : vous nous proposez, ô divin Père de famille, votre indulgence pour un serviteur infidèle, comme le modèle de celle que nous devons exercer à l'égard de ceux qui nous outragent : et qu'y a-t-il de plus glorieux à un maître qui peut tout, et réduire même en poudre d'un seul regard les esclaves qui se révoltent contre lui, que d'oublier leur révolte, et les combler même de bienfaits ? Voilà, grand Dieu, ma plus douce consolation, quand je rappelle la multitude et l'énormité de mes crimes : ce triste souvenir, il est vrai, couvre d'abord mon ame d'un nuage affreux ; c'est comme un coup terrible qui l'abat, et la laisse sans aucun rayon de lumière et d'espérance ; et s'il lui reste encore quelque mouvement, ce ne sont plus que des agitations de crainte et de désespoir, qui lui montrent l'abîme ouvert sous ses pieds, et sont sur le point de l'y précipiter ; mais la confiance succède à l'instant à ces pensées noires et sombres. Mes iniquités vous trouveront propice, ô mon Dieu, parce qu'il est bien plus glorieux au Tout-Puissant de pardonner que de punir ; c'est pour vous, Seigneur, c'est pour la gloire de votre nom, que vous préférez à notre égard la miséricorde à la vengeance. Qu'y auroit-il de grand, de surprenant, et de digne de vous, quand on vous verroit exterminer des coupables ? ce seroit une sévérité

dans l'ordre naturel des événements, qui ne nous annonceroit qu'un juge irrité. Mais quand vous pardonnez, grand Dieu, et que vous pardonnez des outrages qui paroissoient indignes de toute indulgence, on sent que vous êtes l'Etre suprême, maître de ses graces comme de ses châtiments, qui se détermine à pardonner ou à punir par des vues puisées dans l'immensité de sa gloire et de sa puissance, et infiniment supérieures à nos foibles lumières. Voilà, Seigneur, où éclate la gloire et la grandeur de votre nom : plus vous êtes puissant, plus vous êtes indulgent et miséricordieux ; rien ne vous est plus aisé, et cependant rien ne paroît vous coûter plus que la vengeance.

℣. 13. *Quis est homo, qui timet Dominum ; legem statuit ei in via quam elegit ?*

℣. 13. Qui est l'homme qui craint le Seigneur, et à qui le Seigneur a établi une loi dans la voie qu'il a choisie ?

Qu'on est donc heureux, grand Dieu, quand on craint et qu'on sert un maître si bon et si puissant ! non-seulement vous oubliez les infidélités passées de celui qui revient à vous, mais vous le soutenez, vous l'éclairez dans la nouvelle voie qu'il a choisie ; vous aidez sa foiblesse dans ses premières démarches de changement, où les tentations sont si violentes, et les difficultés si fort à craindre pour le commençant qui n'est pas en-

core affermi : vous lui rendez votre loi aimable ; vous lui en découvrez chaque jour les beautés et la sagesse de ses préceptes ; vous l'établissez solidement dans leur observance ; et en fixant son cœur dans la justice, vous le délivrez de la vicissitude et de la tyrannie des passions qui le déchiroient tour à tour.

℣. 14. *Anima ejus in bonis demorabitur ; et semen ejus hæreditabit terram.*

℣. 14. Son ame demeurera paisiblement dans la jouissance des biens ; et sa race aura la terre en héritage.

Oui, mon Dieu, au lieu que le pécheur avoit mené une vie malheureuse et toujours agitée dans le crime ; au lieu que son ame en essayant de tous les plaisirs injustes, n'y avoit jamais rien trouvé qui pût la fixer, et que ses remords et ses inquiétudes la suivoient partout : revenue à vous, rentrée dans votre sein paternel, ô Père des miséricordes, elle y jouit d'une paix et d'un bonheur qui augmentent à chaque moment ses regrets sur les jours infortunés qu'elle a passés sans vous aimer et sans vous connoître ; elle ne sent plus d'autre inquiétude, que celle de ne pas vous aimer autant que vous êtes digne d'être aimé ; plus d'autre ambition, que de croître de jour en jour dans la possession des graces et des biens inestimables dont vous l'avez enrichie ; plus d'autre souci pour ses proches et pour ses enfants, que

de leur obtenir par ses prières et par ses instructions la terre des vivants ; c'est-à-dire, l'héritage le plus précieux qu'elle puisse leur souhaiter. Elle rougit de n'avoir jusque-là travaillé et fait des vœux, que pour leur élever une fortune périssable sur la terre ; animée par des vues plus nobles et plus dignes de la foi, elle n'est plus occupée qu'à leur laisser la crainte de votre nom, comme une succession qu'ils transmettront à leurs descendants, et un titre mille fois plus glorieux à leur nom que tous ces vains monuments que les temps ont respectés, qui flattent tant l'orgueil des familles, et qui le plus souvent sont autant les tristes restes de l'ambition que de la noblesse de leurs ancêtres.

℣. 15. *Firmamentum est Dominus timentibus eum; et testamentum ipsius ut manifestetur illis.*

℣. 15. Le Seigneur est le ferme appui de ceux qui le craignent, et il doit leur faire connoître son testament.

En effet, ô mon Dieu, ce ne sont ni les riches possessions, ni les grandes dignités qui soutiennent les maisons : elles s'écroulent la plupart sous le poids même de leur prospérité, et la grandeur qui environne celles que nous voyons, ne s'est formée que des débris de ces races antiques, dont l'éclat ne subsiste plus que dans nos histoires : aussi elles rendront bientôt à leur tour à des noms nouveaux, les dépouilles qu'elles avoient recueil-

lies de la décadence des noms illustres qui les avoient précédées ; et jusqu'à la fin vous ferez sentir, ô mon Dieu, dans la révolution perpétuelle des noms et des fortunes, l'instabilité et le néant des choses humaines. En vain, ô mon Dieu, les hommes travaillent à élever ici-bas un édifice de grandeur et de puissance ; si vous n'y mettez vous-même la main, ce n'est plus qu'un édifice de boue, qui loin de passer à nos descendants, souvent ne survit pas même au premier qui l'a élevé : et combien de fois, grand Dieu, avons-nous vu l'élévation d'une famille, et tout l'attirail pompeux de sa fortune, tomber et finir avec celui qui en avoit été le premier artisan ? Ce sont les passions qui font d'ordinaire les grandes fortunes ; et ce sont les passions qui les renversent : votre crainte seule, grand Dieu, peut devenir une source de bénédictions durables dans une race fidèle : vous en êtes l'appui, et les contradictions l'affermissent : vous faites une alliance sainte avec elle ; et en rendant tous les efforts de ses ennemis, et tous les artifices de ses envieux inutiles, vous voulez manifester à tous les hommes que l'innocence et la justice soutiennent les maisons, et que dès que le crime et l'injustice y entrent, il y entre avec eux un ver secret qui en pique peu à peu les fondements, et qui leur prépare tôt ou tard de tristes ruines.

℣. 16. *Oculi mei semper ad Dominum; quoniam ipse evellet de laqueo pedes meos.*

℣. 16. Je tiens mes yeux toujours élevés vers le Seigneur, parce que c'est lui qui retirera mes pieds du piége qu'on m'a dressé.

Rempli de cette confiance, ô mon Dieu, je donne, il est vrai, aux soins de la terre et à l'arrangement de la famille dont vous m'avez chargé, l'application et la vigilance que la sagesse chrétienne exige; mais ce n'est pas sur mes soins que je compte, ô mon Dieu, je les donne au devoir, plus qu'à l'espérance du succès. C'est de vous seul, grand Dieu, que je l'attends dans toutes les démarches que m'impose mon nom et mon état: aussi j'ai sans cesse les yeux levés vers vous; je ne daigne pas regarder sur la terre les piéges que les hommes peuvent m'y dresser. Vous veillez pour moi, grand Dieu: et si votre protection ne doit pas endormir ma vigilance, du moins elle la rassure, elle la console; elle ôte même à l'événement ce qu'il pourroit avoir de triste, par la persuasion où je suis, que c'est vous seul qui l'avez ménagé, et que tout coopère au salut de ceux qui vous aiment.

℣. 17. *Respice in me, et miserere meî: quia unicus et pauper sum ego.*

℣. 17. Jetez les yeux sur moi, et ayez compassion de l'état où vous me voyez, car je suis seul et pauvre.

Continuez donc, grand Dieu, à jeter sur moi les regards favorables de votre protection et de

votre bienveillance : voyez toujours en moi l'ouvrage de vos miséricordes ; c'est-à-dire, un pécheur qui a eu le malheur de vous oublier la meilleure partie de sa vie, malgré vos lumières et vos inspirations secrètes qui le rappeloient sans cesse à vous ; un pécheur qui a abusé si long-temps de tout, de vos dons, de ses talents, de ses dignités, dont il n'auroit dû faire usage que pour votre gloire ; un pécheur qui revenu de ses égarements, ne devroit plus vivre que pour souffrir, et expier l'énormité de ses crimes, et qui cependant ne vous offre que des regrets foibles et languissants, et une molle indulgence pour un corps de péché qu'il a fait servir si long-temps à l'injustice. Quel objet offrirois-je à vos yeux, grand Dieu, si vous ne me regardiez avec des yeux de compassion et de miséricorde ? je devrois plutôt vous supplier de détourner de moi vos regards ; mais vous ne comptez point, grand Dieu, avec votre créature : ayez donc pitié de l'imperfection de ma pénitence, comme vous l'avez eu de l'horreur de mes désordres en m'en retirant ; et faites de moi un exemple unique et singulier de vos miséricordes, comme je l'avois été de votre abandon. Ma vie a été si criminelle, qu'elle ne ressemble à aucune autre ; mais c'est cette affreuse singularité elle-même, grand Dieu, qui a ému sur mes malheurs vos entrailles paternelles : plus vous m'avez trouvé

pauvre, misérable, et dans un dénuement universel, où mes passions honteuses m'avoient laissé, plus vos secours ont abondé : et tout ce qui devoit armer contre moi votre indignation, n'a servi qu'à exciter votre pitié et réveiller votre tendresse.

℣. 18. *Tribulationes cordis mei multiplicatæ sunt; de necessitatibus meis erue me.*

℣. 18. Les afflictions se sont multipliées au fond de mon cœur ; délivrez-moi des nécessités malheureuses où je suis réduit.

Ce souvenir, grand Dieu, tout consolant qu'il est, excite cependant mille nouveaux troubles dans mon cœur : je ne puis rappeler l'excès de vos miséricordes, sans rappeler en même temps l'excès honteux de mes désordres. Encore, grand Dieu, si mon amour et ma reconnoissance pour vous répondoient à la grandeur et à la singularité de vos bienfaits; si ma pénitence et ma sévérité sur mon corps alloient aussi loin que l'a été ma criminelle indulgence pour lui ; si la vivacité de mon repentir égaloit celle de mes anciennes passions, je pourrois vous offrir ces foibles compensations, et espérer que le sacrifice de votre Fils suppléeroit à l'imperfection de cette offrande. Mais ce qui redouble mes frayeurs, ô mon Dieu, c'est qu'après avoir sacrifié à mes passions ce que j'avois de plus cher, le plus léger sacrifice que vous exigez de moi, m'attriste et me rebute ; et

que ne pouvant me dissimuler à moi-même tout ce que vous avez fait pour moi, je ne fais presque rien pour vous. Délivrez-moi, grand Dieu, de tant de nécessités humiliantes que j'aime encore, et que mon amour-propre multiplie tous les jours à l'infini : affoiblissez ces liens sensuels qui m'attachent encore par tant d'endroits à ce corps de péché, et qui font que mon ame, trop liée avec les sens et avec tout ce qui les flatte, ne peut pas prendre un essor généreux, et courir dans la carrière sainte avec le zèle qui seul fait qu'on ne court pas en vain.

℣. 19. *Vide humilitatem meam et laborem meum, et dimitte universa delicta mea.*

℣. 19. Regardez l'état si humilié et si pénible où je me trouve, et remettez-moi tous mes péchés.

Regardez, grand Dieu, l'humiliation profonde où me laisse devant vous la vue de tant de foiblesses, que je conserve depuis que votre miséricorde m'a retiré de mes égarements : regardez la peine et la douleur dont cet état d'imperfection et d'infidélité ne cesse d'affliger mon ame. Jetez les yeux, grand Dieu, sur cette pénible situation où je me trouve, désirant d'un côté vous être plus fidèle, faisant des efforts continuels pour le devenir ; triste et inquiet de me retrouver toujours le même, et toujours renouvelant et mes efforts et mes infidélités. Achevez, grand Dieu, de vous assurer la possession de mon cœur, que

vous avez déjà arraché des mains de votre ennemi ; ne souffrez pas qu'il conserve encore un reste de droit sur une créature que vous avez sauvée du naufrage, et qui vous appartient par tant de titres. Si le souvenir de mes anciens égarements suspend encore vos miséricordes, et cette abondance de secours dont j'ai besoin pour marcher avec plus de ferveur dans la voie de vos commandements ; effacez-les, grand Dieu, pour toujours du livre de votre justice. Je ne mérite pas ce pardon, la tiédeur de ma pénitence m'en rend indigne, il est vrai : mais consultez-vous nos mérites, grand Dieu, quand vous pardonnez? et prenez-vous les motifs de vos miséricordes dans la dépravation de nos cœurs, ou dans les trésors inépuisables de votre clémence? C'est ce qui me fait espérer, ô Dieu de bonté, que vous oublierez non-seulement les crimes de ma vie passée, mais encore les fautes dont je souille tous les jours les voies de la vertu où je suis entré. Je sens, ô mon Dieu, qu'au lieu d'expier mes iniquités anciennes, je grossis tous les jours le trésor de colère par de nouvelles infidélités, et que je n'ai pas moins besoin de votre indulgence pour la multitude et la grandeur de mes fautes présentes, que pour l'insuffisance et la lâcheté de mon repentir.

℣. 20. *Respice inimicos meos, quoniam multipli-*

℣. 20. Jetez les yeux sur mes ennemis, sur leur mul-

cati sunt; et odio iniquo oderunt me. titude, et sur la haine injuste qu'ils me portent.

Mais, grand Dieu, ayez égard à ces penchants infortunés qu'une vie presque entière passée dans le crime a laissés dans mon cœur. Je n'en connoissois pas autrefois la violence, parce que je suivois avec plaisir leurs dangereuses impressions; mais depuis que j'ai voulu les réprimer, et soustraire mon cœur à la tyrannie, ce sont comme des ennemis furieux, qui se multiplient tous les jours, qui sortent du fond de ma corruption où ils étoient cachés, et qui me font éprouver encore les effets les plus tristes de leur haine et de leur injuste pouvoir. Il est vrai, grand Dieu, qu'en vous faisant cet aveu, je cherche à émouvoir votre pitié par des motifs capables seulement de réveiller sur moi votre colère; je vous rappelle, ô mon Dieu, le long empire de mes passions criminelles, pour excuser les funestes impressions qui m'en restent encore: mais que pouvons-nous, grand Dieu, vous exposer, que nos misères pour attirer vos miséricordes?

℣. 21. *Custodi animam meam, et erue me; non erubescam quoniam speravi in te.* ℣. 21. Gardez mon ame et me délivrez; ne permettez pas que je rougisse après avoir espéré en vous.

Oui, mon Dieu, c'est la profondeur même de mes maux, qui me donne le droit de vous réclamer, et l'espérance d'en obtenir le remède. Vous

avez délivré mon ame de la mort et du péché ; défendez-la, grand Dieu, contre sa propre foiblesse ; conservez la conquête glorieuse de votre grace ; ne la laissez pas un seul moment entre les mains de sa fragilité : qu'elle ne sorte plus de celles de votre bonté et de votre puissance : si vous l'abandonnez un instant, l'ennemi est sans cesse autour d'elle pour en faire encore sa proie. Arrachez du fond de mon cœur, grand Dieu, tout ce que j'y conserve encore qui peut l'y rappeler : qu'un retour honteux à mes anciens désordres ne me fasse pas rougir devant les hommes, du parti que j'ai pris en leur présence, de renoncer aux plaisirs et aux espérances du monde, et de n'espérer plus qu'en vous ; que je ne déshonore point la piété par ces inconstances qui lui attirent les dérisions des impies, et qui sont un sujet de douleur et de confusion pour vos serviteurs. Epargnez, grand Dieu, à la gloire de votre nom, en continuant à me protéger, les blasphêmes que les foiblesses de quelques Justes mettent tous les jours dans la bouche des enfants d'incrédulité : la majesté de la religion, ô mon Dieu, est comme intéressée à ma fidélité et à ma persévérance : je l'ai autrefois assez déshonorée par mes débordements ; faites, grand Dieu, que je n'achève pas de la couvrir d'opprobres, et de m'en couvrir moi-même, par un désaveu public de mon repentir et de mes larmes.

℣. 22. Innocentes et recti adhæserunt mihi, quia sustinui te.

℣. 22. Les innocents et ceux dont le cœur est droit, sont demeurés attachés à moi, parce que je vous ai attendu avec patience.

Un grand motif de consolation et de confiance pour moi, ô mon Dieu, c'est que malgré les foiblesses que je mêle tous les jours à la vertu, et qui me rendent indigne du nom et de la société des Justes, ils s'attachent cependant à moi, ils me cherchent, ils ne dédaignent pas de m'associer à leurs assemblées, et mes intérêts leur sont aussi chers que leurs intérêts propres. Les amis que le monde et les passions m'avoient donnés, se sont retirés de moi : comme les plaisirs formoient le seul lien qui nous unissoit, dès que j'ai paru y renoncer, ils sont devenus comme des étrangers à mon égard ; ils ne m'ont plus connu ; ou s'ils se sont encore souvenus de moi, ce n'a été que pour faire de ma nouvelle vie le sujet de leurs dérisions et de leurs censures. Oui, grand Dieu, ce sont les passions et les intérêts qui forment toutes les amitiés mondaines ; et comme les intérêts et les passions changent sans cesse, les liens qu'elles unissent ne sont pas plus solides et plus durables qu'elles. Je n'ai trouvé d'amitié véritable, que parmi les gens de bien ; les cœurs que la charité unit, sont les seuls dont l'union est à l'épreuve de tout, et plus forte même que la mort : ce sont

ces amitiés saintes, que la jalousie ne refroidit jamais; que l'intérêt ne sait pas diviser; que l'humeur et l'inconstance respectent; d'où la dissimulation est bannie, et où la sincérité rend aimable la vérité même qui nous reprend et nous contredit.

℣. 23. *Libera, Deus, Israel ex omnibus tribulationibus suis.*

℣. 23. Délivrez Israël, ô mon Dieu, de toutes ses afflictions.

Si nous n'avions à vivre sur la terre, ô mon Dieu, qu'avec ceux qui vous aiment et qui vous servent; quelle félicité! la terre seroit l'image de la paix, de la joie, de l'union qui règne dans le ciel. Mais nous vivons au milieu d'un monde qui ne vous connoît point, ô mon Dieu, et qui méprise ceux qui vous servent; nous vivons au milieu du chaos des passions humaines, toujours exposés ou à la séduction, ou aux insultes, ou à la persécution des méchants. Le démon qui est le dieu du monde, ne peut souffrir que vous y soyez encore servi publiquement; car il arme ses adorateurs contre ceux qui réservent pour vous seul, ô mon Dieu, leur culte et leurs hommages. C'est une nouvelle Babylone où ce petit nombre de vrais Israélites exilés et étrangers ici-bas, qui y forment encore votre peuple, sont moqués, opprimés, foulés aux pieds; le monde qui n'est pas digne d'eux, fait des efforts continuels pour noircir et

rendre suspects des exemples qui le condamnent; il traite les hommages qu'on vous rend, de superstitions ou de foiblesses, et la piété sincère de vos adorateurs, d'hypocrisie : il leur fait des crimes de leurs fautes les plus légères; et tandis qu'il se pardonne, et qu'il se fait même honneur des excès les plus honteux, les foiblesses les plus inséparables de l'humanité dans les Justes, ne trouvent en lui qu'un censeur impitoyable et barbare. Soutenez, grand Dieu, vos serviteurs au milieu de toutes ces tribulations, où leur innocence est sans cesse exposée : c'est pour éprouver leur foi, et pour donner un nouveau prix à leur vertu, que vous le permettez : abrégez du moins, grand Dieu, ce temps d'épreuves, si triste pour des ames qui craignent sans cesse que leur fidélité n'y succombe : hâtez-vous de les délivrer de ces périls innombrables, où un moment seul d'inattention peut leur faire perdre le fruit d'une vie entière d'innocence. Peut-on être tranquille et assuré, quand on peut encore vous perdre? Ils soupirent pour la sainte Jérusalem; c'est dans l'enceinte seule de ses murs éternels, qu'ils jouiront d'une paix et d'une sécurité que rien ne sera capable de troubler.

PSAUME XXV.

Prière d'un ministre des autels, obligé de vivre au milieu du monde, qui demande à Dieu de s'y soutenir dans l'innocence qu'exige la sainteté de ses fonctions, et de le préserver de la contagion des mauvais exemples.

℣. 1. *Judica me, Domine, quoniam ego in innocentia mea ingressus sum; et in Domino sperans, non infirmabor.*

℣. 1. Jugez-moi, Seigneur, parce que j'ai marché dans mon innocence; et ayant mis mon espérance au Seigneur, je ne serai point affoibli.

Vous connoissez, grand Dieu, les motifs innocents qui m'ont ouvert l'entrée de votre sanctuaire. L'ambition, des intérêts humains, des vües d'élévation et de fortune, n'ont pas souillé le choix que j'ai fait en me consacrant à vos autels, et vous prenant pour mon partage. C'est la pureté de cette première démarche, ô mon Dieu, qui décide toujours de notre conduite dans le saint ministère; j'ose vous prendre à témoin que je ne m'y suis proposé que votre gloire, et d'assurer mon salut, en travaillant à celui de mes frères. C'est cette pureté d'intention, grand Dieu, qui me rassure contre ma propre foiblesse, quand je considère la sublimité des fonctions où je me suis engagé: je me flatte que c'est vous seul qui m'en avez in-

spiré le désir ; que ma vocation au sacerdoce est l'ouvrage de votre Esprit saint ; que je ne me suis pas appelé moi-même à cet honneur, et que vous m'aiderez à porter le fardeau redoutable que vous avez mis vous-même sur mes épaules.

℣. 2. *Proba me, Domine, et tenta me; ure renes meos, et cor meum.*

℣. 2. Eprouvez-moi, Seigneur, et sondez-moi ; brûlez mes reins et mon cœur.

Cependant, grand Dieu, comme nous nous faisons presque toujours illusion à nous-mêmes, et que vous seul développez dans nos cœurs ce que l'amour-propre nous y cache ; sondez-y, ô mon Dieu, mes sentiments les plus secrets, et peut-être inconnus à moi-même ; et si vous y trouvez que la chair et le sang aient eu quelque part à ma vocation au saint ministère, purifiez, grand Dieu, ces motifs humains par le feu sacré de votre amour, embrasez mon cœur du pur zèle de votre gloire : consumez cette rouille secrète qui s'étoit attachée à mon insçu à mes premiers désirs ; ne permettez pas que rien d'impur et de terrestre souille la sainteté de mes fonctions, et faites que la pureté de mon cœur réponde toujours à celle de l'état que j'ai embrassé.

℣. 3. *Quoniam misericordia tua ante oculos meos est : et complacui in veritate tua.*

℣. 3. Parce que votre miséricorde est devant mes yeux, et que je trouve ma joie dans votre vérité.

Il me semble, grand Dieu, que le seul objet

et le seul modèle que je me propose dans les fonctions saintes, est votre miséricorde et votre charité pour les hommes. Vous ne m'avez établi ministre que pour eux: leur salut est l'œuvre principale dont vous m'avez chargé; mes soins, mes veilles, mes talents, ma vie, ma mort, tout est à eux: leurs afflictions sont devenues les miennes; leurs besoins, mes besoins propres; leurs chutes font toute ma douleur; leur fidélité, toute ma consolation et toute ma gloire: je dois comme vous, grand Dieu, ne pas me rebuter de leurs foiblesses, attendre avec patience leur repentir, ne pas me lasser de heurter à la porte de leur cœur, verser des larmes sur leur impénitence, les recevoir avec une bonté paternelle quand ils reviennent; et sentir plus de joie du retour d'un seul pécheur, que de la persévérance d'un grand nombre de Justes. Il me semble, ô mon Dieu, que mon unique plaisir est de leur annoncer vos vérités éternelles, de les affermir dans la doctrine sainte que votre Fils a laissée à son Eglise, et de les préserver des erreurs qui l'ont affligée dans chaque siècle.

℣. 4. *Non sedi cum concilio vanitatis; et cum iniqua gerentibus non introibo.*

℣. 4. Je ne me suis point assis dans les assemblées de la vanité; et je n'entrerai point dans le lieu où sont ceux qui commettent l'iniquité.

C'est ce zèle pour le salut des ames, et cet amour de la vérité, qui caractérisent les ministres fidèles, et les distinguent des voleurs et des mercenaires. Les ministres fidèles se regardent comme les docteurs, les pères et les médecins des ames: docteurs, pour les instruire de la pure doctrine du salut; pères, pour pourvoir à tous leurs besoins; médecins, pour guérir leurs maux ou pour les prévenir. Mais qu'ils sont rares, ces ministres fidèles! où les chercher? où les trouver, ô mon Dieu! Combien y en a-t-il, qui entrés dans le sanctuaire, sans autre vocation que le rang qu'ils tenoient dans leur famille, ou l'insuffisance de leurs talents pour s'avancer dans le siècle, osent entreprendre d'être la lumière des aveugles et les conducteurs des ignorants, étant ignorants et aveugles eux-mêmes, et incapables de discerner la vérité de l'erreur! combien à qui les revenus du sanctuaire, que la charité de nos ancêtres y avoit mis en dépôt pour être le patrimoine des pauvres, ne servent qu'à entretenir leur luxe et leur mollesse! on les voit traîner leur oisiveté dans les assemblées du siècle les plus profanes; se mêler aux entretiens vains, frivoles, souvent licencieux, qui amusent le loisir des mondains; et d'ordinaire s'y distinguer par l'indécence de leurs discours et des manières plus libres: ils ne travaillent pas, non parce qu'ils ne sauroient trouver où exercer leur

zèle ; (hélas ! des milliers d'ames périssent chaque jour faute d'instructions et de soins) mais parce que le travail ne leur est pas nécessaire pour fournir à leur subsistance ; comme si, ô mon Dieu, un vil intérêt, un profit mercenaire pouvoit être la fin des fonctions sublimes du sacerdoce ; et au lieu de se plaindre eux-mêmes, ils plaignent le sort de ces ouvriers laborieux, qui portent le poids du jour et de la chaleur. Combien d'autres qui font un honteux trafic du ministère ; qui n'ayant d'autre Dieu que l'argent, courent après les occasions de s'enrichir avec plus d'ardeur que les enfants du siècle ! ils ne font cas de leurs fonctions que par le profit terrestre qui leur en revient : le salut des ames ne les touche et ne les remue, qu'autant qu'une récompense temporelle y est attachée ; et le noble désintéressement de ces ministres, qui dédaignant une fortune de boue, ne cherchent que vous seul, ô mon Dieu, et ne veulent gagner que vous par tous leurs travaux, est l'objet de leur mépris et de leurs dérisions indécentes. Combien enfin qui plus criminels encore ajoutent à l'ignorance, à l'avarice et à l'oisiveté, des désordres infâmes, cachant sous un habit saint les mœurs les plus corrompues ! ils sont destinés à être le sel de la terre, et ils en deviennent en quelque sorte les corrupteurs, parce qu'ils portent partout la puanteur et l'infection de leurs vices, au

lieu de la bonne odeur de Jésus-Christ qu'ils devroient répandre.

Grand Dieu, ces maux si dignes de larmes ne sont malheureusement que trop communs dans votre sanctuaire, et y font chaque jour des progrès étonnants. J'aurois pu, hélas! (car ma foiblesse et la corruption de mon cœur me rend capable de tout;) j'aurois pu être du nombre de ces ministres infidèles: votre grace m'en a préservé jusqu'ici; mais ce n'a été qu'en me faisant fuir la société de ceux qui déshonorent la sainteté de leur caractère par une conduite si peu sacerdotale: que je continue, ô mon Dieu, à n'avoir aucun commerce avec eux: mon exemple ne les convertiroit pas; (car quoi de plus rare que la conversion d'un mauvais prêtre!) et le leur pourroit me pervertir, du moins affoiblir la résolution où je suis de consacrer uniquement mes soins et mes veilles à l'instruction et à la sanctification de vos enfants.

℣. 5. *Odivi ecclesiam malignantium; et cum impiis non sedebo.*

℣. 5. Je hais l'assemblée des personnes remplies de malignité; et je ne m'asseyerai point avec les impies.

Je ne puis pas, ô mon Dieu, rompre également tout commerce avec les mondains: mon ministère leur est souvent nécessaire, et il ne m'est pas libre de le leur refuser; car ce n'est pas pour moi,

c'est pour eux, que votre Eglise m'a honoré du sacerdoce. Mais, ô mon Dieu, vous savez avec quelle attention je fuis là société des gens du monde, dès qu'il n'est question que de prendre part à leurs amusements et à leurs joies insensées : je ne me trouve guère au milieu d'eux, que lorsque mes fonctions m'y appellent; et si je n'ai pu éviter de me lier avec quelques personnes du siècle, du moins n'est-ce qu'avec ceux qui honorent la religion par leurs discours et par leur conduite : mais pour ces assemblées d'impiété que le mépris de votre doctrine, ô mon Dieu, rend aujourd'hui si communes, je les ai toujours détestées, et j'aurois honte de moi-même si je m'y trouvois engagé : qu'y ferois-je? comment pourrois-je y soutenir la sainteté et la dignité de mon caractère? écouter leurs blasphêmes dans le silence, c'est en quelque sorte les autoriser et prendre part à leur impiété; entrer en dispute avec eux, c'est d'ordinaire les endurcir encore davantage; ils sont trop fiers et trop remplis de cette vaine science qui enfle, pour se défier de leurs lumières, et croire qu'ils puissent se tromper : je me contente donc de gémir en secret sur leur aveuglement, d'attendre que le moment de vos miséricordes sur eux arrive, et de vous conjurer de venir au secours de la religion. En effet, la foi s'altère et s'affoiblit tous les jours parmi les hommes; à force de vouloir que tout

soit clair dans la religion, tout y devient douteux: le monde est plein de ces hommes insensés, à qui tout ce qu'ils ne peuvent comprendre, paroît suspect ; ils se font au-dedans d'eux-mêmes un tribunal impie auquel ils appellent de votre autorité même, des oracles de vos prophètes, des merveilles que vous avez opérées pour délivrer l'ancien peuple, ou pour appeler le nouveau à la connoissance de l'Evangile par le ministère de douze pauvres ; et enfin de tout ce qu'il y a de mieux établi et de plus hors d'atteinte à l'incrédulité sur la terre. Ils forment au milieu du monde une affreuse société, où ils vomissent en secret leurs blasphêmes contre la majesté de votre culte et la piété de vos serviteurs : rien n'est sacré pour leurs langues impures : le joug respectable de la foi leur paroît une servitude puérile, que la foiblesse et la superstition du genre humain s'est imposée ; ils veulent eux seuls être les arbitres de leur religion et de leurs devoirs, comme de leur destinée. Hommes dignes de l'exécration de l'univers, et cependant honorés souvent comme des sages et des génies sublimes : esprits foibles et extravagants, trouvant encore moins de fonds et de solidité dans les ténèbres et les abîmes incompréhensibles de l'impiété, que dans les vérités de la foi ; et cependant sacrifiant leur salut éternel à des doutes frivoles, et à une incrédulité dont les

contradictions révoltent encore plus la raison, que les mystères ineffables de votre doctrine. Et qu'y a-t-il en effet, ô mon Dieu, de plus insensé, que de croire, ou que le hasard seul ait produit toute la race des hommes sur la terre, et que la structure si admirable de leur corps ne doit son arrangement qu'à un assemblage fortuit et bizarre de la matière; ou que si vous les avez vous-même tirés du néant, et animé leur boue d'un souffle d'immortalité qui les rend capables d'aimer et de connoître, vous les ayez jetés sur la terre comme des ouvrages de rebut, sans vouloir vous mêler de ce qui les regarde, sans leur prescrire, ni les hommages qu'ils vous doivent, ni les devoirs qui les lient aux autres hommes; les laissant errer ici-bas sans destination, sans loi, sans espérance, guidés par la seule impétuosité de leurs passions; et n'ayant point d'autre frein, comme les animaux, qu'un instinct brutal, et la liberté universelle de le satisfaire, quand ils n'y trouvent aucun obstacle.

℣. 6. *Lavabo inter innocentes manus meas, et circumdabo altare tuum, Domine.*

℣. 6. Je laverai mes mains dans la compagnie des innocents; et je me tiendrai, Seigneur, autour de votre autel.

Pour moi, Seigneur, à la vue de ces tristes égarements où votre justice livre les esprits superbes et les cœurs corrompus, je cherche à me conso-

ler dans la société des ames innocentes, qui rendent à la majesté de la religion par la simplicité de leur foi, et par la pureté de leurs mœurs, la gloire et l'honneur que les blasphêmes et les dissolutions des impies tâchent de lui ravir. C'est là, grand Dieu, où je goûterai une joie sainte, où je me purifierai de toutes ces souillures inévitables que l'on contracte dans le commerce du reste des hommes; c'est de là que je sortirai plus pénétré que jamais de la sainteté de mes fonctions, de la pureté et de l'innocence de vie qu'elles exigent: c'est au sortir de leur sainte conversation, que je me sentirai embrasé d'un nouveau zèle pour le salut de mes frères, d'un nouveau désir de me consacrer tout entier à la conversion des pécheurs, à l'agrandissement de votre royaume sur la terre; et que j'irai avec plus de confiance me présenter à l'autel saint et vous offrir la victime de propitiation.

℣. 7. *Ut audiam vocem laudis, et enarrem universa mirabilia tua.*

℣. 7. Afin que j'entende la voix de vos louanges, et que je raconte moi-même toutes vos merveilles.

Que les mains, grand Dieu, qui traitent ces mystères adorables, et qui vous offrent le sang de votre Fils, doivent être pures et saintes! il n'y a que cette eau qui réjaillit à la vie éternelle, qui puisse les laver, et les rendre dignes d'un ministère si divin: mais ce n'est pas la seule fonction

qui impose à vos ministres l'obligation d'une vie exempte de la plus légère souillure. Comment pourrai-je, grand Dieu, avec un cœur appesanti ou souillé par des affections terrestres, venir unir ma voix dans le temple avec les anges du ciel, pour y célébrer vos louanges? Comment pourrai-je goûter, en les entendant, ces chastes délices réservées à ceux qui ne trouvent du plaisir que dans la méditation de votre loi sainte? comment pourrai-je en raconter moi-même les merveilles, et embraser les cœurs de ceux qui m'écouteront, de l'amour de cette loi céleste, si mon cœur tiède, languissant, et encore occupé du monde et de ses vaines espérances, n'en goûte pas lui-même les divines vérités? Vous voyez, grand Dieu, ce qu'il y a encore d'humain et de terrestre dans mon cœur; purifiez-en de plus en plus les désirs et les affections: ne souffrez pas que le monde, que la chair et le sang, que des vues humaines viennent y partager avec vous mes veilles et les travaux de mon ministère. N'est-on pas trop honoré, grand Dieu, d'avoir la dernière place dans votre maison? et quel est le titre d'honneur qui distingue à vos yeux vos ministres? est-ce la dignité des fonctions ou le zèle qui les remplit?

℣. 8. *Domine, dilexi decorem domûs tuæ, et locum habitationis gloriæ tuæ.*	℣. 8. Seigneur, j'ai aimé uniquement la beauté de votre maison, et le lieu où habite votre gloire.

Grand Dieu, ce ne sont ni les richesses, ni les honneurs, ni les dignités de votre Eglise que j'aime et que je cherche en lui consacrant mes soins et mes peines : je n'en aime que la beauté, la sainteté de sa morale, la pureté de sa doctrine, la majesté de son culte, l'ordre, la décence de ses fonctions, la solennité de ses mystères, la sainte harmonie de ses cantiques, l'accroissement de sa foi sur la terre. Ce n'est pas ce qui brille au-dehors, qui fait la gloire de cette divine fille de Sion; ce ne sont pas les royaumes et les empires soumis à son joug; ce n'est pas la magnificence de ses autels, ni la structure superbe de ses temples : ce qui l'honore, ce qui fait tout son éclat, c'est la piété de ses enfants, c'est la fermeté de la foi qui les soumet, la charité qui les lie, la ferveur qui les anime, l'innocence des mœurs qui les distingue : voilà, grand Dieu, ce qui la rend digne d'être la dépositaire de vos oracles et la demeure de votre gloire. Augmentez en moi, Seigneur, le zèle et l'amour que je sens pour elle : l'onction sainte m'a consacré à son service, et marqué du caractère ineffaçable de ses ministres; tout ce que j'ai, tout ce que je suis, lui appartient désormais; et il faut bien que je ne vive plus que pour la servir, puisque je dois toujours être prêt à mourir même pour elle.

℣. 9. *Ne perdas cum impiis, Deus, animam meam, et cum viris sanguinum vitam meam.*

℣. 9. Ne perdez pas, ô mon Dieu, mon ame avec les impies, ni ma vie avec les hommes sanguinaires.

Je sais, grand Dieu, que ces dispositions si dignes de la sainteté du sacerdoce s'affoiblissent, et semblent s'effacer même quelquefois de mon cœur : le monde, les dissipations inévitables dans le commerce des hommes, le poids et la continuité des fonctions saintes, ma propre foiblesse ; tout conspire à me dégoûter en certains moments des devoirs de mon ministère, et à m'en rendre le joug triste et rebutant, et à me faire chercher des délassements peu convenables au sérieux et à la sainteté de mon état. Ces foiblesses, grand Dieu, toujours criminelles dans ceux qui doivent être la force des foibles et le modèle de leurs frères, me font tout craindre de la sévérité de vos jugements, et que vous ne me confondiez un jour avec ces ministres impies, qui ont mille fois profané vos mystères saints, et déshonoré le sacerdoce, ou par l'éclat de leurs dissolutions, ou par les horreurs secrètes d'une hypocrisie sacrilége : que mon sort, grand Dieu, ne soit point semblable au leur ! que mon ame n'ait jamais rien de commun avec ces hommes de sang, dont la vie n'a été qu'une profanation continuelle du sang adorable de votre Fils, et qui se sont de plus rendus coupables du sang et du salut de leurs frè-

res, par le scandale de leurs mœurs, toujours plus funeste et plus contagieux dans ceux de qui votre peuple ne devoit attendre que des exemples de vertu et d'innocence! Si je n'honore pas mon ministère par une vie irréprochable à vos yeux; du moins, Seigneur, il me semble que je ne voudrois pas le déshonorer par des actions dignes de blâme devant les hommes : si je ne contribue point par mon zèle, ou par mes talents, ni à la joie, ni à la gloire de votre Eglise; du moins, grand Dieu, que je n'achève pas de la couvrir de tristesse et de confusion avec les ministres indignes, qui font blasphémer votre nom au milieu du monde, et qui n'y paroissent revêtus d'un caractère saint, que pour la honte de la religion, et le malheur des peuples avec qui ils vivent.

℣. 10. *In quorum manibus iniquitates sunt, dextera eorum repleta est muneribus.*

℣. 10. De qui les mains sont toutes souillées d'iniquité, et dont la droite est remplie de présents.

Leurs mains, ô mon Dieu, qu'ils auroient dû lever vers vous pour appaiser votre colère sur les peuples, l'attirent elles-mêmes par les crimes dont elles sont souillées; leurs mains destinées à vous offrir la victime de propitiation, qui efface les iniquités publiques, vous en offrent elles-mêmes de plus monstrueuses que celles du reste des hommes. Aussi, grand Dieu, ce n'est pas vous

qui leur avez ouvert la porte du sanctuaire ; ce n'est pas votre main qui les a élevés aux dignités saintes qu'ils déshonorent ; ce sont leurs brigues, leurs sollicitations, leur nom, leur crédit, les présents qu'ils ont employés pour se rendre les hommes favorables : voilà, grand Dieu, ce qui les a donnés à votre Eglise ; c'est l'ambition qui les a élevés : ce sont des idoles que les hommes tout seuls ont placées dans le lieu saint ; elles en sont le scandale et l'opprobre : c'est la chair et le sang qui les a faits ministres ; leur ministère rendra au sang et à la chair ce qu'il ne tient que d'elle seule.

℣. 11. *Ego autem in innocentia mea ingressus sum ; redime me, et miserere mei.*	℣. 11. Car pour moi j'ai marché dans mon innocence : daignez donc me racheter ; et ayez pitié de moi.

Pour moi, grand Dieu, vous savez que les motifs qui m'ont conduit dans votre sanctuaire ; ont été purs et innocents. Je n'y suis pas venu chercher les richesses de l'autel, mais le Dieu qu'on y adore ; les dignités du ministère, mais ses fonctions et ses travaux ; les places qui m'élèvent au-dessus du peuple, mais celles qui me dévouent à leurs besoins et à leur salut. Ne souffrez pas, grand Dieu, que je souille jamais la pureté de cette première démarche, et qu'ayant commencé par l'esprit, je finisse par la chair : délivrez-moi des piéges que le monde, que la force

des usages, que les exemples des ministres infidèles me tendent sans cesse; délivrez-moi encore plus de ce fonds de foiblesse et de corruption qui fait que j'aime ces piéges, et que je cherche à m'y laisser surprendre. Quand je suis à vos pieds, ô mon Dieu, je crois que tout va être facile au zèle qui alors m'enflamme, et me fait former mille résolutions saintes; il me semble que je ne vais plus compter pour rien le monde, et tout ce qu'il renferme; et à peine y suis-je rentré, que la complaisance, le respect humain, la foiblesse, le goût peut-être, m'engage à mille démarches, dont la sainteté et la décence de mon ministère souffre, et que les promesses seules que je venois de vous renouveler, devoient m'interdire, quand tout ce je dois à mon état, ne me le défendroit pas. Ayez pitié, grand Dieu, de ces misères que je hais toujours, et dont je ne me saurois jamais dépouiller comme il faut: je crois être changé quand j'en gémis devant vous; et au sortir de là, je me retrouve le même.

℣. 12. *Pes meus stetit in directo; in ecclesiis benedicam te, Domine.*

℣. 12. Mon pied est demeuré ferme dans la droiture; je vous bénirai, Seigneur, dans les assemblées.

Aussi, grand Dieu, l'avenir ne se présente-t-il à moi qu'avec frayeur. Jusqu'à présent, si je n'ai pas marché avec assez de zèle dans la voie de la vérité, au moins ne m'en suis-je jamais entière-

ment écarté : c'est un effet de votre grace, que je ne saurois jamais assez reconnoître. Mais avec ce fonds d'inconstance, de légèreté, de foiblesse, que je porte au-dedans de moi, que n'ai-je point à craindre, si cette même grace qui m'a soutenu jusqu'à ce jour, ne m'affermit de plus en plus dans l'amour de mes devoirs ; si elle ne me fortifie contre l'ennui et les dégoûts inséparables de la continuité et de l'uniformité des fonctions, surtout contre le torrent des exemples que j'ai à toute heure sous les yeux ? Armez-moi donc de force, ô mon Dieu, contre ma propre foiblesse : vous m'avez associé, malgré mon indignité, au sacerdoce de votre Fils, votre prêtre éternel : vous m'avez rendu le coopérateur de vos miséricordes sur les hommes ; que je sente tout ce qu'un état si saint exige de moi ; que je n'aie point de plus grande joie que de voir vos enfants marcher dans la voie de la vérité, et de les y soutenir par mes soins et par mes prières ; que les fonctions saintes du ministère fassent tout mon plaisir, comme elles font toute ma gloire ; que tout ce qui me tire de l'exercice de ces fonctions, me soit insupportable ; et que je porte partout jusque dans les actions les plus indifférentes, et dans les délassements mêmes dont la nature ne peut se passer, ce caractère sacerdotal de décence et de modestie, qui rend vos ministres si vénérables, et

qui donne tant de poids et d'efficace à leurs instructions. Exaucez, ô mon Dieu, ces vœux sincères que mon cœur forme en votre présence ; faites de moi un ministre zélé et fidèle, qui soit selon votre cœur : bénissez mes travaux, rendez-les utiles aux ames que vous m'avez confiées ; afin qu'environné de la multitude de ceux que vous aurez sauvés par mon ministère, je chante au milieu d'eux les louanges de votre grace dans toute l'éternité.

PSAUME XXVI.

Prière et action de graces d'une ame fidèle, qui malgré tous les obstacles de la chair et du sang, et toutes les contradictions qu'elle a eu à essuyer de la part de ses proches, a renoncé au monde, et s'est consacrée à Dieu dans une maison religieuse.

℣. 1. *Dominus illuminatio mea et salus mea; quem timebo?*

℣. 1. Le Seigneur est ma lumière et mon salut ; qu'ai-je à craindre ?

C'EST votre lumière seule, grand Dieu, qui m'a éclairée sur les périls où j'allois m'exposer dans le monde, et qui m'a inspiré le dessein généreux de m'en séparer pour toujours. Vous avez ouvert de bonne heure mes yeux à l'erreur et à la vanité de ses promesses ; vous n'avez pas permis qu'il

s'offrît à moi avec tout ce faux éclat, qui séduit tant d'ames innocentes: votre lumière a dissipé ce nuage dangereux: dès que ma raison a été capable de discernement, j'ai connu que mon salut ne pouvoit être en sûreté que dans le secret de votre tabernacle, et loin du commerce des hommes. Que pourrois-je donc craindre, grand Dieu, en suivant la voie que vous m'avez vous-même montrée, et vous prenant vous seul pour mon guide? Non, Seigneur, que les ames qui dans leur choix, n'ont consulté que les ténèbres de la sagesse humaine, et les penchants de la chair et du sang, craignent; qu'elles éprouvent par les chutes funestes où leur état les précipite tous les jours, que ce n'est pas votre main qui les y a placées: pour moi, grand Dieu, qui n'ai consulté, en me déterminant, que les lumières que vous aviez répandues dans mon ame, on a beau vouloir m'effrayer et me décourager par les rigueurs de l'état que j'embrasse; c'est vous, Seigneur, qui m'en avez inspiré le choix, j'y persévérerai sans crainte. Qu'on est tranquille, grand Dieu, que l'on marche avec confiance, quand on a votre lumière pour guide, et vous-même pour soutien et pour défenseur!

℣. 2. *Dominus protector vitæ meæ, à quo trepidabo!*

℣. 2. Le Seigneur est le protecteur de ma vie; qui pourra me faire trembler?

Oui, Seigneur, j'avoue que le genre de vie

auquel je m'engage, est dur et rebutant à la nature ; il faudra m'y faire une violence continuelle à moi-même, et m'interdire tout ce qui flatte les sens ou la vanité : si je ne comptois que sur moi-même, je connois ma foiblesse, et sans doute une entreprise si fort au-dessus de mes forces, devroit me faire trembler : mais, ô mon divin protecteur, c'est sur votre secours que je me confie ; qu'y a-t-il de difficile à votre grace ? les peines et la pesanteur d'un joug en deviennent les attraits, quand vous le portez avec nous.

℣. 3. *Dum appropiant super me nocentes, ut edant carnes meas.*	℣. 3. Lorsque ceux qui me veulent perdre, sont prêts à fondre sur moi, comme pour me manger tout vivant.

Aussi, grand Dieu, ce ne sont pas les difficultés et les renoncements de la vie religieuse, qui m'alarment ; elles font le plus doux objet de mes vœux : en quoi j'ai besoin d'une protection plus puissante, c'est pour me défendre de la fureur des poursuites de mes proches, qui s'opposent à vos desseins sur moi, et qui par une amitié cruelle paroissent acharnés à me perdre, en s'efforçant de me séparer de vous, ô mon Dieu, pour me conserver auprès d'eux au milieu de la dépravation et des dangers du monde.

℣. 4. *Qui tribulant me inimici mei, ipsi infirmati sunt, et ceciderunt.*	℣. 4. Ces mêmes ennemis qui me persécutent le plus ont été affoiblis, et sont tombés.

Faut-il, grand Dieu, que ceux qui ont le bonheur de vouloir se consacrer à vous, ne trouvent des contradictions que dans leurs proches selon la chair, et que nos plus dangereux ennemis soient presque toujours ceux de qui nous tenons la vie? J'avoue que leurs oppositions me troublent et m'attristent; l'affection et le respect que la nature met dans nos cœurs pour eux, et dont votre loi nous fait un précepte si juste et si inviolable, ne me permet pas de voir sans douleur la peine que je leur cause. Je voudrois pouvoir concilier les égards que je leur dois avec la soumission que vous demandez de moi: mais dès qu'il n'est pas possible de leur plaire qu'en vous désobéissant, vous êtes, ô mon Dieu, mon premier Père: c'est de vous que je tiens cette ame immortelle destinée à vous glorifier dans l'éternité; c'est à vous seul à qui j'en dois rendre compte. Ainsi, grand Dieu, tous les efforts que mes proches feront pour vous la ravir et la sacrifier à leurs vues humaines, seront inutiles; ils échoueront dans leurs entreprises injustes: la puissance que la nature leur donne sur moi, ne l'emportera jamais sur l'obéissance que je vous dois. C'est vous, grand Dieu, qui me les avez donnés pour pères; c'est à vous seul à régler les droits que ce titre sacré leur donne sur ma destinée.

℣. 5. *Si consistant adver-* ℣. 5. Quand des armées

sum me castra, non timebit cor meum.

seroient campées contre moi, mon cœur n'en seroit point effrayé.

Non, Seigneur, quand ils se rassembleroient tous pour m'ébranler par leur grand nombre, mon cœur n'en seroit point effrayé; quand je les verrois tous conjurés contre moi, et sur le point d'user de violence pour m'arracher du pied de vos autels, que peuvent les hommes, grand Dieu, contre l'immutabilité de vos desseins? ma foiblesse seroit plus forte que toute leur puissance.

℣. 6. *Si exsurgat adversum me prælium, in hoc ego sperabo.*

℣. 6. Quand on me livreroit un combat, je ne laisserois pas encore de mettre en lui toute mon espérance.

J'ose même, Seigneur, vous promettre que s'ils en venoient à des extrémités dont je ne les crois pas capables; s'ils employoient contre moi la force et les mauvais traitements; s'ils se servoient du crédit qu'ils ont ici-bas pour armer contre moi toutes les puissances du siècle, la confiance que j'ai en vous me feroit regarder d'un œil tranquille toutes ces attaques. Je craindrois plus, grand Dieu, les combats secrets que j'aurois à me livrer moi-même; cette voix de la nature qui plaideroit encore dans mon cœur en faveur de mes proches; la douleur de leur déplaire, malgré les sentiments de tendresse et de respect que je conserve pour eux. Mais, ô mon Dieu, la nature doit se taire,

quand votre grace se fait entendre ; et vous pouvez, quand il vous plaît, endurcir les cœurs les plus tendres à toutes les affections humaines, comme vous pouvez rendre sensibles les plus endurcis aux inspirations saintes de votre grace.

℣. 7. *Unam petii à Domino, hanc requiram : ut inhabitem in domo Domini omnibus diebus vitæ meæ,*

℣. 7. J'ai demandé au Seigneur une seule chose, et je la rechercherai uniquement ; c'est d'habiter dans la maison du Seigneur tous les jours de ma vie.

Non, Seigneur, en vain on me fait espérer de grands établissements dans le monde : en vain on fait briller à mes yeux tout l'éclat des grandeurs que la naissance et l'élévation de mes proches semble me promettre ; en vain on cherche à m'éblouir par l'exemple de celles de mon rang, qui par des alliances éclatantes jouissent dans le monde de tous les honneurs et de toutes les prospérités que le monde peut donner : je connois l'illusion et la fumée de tous ces vains avantages : ils ne m'ont jamais paru dignes d'un cœur qui n'est fait que pour vous, et dont vous seul pouvez remplir tous les désirs. Aussi, grand Dieu, la seule chose que j'ai toujours désirée, ce que mes prières et mes larmes ont toujours uniquement sollicité auprès de vous, c'est que je puisse me cacher dans le secret de votre maison pour le reste de ma vie ; c'est que je mérite d'y trouver un asile

sûr qui me mette à couvert de la contagion et des périls inévitables dans le monde. Voilà, grand Dieu, l'unique bonheur auquel j'aspire ; ouvrez-moi les portes de votre sanctuaire ; trouvez-moi digne d'y occuper une place parmi les vierges saintes qui vous y servent avec une foi si pure et si fervente : je préfère, grand Dieu, la pauvreté et l'obscurité de cette innocente demeure à toute la magnificence des palais que l'orgueil a élevés, et qui cachent souvent les passions les plus honteuses, et presque toujours les plus noirs chagrins. Oui, Seigneur, les inquiétudes les plus cruelles naissent dans le sein même de la prospérité : et les faveurs du monde, en allumant l'ambition et les autres passions mondaines, rendent toujours malheureux ceux que le monde favorise.

℣. 8. *Ut videam voluptatem Domini; et visitem templum ejus.*

℣. 8. Afin que je connoisse les délices du Seigneur, et que je visite son temple.

Mais les délices que l'on goûte dans votre maison, ô mon Dieu, sont pures et sans mélange. Quels plaisirs ineffables n'y répandez-vous pas sur les ames qui n'aiment que vous, et qui ne connoissent que vous d'aimable ? Ces ames heureuses qui n'ont jamais ni éprouvé, ni même connu la corruption du monde ; dont aucun attachement criminel n'a jamais souillé le cœur; qui vous aiment depuis qu'elles sont capables d'aimer ; dont jamais

rien ne vous a disputé la possession; qui conservent avec l'innocence cette candeur, cette joie douce, cette paix qui en sont inséparables, et au milieu desquelles vous habitez avec tous les charmes et toutes les richesses de votre grace : quelle consolation pour elles de n'y être sans cesse occupées que de l'objet divin de leur amour, de vous en donner tous les jours de nouvelles marques par les sacrifices de la vie religieuse, d'y chanter les louanges de leur époux, de ne bouger presque du pied de ses autels, de faire du pain des anges leur nourriture ordinaire et leur pain de tous les jours, et d'ignorer même s'il y a sur la terre d'autres délices que celles qui font tout le bonheur de leur état!

℣. 9. *Quoniam abscondit me in tabernaculo suo; in die malorum protexit me in abscondito tabernaculi sui.*

℣. 9. Car il m'a caché dans son tabernacle; il m'a protégé au jour de l'affliction, en me mettant dans le secret de son tabernacle.

J'espère, grand Dieu, malgré tous les obstacles de la chair et du sang, que vous m'introduirez vous-même dans ce lieu saint; vous m'y cacherez pour toujours dans le secret de votre tabernacle, à toutes les illusions qu'on fait sans cesse briller à mes yeux, et qui à la fin pourroient me séduire et l'emporter sur les lumières dont vous éclairez mon ame : vous m'y mettrez à couvert pendant les jours mauvais et rapides de cette vie, de toutes les abominations de Babylone, et de

tous les malheurs que vous préparez aux sectateurs de ses impiétés et de ses crimes ; vous m'y protégerez contre les écueils mêmes qui ne se trouvent que trop souvent dans la sûreté de ce saint asile, sur-tout lorsque des intérêts humains et non les impulsions de votre grace nous y ont conduits.

℣. 10. *In petra exaltavit me ; et nunc exaltavit caput meum super inimicos meos.*

℣. 10. Il m'a élevé sur la pierre ; et dès maintenant il a élevé ma tête au-dessus de mes ennemis.

Oui, Seigneur, vous me placerez dans ce lieu saint, comme dans un fort élevé et inaccessible à toutes les séductions humaines, à tous les traits de l'ennemi ; et le joug heureux que vous m'imposerez, loin de m'accabler sous son poids, fera toute la douceur et toute la consolation de ma vie : j'en lèverai la tête avec plus de confiance, quand je l'aurai assujétie à ce joug sacré ; je me trouverai bien plus libre, ô mon Dieu, quand des liens indissolubles m'auront attachée à vous seul ; cet état de servitude et d'obéissance m'élèvera au-dessus des trônes, et de tout ce qu'on appelle grand sur la terre. Eh ! qu'y a-t-il de grand en effet, ô mon Dieu, que l'innocence et la piété qui nous assurent une couronne immortelle ? tout ce qui doit périr, ne doit-il pas paroître à nos yeux comme s'il n'étoit déjà plus, et y a-t-il de bien réel et véritable, que celui qui demeure éternellement ?

℣. 11. *Circuivi et immolavi in tabernaculo ejus hostiam vociferationis ; cantabo et psalmum dicam Domino.*

℣. 11. J'ai tourné autour de son autel, et j'ai immolé dans son tabernacle une hostie avec des cris et des cantiques de joie : je chanterai et je ferai retentir des hymnes à la gloire du Seigneur.

Il y a si long-temps, grand Dieu, que je soupire après le bonheur de me consacrer à vous, que je fais toutes les démarches que vous demandez de moi pour l'obtenir, et que je tourne autour de votre tabernacle saint pour trouver le moment heureux qui m'en ouvrira la porte : mes cris, mes supplications, mes désirs, que chaque jour rend encore plus vifs et plus ardents ; voilà, grand Dieu, l'hostie que je vous immole d'avance, en attendant que je puisse m'offrir réellement aux pieds de vos autels, comme une victime que vous vous êtes de tout temps réservée : acceptez, grand Dieu, ce sacrifice anticipé ; qu'il monte en odeur de suavité jusques aux pieds de votre trône ; et donnez en écartant tous les obstacles qui en diffèrent la consommation, une marque éclatante qu'il vous est agréable. C'est alors, grand Dieu, que la tristesse de mes clameurs se changera en des chants de joie et d'allégresse : c'est alors que ma langue et mon cœur pourront à peine suffire pour célébrer les louanges de mon libérateur, et que ma vie ne sera pas assez longue pour publier les mer-

veilles de sa puissance et de sa grace. Quel bonheur, grand Dieu, pour une ame qui vous aime, de n'avoir plus d'autre occupation dans le secret de votre sanctuaire, que celle des anges qui sont autour de votre trône ; et de ne faire plus d'autre usage de sa langue, que de chanter les hymnes et les cantiques que l'Eglise a consacrés à votre gloire.

℣. 12. *Exaudi, Domine, vocem meam, quâ clamavi ad te ; miserere meî, et exaudi me.*

℣. 12. Exaucez, Seigneur, la voix par laquelle j'ai crié vers vous; ayez pitié de moi, et exaucez-moi.

Quand pourrai-je, grand Dieu, remplir un devoir si consolant au milieu de vos vierges saintes? Quand exaucerez-vous enfin la voix de mon cœur qui ne cesse de crier pour obtenir une faveur si signalée ? Ayez pitié de mes peines, divin Epoux : ne différez pas plus long-temps de m'admettre au nombre de ces chastes épouses que vous avez introduites dans la chambre nuptiale. Je sais qu'avant que d'accorder cette faveur, vous exigez de celles que vous en voulez favoriser, des épreuves douloureuses, pour vous assurer de plus en plus de leur fidélité : mais, Seigneur, n'y a-t-il pas assez long-temps que je souffre ? la chair et le sang n'ont-ils pas mis en œuvre assez de piéges et assez de contradictions pour me séduire? la tendresse naturelle n'a-t-elle pas eu assez d'assauts à soutenir de la part de ceux à qui je dois la vie ? Qu'attendez-vous, grand Dieu? et s'il vous faut encore

d'autres preuves de ma fidélité, multipliez-les, grand Dieu; rassemblez les plus dures et les plus rigoureuses; retranchez seulement de la durée, ce que vous ajouterez à leur rigueur.

℣. 13. *Tibi dixit cor meum; exquisivit te facies mea; faciem tuam, Domine, requiram.*

℣. 13. Mon cœur vous a dit, mes yeux vous ont cherché, je chercherai, Seigneur, votre visage.

Mon cœur depuis long-temps ne vous tient plus que ce seul langage, divin Epoux; je ne cherche qu'à jouir de votre présence dans le secret de votre tabernacle: il ne se forme plus de crainte, d'espérance, de joie et de chagrin dans mon cœur, qui ne naisse de ce sentiment; tout mon cœur n'est plus lui-même que cet unique désir. En vain, Seigneur, vous différez de l'exaucer: vos délais, loin de le ralentir, l'irritent et l'enflamment: plus le jour de mon sacrifice semble s'éloigner, plus je le hâte par mes empressements et mon impatience: plus le monde s'offre à moi avect out ce qu'il a de plus éclatant et de plus propre à séduire, plus il me paroît vil et haïssable, et plus, grand Dieu, il me tarde de fermer les yeux à tous ses vains spectacles, pour ne les ouvrir plus qu'aux objets saints qui vont me rappeler incessamment votre présence adorable.

℣. 14. *Ne avertas faciem tuam à me, ne declines in ira à servo tuo.*

℣. 14. Ne détournez point de moi votre face, et ne vous retirez point de votre serviteur dans votre colère.

Ainsi, grand Dieu, ne différez plus ce moment heureux qui doit m'unir à vous pour toujours. Pourquoi détourneriez-vous votre visage de peur d'être attendri de l'excès de ma peine et de mon impatience? pourquoi vous éloigneriez-vous à mesure que je cours après vous, comme si mes désirs et mes empressements vous importunoient jusqu'à m'attirer les marques les plus affligeantes de votre refroidissement à mon égard?

℣. 15. *Adjutor meus esto, ne derelinquas me, neque despicias me, Deus salutaris meus.*

℣. 15. Soyez mon aide, ô Tout-Puissant, ne m'abandonnez point, et ne me méprisez point, ô Dieu mon Sauveur.

Que deviendrois-je, ô mon Dieu, si au milieu des contradictions que j'ai à essuyer de la part des hommes, vous vous déclariez encore contre moi; si vous paroissiez vous joindre à eux pour achever de m'accabler? mais vous nous assurez vous-même que votre conseil n'est pas avec les méchants. Venez donc à mon secours, ô Protecteur tout-puissant des ames qui vous cherchent: ne me livrez plus à toute l'amertume des incertitudes et des délais qui m'éloignent depuis si long-temps de votre maison sainte. Si des motifs humains m'y appeloient, vous pourriez, grand Dieu, mépriser mes empressements, et rassembler tous les obstacles les plus capables de me fermer l'entrée d'un asile dont j'irois souiller la sainteté par des vues de chair et de sang; mais vous savez, ô mon Sau-

veur, qu'en vous cherchant, je ne cherche que mon salut.

℣. 16. *Quoniam pater meus et mater mea dereliquerunt me: Dominus autem assumpsit me.*

℣. 16. Parce que mon père et ma mère m'ont abandonné; mais le Seigneur s'est chargé de moi pour en avoir soin.

C'est même pour vous posséder sans partage, ô mon divin époux, que j'ai révolté contre moi tout ce que j'avois de plus cher sur la terre: ceux de qui je tiens la vie ne pouvant vaincre l'opposition que je ne cesse de mettre aux vues qu'ils avoient sur moi, ont changé en haine l'excès de leur tendresse; je ne suis plus qu'un objet de rebut à leurs yeux; mon père et ma mère ne me connoissent plus; ils ne retrouvent plus en moi ces traits ineffaçables que le sang et la nature gravent sur les enfants, et montrent sans cesse à ceux à qui ils doivent la naissance. Mais vous êtes, ô mon Dieu, le père des pupilles; j'ai plus de droit de réclamer le père que j'ai dans le ciel, depuis que je n'en ai plus sur la terre: mon sort, grand Dieu, n'en est devenu que plus consolant et plus souhaitable. Mes pères selon la chair ne m'aimoient que pour le monde; vous ne nous aimez, ô Père céleste, que pour nous unir avec vous dans le ciel: toute leur tendresse ne se bornoit qu'à me promettre une fortune périssable; la vôtre me prépare un royaume éternel: ils vouloient me

perdre en me ménageant tout ce qui flatte les passions ; et vous voulez me sauver en me montrant un asile où tout les réprime : ils ne cherchoient qu'à satisfaire leur vanité par mon élévation, et ne comptoient pour rien mes propres périls ; et vous n'êtes attentif qu'à ma sûreté, et ne comptez pour rien tout ce qui pourroit m'élever ici-bas, pour me précipiter dans une mort éternelle.

℣ 17. *Legem pone mihi, Domine, in via tua; et dirige me in semitam rectam propter inimicos meos.*

℣. 17. Prescrivez-moi Seigneur, la loi que je dois suivre dans votre voie ; et daignez, à cause de mes ennemis, me conduire dans le droit sentier.

Ainsi, Seigneur, c'est votre volonté seule que je dois consulter ; c'est vous seul, comme mon véritable et unique Père, qui avez droit de m'imposer la loi que je dois suivre : les ordres de mes pères selon la chair ne sont respectables pour moi, qu'autant qu'ils sont conformes aux vôtres ; c'est de vous qu'ils tiennent l'autorité qu'ils ont sur moi ; c'est avec vous et dépendamment de vous qu'ils doivent l'exercer : ils sont déchus de leur puissance, dès qu'ils veulent en faire un usage que vous condamnez, et se soustraire à la vôtre. N'ayez donc point d'égard, ô mon Dieu, aux desseins injustes qu'ils forment sur ma destinée : décidez-en vous-même, ô mon Dieu, entre les mains de qui mon sort sera toujours : continuez à me

montrer la route que je dois suivre ; ce sera pour moi une loi inviolable à laquelle je serai éternellement soumise. Vous voyez les différents sentiers que les ennemis de mon salut me montrent; ils sont tous semés de fleurs, mais ils conduisent à la mort : soutenez-moi, grand Dieu, dans le choix que j'ai fait du sentier de la justice et de l'innocence que vous m'avez montré ; et faites que j'y marche avec toute la fidélité, toute la ferveur, toute la reconnoissance qu'exige la grace que vous m'avez faite de m'en inspirer le choix.

℣. 18. *Ne tradideris me in animas tribulantium me, quoniam insurrexerunt in me testes iniqui, et mentita est iniquitas sibi.*

℣. 18. Ne me livrez pas à la volonté de ceux qui m'affligent ; parce que des témoins d'iniquité se sont élevés contre moi, et que l'iniquité a menti contre elle-même.

Ne me laissez donc pas plus long-temps, grand Dieu, livrée à la puissance de ceux qui n'usent de leur autorité sur moi, que pour m'affliger, en s'opposant à une résolution sainte. Lassés de faire des efforts inutiles pour m'en détourner, ils ont cru que les apparences de la piété réussiroient mieux à me séduire ; ils ont cherché parmi vos ministres mêmes des hommes qui n'ont pas rougi de prêter leur ministère à la chair et au sang, qui sont venus comme s'ils étoient envoyés de votre part, pour m'annoncer que résister à ceux qui m'ont donné la vie, c'étoit résister à

vous-même. Ils se sont élevés contre moi, comme si je sortois de l'ordre de votre providence, en sortant d'un lieu de perdition et de scandale; ils se sont rendus caution que vous n'exigiez pas de moi le sacrifice que je désire de vous offrir; ils ont confirmé par leur suffrage inique l'accusation de légèreté et d'imprudence dont on taxe la démarche que je vais faire; ils se sont joints à mes proches pour m'ébranler, eux de qui je devois attendre du secours et de la consolation dans les troubles qu'on me suscite. Mais enfin l'iniquité s'est confondue elle-même: vaincus par la fermeté que votre grace m'inspire, ô mon Dieu, l'esprit de mensonge a été forcé de céder à l'esprit de vérité; ils ont enfin rendu témoignage eux-mêmes à la voix du ciel qui se fait entendre dans mon cœur, et ont été obligés malgré eux d'avouer qu'il y avoit quelque chose de divin dans une résolution si persévérante et si peu conforme aux sentiments de la foiblesse humaine.

℣. 19. *Credo videre bona Domini in terra viventium.*

℣. 19. Je crois fermement voir un jour les biens du Seigneur dans la terre des vivants.

Oui, grand Dieu, victorieuse jusqu'ici par le secours de votre bras, de tant de piéges et de combats, je ne puis me persuader que vous ne couronniez pas enfin vos propres dons; toute défiance est désormais bannie de mon cœur; le

temps de ma délivrance approche, vous avez assez, grand Dieu, éprouvé la foiblesse de votre créature; je ne doute plus que je n'aie bientôt la consolation de voir les biens et les richesses ineffables que vous versez sur cet asile saint, sur cette terre des vivants, où vous m'appelez, et où tant d'ames innocentes jouissent des douceurs secrètes de la grace dont vous ne cessez de les combler. La terre que j'habite encore malgré moi, est une terre de mort et de perdition; les hommes qui l'habitent, sont des cadavres vivants, en qui la vie de la foi et de la grace est éteinte, qui n'exhalent plus à vos yeux que la puanteur et l'infection, et dont le commerce et le souffle seul est contagieux à ceux qui vivent au milieu d'eux: l'air qu'on y respire est empesté; et il n'est qu'un miracle de votre toute-puissance qui puisse sauver une ame de cette contagion générale. Mais la terre sainte où tout me presse d'entrer, mais la retraite religieuse où je veux finir les jours de mon pélerinage, est une terre de vie et de salut; elle est l'image de cette terre des vivants, de cette cité céleste où tous les cœurs sont réunis pour n'aimer que vous seul; où il n'y a plus ni deuil, ni tristesse, ni travail, ni danger; où vous êtes le seul bien qu'on désire et qu'on possède, la seule vérité que l'on connoît et que l'on aime; le seul bonheur qui nous attend, et que rien ne pourra plus nous ravir.

℣. 20. *Expecta Dominum, viriliter age; confortetur cor tuum, et sustine Dominum.*

℣. 20. **Attendez le Seigneur, agissez avec courage; que votre cœur prenne une nouvelle force, et soyez ferme dans l'attente du Seigneur.**

Ainsi, ô mon ame, dépouillez-vous de toutes vos craintes et de toutes vos inquiétudes passées; que la paix et la sérénité succèdent aux troubles et aux orages dont vous avez été jusqu'ici agitée: laissez élever les flots de cette mer irritée, qui semblent devoir vous engloutir; ils ne viendront que jusqu'au terme immuable que votre époux leur a marqué, et vous les verrez se briser à vos pieds. Attendez avec joie et avec confiance le moment du Seigneur; donnez-lui tous les jours de nouvelles preuves de votre persévérance et de votre courage; que votre cœur trouve de nouvelles forces dans les contradictions mêmes qu'on lui suscite pour l'affoiblir; soutenez encore un peu ce temps d'épreuve et de tribulation, que le Seigneur a marqué pour purifier sa victime, et la rendre plus digne de lui: attendez-le encore un moment; le voilà qui arrive, la couronne dans la main, pour vous ouvrir les portes du lieu saint, vous introduire au milieu de ses épouses, et vous mettre sur la tête la couronne de la sainte virginité qui va vous consacrer toute entière à lui, et du martyre pour vous récompenser de la victoire que vous avez remportée au milieu de tant d'at-

taques dangereuses, que le monde et l'enfer n'ont cessé de vous livrer pour vous forcer de renoncer à votre époux céleste.

PSAUME XXVII.

Prière d'une ame fidèle au milieu du monde, qui gémit devant Dieu sur les dérisions impies, que ceux avec qui elle est obligée de vivre, font sans cesse de sa piété; et qui demande le secours d'en-haut, pour demeurer fermé du milieu de toutes les tentations et les contradictions dont elle est environnée.

℣. 1. *Ad te, Domine, clamabo, Deus meus; ne sileas à me: nequandò taceas à me, et assimilabor descendentibus in lacum.*

℣. 1. Je crierai vers vous; ne gardez pas le silence à mon égard, ô mon Dieu, de peur que si vous refusez de me répondre, je ne devienne semblable à ceux qui descendent dans la fosse.

Vous voyez, grand Dieu, la triste situation où je me trouve; je ne connois de grand et de souhaitable sur la terre, que le bonheur de vous servir; et cependant le malheur de ma destinée et les devoirs de mon état m'attachent à un certain nombre de personnes, qui ne connoissent la piété que comme digne de leurs dérisions et de leurs censures; je les entends tous les jours avec une

secrète horreur blasphémer les dons ineffables de votre grace, et traiter de foiblesse, d'imbécillité et de travers d'esprit, la ferveur et la fidélité de vos serviteurs. Vous ne sauriez répandre comme autrefois les dons de votre grace et de votre Esprit sur vos disciples, que le monde ne les regarde comme des hommes d'une raison peu saine : la conversion des pécheurs, ces miracles de votre miséricorde envers les hommes, si capables de les rappeler à vous, leur fournissent eux-mêmes de nouveaux blasphêmes contre votre saint nom; et le spectacle d'une piété sincère, seul digne ici-bas d'admiration, devient le seul objet de leur mépris et de leur risée. Témoin tous les jours d'un égarement si déplorable, et exposée sans cesse moi-même à ces discours de blasphême et d'impiété, toute ma consolation, ô mon Dieu, est de m'adresser à vous, et de faire monter jusqu'au pied de votre trône les cris de ma douleur. Quoique ces dérisions sacriléges ne fassent sur moi que des impressions d'horreur et de pitié, je crains qu'enfin elles ne m'affoiblissent et ne m'engagent à des ménagements et à des dissimulations indignes de votre gloire, et de la reconnoissance que je dois à vos miséricordes infinies; je crains qu'insensiblement je ne sois assez lâche pour rougir de votre nom; pour me refuser aux impulsions de votre grace, dans les occasions où

il faut rendre un témoignage éclatant à la majesté de la foi contre les dérisions qui la déshonorent : je crains qu'une timidité criminelle ne me déguise sous le nom de la prudence, un silence et une circonspection de respect humain. L'amour-propre qui cherche toujours à éloigner ce qui le blesse, ne nous persuade que trop qu'il faut ménager les préjugés de ceux avec qui l'on a à vivre ; qu'on rend la piété odieuse, à force de n'en vouloir rien relâcher devant ceux qui ne la goûtent pas ; et que c'est lui attirer de nouveaux outrages, que d'en vouloir faire à contre-temps une profession publique. Je sens, grand Dieu, que ce poison s'insinue peu à peu dans mon cœur : je ne voudrois pas que ma conduite ressemblât à celle des pécheurs auxquels les devoirs de mon état me lient ; mais je ne voudrois pas aussi qu'elle leur déplût ; je serois fâché de les imiter ; mais je le suis aussi de les soulever contre moi : je me dis bien à moi-même, qu'il est impossible de vous servir et de plaire au monde corrompu ; mais cette vérité s'éclipse dans les occasions ; et tout ce qui m'en reste, sert moins à me soutenir, qu'à me rendre plus inexcusable. Grand Dieu, quelle ressource peut-il me rester dans la vicissitude de ces pensées qui m'agitent, que d'implorer votre secours? affermissez-moi, Seigneur, contre ces égards humains auxquels on ne se livre jamais qu'aux

dépens de votre gloire, et de la fidélité qui vous est due : faites entendre à mon cœur cette voix de force et de courage, qui rendit autrefois vos disciples supérieurs, non-seulement aux censures et aux dérisions du monde, mais encore à toute la barbarie des tyrans. Si vous me laissez à moi-même, ô mon Dieu, si la voix de votre grace ne se fait pas entendre au-dedans de moi, et que son cri puissant ne ranime pas ma foible timidité, je sens que je n'ai plus qu'un pas à faire pour tomber dans le découragement ; je me vois à tout moment sur le bord du précipice, et prêt à devenir semblable par une criminelle complaisance, à ceux qui voudroient m'y entraîner avec eux.

℣. 2. *Exaudi, Domine, vocem deprecationis meæ; dum oro ad te, dum extollo manus meas ad templum sanctum tuum.*

℣. 2. Exaucez, Seigneur, la voix de mon humble supplication ; lorsque je vous prie, et que je lève mes mains vers votre saint temple.

La prière, ô mon Dieu, est la seule ressource de ceux qu'un danger évident menace ; et vous venez toujours au secours de ceux qui vous réclament : faites-moi sentir de plus en plus, ô mon Dieu, la folie et le déplorable égarement des jugements du monde. Comment pourrois-je me laisser ébranler par des discours que l'ivresse seule des passions, et le renversement total de la raison, font retentir sans cesse à mes oreilles ? les raille-

ries d'un frénétique ou d'un insensé me paroîtroient-elles assez sérieuses pour décider de ma conduite? et que sont les hommes, ô mon Dieu, qui préfèrent un instant de vie sensuelle à vos éternelles promesses, que des insensés, dont le délire devroit nous faire horreur, si leur malheur n'étoit encore plus digne de nos larmes? Nourrissez ma foi, grand Dieu, de ces vérités immuables; c'est ce que je ne cesserai de vous demander: ce sont-là les vœux que mes mains levées vers ce temple éternel, où vos oreilles sont toujours ouvertes à nos supplications, ne cesseront de porter aux pieds de votre trône.

℣. 3. *Ne simul trahas me cum peccatoribus; et cum operantibus iniquitatem ne perdas me.*

℣. 3. Ne m'entraînez pas avec les pécheurs; et ne me perdez pas avec ceux qui commettent l'iniquité.

Ne permettez pas, grand Dieu, que l'exemple de ces hommes insensés, qui se font une gloire de se livrer au crime et de mépriser la vertu, m'affoiblisse enfin, ou m'entraîne par une funeste complaisance dans le malheur de vous déplaire et de vous perdre. Vous m'avez rappelé par une miséricorde singulière des voies de la perdition; vous m'avez arraché de ces sociétés de plaisir et de débauche, où je courois avec tant d'insensibilité à ma perte éternelle: si les devoirs de mon état me lient encore à ces hommes corrompus, mon cœur, mes inclinations, mes sentiments,

mes nouvelles lumières m'en séparent : que rien ne soit plus capable, ô mon Dieu, de m'en rapprocher ! ma perte seroit encore plus assurée que la leur ; si, après les graces dont vous m'avez favorisé, je rentrois dans leurs voies, et j'attirois sur moi l'abandon et les jugements terribles que vous exercez sur les ames inconstantes. Vous avez eu pitié de mes premiers égarements, où l'âge, les passions et une profonde ignorance de vos vérités saintes m'avoient précipité : mais dois-je me flatter que vous en auriez encore de mes nouvelles chutes, que mes lumières et vos bienfaits rendroient désormais indignes de tout pardon?

℣. 4. *Qui loquuntur pacem cum proximo suo, mala autem in cordibus eorum.*

℣. 4. Qui parlent de paix avec leur prochain, et qui dans leur cœur ne pensent qu'à faire du mal.

En vain, ô mon Dieu, ces hommes livrés à leurs passions s'efforcent de m'attirer par les vaines apparences de la douceur et de l'amitié ; en vain leur langage à mon égard, n'est qu'un langage de paix, de cordialité et de tendresse ; ils ont beau se plaindre que la dissemblance seule de ma conduite paroît altérer l'union qui doit être entre nous ; et qu'ils m'aiment trop, pour ne pas souhaiter que je ne fasse point bande à part, et que je rentre dans leur société : cette douceur apparente ne cache que les desseins les plus criminels ; ils ne cherchent avec ces discours emmiélés, qu'à

me souffler le venin dont leur cœur est depuis long-temps infecté.

℣. 5. *Da illis secundùm opera eorum; et secundùm nequitiam adinventionum ipsorum.*

℣. 5. Rendez-leur selon leurs œuvres, et selon la malignité de leurs desseins.

Peu contents de vous outrager, ô mon Dieu, ils ne paroissent occupés qu'à se faire des complices à leurs crimes: votre miséricorde, grand Dieu, peut trouver dans les foiblesses d'un pécheur, dans le malheur des occasions qui l'entraînent, des motifs pour être touché de ses égarements, et lui en inspirer un repentir salutaire; mais pour les hommes dévoués au crime qui voudroient en infecter tous ceux qui les approchent, et éteindre, s'ils le pouvoient, toute vertu sur la terre; mais pour ces apologistes du déréglement et de la licence, qui vous déclarent une guerre ouverte, et qui s'applaudissent comme d'une victoire honorable, quand ils ont réussi à séduire une ame innocente: Dieu juste, Dieu vengeur, vous leur rendrez selon leurs œuvres. Oui, grand Dieu, vous, qui dès le commencement n'êtes occupé qu'à sauver les hommes, vous frapperez d'une malédiction éternelle ces enfants d'iniquité qui ne paroissoient nés que pour les perdre; et votre bonté même pour les hommes sollicitera vos foudres et votre indignation contre ces cor-

rupteurs de la société : plus vous avez fait pour nous, plus votre justice déployera toute sa sévérité contre ces impies, qui ne s'étudient qu'à rendre inutiles toutes les démarches de votre bonté envers les hommes.

℣. 6. *Secundùm opera manuum eorum tribue illis; redde retributionem eorum ipsis.*

℣. 6. Traitez-les selon que les œuvres de leurs mains le méritent ; et donnez-leur la récompense qui leur est due.

Ils mettent tout en œuvre pour éloigner les hommes de votre culte, ô mon Dieu ; railleries, discours impies, ostentation de licence et de débauche, mépris public de la vertu : la corruption de tous ceux qui les approchent, est l'ouvrage funeste et infaillible de leurs mains : vous prendrez à leur égard, ô mon Dieu, les mêmes sentiments qu'ils ont eus pour leurs frères ; vous ne serez occupé qu'à les éloigner de vous pour toujours. Ils ont regardé comme un gain affreux pour eux de vous faire des ennemis ; ils auront la consolation désespérante de l'être eux-mêmes dans toute l'éternité ; c'est la funeste récompense qui les attend ; et quelle plus juste punition pour des impies qui auroient voulu révolter tous les cœurs contre votre majesté adorable, que de les mettre eux-mêmes dans l'éternelle et l'affreuse nécessité de vous haïr ?

℣. 7. *Quoniam non in-*

℣. 7. Parce qu'ils ne sont

telléxerunt opera Domini, et in opera manuum ejus ; déstrues illos, et non ædificabis eos.

point entrés dans l'intelligence des ouvrages du Seigneur, et des œuvres de ses mains : vous les détruirez et ne les rétablirez pas.

Aveuglés par les passions auxquelles ils se livrent sans mesure, la sagesse admirable de vos ouvrages dans l'univers, et les prodiges que vous avez opérés dans tous les temps pour le salut des hommes, leur sont, ô mon Dieu, absolument inconnus. L'Etre Suprême et invisible qui règle tout ici-bas, qui, par des voies adorables dispose de tous les événements, et fait servir à ses desseins éternels de miséricorde les passions et les vices mêmes des méchants, est pour eux, comme s'il n'étoit pas. En vain, ô mon Dieu, votre puissance, votre justice, et votre sagesse infinie éclate tous les jours ici-bas dans les diverses révolutions qui agitent la terre ; ils ferment les yeux pour ne pas la voir ; ils vivent comme s'ils n'étoient faits que pour un monde auquel ils ne tiennent que pour un instant, et que tout dût finir avec eux ; ils attribuent au concours aveugle et fortuit des parties d'une matière informe, l'arrangement admirable de l'univers, et les effets les plus surprenants de votre toute-puissance : hommes abrutis et corrompus dans l'esprit et dans le cœur, ils font honneur à des êtres grossiers et inanimés, aux mouvements d'une vile matière agitée ; ils lui font

honneur d'un ordre, d'une harmonie admirable, d'une vicissitude constante et toujours égale de productions, dont ils n'oseroient faire honneur aux lumières des créatures les plus intelligentes. Vous rappelez tous les jours, ô mon Dieu, des pécheurs que l'âge, les passions, la fragilité inséparable de notre corruption, avoient éloignés de vous ; vous réparez en eux ce que le déréglement avoit altéré ou corrompu ; vous y rétablissez tous les dons et tous les avantages qu'ils avoient perdus par leur révolte criminelle ; vous y créez de nouveau cet homme céleste, cette vie de la grace éteinte depuis long-temps dans leur cœur : cette régénération, ce renouvellement, le fruit de leurs larmes et de vos miséricordes, les élève souvent à un état plus sublime, que ne l'étoit celui dont ils étoient déchus par leur infidélité. Mais pour ces hommes impies, qui, en se livrant à la plus infâme débauche, se font une gloire affreuse de vous insulter ; qui ne trouvent dans le crime rien de plus agréable que le plaisir impie de vous outrager ; qui peu contents de blasphémer votre majesté adorable, ne cherchent qu'à vous enlever vos adorateurs, qu'à corrompre et à infecter de leur impiété tout ce qui les approche, et voudroient, s'il étoit possible, anéantir votre être éternel, et votre nom dans l'esprit de tous les hommes : votre justice, grand Dieu, et votre gloire demandent une ven-

geance éclatante contre ces monstres dont la nature seule a horreur. Après les avoir livrés à tout ce que les passions ont de plus honteux ; après avoir permis que tout ce qui étoit en eux l'ouvrage de votre grace, fût détruit ; que la justice, la foi, les premiers principes même de la probité, de l'humanité, y fussent renversés : vous les laisserez jusqu'à la fin dans cet état affreux, ils ne se relèveront jamais de cette destruction totale de tout bien où ils sont ensevelis ; ils demeureront écrasés sous ces tristes ruines : vous n'y retrouverez plus rien sur quoi vous puissiez y réédifier un nouvel édifice ; plus de germe que vous puissiez ranimer de votre esprit, et qui soit capable de vivifier tout le reste. Vous devez à l'univers ces terribles exemples, ô mon Dieu : ils mourront détestés des hommes qu'ils avoient scandalisés, et abandonnés du Dieu qu'ils avoient publiquement rejeté ; ils mourront la honte de l'humanité, l'opprobre de la religion, l'anathême du ciel et de la terre ; et si leur nom subsiste après leur mort, ce ne sera que pour salir nos histoires, et être un monument perpétuel de votre justice sur les impies.

℣. 8. *Benedictus Dominus : quoniam exaudivit vocem deprecationis meæ.*

℣. 8. Que le Seigneur soit béni, parce qu'il a exaucé la voix de mon humble supplication.

Pourrois-je assez, ô mon Dieu, bénir votre

saint nom! Quelle abondance de miséricordes ne répandez-vous pas tous les jours sur votre foible créature! après m'avoir retiré du fond de l'abîme, et du gouffre de dissolution où le premier âge m'avoit précipité, vous m'armez encore contre ma propre foiblesse et contre les séductions qui m'environnent; vous ôtez aux discours du libertinage et de l'impiété, qui retentissent sans cesse à mes oreilles, tout ce qu'ils pourroient avoir de spécieux et de frappant, ou pour m'affoiblir ou pour me corrompre; vous m'en faites sentir toute l'extravagance et toute l'horreur. Je vous réclame au milieu de mes peines et des périls qui m'entourent, et vous venez à mon secours; et je me sens rempli d'une nouvelle force, et tous les brouillards se dissipent; et la lumière de votre vérité me rend la paix et le courage, que mille nuages assemblés autour de mon cœur m'avoient ôtés.

℣. 9 et 10. *Dominus adjutor meus et protector meus; in ipso speravit cor meum, et adjutus sum; et refloruit caro mea, et ex voluntate mea confitebor ei.*

℣. 9 et 10. Le Seigneur est mon asile et mon protecteur; mon cœur a mis en lui son espérance, et j'ai été secouru : ma chair a pris une nouvelle vigueur, et j'en rendrai graces à mon Dieu du fond du cœur.

Oui, grand Dieu, ce n'est pas vous qui manquez à nos besoins; ce sont nos infidélités, et notre peu de confiance, qui vous obligent de sus-

pendre vos secours : vous n'êtes l'auteur et le père des créatures formées à votre image que pour en être l'asile et le protecteur : vous ne nous avez tirés du néant et envoyé votre Fils unique pour nous relever de nos chutes, que pour nous conduire et nous aider à parvenir à la fin que vos desseins éternels nous ont préparée ; vous prévoyiez le malheur de notre nature déchue de son excellence, un moment après qu'elle fut sortie de vos mains ; et malgré sa dépravation que vous voyiez devoir succéder à l'instant aux bienfaits dont vous l'aviez comblée en la créant, vous lui prépariez un remède, un réparateur qui devoit l'élever encore à un état plus sublime que n'étoit celui dont elle alloit déchoir. Dans ces vérités consolantes, quelle source inépuisable de confiance pour vos créatures ! aussi l'espérance en vos miséricordes infinies est le bouclier le plus ferme que mon cœur oppose à tous les assauts de l'ennemi ; je me sens plus fort à mesure que mon espérance augmente ; le poids de la chair se fait moins sentir ; ses révoltes contre l'esprit sont moins vives et moins fréquentes ; il semble qu'elle commence à jouir de ce renouvellement dont elle ne sera revêtue qu'au jour de sa résurrection. Mais ce calme n'endort pas ma vigilance : je sais trop, ô mon Dieu, qu'il ne nous est pas promis pour long-temps ici-bas ; et tout l'usage que j'en

fais pour les moments heureux que je le goûte, c'est de recueillir toutes les puissances de mon ame pour vous louer, et célébrer les merveilles de votre bonté et de votre puissance.

℣. 11. *Dominus fortitudo plebis suæ, et protector salvationum Christi sui est.*

℣. 11. Le Seigneur est la force de son peuple, et le protecteur qui sauve son Oint et son Christ en tant de rencontres.

Oui, grand Dieu, tout ce qui est en nous, n'est que foiblesse; vous seul êtes la force des ames qui vous servent, de ce peuple choisi qui vous bénira éternellement: nous n'avons de nous-mêmes que cette pente malheureuse qui nous éloigne sans cesse de l'ordre et de la justice; voilà tout ce que vous trouvez en nous: si vous vous retirez un moment, si vous nous laissez entre les mains de notre infirmité, chaque pas devient une chute: ce ne seroit rien de nous retirer du désordre, et de répandre sur vos oints l'abondance de vos graces; il faut que vous soyez le protecteur continuel de votre ouvrage, du salut que vous avez opéré dans nos cœurs. Mais cette dépendance de tous les moments, loin de nous être à charge, fait toute notre consolation, comme notre sûreté: qu'il est doux, grand Dieu, de vivre toujours sous votre main, de ne pouvoir agir et nous mouvoir que sous les regards et par les soins de votre bonté paternelle! que ce joug est doux et

léger! et de quel supplice plus affreux pouvez-vous punir les pécheurs, que de les livrer à eux-mêmes, à leurs passions, à leurs remords, à leurs agitations secrètes, aux terreurs de leur propre conscience? c'est le malheur dont vous leur faites sentir ici-bas les tristes commencements, et qui sera fixe et consommé dans l'éternité, s'ils persévèrent jusqu'à la fin dans leur endurcissement.

℣. 12. *Salvum fac populum tuum, Domine, et benedic hæreditati tuæ; et rege eos, et extolle illos usque in æternum.*

℣. 12. Seigneur, sauvez votre peuple, et bénissez votre héritage; soyez leur Pasteur, et soutenez-les jusque dans l'éternité.

O Dieu, continuez donc à sauver le peuple que vous avez choisi; ne cessez pas un moment de répandre sur lui les secours et les bénédictions de votre grace; défendez votre héritage, ne le laissez pas un moment exposé tout seul à l'ennemi qui veille pour vous l'enlever: c'est le sang de votre Fils qui vous l'a acquis; qu'un prix si estimable vous le rende encore plus cher: purifiez-le de plus en plus, enrichissez-le tous les jours de nouveaux dons de votre Esprit; afin que vous le trouviez digne de devenir le royaume glorieux et éternel que vous avez préparé à votre Fils.

PSAUME XXVIII.

Actions de graces que rend un pécheur jusque-là endurci, au Seigneur, qui lui a fait entendre sa voix puissante, et l'a retiré miraculeusement de ses désordres.

℣. 1. *Afferte Domino, filii Dei; afferte Domino filios arietum.*

℣. 1. Apportez au Seigneur vos offrandes, enfants de Dieu : apportez au Seigneur les petits des béliers.

Ames justes, enfants de Dieu, vous qui avez le bonheur de servir un si bon maître, unissez-vous à moi; unissez vos actions de graces aux miennes; offrez-lui non le sang des victimes, mais vos louanges pures et vos hommages fervents : suppléez par la grandeur et la vivacité de votre reconnoissance, ce qui manque à celle dont mon cœur est pénétré; venez au secours de mon insuffisance, et aidez-moi à témoigner au père miséricordieux, qui a rappelé son enfant depuis si long-temps rebelle, toute la douleur et toute la gratitude que m'inspirent en ce moment mes crimes et ses bienfaits.

℣. 2. *Afferte Domino gloriam et honorem; afferte Domino gloriam no-*

℣. 2. Rendez au Seigneur la gloire et l'honneur qui lui sont dus; rendez au

mini ejus; adorate Dominum in atrio sancto ejus.

Seigneur la gloire que vous devez à son nom, adorez le Seigneur à l'entrée de son tabernacle.

Rendez au Seigneur l'honneur et la gloire qui est duè à lui seul, pour le changement admirable qu'il a opéré dans mon cœur; il n'a trouvé dans mon fonds qu'un endurcissement impie et des désordres invétérés; c'est dans cet état où tout paroissoit en moi sans ressource, qu'il m'a changé en un homme nouveau, pour faire éclater avec plus de magnificence la gloire de son nom et la puissance de sa grace; à lui seul il appartient d'opérer de semblables prodiges; les impies qui refusent de le reconnoître dans la structure de l'univers, devroient du moins sentir ici le doigt de Dieu. Oui, grand Dieu, le néant ne sait pas vous résister; il entend votre voix : mais un cœur endurci vous résiste; et votre voix puissante l'appelle souvent en vain : vous n'êtes pas si grand et si admirable, lorsque vous commandez au néant, et que vous en faites sortir la terre et les cieux, que lorsque vous ordonnez à un cœur rebelle de sortir de l'abîme, de rentrer dans vos voies, et que vous créez en lui un cœur nouveau : ce cahos de crimes et de ténèbres que vous débrouillez par la force de votre parole, sur lequel vous répandez la lumière, et votre Esprit saint qui y rétablit l'ordre et l'harmonie, annonce

bien plus aux hommes votre toute-puissance, que l'ordre magnifique et lumineux de l'univers que vous fîtes sortir des ténèbres du premier cahos. A la vue d'un spectacle si nouveau, vous, qui doutez s'il y a au-dessus de nous un Etre suprême, dont la sagesse et la puissance font mouvoir tout ce vaste univers, allez dans son temple saint vous anéantir devant la terreur de sa majesté; mettez aux pieds de ses autels vos doutes insensés, ces fruits impies, non de vos réflexions, mais de vos crimes; et confessez que votre incrédulité est plutôt un désir affreux qu'il n'y ait point de Dieu et de juste juge de vos désordres, qu'un doute réel et sérieux, s'il existe.

℣. 3. *Vox Domini super aquas; Deus majestatis intonuit: Dominus super aquas multas.*

℣. 3. La voix du Seigneur a retenti sur les eaux; le Dieu de majesté a tonné: le Seigneur s'est fait entendre sur une grande abondance d'eaux.

Oui, grand Dieu, ces torrents de larmes qui coulent de mes yeux, annoncent votre présence divine dans mon ame; mon cœur auparavant si sec, si aride, si dur; ce rocher que vous avez frappé comme autrefois, et dont vous venez de faire sortir des eaux si salutaires et si abondantes, ne vous résiste plus: j'entends cette voix puissante qui ébranle les montagnes, cette voix qui tonne, qui frappe, qui éclaire, et qui ouvre les

cieux sur un pécheur : qui commande aux nuées de verser sur lui leurs eaux bienfaisantes, et qui change le désert aride de son ame en une terre qui produit au centuple.

℣. 4. *Vox Domini in virtute, vox Domini in magnificentia.*

℣. 4. La voix du Seigneur est accompagnée de force : la voix du Seigneur est pleine de magnificence et d'éclat.

C'est cette voix, ô mon Dieu, qui dit, et tout est fait ; qui commande, et tout obéit ; elle dont la force, l'éclat et la magnificence remplissent tout l'univers, et pénètrent les abîmes ; c'est elle seule qui a pu se faire entendre au fond de mon cœur. En vain les ministres envoyés de votre part m'avoient fait souvent entendre leur voix, en m'annonçant vos volontés saintes, et les malheurs que je me préparois par mes crimes : cette voix frappoit mes oreilles, et n'alloit pas jusqu'à mon cœur ; j'écoutois les vérités les plus terribles avec une insensibilité accompagnée d'un mépris impie ; mon orgueil ne trouvoit que de la foiblesse, et de la petitesse d'esprit, dans le zèle respectable de ceux qui vouloient me retirer de mes voies égarées ; je me faisois une supériorité de raison de l'excès même des désordres qui la dégradoient.

℣. 5. *Vox Domini confringentis cedros, et confringet Dominus cedros Libani.*

℣. 5. C'est la voix du Seigneur qui brise les cèdres, car le Seigneur brisera les cèdres du Liban.

Mais votre voix, ô mon Dieu, cette voix qui abat toute hauteur qui veut s'élever contre votre doctrine sainte : cette voix qui renverse les cèdres du Liban, et ces cœurs orgueilleux qui veulent porter jusqu'au-dessus des nuées et dans le secret des cieux, leur raison superbe et leurs vaines réflexions : cette voix a terrassé mon orgueil et humilié ma foible raison, m'en a fait sentir la folie et l'insuffisance, et ne m'a laissé que la honte d'avoir été assez téméraire pour prétendre approfondir vos conseils incompréhensibles, et les mystères les plus relevés de la foi ; moi qui ne me connoissois pas moi-même, ni les effets les plus communs et les plus journaliers de la nature.

℣. 6. *Et comminuet eas tamquàm vitulum Libani; et dilectus quemadmodùm filius unicornium.*

℣. 6. Il les brisera et les mettra en pièces aussi facilement que si c'étoient de jeunes taureaux du Liban, ou les petits des licornes chéris de leurs mères.

Aussi, grand Dieu, abattu devant votre majesté redoutable, loin de porter des regards curieux jusque dans les ténèbres respectables qui environnent votre trône, je me suis trouvé devant vous, comme une bête sans raison, m'étant livré comme elle à toute la bassesse de mes penchants; n'ayant jamais fait aucun usage des facultés spirituelles dont vous aviez embelli mon ame; n'ayant

vécu que pour mon corps, comme si le corps avoit été tout mon être ; et ne me restant plus rien qui ne me confondît avec les bêtes, que le crime d'avoir avili et abruti tout ce qui devoit me distinguer d'elles.

℣. 7. *Vox Domini intercidentis flammam ignis ; vox Domini concutientis desertum : et commovebit Dominus desertum Cades.*

℣. 7. C'est la voix du Seigneur qui divise les flammes et les feux qui sortent des nuées ; c'est la voix du Seigneur qui ébranle le désert : il fera trembler le désert de Cadès.

Oui, grand Dieu, c'est votre voix seule qui a pu percer l'abîme où mes désordres m'avoient précipité, et lancer dans mon cœur les premières étincelles de ce feu divin, qui l'a purifié de ses souillures ; c'est cette voix seule qui m'est venue chercher, et abattre à vos pieds dans le désert affreux, où, comme un autre prodigue, je vivois éloigné de vous. J'avois eu beau vous fuir, et chercher un asile contre mes remords dans des lieux où rien ne sembloit pouvoir plus me rappeler à vous : éloigné de tous les secours de la religion, de toutes les sources d'où coulent sur nous les eaux de la grace, de tous les témoins qui auroient pu gêner mes passions ; c'est là, grand Dieu, où je croyois avoir trouvé un asile inaccessible à vos miséricordes éternelles, et où je comptois jouir tranquillement de mes crimes ; c'est là où votre voix m'est venue frapper et abattre à vos pieds. Les

prodiges que votre voix opère tous les jours dans la nature en ouvrant les nuées, et répandant les eaux du ciel sur les terres les plus arides; en faisant briller les éclairs, et ébranlant les montagnes et les déserts les plus reculés par l'éclat de votre tonnerre; en rendant tout à coup fécondes les terres qu'une sécheresse affreuse et une longue stérilité avoient changées en de tristes solitudes; voilà, grand Dieu, les merveilles que vous avez opérées dans mon cœur.

℣. 8. *Vox Domini præparantis cervos, et revelabit condensa; et in templo ejus omnes dicent gloriam.*

℣. 8. C'est la voix du Seigneur qui prépare les cerfs, et découvre les lieux sombres et épais; et dans son temple tous publieront sa gloire.

Frappé de l'énormité de mes désordres, une honte criminelle me retenoit encore; je frémissois dans la seule pensée d'aller révéler à vos ministres des infamies dont je n'avois pas craint, ô mon Dieu, de me souiller à vos yeux: pécheur sans pudeur et sans retenue aucune, je me trouvois un pénitent timide et craintif; j'avois fait ostentation de mes crimes, et je rougissois d'avoir des témoins de mon repentir. Mais votre voix, Seigneur, cette voix qui tonne dans les airs, qui fait sortir du fond des forêts les animaux les plus timides, qui les force d'abandonner les lieux les plus sombres et les bois les plus épais, de se ma-

nifester dans les plaines; cette voix a été plus forte que ma honteuse timidité; elle m'a fait sortir de ces ténèbres où mon cœur vouloit se cacher; elle a découvert ces réduits obscurs et inaccessibles où je m'étois renfermé avec mes crimes; je n'ai plus craint le grand jour; je n'ai plus rougi que de vous avoir été si long-temps infidèle; j'aurois souhaité que tous ceux qui avoient été témoins de mes crimes, le fussent de mon repentir et de vos miséricordes sur mon ame; et ne pouvant suffire seul à toutes les actions de graces qu'exigeoit la grandeur de votre bienfait, j'aurois voulu, ô mon Dieu, que tous les hommes eussent pu courir avec moi dans votre temple saint et aux pieds de vos autels, pour y célébrer la gloire de votre nom, et chanter les louanges de votre grace.

℣. 9. *Dominus diluvium inhabitare facit; et sedebit Dominus Rex in æternum.*

℣. 9. Le Seigneur répand un déluge d'eaux sur la terre; le Seigneur sera assis comme le Roi souverain dans toute l'éternité.

Ces larmes abondantes, grand Dieu, que vous avez fait sortir de la dureté de mon cœur, ne tariront plus. Le déluge d'eaux dont vous inondâtes autrefois la terre, fut un miracle passager que votre justice opéra pour punir les crimes des hommes; mais les eaux salutaires de la pénitence que vous avez fait fondre dans mon cœur, couleront toujours de mes yeux, et effaceront les souillures

dont j'étois couvert : ce ne sera pas ici un prodige passager ; ma pénitence égalera la durée de mes jours. Vous n'avez pas touché mon cœur, ô mon Dieu, pour l'abandonner un moment après, et ne lui laisser que le crime d'avoir abusé de vos saintes impulsions : vous y établirez pour toujours votre demeure ; vous y régnerez éternellement comme un souverain ; et rien ne pourra plus vous disputer la possession d'une conquête qui vous appartient par tant de titres.

℣. 10. *Dominus virtutem populo suo dabit ; Dominus benedicet populo suo in pace.*

℣. 10. Le Seigneur donnera la force à son peuple ; le Seigneur bénira son peuple en le comblant d'une paix parfaite.

Multipliez, grand Dieu, ces prodiges de pénitence parmi votre peuple ; répandez-y sur les pécheurs ces bénédictions efficaces, qui les changent en de nouveaux hommes : étendez au milieu d'une nation que le sang de votre Fils vous a acquise, l'empire de votre grace ; soutenez-y la foiblesse de ces ames criminelles qui font des efforts pour retourner à vous, mais que le poids de leurs passions rentraîne toujours dans le désordre. Vous avez rendu autrefois votre peuple vainqueur de toutes les nations chananéennes qui avoient conjuré sa ruine : les ennemis qui l'attaquent aujourd'hui, sont d'autant plus à craindre, qu'ils sont plus invisibles ; le luxe, la volupté, l'ambition,

la haine, l'impiété ont succédé aux Philistins et aux Moabites. Revêtez-nous, grand Dieu, de cette force à laquelle rien ne résiste, pour nous défendre de ces ennemis qui ravagent tous les jours votre héritage, et qui en défigurent toute la beauté: rétablissez parmi nous cette paix sainte que votre Fils nous a laissée, et au milieu de laquelle vous vous plaisez si fort d'habiter. Faites, grand Dieu, que nous ayons la paix avec nous-mêmes, et nous l'aurons bientôt avec tous les hommes : détruisez les passions qui sont l'unique source des guerres et des crimes ; bénissez un royaume que le sang de tant de martyrs a consacré, et que la foi non interrompue dans la succession de ses souverains, doit vous rendre cher. La fureur des guerres l'a épuisé ; les délices de la paix l'ont corrompu : relevez-le, grand Dieu, de ses disgraces et de ses dissolutions ; inspirez la concorde aux nations jalouses de sa gloire ; et en désarmant ses ennemis, purifiez-le des crimes qui l'affoiblissent plus que des défaites : renouvelez en lui, non le premier esprit de valeur qui l'a toujours distingué, mais la première ferveur de sa foi ; continuez à lui donner des rois pacifiques, comme celui qui règne aujourd'hui, et que votre miséricorde lui a réservé des débris de toute la race royale ; et que les fruits de la paix ne soient plus la mollesse, les plaisirs et le luxe ; mais le rétablissement de la foi et de la

piété, de l'éclat de la religion, de la magnificence du culte, et de la pureté de la doctrine parmi ses peuples.

PSAUME XXIX.

Actions de graces d'une ame que Dieu par sa miséricorde vient de retirer d'une longue habitude du crime.

℣. 1. *Exaltabo te, Domine, quoniam suscepisti me : nec delectasti inimicos meos super me.*

℣. 1. Je publierai vos grandeurs, Seigneur, parce que vous m'avez tiré du danger; et que vous n'avez pas donné lieu à mes ennemis de se réjouir sur mon sujet.

Que vous êtes grand, ô mon Dieu, quand vous retirez du désordre une ame aussi indigne de vos miséricordes que la mienne! vous oubliez sa révolte et ses outrages; ce n'est pas assez, vous la prévenez de vos bienfaits: vous faites éclater votre gloire, non en vous vengeant de vos ennemis, mais en rappelant à vous ceux qui l'avoient le plus outragée: votre puissance ne paroîtroit point tout ce qu'elle est en punissant les rebelles; où elle paroît dans son plus beau jour, c'est lorsque vous les changez tout d'un coup en des enfants soumis et pénitents. Quand vous m'avez tiré du néant, ô mon Dieu, une parole a suffi; et il n'en auroit pas fallu davantage, pour en tirer mille mondes

aussi magnifiques et aussi parfaits, que l'est celui que nous voyons : mais quand il a fallu vaincre ma volonté rebelle, et la tirer, pour ainsi dire, de ce néant de tout bien, où elle étoit tombée ; vous lui avez dit plus d'une fois : Sortez de ce tombeau ; vous l'avez long-temps appelée en vain : ce néant a résisté à votre puissance, ô mon Dieu ; et votre clémence ne s'est point rebutée, et votre gloire a dissimulé le nouvel outrage que je lui faisois par mes résistances. Vous n'aviez pas besoin de moi, grand Dieu ; et malgré mes fuites, vous n'avez pas cessé de me rappeler : je ne pouvois vivre heureux sans vous ; et je ne voulois point de vous ; et je m'obstinois à vivre éloigné de vous, et déclaré contre vous. Mais enfin votre longanimité a triomphé de mes évasions et de mes délais ; vous m'avez retiré de l'abîme, et remis sous les ailes de votre miséricorde ; vous m'avez rétabli dans tous les droits de vos enfants, dont j'étois déchu depuis si long-temps ; et vous n'avez pas souffert que vos ennemis, que les anges de ténèbres triomphassent jusqu'à la fin de la honteuse captivité, où ils tenoient enchaînée une ame destinée à régner avec votre Fils, et à célébrer éternellement vos louanges dans la sainte Jérusalem.

℣. 2. *Domine, Deus, clamavi ad te, et sanasti me.*

℣. 2. Seigneur, mon Dieu, j'ai crié vers vous, et vous m'avez guéri.

A peine, grand Dieu, ai-je commencé à sen-

tir la profondeur de ma misère ; à peine mon cœur éclairé, sollicité depuis long-temps enfin, par les secrètes impulsions de votre grace, s'est tourné vers vous ; et du fond de l'abîme où il étoit plongé, a-t-il fait monter les foibles cris de sa douleur jusqu'aux pieds de votre trône, que vous avez jeté sur lui un regard de miséricorde : une lumière soudaine a lui dans ses ténèbres ; une nouvelle force a réveillé sa langueur ; un souffle de vie a ranimé sa boue ; toutes les puissances de mon ame ont repris cette intégrité, cette vigueur que mille plaies dont elle étoit défigurée, lui avoient fait perdre : mes maux paroissoient désespérés, et vous m'avez guéri ; et il ne m'en reste plus que la honte et la douleur de les avoir aimés.

℣. 3. *Domine, eduxisti ab inferno animam meam: salvasti me à descendentibus in lacum.*

℣. 3. Vous avez, Seigneur, retiré mon ame de l'enfer ; vous m'avez sauvé du milieu de ceux qui descendent dans la fosse.

De quel gouffre m'avez-vous retiré, grand Dieu ? Et puis-je assez, le reste de mes jours, publier vos miséricordes éternelles ? Mon ame étoit devenue la proie de l'enfer ; on y avoit déjà marqué ma place : j'appartenois d'avance à ce peuple réprouvé, qui doit être éternellement la victime de votre justice ; mon nom paroissoit écrit en caractères affreux dans ce livre de mort, parmi tous ces infortunés que votre vengeance précipite de-

puis le commencement dans le séjour de l'horreur et du désespoir. Quel prodige de clémence, ô mon Dieu! L'abîme a entendu votre voix, et vous m'en avez arraché. Je reposois tranquillement dans ces ombres de la mort et du crime; j'enfonçois chaque jour de plus en plus dans la boue; je m'y endormois mollement; je ne sentois pas tout le danger et toute l'horreur de mon état. Vous m'avez réveillé, grand Dieu: toute mon ame a frémi à la vue de son avilissement et de son malheur: tout couvert de confusion et d'opprobre, je n'osois pas lever les yeux vers vous; mais mon cœur pénétré vous a parlé par sa douleur profonde, et vous m'avez rendu à la vie et à la liberté que j'avois perdue, et dont je ne méritois plus de jouir.

℣. 4. *Psallite Domino, sancti ejus, et confitemini memoriæ sanctificationis ejus.*	℣. 4. Chantez des cantiques au Seigneur, vous qui êtes ses saints; et célébrez par vos louanges sa mémoire qui est sainte et sacrée.

Ministres saints qui m'avez aidé de vos prières et de vos conseils pour sortir de cet état déplorable, sacrés dépositaires de mes iniquités et de mon repentir, vous qui connoissez l'excès affreux de mes maux, bénissez avec moi le Seigneur tout-puissant et miséricordieux qui m'en a délivré. Que ce prodige dont vous avez été spectateurs, vous serve à ranimer la confiance des

pécheurs que l'énormité de leurs crimes décourage: faites entrer sans cesse dans le récit des merveilles du Dieu saint le souvenir de ma délivrance ; que de nouveaux cantiques en conservent la mémoire aux siècles les plus reculés, et que ce trait miraculeux soit inscrit et célébré jusqu'à la fin dans l'histoire de ses miséricordes sur son peuple.

℣. 5. *Quoniam ira in indignatione ejus : et vita in voluntate ejus.*

℣. 5. Car il nous frappe dans sa colère ; et il nous rend la vie dans sa bonne volonté.

C'est malgré lui qu'il nous châtie, et qu'il nous livre à toute la dépravation de nos désirs ; sa colère est la colère d'un père tendre, plus touché du malheur, que des outrages et de la révolte de ses enfants. Les coups dont vous nous frappez, ô mon Dieu, dans votre indignation, sont plutôt des remèdes que des châtiments ; vous cherchez plus en nous affligeant, à nous rappeler à vous, qu'à nous punir : les calamités, les humiliations, les disgraces, dont vous châtiez ici-bas les pécheurs, sont des fléaux que vous tirez toujours du trésor de vos miséricordes : vous répandez des amertumes salutaires sur nos passions ; mais c'est moins pour en punir le désordre, que pour en inspirer le dégoût et le repentir. Vous seriez un Dieu cruel, Seigneur, si vous nous laissiez jouir tranquillement de nos crimes, et si rien n'en troubloit les injustes plaisirs ; ce seroient-là les marques les

plus terribles de votre colère : ce faux bonheur dont vous nous laisseriez en possession au milieu de nos dissolutions, seroit pour nous un attrait funeste, qui nous rendroit jusqu'à la fin notre servitude aimable. Mais vous semez d'épines ce chemin que nous croyions tout couvert de fleurs; les dégoûts, les chagrins, les contre-temps, les infirmités s'y multiplient à mesure que nous avançons : nous fuyons la vertu comme une voie pénible et difficile; et nous trouvons dans le chemin du vice les peines, les contraintes, les contradictions, les ennuis que nous nous figurions dans celui de la vertu : et si quelquefois vous frappez les justes mêmes; si vous leur ménagez ici-bas des afflictions et des disgraces, ou pour purifier leur vertu, ou pour éprouver leur foi, ou pour punir leurs infidélités légères; ces maux rapides et d'un moment qu'ils éprouvent pendant la vie présente, que vous adoucissez toujours par des consolations secrètes, ne servent qu'à les rendre plus dignes de cette vie heureuse et éternelle que votre bonne volonté leur a préparée.

℣. 6. *Ad vesperum demorabitur fletus; et ad matutinum lætitia.*	℣. 6. Le soir, on est dans les pleurs, et le matin dans la joie.

La vie présente, où éloignés de vous, ô mon Dieu, nous sommes sans cesse à la veille de vous perdre par les piéges et les tentations qui nous

environnent, est pour les ames qui vous aiment, une nuit obscure, le séjour du deuil, des larmes et des craintes : malheur à ceux qui ne sentent pas les peines, les ennuis, et les dangers de cet exil, et qui se font du lieu de leur captivité et de leur pélerinage un lieu de délices ; ils sont punis de leurs méprises en courant après un bonheur qu'ils ne trouvent jamais, et en cherchant par mille inquiétudes pénibles le malheur affreux et perpétuel qui doit les terminer ; ils rassemblent tous les plaisirs ; ils se livrent à tout ce que les sens et les passions leur offrent d'agréable ; et en le goûtant même, ils en sentent le vuide et l'insuffisance ; plus ils boivent de ces eaux empoisonnées de Babylone, plus leur amertume secrète les dégoûte, et les rend tristes et inquiets : ils essayent de tout, et tout les lasse et les ennuie ; ils n'osent en convenir ; et par une affectation déplorable, ils se vantent d'une félicité qu'ils ne goûtent pas, et leur bouche rend au monde et à ses plaisirs un témoignage de bonheur que leur cœur dément sans cesse en secret. Se peut-il, ô mon Dieu, qu'ils s'obstinent à périr par la voie même du dégoût et de l'ennui, et qu'une expérience si longue, si générale et si journalière, ne les rappelle pas au partage des Justes ? Qu'ils les interrogent, qu'ils leur demandent si cette vie qu'ils leur voient mener si sérieuse, si mortifiée, si

triste en apparence ; si cet éloignement des plaisirs après lesquels les hommes insensés courent, leur fait couler ici-bas des jours malheureux ; s'ils envient cette montre de félicité que le monde offre à ses partisans ; s'ils sont à plaindre de vivre sevrés de tout ce qui fait l'empressement des sectateurs du siècle? Hélas ! ils leur répondront que les larmes qu'ils répandent devant vous, ô mon Dieu, laissent une joie pure dans leur cœur ; que les vains plaisirs qu'ils vous sacrifient, ne méritent pas que vous leur teniez compte de leur sacrifice ; et qu'un moment de paix et de consolation d'une conscience pure, laisse dans le cœur plus de plaisirs réels, qu'une vie entière de volupté criminelle n'en fait goûter aux pécheurs. Les peines des Justes, ô mon Dieu, ressemblent aux songes d'une nuit passagère : dès que le jour de l'éternité commence à luire sur eux, et que dégagés des ténèbres de la mortalité, ils voient ce matin, cette naissance de la lumière éternelle où ils sont sur le point d'entrer, leurs afflictions, leurs souffrances passées ne leur paroissent plus qu'un songe : les délices saintes dont ils se trouvent enivrés à leur réveil, leur laissent à peine le souvenir de ces images affligeantes et passagères, qui les avoient occupés durant le moment rapide de la nuit du siècle ; ou s'ils le rappellent encore, c'est pour rendre de nouvelles actions de graces

à leur rémunérateur, qui a payé un instant de tribulation légère par un poids éternel de joie, de gloire et de félicité.

℣. 7. *Ego autem dixi in abundantia mea : Non movebor in æternum.*

℣. 7. Pour moi j'ai dit, étant dans l'abondance : Je ne déchoirai jamais de cet état.

Vous aviez permis, ô mon Dieu, que tout favorisât mes passions, la faveur des grands, des prospérités auxquelles je n'aurois pas dû m'attendre, l'abondance au milieu de laquelle j'étois né; rien ne paroissoit troubler au-dehors l'injuste félicité que je cherchois loin de vous. Insensé! ce fantôme de bonheur me séduisoit; je faisois mille vains projets, comme s'il avoit dû être éternel; je me disois à moi-même, que ma situation ne me promettoit qu'un avenir agréable, et que je ne prévoyois rien désormais qui pût la déranger, ou même l'ébranler; je ne voyois devant moi que des jours heureux; je ne comptois pour rien les vicissitudes éternelles des choses humaines, ni les secrets adorables de votre justice, ô mon Dieu, qui punissent presque toujours ici-bas les passions par les dérangements funestes des passions mêmes.

℣. 8. *Domine, in voluntate tua præstitisti decori meo virtutem.*

℣. 8. C'étoit, Seigneur, par un pur effet de votre volonté, que vous m'aviez affermi dans l'état florissant où j'étois.

Je ne sentois pas, ô mon Dieu, que je tenois

de vous seul cette abondance et cet état de prospérité où je me trouvois ; je ne pensois pas que la même main qui m'avoit élevé, pouvoit m'abattre en un instant ; je ne remontois pas à la source de tous les dons, à cette volonté éternelle qui répand ses largesses ou ses châtiments sur les créatures, et fait servir les biens et les maux qu'elle distribue dans l'univers, à l'accomplissement de ses desseins impénétrables sur nos destinées. Loin de vous aimer, ô mon Dieu, comme l'auteur de tous les biens dont je jouissois, je tournois contre vous vos propres bienfaits ; je me servois de l'abondance au milieu de laquelle vous m'aviez fait naître, pour satisfaire mes passions criminelles ; plus vous m'aviez favorisé, plus je vous outrageois, ô mon Dieu ; et tandis que dans la profondeur de ses conseils votre providence toujours inaccessible à nos foibles lumières, livroit à la faim, à la nudité, à la misère tant d'ames innocentes, qui vous invoquoient dans leur délaissement, vous me combliez de biens, moi qui ne cessois d'insulter à votre bonté suprême ; et vos bienfaits étoient comme des armes entre les mains d'un furieux ; je les tournois brutalement contre le bienfaiteur de qui je les tenois.

℣. 9. *Avertisti faciem tuam à me, et factus sum conturbatus.*

℣. 9. Aussitôt que vous avez détourné votre visage de moi, j'ai été rempli de trouble.

Mais l'horreur de mon ingratitude n'a pu rebuter votre clémence, ô mon Dieu : voyant que j'abusois de la santé, de la prospérité, et que les dons temporels dont vous me combliez tous les jours, devenoient de nouveaux attraits pour mes passions ; vous les avez suspendus ; vous m'avez ménagé dans votre miséricorde des infirmités et des disgraces : vous m'avez paru comme un Dieu courroucé, qui ne me jugeoit plus digne de ses regards : mais cette colère a été mille fois plus heureuse pour moi que les faveurs qui l'avoient précédée. J'avois abusé de vos bienfaits ; et vos châtiments m'ont rappelé à moi-même : je vivois tranquille dans mes crimes au milieu de mon abondance ; et milles réflexions tristes, et les remords cuisants sur mes désordres passés, se sont élevés dans mon cœur au milieu des maux dont vous m'affligiez : en troublant la tranquillité de mes passions, vous avez troublé la paix dangereuse de mon ame. Frappé dans mes biens et dans ma personne, je me suis éveillé du sommeil profond où j'étois enseveli ; j'ai ouvert les yeux sur l'état déplorable de ma conscience ; j'ai commencé à sentir ces premières agitations d'un cœur qui revient à vous : ô mon Dieu, vous m'aviez favorisé dans votre colère ; vous me châtiez dans votre grande miséricorde.

℣. 10. *Ad te, Domine,* ℣. 10. Je crierai vers

clamabo, et ad Deum meum deprecabor.

vous, Seigneur, et j'adresserai mes prières à mon Dieu.

J'ai commencé à sentir que tous ces faux biens qui m'environnoient, que tout cet amas de boue sur lequel je m'appuyois, n'avoit rien de solide; qu'on ne tenoit à rien de réel et de durable, quand on ne tenoit pas à vous, ô mon Dieu; et qu'un pécheur, quelque heureuse que parût sa situation, ressembloit à un homme condamné à la mort, et qui marchoit au supplice par un chemin couvert de roses et de fleurs. Effrayé de voir enfin où m'avoient conduit ces vaines prospérités, résolu de ne plus courir après des chimères que j'avois vu s'évanouir en un instant, et qui me menoient à grands pas au précipice, j'ai levé ma voix vers vous, ô mon Dieu, vous que l'énormité de nos crimes rend encore plus attentif à nos cris, quand un repentir sincère les fait monter jusqu'au trône de votre miséricorde. J'ai reconnu que les grands de la terre, dont j'avois si constamment brigué la faveur, ne méritoient pas les soins et les hommages que je leur avois prostitués; qu'ils ne cherchoient qu'à nous faire servir à leur bonheur, plutôt qu'à nous rendre heureux nous-mêmes; que l'ingratitude étoit le seul prix dont ils payoient nos empressements et nos services; et que nous leur étions à charge, dès que nous commencions à devenir inutiles à leurs passions. Vous seul,

grand Dieu, m'avez paru un maître, qui seul mérite d'être servi : nos prières n'importunent pas votre grandeur ; vous les exigez vous-même de vos créatures, vous aimez à être pressé, sollicité, importuné ; et on peut toujours compter sur votre tendresse et sur vos bienfaits, tandis qu'on vous conserve la fidélité qu'on vous a jurée. On ne doit point craindre avec vous, ô mon Dieu, comme avec les grands de la terre, ces revers et ces disgraces dont leurs caprices et leur inconstance paient tous les jours ceux qui leur avoient été le plus fidèlement attachés ; nous ne devons craindre avec vous que nous-mêmes : vous ne changez point ; et si vous n'êtes pas toujours le même à notre égard, c'est que nous cessons les premiers d'être ce que nous devrions être envers vous.

℣. 11. *Quæ utilitas in sanguine meo, dum descendo in corruptionem.*

℣. 11. Quelle utilité retirerez-vous de ma mort, lorsque je descendrai dans la pourriture du tombeau ?

Avec quelle bonté, grand Dieu, êtes-vous revenu à moi, dès que touché de mes crimes j'ai imploré votre miséricorde ? mes excès passés sembloient m'ôter toute espérance de pardon ; mais un cœur brisé de repentir désarme toujours votre colère ; et il faut bien que vous aimiez à pardonner, puisque la componction elle-même est un don de votre grace, et que c'est de vous seul que

nous tenons ces sentiments de pénitence, auxquels vous ne refusez jamais le pardon de nos infidélités. Oui, grand Dieu, vous êtes l'offensé; et c'est aux bienfaits seuls dont vous nous prévenez, que nous devons les larmes et les regrets qui vous font oublier nos offenses. Et en effet, grand Dieu, que reviendroit-il à votre gloire de frapper de mort un pécheur dans le temps qu'il a les armes à la main contre vous? seroit-ce un triomphe pour votre puissance, si vous m'aviez précipité dans l'abîme, chargé des souillures d'une vie criminelle? mon sang corrompu, dont vous auriez souillé la terre en m'écrasant, eût-il été pour vous un spectacle capable de satisfaire votre justice, ou de faire redouter votre puissance? Un seul de vos regards feroit disparoître l'univers, et le précipiteroit dans son premier néant : seroit-ce un prodige bien étonnant, que vous eussiez paru déployer la force de votre bras, pour écraser un ver de terre? Que d'occasions n'auriez-vous pas, grand Dieu, de faire éclater votre justice sur les hommes, si vous aimiez à punir ! que de crimes montent tous les jours vers vous de cette région de ténèbres, et vont solliciter votre vengeance! Vous les voyez, grand Dieu; mais ce n'est pas ici le temps de vos vengeances : et s'il vous échappe quelques traits de colère, c'est moins pour punir les coupables que vous frappez, que pour rappe-

ler par ces grands exemples les spectateurs de leur punition, ou les complices de leurs crimes.

℣. 12. *Numquid confitebitur tibi pulvis, aut annuntiabit veritatem tuam?*

℣. 12. Est-ce qu'une poussière vous pourra louer? ou publiera-t-elle votre vérité?

Oui, grand Dieu, ce ne sont pas les intérêts de votre gloire ou de votre félicité que vous consultez, en punissant les coupables, ou en les rappelant à la pénitence; vous vous suffisez à vous-même, et vous n'avez pas besoin de l'homme: cendre et poussière, que peut-il contribuer à votre gloire ou à votre bonheur? ses louanges et ses hommages ajoutent-ils quelque chose à votre grandeur suprême? est-il digne même de vous les offrir? et les souffririez-vous, si unis aux hommages de votre Fils, ils ne devenoient par-là dignes de vous être offerts?

℣. 13. *Audivit Dominus, et misertus est mei; Dominus factus est adjutor meus.*

℣. 13. Le Seigneur m'a entendu, et il a eu pitié de moi: le Seigneur s'est déclaré mon protecteur.

C'est donc dans les trésors infinis tout seuls de vos miséricordes éternelles, grand Dieu, que je dois chercher les motifs des graces et des bienfaits dont vous m'avez prévenu. Tout ce que vous voyiez en moi, sollicitoit votre justice, et arrachoit de vos mains la foudre prête depuis long-temps à tomber sur ma tête: c'est l'excès affreux

de ma misère qui vous a touché; c'est un état indigne de toute grace, qui a excité votre pitié. Vous m'avez montré à moi-même; vous m'avez ouvert les yeux sur l'abîme de désordres où j'étois plongé: vous n'avez pas permis que frappé de la multitude et de l'énormité de mes crimes, j'y ajoutasse, comme tant d'autres pécheurs, le désespoir d'en obtenir jamais le pardon, et que je me fisse d'une vie trop criminelle pour espérer d'en revenir jamais, une raison impie et insensée de la continuer tranquillement. En me découvrant mes maux, vous m'en avez montré le remède: j'ai été frappé de l'excès de mes dissolutions; mais je n'en ai pas été découragé: mon cœur pénétré de la plus vive douleur, humilié, consterné, vous a fait entendre le premier cri de sa componction; vous deveniez sa seule ressource, et c'est dans votre sein paternel, qu'il s'est d'abord jeté. Vous l'avez écouté, puisque c'étoit vous seul qui formiez en lui cette voix de repentir qui imploroit votre clémence; vous avez eu pitié d'un enfant rebelle, qui après de longs égarements revenoit à vous: vos entrailles paternelles se sont attendries; plus vous l'avez vu déchiré, sale, hideux, plus votre tendresse pour lui s'est réveillée. C'étoit peu pour vous de pardonner et d'oublier sa rébellion et ses outrages; vous l'avez pris sous votre protection, vous l'avez rétabli dans tous ses droits;

et plus ses besoins s'étoient multipliés dans l'éloignement où il avoit si long-temps vécu de votre présence, plus vous lui avez prodigué vos secours et vos faveurs.

℣. 14. *Convertisti planctum meum in gaudium mihi; conscidisti saccum meum, circumdedisti me lætitiâ.*

℣. 14. Vous avez changé mes gémissements en réjouissance; vous avez déchiré le sac dont je m'étois revêtu, et vous m'avez tout environné de joie.

Pourrai-je, grand Dieu, en répandant ici mon cœur en votre présence; pourrai-je assez rappeler toutes vos miséricordes en faveur d'un criminel sur qui toute la sévérité de votre justice n'auroit jamais pu exercer des châtiments assez rigoureux? Le souvenir de mes crimes m'accabloit et me plongeoit dans une tristesse profonde; de quelque côté que je tournasse les yeux, je ne voyois que des abîmes ouverts sous mes pieds; toute mon ame pouvoit à peine suffire à l'amertume de sa douleur. Mais de peur que ma foiblesse ne succombât enfin à cet excès de peine, et que je ne vinsse à me lasser de la violence et de la continuité de mes gémissements, vous les changeâtes pour moi, ô mon Dieu, en de saints plaisirs; les larmes de ma pénitence devinrent des larmes de joie et d'allégresse; elles faisoient goûter à mon cœur des délices mille fois plus vives et plus pures que je n'en avois jamais goûté dans mes passions

insensées ; ma douleur tendre et sincère faisoit elle-même devant vous, ô mon Dieu, ma plus douce consolation ; les marques austères de repentir que je portois sur mon corps, étoient pour moi des signes éclatants de joie et de victoire ; ce sac, ces cendres dont je me couvrois devant vous, me paroissoient mille fois plus glorieuses et plus magnifiques que l'or et la pourpre des souverains ; tout ce qui vous marquoit mon amour, tout ce que je croyois propre à expier mes crimes, et à désarmer votre colère, quelque pénible qu'il parût aux yeux des sens, répandoit une nouvelle joie et une consolation nouvelle dans mon cœur : j'étois heureux au milieu de mes larmes et de mes macérations, et je ne l'avois jamais été au milieu des plaisirs et des amusements du siècle.

℣. 15. *Ut cantet tibi gloria mea, et non compungar: Domine, Deus meus, in æternum confitebor tibi.*

℣. 15. Afin qu'au milieu de ma gloire je chante vos louanges, et que je ne sente plus les pointes de la tristesse ; Seigneur, mon Dieu, je vous louerai et je vous rendrai grâces éternellement.

Vous l'avez ainsi permis, ô mon Dieu, afin que convaincu par ma propre expérience du bonheur de ceux qui, revenus des égarements des passions, vous servent avec un cœur sincère, je puisse publier la paix, la gloire, les chastes plai-

sirs inséparables d'une vie sainte et nouvelle. Vous avez voulu que je fusse un témoin public des richesses de votre miséricorde sur les ames qui reviennent à vous. Non, Seigneur, je n'éprouverai point sous la douceur de votre joug les amertumes, les chagrins piquants que j'avois mille fois éprouvés sous le joug honteux des passions. Le monde est le tyran de ceux qui se livrent à lui; la piqûre cuisante de l'aspic est toujours cachée sous les fleurs qu'il jette sur nos voies: on s'embarque en apparence sur une eau claire et tranquille, dont les bords retentissent de toutes parts de chants de joie et de volupté; on se laisse aller d'abord mollement au cours fatal et paisible de ce fleuve de Babylone: mais les orages et les tempêtes ne tardent pas de s'y élever: on y est battu des flots les plus violents et les plus tristes; on s'obstine à y périr, et on y dévore ses agitations et ses peines. Grand Dieu! la voie qui nous mène à vous est plus douce et plus unie; vous nous y donnez vous-même la main pour nous adoucir tout ce qui pourroit s'y trouver de pénible; et cependant on la craint, on la fuit, on la regarde comme la voie de l'ennui et de la tristesse. O mon Dieu, que ma langue soit consacrée à jamais à détromper mes frères d'une illusion si grossière, et à publier les merveilles de votre grace, et les consolations ineffables dont vous

combléz les âmes qui marchent dans vos voies saintes.

PSAUME XXX.

Prière d'un Juste exposé à une tentation où il faut désobéir à Dieu, ou s'attirer la haine et la disgrace des hommes.

ỳ. 1. *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum; in justitia tua libera me.*

ỳ. 1. C'est en vous, Seigneur, que j'ai espéré; ne permettez pas que je sois confondu pour jamais; délivrez-moi selon votre justice.

Dans la triste situation où je me trouve, grand Dieu, obligé de vous déplaire, ou de m'attirer la haine et le mépris des hommes; si je ne consultois que ma foiblesse, je sens que la vue du péril ébranleroit bientôt ma fidélité : mais, Seigneur, j'ai mis en vous toute mon espérance : ce sont les ordres secrets et éternels de votre sagesse qui ont préparé de loin le péril qui me menace; c'est à vous, grand Dieu, à m'y soutenir : ce ne sont pas des piéges; ce sont des épreuves que vous ménagez à vos serviteurs : et vous ne les permettez qu'afin qu'ils vous y donnent de nouveaux témoignages de leur fidélité et de leur confiance.

ỳ. 2. *Inclina ad me aurem tuam; accelera ut eruas me.*

ỳ. 2. Prêtez l'oreille à ma voix; hâtez-vous de me tirer du péril.

Oui, grand Dieu, vous ne m'abandonnerez pas, de peur que la lâcheté et l'opprobre de ma chute ne retombe sur la religion même : ce seroit peu qu'elle me couvrît pour toujours de confusion ; il n'est pas dû autre chose à un pécheur tel que moi : mais je déshonorerois encore votre loi sainte ; c'est pour l'intérêt de votre gloire que je vous sollicite. O mon Dieu, vous êtes juste ; vous voyez que mon imprudence ou mon orgueil n'ont aucune part à l'orage qui s'est élevé contre moi : commandez donc aux vents et aux flots irrités de se taire, et délivrez-moi de l'abîme qui semble tout prêt à m'engloutir : mais hâtez-vous, Seigneur ; le danger est pressant ; vous m'avez assez fait sentir ma foiblesse ; ma perte, hélas ! est certaine, si vous ne venez promptement à mon secours.

℣. 3. *Esto mihi in Deum protectorem, et in domum refugii, ut salvum me facias.*

℣. 3. Que je trouve en vous un Dieu qui soit mon protecteur, et un asile où je puisse être en sûreté.

Je vois d'un côté toutes les langues prêtes à me diffamer, à m'accuser d'orgueil, d'obstination, d'hypocrisie, et à répandre même les traits les plus noirs et les plus honteux sur ma conduite ; le monde entier presque soulevé, mes biens, ma fortune, mon repos en proie incessamment à la fureur et à la haine ; mais que peuvent les hommes, ô mon Dieu, si vous êtes pour moi ? Que je trouve

donc en vous un Dieu qui me protége ; que votre sein soit pour moi un asile inaccessible à tous les traits de la malice et de la haine : le monde a beau vouloir me perdre, ô mon Dieu, tandis que vous voudrez me défendre et me sauver.

℣. 4. *Quoniam fortitudo mea, et refugium meum es tu, et propter nomen tuum deduces me et enutries me.*

℣. 4. Parce que vous êtes ma force et mon refuge ; et à cause de votre nom vous me conduirez et vous me nourrirez.

Oui, grand Dieu, je suis le plus foible des hommes, et le plus aisé à me laisser ébranler par des vues humaines : mais c'est dans ma foiblesse que vous ferez éclater votre force et votre puissance ; ce sont les instruments les plus foibles et les plus vils, que vous avez toujours choisis pour opérer les plus grandes choses, afin que l'homme ne s'attribuât rien à lui-même, et que toute la gloire en fût rendue à votre grace. Ce n'est donc pas sur moi que je compte, et sur la ferme résolution où je suis de vous être fidèle aux dépens de tout ; je ne compte que sur vous, ô mon Dieu, vous qui êtes ma force, mon soutien et mon asile ; vous qui tenez lieu de tout à ceux à qui tout paroît manquer ; vous dont la main secourable se fait sentir avec plus d'éclat, lorsque tous les secours humains disparoissent. Ce sera une nouvelle gloire pour votre nom, quand ma foiblesse triomphera du monde, de ses terreurs et de ses

promesses : vous ne permettrez pas que les impies, témoins de ma chute, insultent à la piété, et la traitent de superstition et d'hypocrisie. Vous me conduirez, grand Dieu, et vous me soutiendrez au milieu des écueils qui m'environnent; et si ma fidélité pour vous m'attire la perte de mes biens ou de ma fortune, vous qui nourrissez les oiseaux du ciel et les plus vils reptiles de la terre; vous qui êtes le père des pupilles et des orphelins, vous pourvoirez à ma nourriture : vous promettez le centuple ici-bas même à ceux qui se dépouillent de tout pour l'amour de vous; votre promesse est une ressource plus sûre pour moi, que tous les biens et toutes les fortunes de la terre.

℣. 5. *Educes me de laqueo hoc quem absconderunt mihi, quoniam tu es protector meus.*

℣. 5. Vous me tirerez de ce piége qu'ils m'avoient caché, parce que vous êtes mon protecteur.

Outre les malheurs certains dont je suis menacé, ô mon Dieu, si je persiste à vous demeurer fidèle, on me prépare encore mille piéges secrets, plus funestes peut-être encore à mon innocence que les maux visibles que je crains. Mais, grand Dieu, vous qui les voyez à découvert, ces piéges secrets; vous, aux yeux de qui les ténèbres où s'enveloppent la fraude et la malice, n'ont rien de caché, vous éclairerez mon ignorance, vous me découvrirez le secret fatal de ces embûches dressées pour me séduire et pour me perdre; vo-

tre lumière me précédera ; mes ennemis et les vôtres seront pris eux-mêmes dans les piéges qu'ils me tendent, et ils éprouveront que votre protection et votre sagesse est plus sage et plus éclairée que tout l'artifice et toute la fausse sagesse des enfants du siècle.

℣. 6. *In manus tuas commendo spiritum meum ; redemisti me, Domine, Deus veritatis.*

℣. 6. Je remets mon ame entre vos mains ; vous m'avez déjà racheté, Dieu de vérité.

C'est de vous, grand Dieu, que j'ai reçu cette ame capable de vous connoître et de vous aimer, et destinée à vous posséder éternellement : le monde et le démon mettent tout en œuvre pour vous l'enlever ; mais, grand Dieu, où puis-je la mettre plus en sûreté que dans les mêmes mains de qui je la tiens? souffrirez-vous, grand Dieu, qu'on l'enlève jusque sous les ailes de votre protection, et qu'elle devienne la proie du lion rugissant qui est autour de moi tout prêt à la dévorer? Est-ce pour un monde qui va finir demain, que vous avez créé à votre image une ame immortelle? quel droit a-t-il sur un cœur et sur un esprit qui ne sont faits que pour vous, et que vous seul pouvez rendre heureux? Les terreurs et les menaces qu'il emploie pour m'attirer à lui, montrent assez que je ne lui appartiens pas, et que la ruse et la violence seules peuvent le mettre en possession d'un bien qui vous appartient par tant

de titres. Oui, grand Dieu, c'est à vous seul que je dois mon être, ma vie, ma volonté, mes désirs et mes pensées : j'étois sorti de vos mains en la personne de mes premiers pères, pur et innocent; j'ai depuis mille fois souillé la beauté de votre ouvrage; je me suis livré à l'ange des ténèbres votre ennemi; vous avez rompu les fers qui me retenoient sous ce dur esclavage; vous m'en avez délivré; vous m'avez rendu la liberté et la vie de la grace que j'avois perdue; que de droits, grand Dieu, n'avez-vous pas sur moi! pourriez-vous les céder à votre ennemi, en permettant qu'il m'arrache d'entre vos mains; ou pourrai-je moi-même me rengager sous les loix et la servitude d'un tyran dont j'ai éprouvé la dureté et la perfidie, et d'où un miracle seul de votre grace et de votre puissance a pu me retirer?

℣. 7. *Odisti observantes vanitates supervacuè.*	℣. 7. Vous haïssez ceux qui observent les choses vaines et sans aucun fruit.
℣. 8. *Ego autem in Domino speravi, exultabo et lætabor in misericordia tua.*	℣. 8. Mais pour moi, je n'ai espéré que dans le Seigneur; je me réjouirai, et je serai ravi de joie dans votre miséricorde.

Des amis trop humains, qui ne connoissent pas, ô mon Dieu, les ressources admirables que votre Providence sait mettre en œuvre pour secourir vos serviteurs fidèles dans leurs besoins, s'irritent contre moi de ce que je ne cherche de l'appui et

de la consolation qu'en vous seul : mais ne seroit-ce pas, ô mon Dieu, me rendre indigne de vos miséricordes et de votre protection, et en tarir la source, que d'implorer le secours d'un bras de chair contre mes oppresseurs? cette défiance que je montrerois de votre bonne volonté pour moi ne peut que vous déplaire ; elle outrage ce fonds inépuisable de tendresse que vous avez pour tous ceux qui recourent à vous, et qui n'a jamais trompé ceux dont vous êtes l'unique espérance. D'ailleurs, quel besoin avez-vous des hommes, ô mon Dieu, pour me tirer du péril où je me trouve? Mais les hommes sans vous ne peuvent m'être d'aucun secours ; ils me plaindront ; mais sans vous leur compassion sera toujours vaine et infructueuse. C'est donc en vous seul que j'espère, ô mon Dieu, et je suis assuré que mon espérance ne sera pas confondue ; tôt ou tard vous me ferez ressentir les effets de votre miséricorde ; et quand même vous permettriez que je succombe ici-bas sous les efforts de mes persécuteurs, je ne croirai pas pour cela que vous m'ayez abandonné ; je me persuaderai que vous avez jugé mon oppression plus utile pour mon salut éternel, que ma délivrance ; et je me réjouirai, de ce que vous m'aurez jugé digne de participer ici-bas aux opprobres et aux souffrances de votre Fils, dans la confiance qu'elles seront pour moi le gage et la semence d'une gloire et d'un bonheur éternel.

℣. 9. *Quoniam respexisti humilitatem meam, salvasti de necessitatibus animam meam.*

℣. 9. Parce que vous avez regardé mon état si humilié, vous avez sauvé mon ame des nécessités fâcheuses qui l'accabloient.

Laissez-vous toucher, ô mon Dieu, à l'état d'humiliation où je me trouve; et que l'abandon universel où je suis réduit du côté des hommes, attire sur moi les regards de votre miséricorde : mon ame n'est dans la détresse et dans l'angoisse, que parce qu'elle veut demeurer inviolablement attachée à votre sainte loi. Mes ennemis se réconcilieroient bientôt avec moi, et deviendroient mes amis et mes protecteurs, si je voulois renoncer à la fidélité que je vous ai vouée : c'est le refus que je fais de vous désobéir, qui fait tout mon crime à leurs yeux. Ma cause par-là devient la vôtre : il est de l'intérêt de votre gloire, que vous vous déclariez en ma faveur, de peur que les impies ne prennent occasion de mes malheurs pour blasphémer votre saint nom; comme si vous n'aviez pas le pouvoir de délivrer ceux qui, renonçant à tout secours humain, ont mis toute leur espérance en vous, ou que vous n'eussiez que de l'indifférence pour eux.

AVIS.

La paraphrase du Psaume XXX finit ici dans le manuscrit, soit que l'auteur ne l'ait pas poussée plus loin, soit que le reste aît été égaré.

PSAUME XXXI.

Sentiments d'une ame pénitente, qui admire l'indulgence avec laquelle Dieu en use à son égard, et qui exhorte les pécheurs à l'imiter dans sa pénitence.

℣. 1. *Beati quorum remissæ sunt iniquitates, et quorum tecta sunt peccata.*

℣. 1. Heureux celui dont l'iniquité est pardonnée, et dont le péché est couvert.

Que mon sort est heureux! que vos miséricordes, ô mon Dieu, sont incompréhensibles! Qu'il est vrai que vous ne voulez pas la mort du pécheur, mais qu'il revienne à vous pour y trouver la vie! Aurois-je pu me plaindre justement, ô mon Dieu, quand vous m'auriez fait acheter la rémission de mes crimes par les supplices les plus longs et les plus affreux; ou même, quand vous auriez rejeté toute satisfaction de ma part? Vile créature, j'ai osé me révolter contre vous, mon Créateur et mon Roi, qui d'une seule parole pouviez m'écraser, ou m'abîmer dans un étang de feu et de souffre. Perfide, j'ai violé le serment solennel qui m'engageoit à votre service, tandis que vous étiez si fidèle aux engagements que vous aviez daigné prendre avec moi pour m'attacher à vous, vous, ô mon Dieu, à qui toutes les créatures sont inu-

tiles, qui n'avez pas besoin de nos biens : car, que pourrions-nous vous donner, qui ne vous appartienne, que vous ne possédiez déjà, que nous n'ayons reçu de votre main bienfaisante, vous qui n'exigez que nous nous attachions à vous, que pour pouvoir répandre sur nous les trésors de vos miséricordes. J'avois été lavé de toutes mes souillures dans le sang de votre Fils, ce Fils qu'un excès d'amour vous a fait livrer à la mort, pour suppléer par son sacrifice à l'impuissance où étoient les hommes de jamais satisfaire votre justice : et comme un animal immonde, j'ai été me vautrer de nouveau dans mon ordure; j'ai foulé aux pieds ce sang précieux, l'unique fondement de mon espérance, et le gage de mon salut. O mon Dieu, que méritois-je en cet état, que des foudres et des anathêmes de votre part; et soit que votre justice sévère m'eût traité dans toute sa rigueur, et sans miséricorde; soit qu'elle eût exigé de moi, pour me faire grace, les satisfactions les plus affreuses à la nature : que me resteroit-il, sinon d'adorer vos jugements, toujours également remplis d'équité, toujours également adorables et dans la punition des pécheurs, et dans l'indulgence dont vous usez quelquefois à leur égard?

Mais, ô mon Dieu, vous avez oublié en quelque sorte tous les droits de votre justice dans la conduite que vous avez tenue sur moi. Qu'ai-je

fait pour mériter si promptement le pardon de tant de crimes ? par quelles œuvres de pénitence, par quelle satisfaction ai-je pu attirer sur ma misère le regard favorable de mon Dieu ? Hélas ! tout ce qui a précédé de ma part le moment de votre miséricorde, ne me rendoit que plus digne de votre colère : je multiplois chaque jour mes prévarications ; chaque jour je m'éloignois de vous de plus en plus ; je m'enfonçois de plus en plus dans l'abîme : tout à coup vous me tendez une main secourable : vous me faites sortir de ce bourbier affreux ; et j'entends au fond de mon ame une voix miséricordieuse, qui me dit : Vos péchés vous sont remis ; allez en paix, et ne péchez plus.

℣. 2. *Beatus vir cui non imputavit Dominus peccatum, nec est spiritu ejus dolus.*

℣. 2. Heureux l'homme à qui Dieu n'a point imputé de péché, et dont l'esprit est exempt de dissimulation.

Qu'un homme ait été offensé par un autre homme, hélas ! souvent les regrets les plus sincères, les humiliations les plus profondes, les satisfactions les plus pleines et les plus abondantes ne peuvent rien pour adoucir son cœur irrité. Il est inexorable ; il n'écoute rien ; il veut se venger. Cependant, ô mon Dieu, quel outrage si grand peut-il recevoir de la part de son semblable ? Ils ont été pétris l'un et l'autre de la même boue. Ce vindicatif d'ailleurs ne devroit-il pas faire réflexion qu'il peut à son tour avoir besoin d'in-

dulgence; et qu'il s'expose à éprouver la même rigueur dont il use envers les autres? De plus, peut-être s'est-il attiré l'offense dont il se plaint, et qu'il voudroit laver dans le sang de son ennemi, par ses hauteurs, par sa dureté, par son peu de ménagement, par ses injustices. Mais le Dieu que j'ai eu l'audace d'offenser, est autant élevé au-dessus de moi, que l'être l'est du néant : souverainement juste, toutes ses œuvres sont l'équité et la justice même; infiniment bon, hélas! il n'a jamais répondu à mes outrages que par de nouveaux bienfaits : et mon ingratitude n'a jamais suspendu les effets de sa bonté pour moi. Néanmoins, dès que j'ai voulu retourner à lui, m'a-t-il fait acheter le pardon que je lui demandois, par des délais éternels, par des rebuts si pénibles à l'amour-propre, et qui anéantissent presque tout le prix d'une grace, plutôt arrachée par l'importunité, qu'elle n'est accordée? Non; comme un père tendre, à qui la joie de revoir son fils, fait oublier tous ses égarements et tous ses torts, il a couru au-devant de moi, il m'a embrassé, il m'a pardonné avant même que je l'eusse demandé; il m'a rétabli dans tous mes anciens droits: et la seule chose qu'il a exigée de moi, c'est que mon retour fût sincère; que, comme il avoit toujours eu pour moi le cœur d'un père, je reprisse pour lui le cœur d'un fils, sans conserver de liaison

secrète avec le monde son ennemi. O bonté, que nous ne saurions ni imiter, ni comprendre! O dureté des hommes, qu'une telle bonté ne touche et n'amollit point!

℣. 3. *Quoniam tacui, inveteraverunt ossa mea, dum clamarem totâ die.*

℣. 3. **Parce que je me suis tu, mes os se sont envieillis, pendant que je poussois des cris durant tout le jour.**

℣. 4. *Quoniam die ac nocte gravata est super me manus tua, conversus sum in ærumna mea, dum configitur spina.*

℣. 4. **Car votre main s'est appesantie sur moi durant le jour et durant la nuit : je me tournois et me retournois dans ma désolation, dans les douleurs cuisantes que me causoit l'épine qui me pénétroit.**

Pourquoi, grand Dieu, ai-je tant différé de revenir à vous? Qu'est-ce qui me retenoit si longtemps au fond de ce cloaque affreux où je m'étois enfoncé? Ce n'étoit pas la vie douce et paisible dont je jouissois : en vain je voulois me dissimuler à moi-même l'état déplorable de ma conscience : en vain je renvoyois toujours au lendemain l'aveu de mes crimes, pour me dispenser en quelque sorte de travailler à ma conversion, et ne pas troubler le cours de mes plaisirs : des remords cuisants, comme un vautour impitoyable, rongeoient mon cœur la nuit et le jour, et ne lui permettoient pas de goûter le moindre repos. Ceux qui ne voyoient de moi que ce qui paroît

au-dehors, portoient envie à mon bonheur : en effet, mon bonheur eût été parfait, si la possession et la jouissance des biens de ce monde pouvoient rendre les hommes heureux : j'étois en état de ne me rien refuser, et je ne me refusois rien. Mais que j'aurois fait de pitié à quiconque perçant jusqu'au fond de mon cœur, y auroit découvert ces agitations éternelles, ces troubles, ces inquiétudes, ces alarmes qui venoient me saisir dans le temps même que je ne songeois qu'à me livrer au plaisir et à la joie, et qui me faisoient trouver une triste amertume au milieu des douceurs de la volupté ! Combien de fois ai-je quitté brusquement des parties de plaisir, pour venir m'enfermer chez moi, et déplorer ma misère, afin que des témoins importuns ne contraignissent pas la liberté de mes cris et de mes hurlements ! Mais ces cris et ces hurlements étoient un remède insuffisant à mon mal, parce que ce n'étoit pas l'amour de la vertu qui me les faisoit pousser. Je me tournois donc, et me retournois de tous les côtés ; mais tous ces mouvements inquiets ne faisoient qu'enfoncer plus avant l'épine qui me perçoit : j'avois beau changer et de lieux et d'objets ; ne pouvant me quitter moi-même, j'emportois partout avec moi ces ennemis domestiques, dont je ne pouvois me défaire, mes agitations, mes troubles, mes alarmes, mes in-

quiétudes. Je vous trouvois présent partout, ô mon Dieu, sans pouvoir en détourner ma vue, me menaçant de toute la rigueur de vos jugements, si je ne revenois promptement à vous. Dans l'impuissance où j'étois de me dérober aux traits de votre justice, j'aurois voulu l'anéantir, s'il eût été possible, et vous anéantir vous-même : car je vous regardois alors, ô mon Dieu, comme un maître dur et intraitable, comme mon persécuteur et mon ennemi : parce que vous étiez l'ennemi de mes passions déréglées, que votre sainteté ne vous permet pas d'approuver. Que j'étois aveugle, grand Dieu ! je ne comprenois pas que ce trouble, ces agitations, ces inquiétudes dont j'étois tourmenté, étoient des effets de votre miséricorde ; qui vouloit empêcher que mon cœur, enivré de la douceur mortelle du péché, ne s'endormît enfin du sommeil de la mort : vous me traitiez dès-lors en père, moi qui n'étois encore à votre égard qu'un fils ingrat et rebelle.

℣. 5. *Delictum meum cognitum tibi feci ; et injustitiam meam non abscondi.*

℣. 5. Enfin je vous ai confessé ma faute, et je ne vous ai point caché mon injustice.

℣. 6. *Dixi : Confitebor adversùm me injustitiam meam Domino ; et tu remisisti impietatem peccati mei.*

℣. 6. J'ai dit : Il faut que je confesse contre moi-même mes offenses au Seigneur : et vous m'avez remis l'impiété de mon crime.

En effet, grand Dieu, le peu d'agrément que je goûtois dans le crime, a été comme le premier appareil que vous avez mis à mes plaies. Je voulus essayer d'un changement; voir si une vie plus réglée ne me procureroit pas plus de satisfaction. Ces premières démarches étoient, hélas! bien imparfaites; je cherchois bien plus mon propre repos, dans le changement que je méditois, qu'à réparer par de dignes fruits de pénitence, l'outrage que vous avoit fait une vie toute entière de désordres et d'abominations. Mais vous aviez résolu de me faire miséricorde, ô mon Dieu, et vous m'attendiez avec patience : tout ce qui se trouvoit d'humain, d'imparfait dans ces premières démarches de conversion, ne vous rebutoit pas : la cessation du crime calmant peu à peu mes passions, les objets dont j'avois soin de m'éloigner ne les irritant plus par leur présence, vous me mîtes par-là en état de rentrer en moi-même, et de vous écouter. Je relus votre loi sainte, que j'avois perdue de vue depuis si long-temps : hélas! elle étoit presqu'autant effacée de mon esprit, que de mon cœur. Cette lecture me fit bien connoître le tort irréparable que mes crimes avoient fait à mon ame : ils l'avoient rendue l'objet de votre haine et de votre colère; et la privant de votre amour et de votre présence, ô mon Dieu, qui n'habitez point dans un cœur assujéti au péché, à vo-

tre place ils y avoient introduit le démon votre ennemi, c'est-à-dire, le tyran le plus barbare et le plus cruel, au lieu du père le plus tendre. Je compris aussi combien vous aviez été outragé par mes désordres; car le péché contrarie toutes vos divines perfections : il voudroit même les anéantir, s'il étoit en son pouvoir; il fait manquer l'homme à tout ce qu'il vous doit; il le rend ingrat envers son bienfaiteur, parjure envers son Dieu, rebelle envers son maître et son souverain : il renverse l'ordre immuable et éternel, qui veut que les créatures intelligentes vivent dans une entière dépendance de votre volonté, et dans une obéissance absolue aux lois que vous leur prescrivez, puisque votre volonté est toujours sainte, et vos lois toujours justes.

Je me rappelle encore, ô mon Dieu, les divers sentiments que ces réflexions excitèrent dans mon ame. Combien fus-je effrayé par la terreur de vos jugements, voyant l'enfer entr'ouvert sous mes pieds, sentant que je méritois d'y être précipité, craignant à chaque instant que l'arrêt terrible ne me fût prononcé! Que je me faisois horreur à moi-même, à la vue du désordre effroyable que le péché avoit mis en moi, changeant un enfant de Dieu en un vil esclave du démon, le sanctuaire de la divinité en un repaire affreux d'esprits immondes! Combien étois-je touché de ma noire

ingratitude, de ma perfidie, de ma révolte à votre égard; et en même temps, de cette bonté, de ce fonds de patience inépuisable, avec laquelle vous m'aviez attendu à pénitence, sans vous lasser jamais de me suivre dans tous mes égarements, et de m'y faire entendre votre voix, pour pouvoir enfin, ô divin Pasteur, me ramener dans votre bercail ? Combien de fois ai-je tenté de me livrer au désespoir, n'osant pas espérer qu'il pût y avoir encore une miséricorde pour un pécheur si indigne de toute grace? Mais vous ne permettiez pas, ô mon Dieu, que je me livrasse à un sentiment qui vous outrage dans celles de vos perfections dont vous êtes le plus jaloux : vous faisiez sur-le-champ renaître l'espérance dans mon cœur. Un seul regard jeté sur le signe adorable de notre rédemption, où je voyois votre Fils unique, le tendre objet de toutes vos complaisances, répandre tout son sang, et donner sa vie même pour la rançon de mes péchés, suffisoit pour dissiper ces accès d'une noire mélancolie. De ce que vous m'aviez supporté si patiemment durant tout le cours de mes désordres, sans faire éclater sur moi votre juste vengeance, j'en concluois que vous ne m'aviez conservé la vie, que pour me les faire expier par la pénitence, et que vous aviez résolu de me faire grace.

Enfin, après bien des agitations et des com-

bats, où je n'avois que vous seul, ô mon Dieu, pour témoin et pour confident de ce qui se passoit au-dedans de moi, je vais me jeter aux pieds d'un de vos ministres, pour vous faire en sa personne, l'aveu de toutes mes abominations. De quel poids immense ne me sentis-je pas déchargé d'abord après cette démarche? Votre ministre ne m'avoit point encore dit ces paroles consolantes : *Vos péchés vous sont remis.* Un pécheur aussi invétéré dans le crime que je l'étois, ne méritoit pas d'être rétabli aussitôt dans les prérogatives des enfants; d'ailleurs il étoit nécessaire de constater la sincérité de mon changement: il falloit changer d'inclination; et de nouvelles inclinations se forment-elles si promptement dans un cœur qui a vieilli dans l'habitude du mal? Il étoit à présumer que j'aurois bien des combats à livrer contre mes passions, quoique je parusse les détester sincèrement; que des habitudes si invétérées ne lâcheroient prise qu'après bien des efforts; et que peut-être il y auroit encore bien des chutes. C'est la conduite ordinaire que vous tenez, grand Dieu, sur ces grands pécheurs que vous voulez ramener à vous : vous ne les faites triompher de leurs vices que peu à peu, afin que celui qui s'est éloigné de vous pour chercher son bonheur dans les créatures, ne pouvant retourner à vous qu'à travers des ronces et des épines, sente combien c'est

une chose triste et amère de vous avoir abandonné, vous qui êtes la source unique de la félicité. Il s'est rendu volontairement l'esclave du péché ; il en éprouve encore la tyrannie, comme malgré lui, pendant quelque temps, afin qu'il reconnoisse son extravagance et sa folie, d'avoir préféré au service de son Dieu, le service du démon.

Mais, souverainement libre dans vos opérations, rien ne vous arrête; et vous n'avez pas besoin de temps pour changer nos cœurs, quand vous le voulez, ô mon Dieu: vous vous plaisez quelquefois à faire éclater votre miséricorde sur les sujets qui en sont les plus indignes. Le bon Larron, à peine a-t-il confessé son crime, et imploré votre miséricorde, qu'il reçoit dans le moment l'assurance de sa réconciliation et de son salut éternel. Moi-même, à peine vous avois-je fait la déclaration de toutes mes iniquités, je me sentis dans le moment un homme tout nouveau: tous mes anciens goûts s'évanouirent; plus de retour vers le monde; plus de penchant pour ses plaisirs ; plus d'attache à ses faux biens ; je ne sentois plus que de l'horreur pour tout ce que j'avois aimé avec le plus d'ardeur. Un changement si prompt, si peu ordinaire, ne pouvoit être que l'ouvrage de votre droite, et l'effet de votre grace toute-puissante : votre doigt y étoit marqué trop visiblement, pour l'y méconnoître : aussi mon

cœur en fut-il pénétré de joie et de consolation. Ce m'étoit comme un gage assuré que j'étois rentré en grace avec vous ! et qu'ayant égard aux désirs de mon cœur, vous m'aviez remis mes iniquités dans le ciel, avant même qu'elles m'eussent été remises sur la terre par votre ministre.

℣. 7. *Pro hac orabit ad te omnis sanctus, in tempore opportuno.*

℣. 7. Ce sera un motif qui portera tous les saints à vous prier dans le temps favorable.

℣. 8. *Verumtamen in diluvio aquarum multarum, ad eum non approximabunt.*

℣. 8. Et lors même que les grandes eaux déborderont, elles n'arriveront pas jusqu'à eux.

J'adore, ô mon Dieu, cette diversité admirable de votre conduite sur vos élus. Parmi ces pécheurs qui croupissent long-temps dans la boue des passions honteuses, le plus grand nombre ne parvient à s'en tirer, que par des efforts longs et pénibles : leur conversion est semblable à ces convalescences fâcheuses, qui toujours entremêlées de nouveaux accidents, font craindre que la santé ne puisse jamais revenir; tandis que quelques-uns s'en dégagent avec une promptitude et une facilité surprenante. Il est d'autres pécheurs qui font des chutes terribles, mais ils semblent n'être tombés que pour se relever et reprendre sur-le-champ de nouvelles forces et une nouvelle ferveur. Il est enfin un petit nombre d'hommes privilé-

giés, dont le cœur n'a jamais été souillé par le crime, et qui ont conservé pure et sans tache cette robe d'innocence, dont vous les avez revêtus dans le baptême.

Tout est pour notre instruction dans cette variété de conduite. Vous nous montrez dans les uns la plaie profonde que le péché fait dans l'ame, afin de nous en inspirer de l'horreur par la difficulté de la guérison. Dans les autres, vous encouragez les foibles, qui rebutés par les obstacles qu'ils rencontreroient d'abord dans le chemin de la vertu, seroient tentés de retourner en arrière. Enfin vous nous apprenez, par l'exemple des derniers, que malgré la fragilité de la chair, la violence des passions, la multitude des tentations, la séduction des mauvais exemples, il n'est pas impossible de se garantir de la contagion du siècle, et de mener une vie exempte de crimes, lorsqu'on veut mettre en usage les moyens que l'Evangile nous prescrit: et dans tous, vous nous faites connoître quelle est, ô mon Dieu, la force et la puissance de votre grace sur nos cœurs, soit pour les préserver du mal, soit pour les en retirer; et quelle est aussi la grandeur de votre miséricorde envers les hommes, qui tous tirés d'une masse corrompue, ne méritent par eux-mêmes que d'être abandonnés à leur corruption.

Que les pécheurs pénitents vous remercient

donc de les avoir retirés de l'abîme dans lequel ils s'étoient précipités : mais que les innocents ne se croient pas dispensés de vous remercier, parce qu'ils n'y sont pas tombés : que plutôt ils chantent les uns et les autres les louanges de votre grace ; car si c'est à votre grace, grand Dieu, que les pécheurs doivent leur conversion, c'est à votre grace pareillement que les justes doivent leur stabilité dans le bien : que la reconnoissance des uns et des autres soit donc continuelle, s'ils veulent se soutenir dans la piété, de peur que leur ingratitude venant à tarir la source des secours, ils n'éprouvent bientôt à la première tentation, ce que c'est que l'homme qui rejette le don de Dieu, que vous ne soutenez plus, et qui n'a plus d'autre appui que sa propre foiblesse et sa présomption.

℣. 9. *Tu es refugium meum à tribulatione quæ circumdedit me ; exultatio mea, erue me à circumdantibus me.*

℣. 9. Vous êtes, Seigneur, mon asile contre les maux qui me pressent ; ô Dieu, qui êtes ma joie, délivrez-moi des ennemis qui m'environnent.

Pour moi, grand Dieu, malgré le changement heureux que vous avez opéré dans mon ame, qui possédée autrefois d'un amour furieux pour le monde, ne regarde plus aujourd'hui, et ses faux biens, et ses joies trompeuses, que comme des ordures et des abominations : je ne me rassure point sur mes dispositions présentes. Je sais que

votre esprit souffle où il veut; et que la grace de la persévérance n'est due ni à moi, ni à personne. Je sais qu'il vit toujours, hélas! au-dedans de moi une racine amère qui peut produire des fruits de mort et de péché ; que si mes passions sont affoiblies, il s'en faut bien qu'elles ne soient entièrement mortes ; qu'elles peuvent même reprendre à chaque instant leur première force. Je sais que tout le temps de l'homme sur la terre est un temps d'épreuve et de tentation : je connois ma foiblesse ; et je sais qu'après avoir triomphé des ennemis les plus redoutables, l'ennemi le plus foible peut le moment d'après me renverser et me vaincre : je sais enfin que l'ennemi de mon salut, qui réunit en lui, et la cruauté du lion, et la finesse du serpent, épie sans cesse le moment favorable de se jeter sur moi, et de me dévorer ; que plus il m'a regardé long-temps comme une proie assurée, plus il est irrité que je lui aye échappé ; et qu'il mettra en œuvre toute sa rage et toute son adresse pour me faire retomber dans ses filets. Grand Dieu, toute mon espérance est donc en vous, et dans la force de votre grace : ce n'est qu'auprès de vous, et dans votre secours, que je puis trouver un asile assuré contre tant d'ennemis. Je suis perdu, si vous m'abandonnez : mais il n'est point d'ennemis qui puissent vous résister, si vous avez résolu de me sauver. Soutenu de votre force toute

divine, je triompherai du monde, du démon, de moi-même, et de toute ma corruption.

℣. 10. *Intellectum tibi dabo; et instruam te in viâ hac quâ gradieris, firmabo super te oculos meos.*

℣. 10. Je vous donnerai l'intelligence, me dites-vous; je vous enseignerai le chemin où vous devez marcher; j'arrêterai mes regards sur vous.

℣. 11. *Nolite fieri sicut equus et mulus, quibus non est intellectus.*

℣. 11. Ne devenez pas semblable au cheval et au mulet, animaux sans intelligence.

℣. 12. *In chamo et fræno maxillas illorum constringe, qui non approximant ad te.*

℣. 12. Il faut que vous les reteniez avec le mors et la bride, pour les rendre dociles, et empêcher qu'ils n'échappent.

Grand Dieu, il me semble entendre au-dedans de moi une réponse favorable qui me remplit de consolation et de joie. Oui, mon Dieu, ne m'abandonnez pas aux caprices de mon esprit et de mon cœur; ne me laissez pas choisir à moi-même la voie dans laquelle je dois marcher: ne vous contentez pas non plus de me faire entendre la voix de vos ministres; qui frapperoit mes oreilles, mais n'agiroit pas sur mon cœur; qui me montreroit la voie, mais ne me donneroit pas la force d'y marcher. Ces instructions, cette lumière ne serviroient qu'à me rendre plus coupable par l'abus criminel que j'en ferois: je serois semblable à des animaux sans raison, qui n'ont point encore été domptés. La voix qui les appelle ne sert qu'à les

rendre plus indociles et plus farouches ; et ce n'est qu'en usant de violence à leur égard qu'on parvient à s'en faire obéir, mais d'une obéissance forcée qui leur laisse toute leur férocité. Soyez vous-même, ô mon Dieu, mon conducteur et mon guide, comme vous l'avez été jusqu'ici : rendez-vous le maître absolu de mon cœur, sur lequel vous avez déjà opéré un si grand changement : donnez-lui ces oreilles qui entendent la voix du pasteur, sans jamais la méconnoître : continuez à m'instruire de cette manière qui vous est propre, et dont vous usez, quand vous le voulez ; qui donne la docilité qu'elle exige, et qui se fait obéir infailliblement. Voilà, entre tous les dons de votre grace, celui dont j'ai besoin, et que je vous demande, ô mon Dieu, avec toute l'ardeur dont mon ame est capable, dans la crainte et la défiance où me jette la triste expérience que j'ai faite tant de fois de ma propre foiblesse ; je l'attends avec une confiance d'autant plus ferme, qu'elle a pour fondement cette miséricorde intarissable dont vous m'avez fait ressentir jusqu'ici des effets si singuliers. Alors je défierai hardiment toute la rage de mes ennemis ; et si la fureur avec laquelle ils m'attaqueront, peut m'ébranler, elle ne triomphera pas de mon cœur ; et elle ne servira qu'à faire éclater de plus en plus votre puissance et leur foiblesse.

℣. 13. *Multa flagella peccatoris; sperantem autem in Domino misericordia circumdabit.*

℣. 13. Les afflictions préparées au pécheur sont en grand nombre; mais la miséricorde environnera celui qui espère dans le Seigneur.

Je le confesse avec joie : je n'ai rien, grand Dieu, qui puisse me rendre un objet digne de vos miséricordes; mais votre gloire est intéressée à conserver en moi l'ouvrage de votre grace : l'exemple de ma conversion pourra servir à ramener dans les sentiers de la vertu plusieurs de mes frères, que l'exemple de mes désordres avoit entraînés dans la voie de l'iniquité.

Oui, vous qui m'avez suivi dans mes égarements, et qui n'avez été que trop dociles à mes pernicieux discours, et à mes exemples, écoutez un homme qui a éprouvé de tout, du bien et du mal, du vice et de la vertu; et qui par-là, ne peut vous être suspect. Je ne suis pas, vous le savez, un de ces pécheurs qui ne quittent le monde que parce que le monde s'est dégoûté d'eux, ou même, parce qu'ils n'y ont jamais été bien traités. Vous savez qu'il n'est personne qui ait plus essayé que moi de tout ce qu'il nous offre pour nous séduire et nous attirer dans ses piéges. Plaisirs, honneurs, richesses, considération, j'en ai joui, non des moments courts et passagers, mais pendant une longue suite d'années : et rien ne m'empêchoit d'en jouir encore long-temps. Si donc le monde

pouvoit faire un homme heureux, j'ai dû l'être, cet heureux du monde, préférablement à une infinité d'autres. Cependant c'est un hommage que je dois à la vérité; j'en ai fait l'aveu, et je le fais encore; je n'ai trouvé dans la jouissance du monde et de ses biens, que vanité et affliction d'esprit: c'étoient toujours des promesses magnifiques, auxquelles les effets n'ont jamais répondu. Je me suis lassé à courir sans cesse après un fantôme de bonheur, qui, au moment que je croyois le tenir, m'échappoit, et s'évanouissoit, ne me laissant que la honte et le désespoir de m'être laissé tromper tant de fois, sans pouvoir jamais me détromper. Si j'obtenois ce que j'avois désiré avec le plus d'ardeur, le dégoût suivoit de près la jouissance, soit parce qu'il s'étoit élevé quelque nouveau désir dans mon cœur, soit parce que je n'y trouvois pas ce que j'avois espéré; ou bien la crainte de le perdre me causoit plus de chagrin et d'inquiétude, que la joie de le posséder ne me causoit de plaisir. Je paroissois nager dans l'abondance de toutes choses, et n'avoir rien à souhaiter; et je me trouvois misérable, parce que je ne pouvois pas réunir tous les plaisirs en même temps, et que je ne jouissois d'un plaisir qu'aux dépens d'un autre; et mon cœur étoit déchiré par une basse jalousie, de voir que d'autres jouissoient de ce dont, par une sotte vanité, j'aurois voulu jouir

tout seul. Il ne falloit que la moindre altération dans ma santé, pour me jeter dans la mélancolie la plus noire : ah! que je sentois alors l'inutilité et le néant de tous les biens de la terre. Cependant je craignois de les perdre, parce que mon cœur y étoit attaché, et que je n'avois rien à mettre à leur place pour remplir le vuide qu'ils y laissoient : je craignois encore plus pour l'avenir, parce que les remords inséparables du crime, tourmentoient et bourreloient sans cesse mon ame, lui faisant redouter la justice vengeresse du souverain juge.

Mais qu'est-il besoin que je vous expose le peu de satisfaction que m'ont procuré le monde et mes passions, tant que je m'y suis livré? Vous-mêmes, rendez gloire à Dieu : vous aimez le monde ; vous suivez vos passions ; vous cherchez à les contenter en tout ; êtes-vous heureux? et dans ces moments passagers, où, rendus à vous-mêmes, vous êtes en état de voir les choses telles qu'elles sont, n'êtes-vous pas forcés d'avouer, et ne l'avez-vous pas avoué mille fois, que rien n'est plus trompeur que les promesses du monde, plus faux que ses biens, plus frivole que ses plaisirs ; et qu'au lieu de ce chemin jonché de fleurs et de roses qu'il nous annonce, pour nous attirer, nous ne trouvons, hélas! après nous y être engagés imprudemment, qu'un chemin âpre et difficile,

tout hérissé de ronces et d'épines qui nous percent et nous déchirent? Voilà la vie des gens du monde, de ceux mêmes qui y passent pour les plus heureux, de ceux dont le sort fait tant d'envieux et de jaloux : voilà la vie que vous menez vous-mêmes depuis si long-temps ; vie triste, vie misérable, vie indigne d'une créature raisonnable, destinée à jouir éternellement de Dieu, et qui n'est sur la terre que pour se rendre digne d'un si grand bien par la pratique de toutes les vertus. C'est à une telle vie cependant que vous sacrifiez votre Dieu, votre conscience, vos devoirs, et votre salut éternel : vous abandonnez Dieu et la piété pour être heureux ; et c'est pour les avoir abandonnés, que vous êtes malheureux. Car tel est, ô mon Dieu, dès ce monde même, l'ordre immuable de votre justice : le pécheur a beau courir après la joie et les plaisirs ; il n'y a ni paix ni vrai bonheur pour l'impie : vous lui faites presque toujours trouver sa peine et son supplice dans son péché même ; ou bien en le livrant au remords de sa conscience, ce bourreau intérieur, d'autant plus redoutable qu'il est toujours présent, et qu'on ne peut s'en garantir ; ou si par un usage long et invétéré du crime, il est parvenu à les étouffer, et à avaler l'iniquité comme l'eau, votre sagesse se jouant de tous ses projets, vous faites servir ce qu'il aura ambitionné et poursuivi

avec vivacité et avec passion, comme devant le plus contribuer à son bonheur, pour lui susciter mille embarras, mille affaires désagréables et fâcheuses, d'où naît une longue suite de malheurs et de chagrins, qui répandent une triste amertume sur tout le cours de sa vie; et quand même vous ne vous mêleriez pas, ô mon Dieu, de la punition du pécheur en cette vie, le vuide et le néant qu'il est forcé de reconnoître dans les choses qui ont fait l'objet de tous ses désirs, et qui lui ont coûté tant de soins, tant de peines, tant d'inquiétudes, suffiroient pour le rendre infiniment malheureux.

Que le sort du Juste est différent! par un ordre contraire, mais également juste, vous lui faites trouver, ô mon Dieu, sa consolation, sa joie, et une partie même de sa récompense dans la pratique de la vertu, au milieu des croix et des tribulations qui en sont inséparables : c'est que vous répandez dans son cœur une paix, une douceur, une sérénité, qui sont les fruits de l'innocence; fruits aimables et délicieux, que le monde ne connoît point; qu'il ne connoîtra jamais; auprès desquels ses plaisirs les plus vifs et les plus piquants ne sont qu'une eau fade et insipide. C'est que le Juste sent qu'il est l'objet de votre miséricorde; que vous avez les yeux ouverts sur lui pour le protéger, pour écarter les tentations; ou pour soutenir

sa foiblesse dans les combats qu'il est obligé de livrer aux ennemis de son salut: c'est que vous l'établissez dans une humble confiance en votre secours, dans une soumission entière aux ordres de votre providence, qu'il adore dans tous les événements. La perte des biens ou de la santé, les chagrins domestiques, la violence, l'injustice, l'ingratitude des hommes; rien de tout cela ne l'étonne et ne le fait murmurer : bien loin de là, il y trouve même une matière ample et continuelle à ses actions de graces, parce qu'il y découvre votre miséricorde, ô mon Dieu, attentive à lui fournir un moyen pour expier ses fautes passées; un préservatif contre les retours de son cœur vers le monde, et le prix d'une éternité bienheureuse. Voilà les dispositions et les sentiments d'une am juste en cette vie : vous en avez déjà mis, ô mon Dieu, une partie dans la mienne; achevez-y l'œuvre de votre miséricorde et de votre grace. Je le reconnois, et je l'éprouve chaque jour; plus je vivrai dans une humble dépendance de votre volonté, et dans la soumission à vos ordres, plus je serai heureux. Oh! si les hommes savoient ce que l'on gagne à votre service, s'ils vouloient voir par eux-mêmes, et goûter combien vous êtes un maître doux et bon pour vos serviteurs, que le monde seroit bientôt abandonné!

℣. 14. *Lætamini in Do-* ℣. 14. Réjouisssez-vous

mino, et exultate, justi; et gloriamini, omnes recti corde.

justes, dans le Seigneur; et soyez ravis de joie : glorifiez-vous en lui, vous tous qui avez le cœur droit.

Oui, Justes, réjouissez-vous dans le Seigneur: la joie est l'apanage de l'innocence et de la vertu: laissez aux pécheurs les larmes et le désespoir : qu'ils pleurent; qu'ils se désespèrent: quand même ils jouiroient ici-bas d'un bonheur moins chimérique, hélas! à quoi ce bonheur doit-il aboutir? Mais ce sont des frénétiques qui prennent la maladie pour la santé; ce sont des imbécilles et des insensés, qui se divertissent et s'amusent avec des jouets d'enfant au pied de l'échafaud où ils vont être immolés à la justice divine, d'autant plus malheureux, qu'ils ne sentent pas leur misère. Pour vous, votre vie n'eût-elle rien que de désagréable et de triste aux yeux de la chair, ne cessez point de vous réjouir dans le Seigneur, et gardez-vous de regretter les vaines délices de l'Egypte. Dieu vous mène par un désert où ces prétendues délices sont inconnues : mais que la foi vous rende présente sans cesse cette terre de promesse, où ce désert vous conduit, terre bienheureuse où coulent le lait et le miel; d'où les larmes et la douleur sont bannies; où les habitants sont abreuvés dans un torrent de volupté: vous l'achetez par un moment de peine et de tribulation : mais ce mo-

ment va passer. Levez la tête en-haut : voilà votre rédemption qui approche ; et la félicité que le Seigneur vous prépare, et à laquelle vous touchez déjà, demeurera éternellement.

TABLE DES SOMMAIRES

DES PSAUMES CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DU VOLUME DES PARAPHRASES.



